

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1897

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1897

TABLE DES MATIERES

Qu'est-ce que l'Ecriture enseigne touchant le jugement à venir?	5
Méditations de Darby J.N.	14
Méditation de J.N.D. n° 101 - Matthieu 13 - ME 1897 page 15.....	14
Méditation de J.N.D. n° 102 - Psaume 23 - ME 1897 page 30.....	16
Méditation de J.N.D. n° 103 - Philippiens 3 - ME 1897 page 56.....	18
Méditation de J.N.D. n° 104 - Jean 14: 15-21 - ME 1897 page 77	20
Méditation de J.N.D. n° 105 - Luc 5: 12-15 - ME 1897 page 95.....	21
Méditation de J.N.D. n° 106 - 1 Jean 5: 1-15 - ME 1897 page 112	23
Méditation de J.N.D. n° 107 - Deutéronome 1 - ME 1897 page 132.....	25
Méditation de J.N.D. n° 108 - Esaïe 50 - ME 1897 page 154	27
Méditation de J.N.D. n° 109 - Jean 17: 6-19 - ME 1897 page 176	30
Méditation de J.N.D. n° 110 - Romains 8: 12-27 - ME 1897 page 196	32
Méditation de J.N.D. n° 111 - Luc 23: 33-44 - ME 1897 page 234.....	34
Méditation de J.N.D. n° 112 - Actes des Apôtres 26 - ME 1897 page 253.....	37
Méditation de J.N.D. n° 113 - Hébreux 10: 1-25 - ME 1897 page 274.....	39
Méditation de J.N.D. n° 114 - Genèse 4: 3-22 - ME 1897 page 315	41
Méditation de J.N.D. n° 115 - Juges 3: 1-14 - ME 1897 page 332.....	44
Méditation de J.N.D. n° 116 - Genèse 12 - ME 1897 page 357.....	46
Lettres de Darby J.N.....	48
Lettre de J.N.D. n° 160 – ME 1897 page 35	48
Lettre de J.N.D. n° 161 – ME 1897 page 59	50
Lettre de J.N.D. n° 162 – ME 1897 page 117	51
Lettre de J.N.D. n° 163 – ME 1897 page 137	52
Lettre de J.N.D. n° 164 – ME 1897 page 258	54
Lettre de J.N.D. n° 165 – ME 1897 page 293	55
Lettre de J.N.D. n° 166 – ME 1897 page 336	58
Lettre de J.N.D. n° 167 – ME 1897 page 376	60
Lettre de J.N.D. n° 168 – ME 1897 page 396	61

Lettre de J.N.D. n° 169 – ME 1897 page 417	63
Lettre de J.N.D. n° 170 – ME 1897 page 458	64
Réflexions pratiques sur le livre des Proverbes.....	66
Introduction	66
Chapitre 1	67
Chapitre 2	72
Chapitre 3	74
Chapitre 4	79
Chapitre 5	84
Chapitre 6	86
Chapitre 7	87
Chapitre 8	89
Christ dans l'intérieur du voile et hors du camp	103
Obéissance et amour	108
Pensées	111
ME 1897 page 80	111
ME 1897 page 160	111
ME 1897 page 180	111
ME 1897 page 214	111
ME 1897 page 280	111
ME 1897 page 340	111
ME 1897 page 360	111
ME 1897 page 440	111
«Que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous»	112
1 Jean 5: 14	154
Qu'est-ce que la mort?	155
«Comme de bien-aimés enfants».....	159
Fragments	166
ME 1897 page 279	166
ME 1897 page 400	166
ME 1897 page 419	167
Le rassemblement des enfants de Dieu	168

Jean 6: 51 et 2 Corinthiens 3: 18	177
Quelques mots sur Elie	178
Travail et repos	182
L'assemblée locale et la solidarité universelle des assemblées	189
Le chemin et le caractère du chrétien	194
Sur l'indépendance ecclésiastique.....	199
Quelques pensées sur les voies de Dieu envers les siens	206
Ephésiens 5: 25	212

Qu'est-ce que l'Écriture enseigne touchant le jugement à venir?

ME 1897 page 3

En premier lieu, l'Écriture nous apprend que le jugement final et définitif est entièrement commis au Fils. «Le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils; afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père» (Jean 5: 22, 23). Le Père «lui a donné toute autorité de juger aussi, parce qu'il est Fils de l'homme» (verset 27).

Pour ce qui regarde le temps de notre séjour *dans ce monde*, le Père juge: «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, *juge* selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été rachetés... par le précieux sang de Christ» (1 Pierre 1: 17). Ce jugement s'effectue contre le mal selon la sainteté de sa nature, et dans ses soins paternels envers nous en vue de la sainteté, comme il est écrit: «Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné» (Jean 17: 11). Et c'est ainsi que nous avons aussi à nous juger nous-mêmes, et si nous ne le faisons pas, nous sommes jugés par le Seigneur. Il y a à cet égard son gouvernement — nous sommes châtiés (comparez Job 33 et 36).

Christ, lors de son apparition et de son règne, jugera les *vivants* et les morts. Ce n'est pas *maintenant* le temps où Christ juge, sauf comme Seigneur sur les siens pour leur bien, ainsi que nous l'avons vu. C'est le temps de la grâce pour le monde. Le fait que les Juifs comme nation sont rejetés, est, quant aux voies de Dieu, la réconciliation du monde, le temps agréable, le jour du salut. Il va sans dire que Dieu peut intervenir en jugement d'une manière suprême s'il lui plaît, comme il le fit lors du déluge, pas un passereau ne tombant en terre sans lui. Mais néanmoins ce temps est celui de la grâce pour le monde. Lorsque Christ apparaîtra et établira le royaume, ce sera le temps du jugement. Ainsi que l'expriment les Psaumes: «Le jugement retournera à la justice, et tous ceux qui sont droits de coeur le suivront» (Psaumes 94: 15). Dans la croix, bien que des choses infiniment plus profondes fussent opérées par elle, et que la justice divine y fût établie, il ne fut pas tenu compte de la justice dans ce monde, bien au contraire. La justice se trouvait dans la personne de Christ, le jugement était dans les mains de Pilate, ou des chefs des Juifs. Quand Christ apparaîtra pour établir son royaume, le jugement et la justice iront ensemble sur la terre. Ainsi qu'il est écrit: «Dieu des vengeances, Eternel, Dieu des vengeances! fais luire ta splendeur. Elève-toi, juge de la terre! rends la récompense aux orgueilleux. Jusques à quand les méchants, ô Eternel! jusques à quand les méchants se réjouiront-ils?» (Psaumes 94: 1-3). Christ vient pour juger les vivants: «Il vient, il vient pour juger la terre; il jugera le monde avec justice» (Psaumes 96: 13). «Il a établi un jour auquel il doit juger en justice la *terre habitée*, par l'homme qu'il a destiné à cela» (Actes des Apôtres 17: 31).

Lorsque le Seigneur juge les morts, il ne vient pas du tout. «Je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône; et des livres furent ouverts» (Apocalypse 20: 11, 12). Ici, il n'est nullement question de venir sur la terre, ni de venir en aucune manière. Quelqu'un est assis sur un grand trône blanc, et le ciel et la terre s'enfuient. Pour le jugement des morts, il n'y a point de venue de Christ. Il remet le royaume après l'exécution de ce jugement, mais non point avant (comparez 1 Corinthiens 15: 24)... Mais il y a un autre jugement, celui des vivants (un jugement de ce monde), pour lequel Christ vient. Ce sera alors comme aux jours de Noé et de Lot; on mangera, on boira, on achètera, on vendra, on plantera, on bâtira, on se mariera et l'on donnera en mariage, et le jour viendra comme un voleur dans la nuit. Il est clair que c'est une scène toute différente de celle qui se passe devant le grand trône blanc. Là il n'y a point de ces circonstances telles que d'acheter et de vendre, au milieu desquelles on est pris.

Cependant, lorsque Christ viendra pour le jugement, il y en aura qui «subiront le châtement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force, quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints, et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniens 1: 9, 10). Pour ce jugement des vivants, Christ vient, il apparaît. Les saints anges viennent avec lui, comme nous le voyons au verset 7 du chapitre que je viens de citer, et en Luc 9: 26: «Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et dans celle du Père et des saints anges». Je pourrais indiquer d'autres passages, mais ceux-ci sont clairs.

Mais le Seigneur amène aussi ses saints avec lui: «Quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4). «Avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis en Jésus (*)» (1 Thessaloniens 4: 14). Le chapitre 5 fait voir que c'est dans le temps du jugement des hommes insoucians sur la terre. Et cette vérité que les saints viendront avec Christ, quand il apparaîtra pour juger les vivants, est pleinement et largement enseignée dans les Ecritures. L'Ancien Testament même nous en parle. En Zacharie 14: 5, nous lisons: «Et l'Eternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints avec toi». C'est au jour où «l'Eternel sera roi sur toute la terre» (verset 9). Jude dit aussi: «Le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades, pour exécuter le jugement contre tous» (versets 14, 15). Et ce n'est pas des anges seuls qu'il est parlé, comme on pourrait l'alléguer, quoique sans fondement, de plusieurs de ces passages. Ils viendront aussi, mais Colossiens 3: 4, ne peut s'appliquer à eux, ni 1 Thessaloniens 4, ni le passage d'Apocalypse 17: 14: «Ceux qui sont avec lui, appelés, et élus, et fidèles», ni enfin le chapitre 19, où la chose est montrée clairement. Là le fin lin est la justice des saints, et on les voit avec le Seigneur, quand il vient comme «Roi des rois», pour juger et détruire la bête et ses armées. Puis, après que Satan a été lié, ils sont assis sur des trônes et le jugement leur est donné; car les saints jugeront le monde et même les anges (1 Corinthiens 6: 2, 3). En Esaïe 66: 18, 19, nous trouvons aussi le jugement des vivants, avec cette déclaration solennelle: «Le temps est venu de rassembler toutes les nations et les langues, et elles viendront et verront ma gloire. Et je mettrai au milieu

d'eux un signe; et j'enverrai les réchappés d'entre eux vers les nations, etc.»; ainsi, dans ce jugement des vivants, quelques-uns échapperont. Nous voyons cela, quant aux Juifs, en Zacharie 13; quant aux dix tribus, en Ezéchiel 20; quant à Gog, en Ezéchiel 39. Un autre passage qui se rapporte au jugement des vivants, ne doit pas être passé sous silence: «Accourez et venez, vous, toutes les nations, de toute part, et rassemblez-vous! Là, Eternel, fais descendre tes hommes forts! Que les nations se réveillent et montent à la vallée de Josaphat, car là je m'assiérai pour juger toutes les nations de toute part. Mettez la faucille, car la moisson est mûre; venez, descendez, car le pressoir est plein, les cuves regorgent; car leur iniquité est grande. Multitudes, multitudes, dans la vallée de jugement! car le jour de l'Eternel est proche dans la vallée de jugement. Le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles retireront leur splendeur; et l'Eternel rugira de Sion, et de Jérusalem il fera entendre sa voix, et les cieux et la terre trembleront; et l'Eternel sera l'abri de son peuple et le refuge des fils d'Israël». Ensuite, le prophète montre la permanente bénédiction qui sera le partage de Jérusalem (Joël 3: 11 et suivants).

(*) En examinant soigneusement les versets 15 à 18 de 1 Thessaloniens 4, on verra qu'ils forment une parenthèse, dans laquelle est donnée une révélation spéciale, où l'apôtre montre comment les saints seront avec Christ pour être ainsi amenés avec lui.

Si je voulais entrer dans les détails, je pourrais multiplier les passages, mais peut-être distrairais-je ainsi du point principal l'esprit du lecteur. Un jugement sur la terre était chose familière aux Juifs; un jugement des morts l'était peu. Pour nous, celui des morts nous est familier, un jugement des vivants l'est beaucoup moins. C'est pourquoi il était nécessaire de citer un plus grand nombre de passages relatifs à celui-ci. Le dernier passage (comme du reste tous ceux qui parlent du jugement des vivants) se rapporte au temps où l'Eternel ramènera de leur captivité Juda et Jérusalem, où Dieu rassemblera aussi toutes les nations, les fera descendre à la vallée de Josaphat (*), et là entrera en jugement avec elles au sujet de son peuple (Joël 3: 1, 2). Les Psaumes 93 à 100, décrivent cette scène d'une manière générale, et renferment en outre l'appel précieux adressé à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre, qui est reproduit au chapitre 14 de l'Apocalypse, versets 6 et 7, et est suivi aussi par les jugements qui fondent sur la terre. La scène décrite en Matthieu 25, où nous voyons trois classes de personnes, les unes comparées à des brebis, les autres à des boucs, et la troisième nommée «les frères» du Seigneur, est le jugement des nations — non pas précisément la destruction de la bête, du faux prophète et de leurs armées. Cela est exécuté par Christ venant des cieux, et nous pouvons l'appeler un jugement guerrier. «Il juge et combat en justice». C'est la destruction de ceux qui, animés par Satan, se sont élevés contre Lui.

(*) Josaphat signifie la verge ou le jugement de Jéhovah.

Mais, outre ce jugement guerrier, il y a une session de jugement, lorsque la bête et l'antichrist ayant été détruits, Christ est monté à Jérusalem sur le trône de Jéhovah sur la terre, car Jérusalem doit être appelée le trône de l'Eternel (Jérémie 3: 17).

Examinons maintenant le passage de l'évangile de Matthieu. J'en parlerai un peu au long, parce que c'est le passage qui arrête plusieurs personnes, et qu'on le cite comme étant une

description du jugement général — chose inconnue dans l'Écriture — tandis que c'est simplement et exclusivement, comme le passage lui-même le prouve, le jugement des nations, et nullement celui des morts. A la fin de Matthieu 23, le Seigneur s'adressant à Jérusalem, lui déclare ceci: «Voici, votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis: Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur». Ensuite le Seigneur, au chapitre 24: 1-31, donne un récit de tout ce qui se rattache au témoignage parmi les Juifs jusqu'à ce qu'il vienne, lorsqu'ils «verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire». Il exhorte alors ses disciples, et, dans trois paraboles, présente quelle est la responsabilité des chrétiens durant son absence. Il montre que la pensée qu'il tarde à venir, devait conduire le ministère public dans l'Église à exercer une oppression hiérarchique et à se plonger dans la mondanité, ce qui est arrivé; ensuite, que le retard effectif du retour de Christ conduirait même les vrais saints à l'oublier et à s'endormir quant à son attente, mais que le cri de minuit annonçant son arrivée les réveillerait; et enfin, la parabole des talents nous dit le jugement qu'il porte sur le service des saints durant son absence, c'est-à-dire sur l'usage des dons qu'il leur a laissés en allant recevoir le royaume.

Ainsi, ce qui concerne le peuple juif ayant été pleinement exposé en Matthieu 24: 1-31, et ensuite, dans une parenthèse renfermant les exhortations et les paraboles, la conduite des chrétiens et leurs motifs en rapport avec le retour du Seigneur ayant été présentés, la partie historique du récit est reprise au verset 31 du chapitre 25: «Or quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, etc.». Ce ne sera pas un acte rapide et passager semblable à la lueur d'un éclair, mais «il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui». Il a déjà été question d'Israël et des chrétiens. Maintenant l'évangile du royaume a été prêché en témoignage à toutes les nations, et la fin était proche. Et à présent la fin était venue, et les nations — les vivants — sont jugées, selon qu'elles ont reçu les messagers du royaume. C'est une erreur de dire qu'il y a ici *deux* classes de personnes; il y en a *trois*: les brebis, les chèvres et les frères. Ceux que représentent les chèvres ont méprisé ce message final du royaume et sont condamnés. Les autres, représentés par les brebis, ont reçu les messagers et sont bénis. Ce qu'ils ont fait aux frères, est comme s'ils l'avaient fait à Christ lui-même. Il n'y a pas un mot touchant la résurrection (*). Ceux qui sont jugés sont les nations vivant sur la terre lors du retour de Christ. Christ s'assiéra comme Roi et les jugera. C'est la déclaration expresse du passage, et ce jugement est un événement souvent mentionné par les prophètes.

(*) Remarquez aussi que le seul fondement du jugement est la manière dont les messagers de Christ ont été traités, de sorte que cela ne peut pas s'appliquer à la masse des nations du monde païen, en un mot, à la grande majorité de l'humanité.

Je me suis arrêté longuement sur ce passage, parce que l'explication qui en est donnée selon un ancien enseignement traditionnel, empêche les âmes de recevoir les témoignages clairs et positifs de la parole de Dieu. Il s'agit ici simplement et expressément du jugement des nations sur la terre, car lorsque Christ vient et apparaît en gloire, il vient sur la terre, et il doit juger les vivants aussi bien que les morts, et quant aux vivants (c'est-à-dire ceux qui vivent sur

la terre), c'est quand ils mangeront et boiront, qu'ils vendront et achèteront, disant «paix et sûreté», que ce jugement «viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre».

Plusieurs détails peuvent être ajoutés à ce que nous avons dit: le jugement du peuple juif et de Jérusalem, le jugement de la bête, celui de Gog dans l'Idumée, qui varient en détails et en caractère, de manière même à distinguer les Juifs qui, ayant rejeté Christ, auront reçu l'Antichrist, d'avec les dix tribus, qui n'ont fait ni l'une ni l'autre chose; mais examiner ces points m'entraînerait trop loin de mon sujet. Qu'il me suffise de dire que Matthieu 25 décrit une session de jugement des nations par le Fils de l'homme quand il viendra, et que ce jugement n'a rien à faire avec les morts.

Cherchons maintenant jusqu'où et comment le jugement s'applique à nous — aux saints célestes. En premier lieu, il est évident qu'ils sont complètement en dehors du jugement des vivants et des morts, qui doit avoir lieu lors de l'apparition de Christ et de son règne; car lorsqu'il sera manifesté, ils seront manifestés avec lui en gloire; ils seront avec lui quand il viendra pour exécuter le jugement (Colossiens 3: 4; 1 Thessaloniens 4; Apocalypse 19). Cela est confirmé par la scène frappante décrite dans le 4^e chapitre de l'Apocalypse, qui nous montre dans le ciel le trône, non de grâce, mais de jugement, duquel sortent les tonnerres, les éclairs et les voix. Autour de ce trône sont les vingt-quatre anciens, rois et sacrificateurs, assis sur vingt-quatre trônes (*). Je n'ai pas besoin de rappeler les divers passages déjà cités qui parlent de leur venue avec Christ à son retour. Mais il y a d'autres écritures qui ont rapport à ce sujet.

(*) Le lecteur sait que ces anciens représentent non les anges, mais les saints glorifiés.

Mais reconnaissons d'abord que nous sommes tous sujets à la condamnation et passibles du jugement, comme responsables envers Dieu. C'est là une grande vérité fondamentale qui est à la base du salut aussi bien que de la colère de Dieu contre les coupables. Rien ne doit l'affaiblir. «Nous comparaitrons tous devant le tribunal de Dieu» (Romains 14: 10). «Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps» (2 Corinthiens 5: 10). Mais le chrétien a, par grâce, anticipé cela. L'enseignement divin lui a appris que la condamnation est ce qu'il mérite; il sait qu'en lui, c'est-à-dire en sa chair, il n'habite aucun bien; il a dit en esprit: «Eternel! n'entre pas en jugement avec ton serviteur, car devant toi nul homme vivant ne sera justifié».

Ainsi la sentence du jour de jugement a, par la foi, passé sur son âme. Il sait que celui qui ne croit pas est déjà jugé; il s'est appliqué à lui-même ces paroles «Il n'y a pas un juste, non pas même un seul» il a été plus loin, s'il est vraiment au clair sur son état; il a appris que «ceux qui sont dans la chair, ne peuvent plaire à Dieu». En un mot, il a reconnu, par une oeuvre divine opérée dans son âme, ce qu'est le péché devant Dieu, comme le tribunal le montrera. Le sentiment qu'il en a eu peut avoir été plus ou moins profond, mais si quelqu'un est réellement chrétien, ce sentiment a été vrai à cet égard.

Mais le chrétien a aussi reconnu que Celui qui doit juger les vivants et les morts, le Seigneur Jésus Christ, en anticipant ce jour, est intervenu en grâce comme Sauveur avant de paraître comme Juge, qu'il a porté en son propre corps sur le bois les péchés du croyant, et que, dans sa parfaite obéissance et son amour infini, il a bu la coupe de la colère. Les péchés, pour lesquels le croyant aurait dû être jugé, et certainement et justement condamné, ont déjà été portés par un autre, et cet autre est Celui qui doit juger; si cela n'était pas, il serait condamné. Le chrétien reconnaît que l'oeuvre accomplie par Christ est parfaite à tous égards; parfaite pour glorifier Dieu, parfaite quant à tous ses péchés. Il reconnaît que, si Christ n'avait pas achevé complètement cette oeuvre en mourant une fois pour toutes, elle ne pourrait jamais être achevée, ni Dieu glorifié à l'égard du péché. Il sait que, si tous ses péchés n'ont pas été ôtés alors, ils ne peuvent jamais l'être, car Christ ne peut pas mourir une seconde fois, mais il sait que Christ, ayant fait par lui-même la purification des péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de la Majesté dans les cieus, ayant, par une seule offrande, rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, de sorte qu'il n'y a plus maintenant d'offrande pour le péché. Le chrétien peut sentir ses péchés, bien qu'ils ne soient plus, plus profondément que jamais, et cela est juste; il peut voir plus clairement ce qu'ils sont, et plus il sera près de Dieu, plus il en verra l'horreur et l'odieux, mais l'oeuvre qui les a ôtés est accomplie et ne peut se répéter. Et lorsqu'il est manifesté devant le tribunal du Christ, il se trouve devant Celui qui les a tous ôtés. Christ devrait se renier lui-même s'il les lui imputait.

Mais ensuite, dans quel état le chrétien sera-t-il quand il paraîtra devant le Seigneur? Il est ressuscité en gloire. Aucun jugement ne peut s'appliquer à lui, qui affecte pour lui le fait d'être en gloire, car il y est déjà quand il est manifesté devant le tribunal. Et jusqu'où cela s'étendit? Le jugement commence quand Christ apparaît. «Il jugera vivants et morts, et par son apparition et par son règne», mais, «quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2). Nous serons «conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29). Nous avons porté l'image du terrestre, et nous porterons l'image du céleste (1 Corinthiens 15: 49). Qu'est-ce que peut être le jugement, si nous sommes entièrement semblables au Juge, et si lui-même est notre justice? Et la connaissance de cette vérité s'applique à notre bonheur actuel dans ce monde. «En ceci est consommé (*) l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Bien que nous puissions tous passer par là comme expérience, la vérité est qu'avoir espérance pour le jour du jugement est un sentiment imparfait, mal fondé, et qui ne peut être justifié. Si je suis jugé, je serai certainement condamné; si je suis justifié, il n'y a point de jugement pour moi. L'espérance, bien que naturelle, est ici le résultat de raisonnements humains, et non la simplicité d'une foi divinement formée. Plus nous réfléchissons à ce que l'Ecriture enseigne, plus nous verrons la vérité sur laquelle j'insiste.

(*) C'est la seule vraie traduction. Nous avons, dans ce passage (1 Jean 4: 7-19), d'abord l'amour *envers* nous comme pécheurs, pour nous donner la vie et la propitiation (versets 9, 10); puis l'amour en nous pour la joie et la communion (verset 12), et enfin l'amour consommé avec nous pour le jour du jugement (verset 17).

Lorsque nous délogeons et sommes absents du corps, nous sommes avec Christ, «présents avec le Seigneur» dans le ciel. Paul ou Etienne peuvent-ils être tirés du ciel pour être jugés, afin de savoir s'ils y auront une place? Ce n'est point ce que l'Écriture enseigne. Elle fait connaître un salut parfait et accompli, en vertu duquel ayant été justifiés, nous avons la paix avec Dieu, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Possédant ce salut, nous disons: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» «C'est Dieu qui justifie, qui est celui qui condamne?» Mais, de plus, comment est-ce que nous, croyants, nous arrivons devant le tribunal de Christ? «Que votre cœur ne soit pas troublé», dit le Seigneur (Jean 14: 1). «... Je vais vous préparer une place; et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». C'est-à-dire, que la manière dont je viens devant Christ est qu'il m'a tant aimé, qu'il vient lui-même me prendre pour que je sois avec lui. Et c'est ce que nous enseigne aussi l'apôtre: «Le Seigneur lui-même... descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 16, 17). C'est une manière bien bénie d'aller devant le tribunal. Et nous trouvons encore, en Philippiens 3: 20, 21: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire».

En un mot, nous allons devant le tribunal de Christ (qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous, qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, qui vient nous chercher, et qui transforme notre corps d'abaissement en la conformité de son corps de gloire), nous y allons dans l'état où il nous ressuscite ou nous change en gloire, et nous prend, faits semblables à lui-même, pour être avec lui pour toujours, avec lui qui, dans sa propre résurrection, a été les prémices des saints qui se sont endormis. Tel est l'enseignement scripturaire quant à la manière dont nous allons devant le tribunal de Christ, et quant à l'état dans lequel nous y serons manifestés.

L'Écriture est encore plus précise relativement à la question du jugement pour ce qui nous concerne. En Jean 5, la question est traitée directement. Deux choses y sont mentionnées qui garantissent la gloire du Fils. Dans l'une, il travaille en commun avec le Père, dans l'autre, il agit seul. Ces deux choses sont, l'une l'acte de vivifier, et l'autre d'exécuter le jugement. La première est celle par laquelle nous sommes amenés à jouir de la communion avec le Père et le Fils; par la seconde, la gloire du Fils est garantie à l'égard des méchants qui le rejettent. Ces deux actes ne doivent pas être confondus. Christ ne met pas en question la réalité de la vie qu'il a communiquée, en appelant en jugement ceux qu'il a vivifiés. En laquelle des deux choses ai-je part? se demande-t-on naturellement. Christ répond: «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle» (il est vivifié), «et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie». Il n'a pas à être éprouvé, comme sur le pied de sa propre conduite, pour savoir s'il peut être reçu. Il était mort dans ses péchés, mais il a été tiré de cet état où il était entièrement perdu, pour être introduit,

par la puissance vivifiante du Fils de Dieu, dans un état nouveau. Il en est ainsi dans la résurrection. Il y a une résurrection des justes pour la vie, et une résurrection des méchants pour le jugement. Ceux qui ont la vie éternelle ne viennent pas en jugement.

Ce contraste entre la part naturelle qui revient à l'homme, c'est-à-dire le jugement, et la valeur de la croix de Christ, venu pour délivrer et racheter, est présenté d'une manière frappante à la fin du neuvième chapitre de l'épître aux Hébreux. «Comme il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela le jugement, de même aussi, le Christ, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». Il apparut la première fois pour être fait péché, pour le péché et pour l'abolir par le sacrifice de lui-même. C'est ce qu'il a accompli pour nous, et lui qui était sans péché, l'ayant ôté pour nous à sa première venue, apparaîtra une seconde fois à ceux qui l'attendent, n'ayant plus rien à faire avec le péché, et nous prendra pour nous introduire dans le plein salut de la gloire. La part de l'homme comme tel est la mort et le jugement. La part du croyant est Christ qui a porté et aboli ses péchés, et qui vient ensuite l'amener dans la gloire. C'est pourquoi, quand le trône du jugement est dressé, les rois et sacrificateurs sont vus autour de lui assis sur vingt-quatre trônes, et ils reviennent en gloire avec Christ, quand il exécute le jugement sur la terre.

On trouve, en 2 Corinthiens 5, un exemple frappant de l'effet produit par la pensée du jugement selon l'Écriture. L'apôtre commence par regarder à ce qui est la part propre du saint, non pas comme étant la mort et le jugement, ni même comme étant la mort et la félicité. C'est ce qui est mortel absorbé par la vie, le corps mortel étant changé en gloire, sans que la mort intervienne nécessairement. Mais la mort et le jugement sont la part de l'homme déchu; et si la mort survenait, la confiance de Paul n'en était pas ébranlée, car il possédait la vie divine, et absent du corps, il serait présent avec le Seigneur. Ensuite il considère le jugement; il l'appelle la frayeur du Seigneur (*) et le regarde tout à fait en face; il le connaît, il établit que nous devons tous être manifestés devant le tribunal de Christ; et alors que pense-t-il de lui-même? Tremble-t-il? Nullement; il persuade les hommes. Ce que le jugement a de redoutable ne produit sur son âme aucun effet de frayeur. C'était un jugement qui, comme tel, concernait d'autres que lui. Cependant il avait sur son cœur et sa conscience une puissante influence. D'autres n'étaient pas libres comme il l'était, et la pensée de ce jour de jugement excitait en lui l'amour de Christ qui l'étreignait, et il persuadait les hommes qui n'étaient pas préparés à le rencontrer. Mais de plus, cette pensée l'amène devant le jugement de Dieu comme une chose actuelle, et cela d'une manière sanctifiante. Nous sommes, dit-il (et non pas nous serons), manifestés à Dieu. Et cela est un effet d'une grande importance. Rien n'est plus propre, d'une manière pratique, pour nous amener en la présence de Dieu afin de nous juger nous-mêmes, et à le faire quant au bien et au mal, comme ce sera jugé dans ce jour. Tel était l'effet sur Paul. Point de frayeur pour lui en ce jour de terreur, mais un stimulant à chercher les pécheurs inconvertis, et à garder son âme dans la présence et dans la crainte de Dieu.

(*) «Combien le Seigneur doit être craint», littéralement «la frayeur du Seigneur».

Une autre expression dans ce passage demande quelques remarques: «Afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps». L'expression «jugement» est soigneusement évitée, même alors que, dans un certain sens, il y en ait un. La pensée humaine voudrait faire de cela une question d'acceptation de la personne. Je n'ai pas besoin de m'arrêter à ce qui concerne les méchants. Ils recevront les choses faites dans le corps, et ce sera leur condamnation. Mais les saints aussi recevront les choses faites dans le corps. Par rapport à notre acceptation, nous sommes en Christ, tous également acceptés — tous devant être conformes à l'image du Fils — tous ayant Christ pour notre justice. Paul ne peut pas avoir une gloire plus parfaite ou plus élevée. Mais, à côté de cela, les saints ont le privilège de servir, d'être les vases de l'amour de Dieu pour d'autres. Dans l'oeuvre du Saint Esprit par nous, il y a des différences. Et tandis que tout est préordonné de Dieu, et que d'être assis à la droite ou à la gauche de Christ appartient à ceux pour qui cela a été préparé par le Père, nous recevons par grâce la récompense du travail: à chacun sa propre récompense selon son propre travail. L'Ecriture parle de recevoir une pleine récompense ou un plein salaire. Les Thessaloniens seront la joie et la couronne de Paul, et non la nôtre, comme fruit de nos travaux. Si nous avons bâti avec du bois, du foin et du chaume, tout sera perdu, bien que nous soyons sauvés. En un mot, la justice est en Christ, la même pour tous; le service est récompensé.

Reste un autre point. Nous serons dans la gloire, nous n'aurons pas même la nature, la chair dans laquelle nous avons péché; mais nous connaissons comme nous avons été connus, nous rendrons compte de nous-mêmes à Dieu, nous repasserons notre vie entière et toutes les voies bénies de Dieu envers nous, nous la verrons toute comme Dieu la voit, et nous nous émerveillerons de la grâce toute parfaite qui nous a conduits depuis notre naissance. Maintenant, si je regarde en arrière, j'adore la grâce de Dieu. Alors je connaîtrai comme j'ai été connu, et je verrai les mille occasions où son oeil a veillé sur moi pour me bénir. C'est ainsi que nous sommes manifestés maintenant, même en y pensant. Nous rendrons compte alors en fait; mais c'est quand nous serons glorifiés et pris par Christ pour être toujours avec lui. Quant au jugement, il n'y a rien de pareil pour le saint, s'il s'agit de son état. Il est déjà dans la gloire quand il est devant Christ. Sur ce point, l'Ecriture ne laisse ni doute, ni ambiguïté.

Il y a donc un jugement des vivants quand Christ vient; ensuite, un jugement des morts devant le grand trône blanc. Il y a, dans un sens plus général, un jugement continu lorsque Christ est revenu, jugement de puissance associé au juste gouvernement de la terre, dont la prophétie traite spécialement. C'est un sujet rempli d'intérêt, mais trop long à traiter ici. Pour les saints, il n'y a point du tout de jugement. Christ vient les prendre pour qu'ils soient avec lui, et pour cela les ressuscite ou les transforme en gloire. Mais ils rendent à Dieu compte d'eux-mêmes quand ils sont dans la gloire, et ils reçoivent la récompense de leur service, bien que ce soit la grâce qui l'a opéré en eux et par eux. Tel est l'enseignement scripturaire sur ce sujet.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 101 - Matthieu 13 - ME 1897 page 15

20 mars 1842

On ne sème pas là où l'on va recueillir du fruit, ni là où l'on a déjà planté. Semer suppose que, selon la nature, le terrain qu'on ensemence n'aurait rien produit. Le coeur naturel n'est, par lui-même, capable d'aucun bien (Romains 3: 11, 12). Jésus était venu chercher du fruit sur son figuier, les Juifs. Ceux-ci avaient des privilèges: les alliances, les oracles de Dieu, la loi, les prophètes; et ces choses, les chrétiens de nom les possèdent aussi. Mais Jésus, n'ayant point trouvé de fruit sur son figuier, le maudit (Matthieu 21). Il avait déjà prononcé la condamnation des Juifs en Matthieu 12: 38-45, et encore aux versets 47-50. Il ne s'agit plus maintenant des liens nationaux comme Juifs, ou naturels, comme descendance de David et d'Abraham. Dès lors il ne s'adresse plus à la nation d'une manière simple et claire, mais en paraboles (13: 13); c'est pourquoi il sème à nouveau. Il ne trouve rien de bon, ni chez les Juifs, ni chez les gentils, mais un monde vide et désert où un semeur va semer de bon grain, parce qu'il n'y a rien là que de mauvaises herbes. Rien, dans le coeur de l'homme, ne peut fructifier pour Dieu; il faut semer, pour qu'il y ait du fruit. C'est sur ce terrain-là que le Seigneur, nous place tous, comme hommes naturels. Il a renoncé à chercher du fruit dans le coeur de l'homme; il a porté sur lui un jugement définitif. L'orgueil seul peut s'imaginer le contraire.

La semence produit des effets variés, et le Seigneur présente ces effets sans parler ici de la doctrine. Une seule classe produit du fruit pour Dieu. Le Seigneur dit: «Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende»: il y va du salut de celui qui écoute. Dieu nous présente ici les difficultés, les dangers; il sait très bien que nous sommes en la présence de Satan avec de mauvais coeurs et que le semeur, après tous ses soins, ne recueille du fruit que d'un seul terrain, sur quatre, car, à part le bon terrain, le coeur est, ou bien un chemin dur sur lequel tout le monde passe, ou un coeur léger qui rejette aussi légèrement qu'il a reçu, ou encore un coeur envahi par le monde.

Dans sa bonté, le Seigneur vient pour semer. Il trouve le coeur de l'homme sans une bonne pensée pour lui. Il en a fait la démonstration (Luc 13: 34, 35). Quand la loi eut été violée, les prophètes rejetés et maltraités, son témoignage à lui repoussé, Jésus recommence tout de nouveau et sème, car il lui faut la grâce. Il trouve des coeurs qui pullulent de mauvaises choses. Il y a des hommes aimables et qui ont de belles qualités, mais ils les dépensent pour eux-mêmes et pour le monde; c'est un égoïsme plus subtil, où rien ne s'adresse à Dieu; l'homme ne glorifie pas Dieu, et cela est d'autant plus mauvais. «Les hommes ont vu et haï et moi et mon Père»; telle est l'amabilité de l'homme. Jésus n'a rien trouvé dans le monde qui fût aimable envers lui, et plus l'homme qui rejette Dieu se trouve heureux, plus son apostasie est grande. Voilà pourquoi le Père travaille jusqu'à maintenant et Jésus aussi. Dieu sème; il rend

témoignage à sa grâce, à sa bonté, et place nos coeurs sous la responsabilité de recevoir le témoignage de la grâce. Le Seigneur nous présente dans cette parabole ce qui empêche l'homme de le faire.

1° Le coeur est un chemin battu où tout ce qui est du monde passe. La politesse peut s'entretenir de tout, politique, commerce, commérages, mais non du Seigneur Jésus. Si la Parole vient, l'homme n'y comprend rien; il lui suffit d'être juste et honnête; Satan ravit tout le bon grain. Néanmoins le Seigneur a semé; il a fait tout ce qu'il fallait; il s'est approché de ceux qui n'osaient et ne pouvaient s'approcher de lui. Mais l'homme n'a pas besoin d'un Sauveur et de la grâce; tout cela lui est incompréhensible. Il ne garde pas mieux la mémoire de la Parole; il sort, cause avec le voisin et ne pense pas que Satan a arraché de sa mémoire tout ce qu'il a entendu. La chair, même dans l'enfant de Dieu, est exactement la même chose; les coeurs des hommes sont un chemin battu.

2° Nous trouvons un autre cas, la légèreté. La Parole lève très vite, parce qu'elle n'entre pas profondément. On entend dire que Jésus reçoit le plus grand pécheur, et cela touche; on voit Jésus rejeté et l'on en est ému, mais la conscience n'étant pas atteinte, on ne voit pas ce qu'il y a entre Dieu et nous; on reçoit l'Evangile, non par la conscience, mais pour la joie, et quand l'Evangile ne donne pas de la joie, on y renonce. Pour ses enfants, Dieu a voulu qu'il y eût des difficultés tout le long du chemin, mais ces gens-là, si les difficultés surviennent, quittent l'Evangile. Lorsque la semence de l'Evangile entre profondément dans le sol, on connaît son propre coeur; quand elle atteint la conscience, on voit tant de mal qu'on est honteux de soi-même. C'est ce qui arrive quand la Parole pénètre réellement, mais, dans ce cas, ce qu'elle produit n'est pas la joie. Il y a dans l'Evangile, nous l'avons dit, des choses qui attirent les affections naturelles, mais ces impressions ne durent pas. Les filles de Jérusalem pleuraient sur Jésus; il leur dit: «Pleurez sur vous-mêmes». La joie qui résulte de la connaissance de son péché et de la grâce qui s'y applique est tout autre. Ici, c'est une joie qui ne connaît pas notre état de péché et de condamnation; il n'y a point là de racine; c'est pourquoi cela ne peut durer qu'un temps (versets 20, 21).

3° La Parole n'est pas oubliée, mais elle produit des effets contraires à notre attente. La Parole est reçue dans un coeur plein du monde; on l'écoute, en un sens on la reçoit, mais les épines montent. On voit une âme altérée qui recherche les chrétiens, mais il faut renoncer à des plaisirs, à un commerce, à une soirée; ces choses montent, envahissent, et la Parole disparaît; il n'y a point de fruit. Ce que la parole de Dieu appelle des soucis, le monde l'appelle souvent des devoirs; c'est ce que l'on voit au grand souper, en Luc 14. L'homme préfère ses boeufs, ses terres, sa famille, au souper. Il parle de ses devoirs; cela signifie que son coeur est à telle ou telle chose et ne tient pas à être libre avec Jésus. Les prétendus devoirs font oublier le devoir envers Christ. Il y a aussi la tromperie des richesses. On y met de l'importance. Quand on s'enrichit, on a une haute opinion de soi-même; on se croit quelque chose quand on n'est rien, et c'est un sujet de jalousie pour les autres. Le pauvre est incrédule, il ne s'attend pas à la bonté de Dieu; c'est un souci; son travail est peine perdue: «c'est en vain qu'il se lève matin et qu'il se couche tard, qu'il mange le pain de douleurs», tandis que Dieu «donne le sommeil

à son bien-aimé» (Psaumes 127). Les soucis n'empêchent pas la Parole de germer, mais ils l'étouffent. Mais n'oublions pas que la chair du chrétien aime les mêmes choses que la chair du mondain, qu'elle a les mêmes devoirs, recherche les mêmes plaisirs, et c'est contre cela que le Seigneur Jésus nous prémunit. Ce ne sont pas les péchés qui empêchent qu'on soit chrétien; c'est d'être occupé des choses de la terre. Satan vous permet d'être aussi honnêtes gens que vous voudrez, pourvu que vous n'ayez pas Christ, ni la vie éternelle. Toutes ces choses étouffent la seule chose nécessaire, la vie éternelle. Vous ne pouvez avoir la vie, si vous ne la recevez pas tout de nouveau de Dieu.

4° Il y a un terrain qui produit du fruit, mais en quantités diverses. On écoute la Parole et on la comprend, ce qui n'a pas lieu dans le terrain pierreux. L'âme comprend que Dieu agit en grâce, que c'est Dieu qui entre en scène et que, sauf la manifestation du péché, tout s'efface en sa présence. Du moment que Dieu a donné son Fils, il avait vu l'état de péché de l'homme et que le plus petit péché n'avait besoin de rien moins que de la mort du Fils de Dieu. C'est en Christ seul qu'est la vie; alors la Parole est comprise. «Si vous demeurez en moi, vous porterez beaucoup de fruit». Mais le coeur de l'homme produit de mauvaises herbes, et il y ajoute encore l'orgueil! Il blâme Dieu! L'orgueil, c'est le péché du diable.

Pourquoi donc Dieu pense-t-il à nous? Par grâce! Et qui peut rendre raison de la grâce? Dieu est amour et agit en amour. Le monde peut mépriser Jésus jusqu'à ce qu'il revienne en gloire; mais il reste sous la responsabilité de recevoir la parole de la grâce que Dieu a semée dans son coeur.

Méditation de J.N.D. n° 102 - Psaume 23 - ME 1897 page 30

23 juillet 1843

Le Seigneur prend ici la place du Berger qui mène ses brebis dehors et marche devant elles, mais il a passé pour nous par les expériences de la brebis sous la conduite de l'Eternel, son Berger. Et dans ce caractère, si le Seigneur a pu parler comme il le fait dans ce Psaume, s'il a pu montrer un *coeur* que rien ne pouvait troubler, ce n'était pas parce que son chemin n'avait ni peine, ni difficulté, ou parce qu'il n'avait point d'ennemis. Bien au contraire, Jésus était à l'étroit jusqu'à ce qu'il fût baptisé du baptême de la mort et de la colère de Dieu, son âme était angoissée, son *esprit* troublé; tous ses ennemis étaient devant lui; il souffrait de la contradiction des pécheurs contre lui-même; il faisait l'expérience de la tribulation et de la détresse, et disait à ceux qui étaient appelés à le suivre: «Vous aurez de l'angoisse au monde». Oui, il nous faut aussi passer par où il a passé, et il nous en enseigne le chemin, car il y a trouvé les mêmes circonstances, les mêmes soulagements et les mêmes grâces que nous-mêmes.

Jésus n'avait pas comme nous la difficulté du mal en lui, mais, étant sans péché, combien il était plus que nous sensible aux souffrances du mal qui l'entourait. Là où nous sommes souvent endurcis par le mal, lui le ressentait parfaitement. Christ sympathise avec nous; personne ne sympathisait avec lui; personne ne pouvait lui dire: «Aie bon courage, j'ai vaincu le monde». Ayant le péché en nous, nous souffrons donc beaucoup moins que lui, mais, à part

cela, il s'est placé dans les mêmes circonstances que nous; il y a employé les mêmes moyens dont nous sommes appelés à user, la dépendance et la prière, avec la même assurance d'être exaucés.

Tout en nous plaçant sous sa propre sauvegarde comme notre Berger, il se place aussi lui-même, comme homme, sous la sauvegarde de Dieu. Il se confie en l'Eternel, s'appuie sur lui. Dieu dit de lui (Esaïe 42: 1): «Voici mon serviteur que je soutiens».

Il est doux pour les brebis de le voir, marchant ainsi devant elles et leur traçant le chemin, dans la faiblesse extérieure, quoiqu'il fût le Dieu suprême, mais avec cette différence que, pour lui, tout était encore à accomplir, tandis que pour nous *tout est accompli*.

Les Juifs se confiaient en leurs institutions, mais ce n'était pas la foi. Dans ce Psaume, quand toutes les institutions manquent, lorsque l'injustice déborde, le fidèle fait l'heureuse découverte que l'Eternel est son Berger. C'est quand tout est mis en oeuvre par Satan pour affaiblir la foi, que celle-ci trouve un appui inébranlable en Dieu. Jésus enseigne cela à nos coeurs par son exemple et, en contemplant son sentier, nous apprenons quelle est notre confiance; dans une position difficile, nous savons que Jésus s'y est aussi trouvé et que Dieu ne pouvait pas ne pas montrer sa fidélité envers son Fils. En voyant le lien entre Dieu et Jésus, j'apprends à connaître le lien entre Dieu et moi, car Jésus s'est anéanti pour prendre notre position et se mettre à notre place.

(Verset 1). Peu importent les circonstances, c'est une chose arrêtée, je n'aurai point de disette. Ce n'est pas faute de difficultés, car il dit, dans un autre Psaume, qu'il est dans une terre déserte, altérée, sans eau. Il sait que l'Eternel pourvoit à tout cela et il se sent en sûreté. Les soins du Berger rassurent l'enfant de Dieu et il va librement, dans la liberté de la grâce, partout où le Berger le conduit.

(Verset 2). L'Eternel est mon Berger et je me repose; toute la puissance des démons ne peut m'empêcher d'être dans les parcs herbeux. C'est la foi qui donne cette assurance; on est au milieu des ennemis sans frayeur; le bon Berger veille sur nous et il nous conduit le long des eaux paisibles, où nous trouvons le rafraîchissement pour nos âmes. Il y a liberté; on entre, ou sort, et on trouve de la pâture. Rien ne peut nous séparer de cet amour qui s'occupe de nous. Lui qui a donné sa vie pour ses brebis, déploie pour nous d'autant plus d'amour que les difficultés sont plus nombreuses, et, monté auprès du Père, il prend soin de ses brebis, comme le Père prenait soin de lui lorsqu'il était sur la terre. «Les yeux de l'Eternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un coeur parfait envers lui» (2 Chroniques 16: 9). Comme on le voit dans ce passage, c'est dans les difficultés qu'il permet dans ce but et quand il n'y a rien dans les circonstances qui puisse encourager l'âme, que Dieu se montre fort. Ne chercher que Dieu, n'avoir d'autre appui que lui, c'est là que se montre la perfection, l'intégrité du coeur.

(Verset 3). Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de craintes; Paul avait des craintes au dedans et des combats au dehors. Jésus a offert des prières et des supplications, avec de grands cris et avec larmes (Hébreux 5: 7). Tout cela peut arriver à un coeur intègre. Le Seigneur vient alors

restaurer l'âme et consoler ceux qui sont abattus. Il est dit de Jésus que «les eaux lui sont entrées jusque dans l'âme». «Mon âme, dit-il, est abattue au dedans de moi», et en fin de compte, il a été divinement restauré. La chair évite un chemin où elle trouvera l'abatement, mais elle évite ainsi de se rencontrer avec Dieu et perd l'occasion de le connaître. Tôt ou tard, l'âme restaurée qui a trouvé le Seigneur, jouit de la consolation et de la lumière et reçoit la persuasion que c'est lui-même qui l'a conduite dans le chemin de la bénédiction.

Au verset 5, on trouve la conséquence du fait que l'on s'appuie sur le Berger. Les ennemis sont là, mais Dieu dresse la table et l'on jouit, même en leur présence. Quelle joie éprouvent ceux qui ont la conscience que le Seigneur qui connaît notre chemin, nous bénit et nous conduit. Notre combat est un combat réel; l'éviter, c'est éviter la bénédiction. Du moment que l'on est mis en avant pour le service du Seigneur, on est nécessairement à la vue des ennemis. Si l'on veut montrer ce que c'est que le peuple de Dieu, il faut le montrer en présence de Satan. Satan peut cribler, et c'est ce qu'il désire, mais il nous faut combattre et mortifier la chair, tout en comptant sur la fidélité de Dieu. Ceux qui n'ont pas le coeur intègre et comptent sur autre chose que sur lui, ne trouvent jamais que Dieu se montre fort.

La foi est la règle selon laquelle Dieu nous conduit. Quand il est l'objet de nos coeurs et de notre foi, tout devient simple et facile. Avec l'oeil net, le corps est plein de lumière. C'est un chemin de lutttes, d'abatement, de découragement quelquefois, mais un chemin où Dieu se trouve. Ce ne sont pas toujours des eaux paisibles, mais l'âme acquerra la certitude du chemin où Christ la conduit et la certitude que nous passons où Christ a passé.

Si, par la grâce de Dieu, je vous revois, j'ai la pleine conviction que le Seigneur est notre Berger, qu'il conduira chacun de nous et j'espère, s'il plaît à Dieu, que nous nous reverrons plus unis et plus bénis que jamais!

Méditation de J.N.D. n° 103 - Philippiens 3 - ME 1897 page 56

L'apôtre aurait pu trouver facile de se réjouir dans le Seigneur, mais il était en prison et délaissé. Ce sont les afflictions qui nous donnent la mesure de nos liens avec notre héritage céleste. Paul repasse dans son esprit tous les avantages qu'il avait selon le monde: avantages de naissance, de race, de religion, tout ce sur quoi un Juif pouvait se fonder. L'apôtre avait abandonné tout cela, et, après tout, il dit: «Réjouissez-vous dans le Seigneur». Il sait fort bien où il en est lui-même; il peut repasser toutes ces choses selon leur valeur, et dire: «Après tout, ce n'est que du fumier». Privé même de tout ce qui peut réjouir intérieurement son coeur, il leur conseille de se réjouir et regarde toutes choses comme une perte, en comparaison de l'amour de Dieu en Jésus. Deux choses se présentent: les avantages mondains et une religion agréable à la chair, choses par lesquelles Satan a réussi à corrompre l'Eglise, tandis que pour nous il s'agit de servir Dieu en Esprit, de nous glorifier en Jésus Christ, et non pas d'être hébreu, pharisien, etc. Tout ce qui attire nos coeurs en dehors de Christ, affaiblit nécessairement notre foi, car même une chose religieuse, si elle n'est pas Christ, est la chair.

Remarquez cette expression: «Afin que je gagne Christ». Cela consiste en deux choses. 1° Paul veut être trouvé en lui, n'ayant pas sa justice qui est de la loi, mais une justice qui est de Dieu, moyennant la foi. La foi s'attache à une justice qui est de Dieu seul et, du moment qu'on en sort, l'Evangile est ébranlé. 2° Il veut connaître Jésus Christ lui-même et la vertu de sa résurrection. Il y a dans sa résurrection une vertu, une puissance. Si l'un d'entre nous était ressuscité, mais encore dans ce monde, aurait-il des liens avec le monde, des désirs qui le portent vers lui? Non, mais il lui tarderait d'être dans la gloire, car rien n'empêcherait chez lui l'essor des affections du nouvel homme. Il serait d'avance dans le ciel par ses désirs et ses pensées. Telle est la vertu de sa résurrection. Quand l'âme a réalisé, par la puissance de la résurrection de Jésus, qu'elle est ressuscitée et que tout lien entre elle et le monde est rompu, elle en est sortie. Christ nous a saisis pour cela. Nous sommes actuellement dans des corps mortels et dans un monde auquel, si nous ne sommes pas très vigilants, nous nous attacherons bientôt. La vertu de sa résurrection aura pour effet de nous faire oublier les choses qui sont derrière et de nous faire tendre avec effort vers celles qui sont devant; elle nous fait comprendre, par le Saint Esprit, le but pour lequel nous avons été saisis.

Tout ce qu'il y a dans le monde, nous empêche de faire des progrès spirituels. Nous avons à considérer qu'il y a une vertu positive dans la résurrection de Jésus. Nous ne sommes pas redevables à la chair quand elle réclame ses droits, mais nous avons le droit d'opposer la mort de Christ aux accusations de Satan, et la résurrection de Christ, à l'attrait de toutes les choses de la terre. La vie de résurrection de Christ est en nous et non pas seulement ses effets. Les choses vers lesquelles cette vie nous porte, constituent notre céleste vocation. Ce qui donne la force à cette vie, c'est que nos affections soient puissamment attirées vers un objet. Telle est la puissance de sa résurrection. Ceux qui retournaient en arrière (verset 18), ne possédaient pas cette puissance.

Marchons-nous dans ce monde comme ressuscités et comme attendant le moment d'entrer dans la gloire? Nous avons été saisis par Christ pour cela, et cela nous fait oublier le monde. Notre privilège est de pouvoir oublier tout ce qui est derrière, même nos progrès dans la vie chrétienne, et de regarder en avant. Si je ne désire que Christ, je suis sûr de le gagner; je n'ai pas besoin de chercher autre chose pour me soutenir. Il peut y avoir des épreuves, des afflictions, mais Dieu s'en sert pour nous faire beaucoup mieux sentir que nous avons tout en lui. Shadrac, Méshac et Abed-Nego étaient «établis sur les services de la province de Babylone», c'est-à-dire avancés dans le monde, et ils n'y ont trouvé que des liens. Ils faisaient partie de la multitude qui devait adorer l'image, mais leurs circonstances extérieures étaient si en vue, que le roi du monde ne pouvait leur pardonner d'avoir trop de conscience pour se prosterner devant sa statue. Le monde les jette dans la fournaise. Ils y ont trouvé le Fils de Dieu et y ont été délivrés des liens dont le monde les avait liés. Ne craignons pas la fournaise; ne craignons pas les épreuves et les choses pénibles; au contraire, réjouissons-nous. Elles nous font trouver le Seigneur Jésus.

Méditation de J.N.D. n° 104 - Jean 14: 15-21 - ME 1897 page 77

Il y a de la ressemblance entre ce qui a été dit au peuple juif, ce que le Seigneur nous dit ici, et ce que Paul dit en plusieurs endroits.

«Je prierai le Père, et il vous enverra le Consolateur». Cet envoi du Saint Esprit est un très grand encouragement pour le fidèle et un grand reproche d'amour pour notre coeur qui ne produit pas les fruits que la présence du Saint Esprit doit produire. Au milieu de la plus grande ruine, on ne peut pas nous priver de cette promesse de Dieu: L'Esprit «demeure avec vous», car elle n'est pas incompatible avec la ruine absolue de l'Eglise.

Jésus, au moment de quitter les siens, leur promet un autre Consolateur que lui-même. Jésus ne devait pas demeurer éternellement avec l'Eglise, mais il dit du Saint Esprit: «Le Père vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous éternellement». Ce Consolateur ne nous a jamais quittés. Jésus sur la terre a été présenté au monde pour être reçu, mais, quant au Saint Esprit, le monde ne peut pas le recevoir, et tout effort pour le faire recevoir du monde est contraire à la déclaration de Jésus. Toute grâce, tout ce qui selon Dieu est aimable, pur et juste, découle du Saint Esprit, et le monde ne peut le recevoir, tandis que ceux avec lesquels le Saint Esprit demeure le connaissent. Il est avec nous et se fait connaître à nous et non pas au monde. C'est à la suite de cela qu'on garde la parole de Jésus, et que le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. C'est l'inverse de ce qui est dit au commencement du chapitre: Il y a des demeures pour nous dans la maison du Père; en attendant le Père demeure en nous.

«Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez». Si Jésus pouvait mourir, nous le pourrions aussi. Jésus reproche à Philippe de ne pas avoir compris et connu qu'il était dans le Père et le Père en lui; mais en ce jour-là, quand le Saint Esprit sera donné, dit-il, vous connaîtrez sans incertitude l'unité du Père et du Fils et de plus, tout aussi bien, l'unité du Fils et de l'Eglise. Le don du Saint Esprit est une base assurée de toute bénédiction. Le monde n'en sait rien et ne peut le savoir; tout ce qui constitue la bénédiction entre Dieu et les fidèles n'existant pas pour le monde.

La jouissance de la présence du Consolateur et sa manifestation dépendent de l'obéissance pratique. C'est pourquoi l'on peut voir la plus grande ruine à côté de l'immuable fidélité de Dieu. Un seul mal non jugé peut mettre en ruines l'assemblée de Dieu. En Deutéronome 29: 18-23, il n'y avait qu'une racine d'amertume en Israël et tout le peuple était faible et souillé. Aussi «tout son sol n'était que soufre et sel, un embrasement, comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe». Si le chrétien ou l'assemblée admettent un seul péché, le Saint Esprit est contristé, et l'âme est affaiblie à tous égards. Moïse savait qu'après sa mort Israël ne manquerait point de se corrompre, mais que la fidélité de Dieu ne manquerait jamais (Deutéronome 31: 29).

C'est exactement aussi ce que Paul dit de l'Eglise (Actes des Apôtres 20: 29-31). On voit la même chose au livre d'Aggée 2: 3-5. L'Esprit de Dieu ne peut quitter l'Eglise, mais si le peuple de Dieu rejette l'Esprit, tout est ruiné. C'est une chose très sérieuse pour nous, de voir que la

présence de Dieu avec nous est compatible avec l'état de ruine de l'ordre de choses où nous sommes.

Mais nous avons le privilège d'être le témoignage de Dieu dans le monde et d'y remplacer le Seigneur Jésus. Il n'y aurait que le seul Elie de fidèle en Israël, que ce serait un grand privilège d'être ce témoin-là au milieu de l'infidélité générale. La présence de Dieu dans sa maison y apporte des affections douces et aimables, et c'est notre privilège de jouir tellement de cette présence au milieu de nous, que nous soyons un témoignage au monde du bonheur que Dieu peut donner à son peuple.

Méditation de J.N.D. n° 105 - Luc 5: 12-15 - ME 1897 page 95

Ce passage nous présente une guérison complète, opérée par le Seigneur Jésus, la guérison d'un mal qui chassait l'homme de la présence de Dieu et de la société de ses enfants. Jésus l'opère par sa seule parole. Le lépreux ne pouvait demeurer dans le camp et encore moins s'approcher du tabernacle.

Le péché nous est dépeint de plusieurs manières: il nous paralyse; c'est une mort; ici, il nous empêche d'entrer dans la présence de Dieu. Si Dieu veut nous bénir, ce ne peut être qu'en sa présence. Adam, quand il a péché, se cache de lui. Dieu a fait sortir Israël d'Egypte pour habiter au milieu de lui. Cette présence de Dieu est la seule source de joie et la seule force de l'âme convertie. L'inconverti sait que, malgré lui, il lui faut avoir affaire à Dieu, que cela doit arriver infailliblement; mais il n'y a point de joie pour lui en la présence de Dieu et il ne peut avoir aucune idée du bonheur du ciel. Ce qui donne de la joie dans le ciel lui est étranger. Quand Adam se voit nu, il sent qu'il ne peut se présenter devant Dieu. L'âme inconverte peut s'étourdir, mais elle n'est pas heureuse; elle est malade et le montre par son malaise; elle n'a aucun goût pour les choses de Dieu et Sa présence le trouble.

Pierre, au verset 8 de ce même chapitre, sent qu'il ne peut être tel quel en la présence de Dieu. Il dit: «Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur»; il sent qu'il ne mérite pas de se trouver devant Lui et que Dieu ne peut pas souffrir un pécheur en sa présence. Dieu a des droits à faire valoir et ne peut pas s'accoutumer au péché. Impossible que Lui et l'homme dans ses péchés se trouvent ensemble. S'il y a un Etre saint et pur, il faut que la pureté de cet Etre, repousse l'impureté où elle se trouve. Le coeur de l'homme sent bien qu'il existe un Etre tel, qui a ses droits et qui doit les maintenir. Pierre comprend qu'il ne peut être dans une même nacelle avec Jésus; il faudrait être endurci pour ne pas sentir que le péché a souillé nos consciences. La conscience peut avoir besoin d'une règle pour juger du péché; Satan, le monde, peuvent l'aveugler, et l'on peut croire bien faire en tuant les enfants de Dieu — néanmoins la conscience est là et ne peut ignorer, si la lumière l'éclaire, que le péché la souille et qu'il n'est pas convenable que Dieu l'admette en sa présence. La conscience est toujours égoïste, car elle pense toujours à elle-même. Donc la pureté de Dieu et la conscience empêchent que Dieu et le pécheur se rencontrent.

Du moment qu'un homme était lépreux, il était chassé hors du camp, parce que le péché souille tout ce qu'il touche, (Lévitique 13: 45, 46). Le lépreux se condamne lui-même et crie: «Impur, impur». Il en est de même quand la conscience est atteinte. Se couvrir la barbe est l'expression de la douleur. Quand le Saint Esprit agit dans le coeur, on trouve le sentiment de la misère et l'abattement.

Si l'homme ne peut s'approcher de la source du bonheur et de la vie, et c'est le cas de tous, y a-t-il une ressource? L'homme le prétend, mais s'il n'était pas réduit à un état d'insensibilité par le péché, il saurait qu'il lui est impossible d'obtenir par lui-même la guérison.

«Seigneur, dit le lépreux, si tu veux, tu peux me rendre net». Tout homme reconnaît que Dieu peut guérir, mais cela ne suffit pas et ne soulage pas, car, en général, plus quelqu'un est puissant, moins il se soucie des choses qui sont au-dessous de lui. Il faut que le lépreux reconnaisse en Dieu, non seulement, le pouvoir, mais aussi le vouloir. Lorsque nous reconnaissons à la fois la puissance et la bonté de Dieu dans la personne de Jésus, nous avons tout ce qu'il faut pour nous guérir. S'il s'agit de pureté, notre état est repoussant pour Dieu; s'il s'agit de justice, Dieu nous repousse.

Jésus étend la main et touche le lépreux; tout autre en eût été souillé, mais Jésus peut toucher le mal sans en être atteint. Quand il agit en grâce, le péché ne le repousse pas; au contraire, le péché attire la grâce; la grâce seule peut s'occuper de lui. Jésus vient nous démontrer que le péché ne repousse pas Dieu, parce que Dieu est amour. Il s'approche de nous et nous touche dans notre état de souillure. Sa présence chasse le péché, le bannit de l'âme. Le péché a été plus puissant que l'homme, mais la foi comprend et saisit que Dieu est plus puissant que le péché. Dieu s'en est approché en la personne de Jésus. Il n'y a rien du tout entre nos péchés et Dieu; Jésus a touché le lépreux.

La présence de Dieu dans la personne de Jésus est la démonstration de la grâce et que Dieu veut nous guérir, nous rendre nets. Ayant manifesté l'état de péché dans lequel nous sommes tous, nous qui haïssons la loi et la lumière, Jésus vient comme l'un de nous. Cela démontre que Dieu pense à nous et qu'il nous a vus dans notre état de faiblesse et de ruine. Il a pesé lui-même ce que c'était que le péché dans la balance de sa sainteté; Dieu pense à nous, à nos péchés, et n'en a pas été repoussé. Ces péchés sont-ils plus puissants que Dieu qui est là au milieu de nous? S'il est venu maintenant, ce n'est pas pour juger. Il est venu en humiliation pour se soumettre à nos besoins, pour s'intéresser à nous, comme s'il avait été lui-même sous le poids du péché; il est venu se placer sous l'effet du péché, comme devant en être lui-même responsable!

Le coeur a besoin d'être non seulement attiré, mais aussi encouragé. Lorsque Jésus jette un regard sévère sur quelqu'un, c'est sur ceux qui empêchent un pauvre pécheur de venir à lui. Quand le coeur est brisé par la conscience du péché, Jésus le touche par le sentiment de ses besoins et veut encourager ce coeur à se présenter à Dieu.

Une fois que l'âme en est là, il faut encore que la conscience soit à l'aise. Je sens mes péchés, ma misère, je sais que ces péchés ont attiré ses compassions. Je puis avoir confiance

en Dieu, et au lieu de sentir que Dieu doit me repousser, je ne trouve en Jésus que Dieu venu en grâce et j'ai la confiance qu'il s'est occupé du mal pour chasser le péché et le guérir. Mon coeur est réconcilié avec Dieu; il a mis sa confiance en ce Dieu qu'il avait offensé.

Il y a de plus l'exercice de cette puissance de Dieu. Quand même Jésus serait bon comme il l'est, cela ne change pas la justice de Dieu; mais son sang nous purifie de tout péché. Dieu savait ce qui était nécessaire pour nous en purifier, et il l'a fait. Il a pesé tous nos péchés et a fait venir sur Jésus l'iniquité de nous tous. Vous ne savez pas juger vos péchés comme il faut, en la présence de Dieu; Dieu l'a fait, et de plus il a fait ce qui ôte le péché. Il ne s'agit pas de ce que je puis penser de mes péchés. Quand j'en serais accablé, quand ils me plongeraient dans un continuel désespoir, cela ne m'aiderait pas, mais Dieu a vu le péché comme Dieu seul peut le voir et l'a effacé par une oeuvre comme Dieu seul peut l'accomplir.

Il y a enfin la communication de la vie de Dieu à nos âmes. Dieu nous fait participer à la vie de Christ qui, n'ayant point de péché, a touché le péché et a vaincu la mort. Nous avons à faire à Christ ressuscité qui nous communique sa vie. Dieu s'approche des plus grands pécheurs, les choisit et leur communique sa vie. Si Dieu était ici, vous attendriez-vous à ce qu'il choisît les gens de mauvaise vie, pour faire comprendre aux âmes accablées qu'il est plus puissant que le mal? Tel est Jésus! Nous avons besoin d'une puissance en nous, d'une vie qui ne succombe pas au péché comme la vie d'Adam; c'est ce que nous avons en Jésus.

En êtes-vous arrivés à pouvoir dire «Impur, impur!» Tant que vous n'avez pas dit cela, la fraude demeure dans votre coeur. Personne n'ira de lui-même le dire à ses voisins; on ne peut le dire qu'en la présence de Dieu et par la lumière de l'Esprit. Mais quand nous avons honte de nous-mêmes, Dieu n'a pas honte de nous et ne nous méprise pas. Croyez-vous que Dieu, qui seul peut mesurer le péché, en a pris toute la mesure en donnant son Fils? Croyez-vous qu'il l'a expié par la croix de Christ? Ou cela est vrai, ou bien la sagesse de Dieu lui a fait défaut, car Dieu aurait donné, aurait jugé son Fils en vain!

Que Dieu fasse retentir à vos oreilles la réponse de Jésus: «Je veux, sois net!»

Méditation de J.N.D. n° 106 - 1 Jean 5: 1-15 - ME 1897 page 112

Cette épître abonde en traits qui caractérisent la famille de Dieu. Il y avait des personnes qui cherchaient à séduire et à troubler les chrétiens. L'apôtre écrit en vue de ces dangers et donne la définition de la famille de Dieu. Dans le commencement de ce chapitre, il leur en présente de nouvelles marques, en établissant que quiconque aime Dieu, aime son frère qui est né de Dieu; la contre-épreuve étant que celui qui aime les enfants de Dieu, aime Dieu. L'une de ces deux choses prouve l'autre. De même aussi, si quelqu'un possède la vérité sans la sainteté, il n'est pas sous la conduite de l'Esprit de Dieu et non plus, s'il a la sainteté sans la vérité. Celui qui dit: J'aime Dieu et qui n'aime pas les enfants de Dieu, est menteur.

L'apôtre dit aussi: «Si quelqu'un aime Dieu, il garde ses commandements». Cela peut vous paraître très pénible, néanmoins l'apôtre dit: «Ses commandements ne sont pas pénibles». Quelle difficulté les enfants de Dieu trouvent parfois à consacrer à Dieu une seule heure par

semaine! Ils ne peuvent guère dire: Ses commandements ne sont point pénibles; la grande difficulté vient pour eux de ce qu'ils ne renoncent pas à eux-mêmes. La chair n'aime pas renoncer à un avenir; ou n'aime pas vendre tout ce que l'on a, laisser notre habit à celui qui nous prend notre manteau. Néanmoins l'apôtre dit: «Ses commandements ne sont point pénibles». Il faut seulement pour cela être victorieux du monde, surmonter tout, famille, richesse, etc. Même, les enfants de Dieu désirent souvent prospérer dans ce monde. Le monde est un obstacle pour garder les commandements de Dieu et en jouir. Jésus jouissait de faire la volonté de son Père, et il l'a faite jusqu'à la mort. Il n'avait point d'avenir dans ce monde. L'Esprit de Dieu ne nous présente le monde que comme une chose à surmonter. Nos âmes n'ont-elles pour but que Jésus et sa connaissance et ne considèrent-elles le monde que comme une chose à vaincre? La chair aime et désire le monde, mais ce qui est né de Dieu désire les choses de Dieu.

Ce qui nous fait remporter la victoire sur le monde, c'est notre foi; l'apôtre l'explique au verset 5. Quand il dit que celui qui est victorieux du monde est celui qui croit au Fils de Dieu, il faut se rappeler que Jésus est un homme qui a été exécuté comme malfaiteur par les autorités ecclésiastiques de son pays, lorsqu'il était présenté par l'Esprit, dans ce monde, comme Fils de Dieu. Celui qui était ainsi méprisé était tout ce que Dieu appréciait au monde. Si tout ce que Dieu apprécie est ainsi rejeté par le monde, et tout ce que le monde apprécie, rejeté de Dieu, le monde est placé dans son vrai jour. Dès que je comprends que ce pauvre fils du charpentier est le glorieux Fils de Dieu, j'ai la foi qui surmonte le monde et le manifeste tel qu'il est. Nous avons des désirs opposés à ceux du monde, un autre monde qui nous appartient. Nous sommes dans ce monde pour y vivre et y travailler, mais du reste il n'est pas autre chose pour nous qu'un objet à vaincre.

Versets 6-13, le témoignage de Dieu est important. Quand le côté de Jésus fut percé, il en sortit du sang et de l'eau. Le témoignage est sur la terre, au milieu de nous, en nous, si nous croyons. Le sujet du témoignage est que Dieu nous a donné la vie, et que cette vie est en son Fils. Il rend ce témoignage sur cette terre, dans ce désert où nous en avons besoin. Il faut que j'aie ici-bas, bien sûr et bien certain, ce témoignage sur la vie éternelle. Je ne puis demeurer dans le doute sur ce qui convient à la vie éternelle. Dieu a rendu témoignage au sujet de son Fils, et ce témoignage est pour nous. La foi consiste à croire à ce témoignage. Ce témoignage lui-même ne consiste pas à savoir si Christ est mort pour moi, oui ou non, car Dieu ne rend pas un témoignage à notre sujet, mais au sujet de son Fils. Celui qui croit au Fils et que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, a la vie; la Parole ne va pas plus loin. Il est bien vrai que nous avons ce témoignage en nous si nous croyons, mais c'est la personne et l'oeuvre de Christ qui sont le sujet du témoignage, et rien de plus. Il y a trois témoins, l'eau, le sang et l'Esprit, l'eau sortie de son côté, le sang sorti de son coeur, et le Saint Esprit venu sur la terre. L'eau purifie; Jésus lave l'Eglise par le lavage d'eau, par la Parole. L'eau rend témoignage que tout en nous est la mort. L'eau, dans le baptême, montre que tout en nous est à nettoyer. Elle est la sentence de mort de Jésus, portée sur le coeur, déclarant que tout en nous est mort, mais que

nous sommes morts avec Jésus. La sanctification commence toujours par ce principe. Je suis nettoyé par l'eau; mais l'eau ne suffit pas.

Le sang va plus loin; ce n'est pas seulement une purification, mais une expiation. Le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché. C'est le témoignage de Dieu. Si ma conscience est à son aise, au large devant Dieu, cela vient du sang. J'avais une montagne de péchés, mais le sang l'a effacée et en rend témoignage. Je ne puis pas être à l'aise devant Dieu dans le péché, mais si Dieu dit: «Le sang de Jésus Christ purifie de tout péché», j'ai la vie éternelle, et il n'y a plus rien entre Dieu et moi.

La présence du Saint Esprit sur la terre est un témoignage rendu à la gloire de Jésus. Celui qui possède Jésus a la vie.

Ce témoignage a un caractère *extérieur*; il place tous les hommes sous la responsabilité. Dieu nous a rendu témoignage au sujet de son Fils; si nous ne le recevons pas, nous faisons Dieu menteur. C'est dire: La vie n'est pas en moi et je suis ruiné par le péché. C'est à cela que le monde est réduit. Il ne s'agit ni de conscience, ni de loi, mais d'un témoignage rendu par Dieu à Jésus. Si quelqu'un ne le croit pas, il rejette le conseil de miséricorde, de bonté et de salut qui est en Jésus, et il fait Dieu menteur. Par là même, ce témoignage est rendu à notre état de ruine.

Ce témoignage a, pour notre âme, un caractère *intérieur*. Christ est ma vie; notre vie est cachée avec Christ en Dieu. Si Satan veut me dérober la vie, il faut qu'il aille la dérober à la droite de Dieu. La vie est en Jésus, Jésus est en moi, le témoignage est en moi, il a toute la certitude de Dieu et toute la puissance de quelque chose qui est au dedans de moi. Le chrétien seul peut le comprendre, il le possède. Sa vie est en nous, son Esprit en nous; c'est là ce qui nous fait comprendre que c'est une vie éternelle. Il ne s'agit pas de nous, mais de la vie qui est dans le Fils. Il n'y a point d'incertitude entre le Père et le Fils. Eh bien, le Fils est en moi!

Pour le chrétien, le témoignage n'est pas extérieur, parce que Christ habite en lui par la foi.

On croit que, parce que la vie est en nous, il faut un certain témoignage à notre sujet. Non, le témoignage est rendu au Fils, et Dieu commande de croire que ce Jésus, rejeté et crucifié, est son Fils.

Que Dieu nous fasse connaître la joie et la puissance de ce fait que Christ vit en nous, et que le témoignage que Dieu a rendu n'est pas à nos misérables personnes, mais à son Fils, dans lequel Dieu nous a donné la vie éternelle. Que Dieu nous donne, ayant Christ en nous, de vaincre le monde!

Méditation de J.N.D. n° 107 - Deutéronome 1 - ME 1897 page 132

Nous avons ici un triste résumé de l'histoire d'Israël dans le désert et de la manière dont l'incrédulité se prive, en chemin, de grandes bénédictions. Dieu avait fait passer Israël par le chemin le plus long, afin qu'ils ne rencontrassent pas un peuple aguerri; il les avait fait

traverser la mer Rouge pour qu'ils apprirent à connaître la puissance de Dieu, au lieu de celle de l'ennemi.

Maintenant il s'agit pour eux de la possession et de la jouissance des promesses. Canaan leur avait été promis; aucun d'eux, sauf Josué et Caleb, n'y est entré, à cause de leur incrédulité! Il n'y a que onze journées depuis Horeb jusqu'en Canaan (verset 2), et le résultat de leur incrédulité est qu'ils mettent 40 ans à ne faire que ce court trajet. Ce simple fait est un avertissement très solennel. Je me demande si nous avons beaucoup réalisé les promesses de Dieu, la gloire du Seigneur Jésus, l'amour du Père, la communion de ceux qui ont leur bourgeoisie dans les cieux.

Ce chapitre nous explique comment cela a pu arriver. Au livre des Nombres, Dieu compte le peuple et se le consacre à lui-même. Il les a conduits en Horeb dans ce but, il les met en ordre en sa présence; à leur départ d'Horeb, il sépare les Lévites pour le service; Dieu est là au milieu d'eux, Israël n'étant que l'avant et l'arrière-garde de la gloire et de la présence de Dieu. Israël devient l'armée d'Israël; l'arche va devant eux dès leur première étape pour trouver le lieu où ils doivent se reposer. L'arche est leur gloire et leur guide. Et voici qu'il n'y a, tout le long du voyage d'Israël, que murmures et iniquité! (Nombres 10-12). Ils veulent retourner en Egypte, ne pensent qu'au temps où ils étaient dans le monde et à leurs aises passées. Dieu les châtie, et pourtant les conduit, malgré leurs murmures, jusqu'à Kadès-Barnéa. Là ils sont tout près de Canaan et de la possession des promesses. C'est là aussi que le chrétien arrive. Il n'est pas encore dans la gloire, mais à la frontière de la gloire et du monde à venir. Encore une courte traversée et j'y suis!

Dieu qui leur avait donné toutes ses promesses les encourage: «Ne crains point et ne t'effraie point». Israël désire obtenir une connaissance plus exacte du pays, et l'Eternel ne le lui refuse pas. Le Saint Esprit, comme les messagers d'Israël, vient nous dire: Le pays que notre Dieu nous donne est bon. Il prend les choses de Christ, toutes les choses que le Père a données au Fils, les fruits de ce pays béni, et nous les communique. Mais Israël refuse d'y monter, quand l'Eternel lui donne les arrhes de ce que le pays contient. Ce que Satan fait, c'est de nous présenter les difficultés pour nous rendre infidèles. Les dangers, la force de l'ennemi, tout cela est vrai. Il est vrai qu'il faut compter si, avec 10.000 hommes, on peut aller contre celui qui en a 20.000, mais Satan dit ces choses pour nous effrayer. Dieu avait aplani jusque-là toutes les difficultés devant Israël, il s'était associé à eux après les avoir rachetés d'Egypte, il avait combattu pour eux (Exode 17). Il permet qu'ils comprennent les difficultés; mais eux se placent devant les difficultés et le coeur leur manque. Ils ont beau voir les fruits du pays, leur coeur refuse d'y entrer. Dieu leur dit: «L'Eternel, votre Dieu, qui marche devant vous» (verset 30). C'était donc l'Eternel qui rencontrait les difficultés, quelque grandes qu'elles fussent, comme le Berger qui marche devant les brebis. Impossible que l'homme les surmonte. Dieu dit: Il faut compter sur moi. Il ajoute: «Votre Dieu combattra lui-même pour vous». Sans doute, il nous exerce au combat pour la jouissance des promesses; il nous faut renoncer à nous-mêmes, vivre de régime en toutes choses. Israël ne succombera-t-il pas? Non, «votre Dieu combattra lui-même pour vous». Dieu ne nous a-t-il pas déjà délivrés de la puissance de

Satan? C'est la folie des enfants de Dieu, de penser que ce même Dieu n'aura pas la puissance de les délivrer des difficultés que Satan élève sur leur chemin, car ils ne sont plus ses esclaves. Dieu n'a-t-il pas rendu impuissant notre ennemi? D'où vient donc ce manque de foi? De ce que, en route, le coeur est retourné en Egypte et s'est écarté de la présence de Dieu et de son témoignage. Hélas! n'avaient-ils pas vu que l'Eternel leur Dieu «les avait portés comme un homme porte son fils»? (verset 31). Il ne leur avait pas demandé de la force. Sa patience les avait conduits jusqu'ici. N'est-il pas honteux de ne pas compter sur sa puissance et sur sa force? Dieu s'était servi des difficultés pour manifester sa fidélité. «Il allait devant eux dans le chemin, la nuit, dans le feu, pour leur faire voir le chemin où ils devaient marcher» (verset 33). La nuit était pour eux le moment le plus sûr et le plus heureux.

L'Eternel avait entendu tous les entretiens de leurs coeurs (versets 34-40), et voici le résultat: Pour tout Israël le fruit de l'incrédulité est un triste trajet de 40 ans dans le désert, au lieu d'entrer directement dans le pays de Canaan. C'est l'histoire continuelle de nos âmes. Tandis que Dieu nous porte comme un homme porte son fils, nous ne voulons pas compter sur sa force pour nous. Ensuite, quand Dieu ne veut pas qu'il monte, la présomption d'Israël le pousse à monter quand même, et il est défait par l'ennemi. Dieu nous présente des occasions de bénédiction; si nous manquons ces occasions, elles ne se retrouvent pas; Dieu nous les retire. Plus tard, Dieu n'y est pas et l'on va au-devant d'une défaite.

Dieu ne demande pas mieux que de nous voir jouir des promesses. Il nous y *encourage*. Si nous voulons connaître le pays, le Saint Esprit nous en présente les fruits et les difficultés, les raisins d'Eshcol et les villes fortifiées jusqu'au ciel; mais si, au lieu de chercher à mesurer d'avance les difficultés, nous nous en tenons aux promesses de Dieu, nous allons en avant sans peine. Dieu nous *avertit* aussi; laissons sa Parole agir sur nos consciences et craignons de perdre l'occasion.

Jouissez-vous des choses que Dieu nous a promises en Christ? Voici le pays que Dieu vous a donné. Qu'est-ce qui vous arrête? Y a-t-il des craintes, et ne savez-vous pas compter sur le Seigneur? Si vous allez en avant sans crainte, vous trouverez l'Eternel et rien d'autre. Les difficultés que Satan présente seront des occasions de victoire. Pour nous encourager, le Saint Esprit, dans sa grâce, nous rappelle tout ce que Dieu a fait, l'amour parfait de Celui qui nous a délivrés, la tendresse de Dieu qui nous a conduits jusqu'ici et qui veut nous faire entrer dans la gloire!

Méditation de J.N.D. n° 108 - Esaïe 50 - ME 1897 page 154

Dieu nous présente ici le pourquoi du rejet d'Israël. Si cette question a de l'importance quant à ce peuple, elle en a bien plus encore quant à nous-mêmes. Dieu demande: Où sont vos lettres de divorce? Est-ce moi qui vous ai vendus? Vous vous êtes vendus par vos iniquités. En Israël, si une femme ne trouvait pas grâce aux yeux de son mari, il pouvait lui donner une lettre de divorce et la renvoyer (Deutéronome 24: 1). à cette demande, Dieu répond: c'est à cause de vos transgressions. Mais nous, nous avons été plus coupables qu'Israël et

responsables de plus de grâces méprisées, et Dieu doit nous dire des choses plus terribles qu'à son peuple.

Le mal capital, la preuve irréfutable de la mauvaise volonté du cœur de l'homme, se trouve au verset 2: «Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne?» Dieu passe sous silence l'idolâtrie d'Israël; il n'en dit pas un mot, mais ce dont il s'occupe ici, c'est de la rejection de Jésus. Cela attire son attention et c'est la condamnation de toute âme qui ne le reçoit pas. Un Christ venu dans ce monde et rejeté, telle est la cause du divorce et du renvoi d'Israël.

Dieu présente ici tout ce que Jésus a fait. Avant qu'il vînt, l'homme avait péché contre Dieu, et il avait fallu que la justice de Dieu le mît hors du jardin d'Eden. C'est l'état auquel nous sommes tous réduits. Adam et Eve, sans avoir rien qui les attirât que la parole de Satan, ont voulu désobéir à Dieu, au moment même où ils jouissaient de ses bontés. Eve croit Satan sur parole, quand il lui suggère que Dieu n'était pas aussi bon qu'elle aurait pu le penser, puisqu'il gardait par-devers Lui la seule chose qui pût rendre en quelque sorte l'homme semblable à Lui. Il est vrai que l'homme a acquis la connaissance du bien et du mal, non pas par la bonté de Dieu, mais par la méchanceté du diable.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que le péché vous rend malheureux? Et néanmoins, depuis Adam, l'homme suit toujours la même folie et veut être heureux en faisant sa propre volonté, comme Satan le lui suggère. Nous en sommes tous là. Il était juste que Dieu chassât l'homme de sa présence. S'il en avait été autrement, l'homme n'aurait plus eu qu'une mauvaise conscience au milieu des bénédictions de Dieu et, s'il avait encore mangé de l'arbre de vie, il n'aurait fait que perpétuer sa misère.

Dieu balaie ensuite le monde par le déluge, mais l'homme ne tarde pas à s'endurcir de nouveau et devient idolâtre. Alors Dieu se choisit un peuple et lui donne sa loi. Israël la viole de toute manière et s'endurcit encore contre Dieu. Dès lors Il agit autrement: Il envoie des messagers de grâce pour rappeler au cœur de l'homme ses bontés, ses délivrances, comment Dieu avait tiré son peuple d'Egypte et l'avait béni dans le pays où Il l'avait amené. Il lui montre la folie des idoles; telle était la fonction des prophètes. Mais Israël les rejette et les tue. De nouveau, Dieu s'y prend d'une toute autre manière; Il vient Lui-même. C'était là sa dernière épreuve. «J'ai encore mon Fils, mon unique... Ils auront du respect pour mon Fils».

Mais si Dieu vient, peut-Il le faire sans prendre connaissance du péché? La moindre manifestation de Dieu, comme tel, aurait été de chasser l'homme de sa présence, comme Il en avait chassé Adam pour un seul péché commis. Mais Dieu ne l'a pas fait. Pour manifester ce qu'Il est, Il a dû s'anéantir, venir comme homme au milieu des hommes et plaider leur cause dans leur misère. Il ne pouvait faire autre chose sans être inconséquent avec Lui-même, car il fallait qu'Il montrât que Dieu est amour. C'est ce que Jésus a fait. Il ne pouvait venir autrement que comme juge, à moins qu'Il ne devînt Lui-même l'objet de toute l'indignation de Dieu contre le péché. Quand Il vient, Jésus est toujours Dieu (versets 2, 3), et agit dans la création comme Il veut. Mais comment vient-Il? «Le Seigneur m'a donné la langue des savants, pour que je sache soutenir par une parole celui qui est las» (verset 4). Qu'est-Il donc venu

apprendre ici-bas? L'humiliation et la misère. Pour être savant et répondre à la misère de l'homme, Il s'est placé au milieu de cette misère. Il a été Lui-même accablé de maux.

Dieu place Jésus dans une position d'obéissance: «Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne» (verset 4). Jésus se trouve au milieu de nos misères, dans la faiblesse la plus complète, afin qu'Il comprenne comment les ressources de Dieu s'appliquent à cette misère. Il a dû se placer complètement dans notre position, dans la petitesse et dans le mépris où Dieu était dans le coeur de l'homme, en présence de toute la mauvaise volonté de l'homme contre Dieu, sans pouvoir et sans vouloir se venger.

Cette grâce est pour l'homme l'occasion d'insulter Dieu, de Lui faire toutes sortes d'indignités. Comment Jésus s'est-Il attiré toutes ces insultes? Par sa bonté. Pilate savait très bien qu'on l'avait livré par envie. Etant Dieu en amour, Il ne pouvait pas se venger; et l'homme saisit cette occasion pour entasser outrage sur outrage contre Dieu. Ce n'est pas une supposition; les hommes ont agi ainsi; ils le font encore et outragent ceux qui prennent le nom de Christ. Ils insultent Dieu quand ils peuvent l'insulter comme homme, sans que Dieu les juge. L'homme n'aime pas qu'on lui dise ces choses, parce qu'il sait fort bien que c'est la vérité, et qu'il ne peut la souffrir.

Jésus a dû «dresser sa face comme un caillou» (verset 7), à cause de la lâcheté de l'homme qui osait l'insulter. Il ne pouvait traverser autrement le monde, selon les principes de Dieu.

Est-il étonnant maintenant que la rejection de Jésus soit la grande question entre Dieu et le monde? Dieu voit bien que les hommes sont des pécheurs; Il s'est placé dans notre situation; Il est venu au milieu de nous. Mais tout ce que l'homme a pu faire n'a été que l'occasion de montrer qu'il y avait en Dieu un océan d'amour plus profond que toute la malice du coeur de l'homme. C'est ce que la vie de Jésus et toutes ses voies ont manifesté. Le coeur des hommes est maintenant dévoilé, «ils sont sans excuse pour leur péché»; «ils ont haï, et moi, et mon Père». Dieu redemande à ce monde le sang de son Fils, et le monde dit, dans sa folie, ce que les Juifs ont dit: «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants!»

C'est votre cas, à vous qui êtes ici. Dieu n'a-t-il pas été patient? Cette patience a-t-elle produit quelque chose? Oui, des insultes et des injures! Dieu pourrait bien vous imputer vos péchés, mais, dans la prédication de l'Évangile, il ne les impute pas. Il vous présente son Fils. Comme pour Joseph, ce que vous avez pensé en mal, Dieu l'a pensé en bien. Si, après cela, vous pouvez rejeter Jésus et la bonté de Dieu en Lui, vous démontrez que toute la patience et la bonté de Dieu sont inutiles, et qu'il faut que Dieu exerce son jugement sur vous. Votre sort dépend de cette petite parole qui exprime la pensée de Dieu, quand Il a envoyé son Fils: «Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne?» Ne vous excusez pas, en disant que Dieu vous a créés pécheurs; Dieu veut vous prendre où vous êtes et ne pas vous imputer votre péché. Ne dites pas: Nous n'aurions pas tué les prophètes comme nos pères l'ont fait. Vous l'avez fait. Dieu ne vous impute rien et prend sur Lui la responsabilité de tout ce que vous êtes. Voilà l'appel à votre conscience. Il y a aussi un appel à votre coeur. Qu'avez-vous à reprendre à la

conduite et aux voies de Jésus? A-t-Il été trop humble, trop bon pour vous, trop homme de douleurs? N'y a-t-il rien dans sa conduite qui attire vos coeurs? Ce sont de tristes coeurs s'il n'y a pas de cordes qui puissent y vibrer, sinon des cordes de rébellion quand Dieu vous présente son Fils.

Le coeur de l'homme a été démontré insensible à tout ce que Dieu a fait. Dieu néanmoins parle encore en grâce; c'est encore aujourd'hui le jour du salut. Si, au «Pourquoi» de Dieu, vous pouvez répondre: Il s'est trouvé quelqu'un, Jésus s'est trouvé; vous n'avez qu'à vous jeter dans ses bras. Alors Dieu vous identifie avec Jésus. (verset 8). «Celui qui me justifie est près». Dieu a justifié son Fils dans la résurrection. à qui l'apôtre Paul applique-t-il ce passage? (Romains 8: 33). à *tous* ceux qui croient. Celui qui s'identifie avec Jésus par la grâce, peut dire ce que Jésus a dit, car Lui s'est rendu responsable pour nos péchés. La confiance et le bonheur du chrétien, c'est d'être identifié avec Jésus. Alors vous marcherez sur ses traces, vous comprendrez que le monde l'a rejeté et le rejettera toujours.

Le verset 11 vous présente le résultat de votre propre sagesse. Allez, marchez à la lueur de votre feu, de votre lumière, avec ce monde qui a rejeté le Seigneur Jésus. Dieu jugera toutes choses selon leur rapport avec son Fils. Christ ayant été rejeté, Dieu jugera le monde par Lui. Mais où le péché a abondé, la grâce de Dieu a surabondé. Que Dieu vous donne de saisir cette grâce!

Méditation de J.N.D. n° 109 - Jean 17: 6-19 - ME 1897 page 176

Jésus dit ces paroles au moment où il quittait le monde pour aller vers son Père. Il avait, par toute sa conduite individuelle, glorifié le Père sur la terre et il demande que le Père le glorifie. Il veut aussi glorifier le Père par le moyen de ses disciples qu'il place dans le même chemin d'obéissance que lui. Ce que Jésus a fait en glorifiant le Père, il nous appelle à le faire. C'est un: principe de toute importance. Si je puis glorifier Dieu sur la terre, c'est parce que la grâce m'a placé dans la même position que Jésus, c'est parce que je suis fils de Dieu et que, ce que Jésus est, je le suis devant Dieu. Dieu a trouvé et trouve son repos dans l'oeuvre et la personne de son Fils. C'est pourquoi Dieu a voulu glorifier Jésus comme récompense de sa fidélité sur la terre. On voit, en Philippiens 2: 1-16, comment Jésus, après son départ, recommence à glorifier le Père par notre moyen. L'ayant déjà glorifié, il nous place, vis-à-vis du Père, dans la même position que lui-même. Comme cela relève notre règle de conduite!

Nous appartenons au Père, par un effet de son amour. Nous étions au Père avant de le savoir; il s'est intéressé à nous et nous a donnés au Fils qui a accompli pour nous l'oeuvre du salut et qui a révélé le nom du Père à nos âmes. Ce nom, il ne peut pas nous le faire connaître autrement qu'il ne l'a connu lui-même, étant encore au monde. Jésus ayant été ici-bas dans la faiblesse et la difficulté, il l'a connu comme homme et nous le fait connaître comme il l'a connu, nous plaçant dans la même relation que lui vis-à-vis du Père (verset 6).

Au verset 7, la grâce du Seigneur est très touchante. Il attribue aux disciples toutes les grâces dont le germe est dans leur coeur, et parle d'eux comme si ces grâces étaient déjà

accomplies. C'est ainsi que, dans un autre passage, lorsque ses disciples ont chassé quelques démons, il voit Satan lui-même tombant du ciel comme un éclair.

Au verset 9, en envoyant les siens dans le monde, Jésus, avant de les quitter, commence à prier pour ses disciples. Les deux motifs qu'il présente au Père pour qu'il les garde, sont: 1° qu'ils sont au Père; 2° que le Fils est glorifié en eux. Si le Père ne nous gardait pas, il ne serait pas fidèle à son caractère de Père et à conserver ce qui lui appartient. Si le Père aime son Fils, il faut qu'il les garde, puisque Jésus est glorifié en eux. En pensant à sa fidélité, il faut que le Père garde ses enfants; en pensant à la gloire de Jésus, il faut encore qu'il les garde. Combien il est précieux qu'il nous soit ainsi donné de connaître ce qui se passe entre le Père et le Fils à notre égard! Jésus, en quittant les siens, les place sous les soins du Père et se place avec eux, pour ainsi dire, comme leur frère aîné.

Je vois trois caractères de la gloire de Jésus (verset 13): la joie de communion, la joie d'obéissance, la joie d'aimer: c'est là sa joie accomplie. Il a la joie de communion: «Père, je te rends grâce... je sais que tu m'entends toujours» (Jean 11: 41, 42); la joie d'obéissance: «Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé» (4: 34); la joie d'amour: «Levez vos yeux et regardez les campagnes; car elles sont déjà blanches pour la moisson» (4: 35). Il se réjouit de voir la moisson des âmes prête à être recueillie dans le grenier.

Il y a, au verset 14, une chose pratique. Jésus nous a donné la parole du Père; le Père lui parlait, lui avait confié ses pensées. C'est autre chose ici que seulement la vérité. Lorsque Dieu parle, il dit la vérité, mais le Père a communiqué, sa parole au Fils. Cette communication implique une parfaite confiance. Elle est une parole de grâce, comme une parole de vérité. Lorsque je prie Dieu et que, me plaçant devant mon Père, je reçois la parole, la pensée de mon Père que le Fils me communique, c'est tout autre chose que simplement la vérité.

Vous trouverez toujours, dans la Parole, le Père en contraste avec le monde, l'Esprit avec la chair, le Fils avec Satan. La parole du Père nous détache du monde. Du moment que nous avons la parole du Père et qu'elle devient notre règle et ce qui conduit nos affections à lui, impossible de cheminer avec le monde. Le monde nous hait; il ne peut en être autrement. Je suis faible, mais je me réjouis de la haine du monde. Je bénis Dieu qu'il soit assez manifesté dans les siens pour que le monde, lui, manifeste qu'il n'a rien de commun avec Dieu. Vous êtes attaché au Père, vos affections sont auprès de lui; le monde ne peut le supporter, puisqu'il a rejeté le Fils du Père. Le Seigneur Jésus veut que nous demeurions exposés à la haine du monde, parce que nous possédons la Parole. Cette haine du monde est un trésor. Quand le conseil des Juifs outrageait les apôtres, c'était pour eux une joie de souffrir pour le Seigneur Jésus.

Ce n'est pas tout que d'être haïs du monde, si, par la grâce de Dieu, nous en sommes là; il faut, n'étant pas du monde comme lui n'est pas du monde, que nous soyons sanctifiés. La Parole que nous avons reçue ne nous manifeste pas seulement au monde comme n'en étant pas, mais elle nous conduit directement à Dieu. Elle forme nos coeurs d'après les choses qui sont dans un autre monde, en déployant devant nous la vérité, les richesses et la gloire de

Christ. La Parole prend toutes les choses de Christ et nous sanctifie par la vérité qu'elle contient. Jésus s'est mis à part comme Fils de l'homme, afin que la vérité, la révélation de ce qu'il est, nous sanctifiât, le Saint Esprit appliquant à nos coeurs la vérité de l'homme selon Dieu, de Jésus. Voilà notre position. Ce n'était pas seulement que Jésus n'était pas du monde; tout ce qu'il faisait était sanctifié pour Dieu. Jésus veut que, n'étant pas du monde, nous soyons sanctifiés par la vérité, afin que nous soyons des témoins fidèles de la vérité. Tout ce que Jésus faisait, son silence, ses discours, tout en lui rendait témoignage à Dieu. Ce n'est pas notre cas, mais la vie de Jésus en nous sera toujours nécessairement un témoignage rendu à Dieu.

Le Père étant glorifié dans le Fils, nous sommes donc dans la même position: haïs du monde, sanctifiés pour le Père et, enfin, comme troisième chose, au verset 18, envoyés dans le monde, comme lui a été envoyé dans le monde, après en avoir été retirés et avoir été sanctifiés pour Dieu — envoyés dans le monde pour y manifester la grâce et la vie de Jésus. C'est là que la grâce nous place; c'est là notre vocation. Que le Saint Esprit nous donne de la réaliser!

Méditation de J.N.D. n° 110 - Romains 8: 12-27 - ME 1897 page 196

Les versets que nous avons lus nous montrent les effets de la présence ou du sceau du Saint Esprit; ceux qui suivent présentent ce que Dieu fait pour nous, en dehors de nous et de toute opération de son Esprit dans le coeur; c'est pourquoi la sanctification est omise aux versets 29, 30. C'est un sujet nouveau: la prédestination, la justification et la glorification en dehors de nous.

Au commencement du chapitre, nous avons les grands principes moraux qui caractérisent le Saint Esprit, son action sur les affections, jusqu'à la fin du verset 11. C'est la réponse à la question: «Qui me délivrera du corps de cette mort?» L'apôtre présente les opérations de l'Esprit, la puissance de la résurrection appliquée aux affections premièrement, puis au corps. Quoiqu'il en soit de la nature des opérations de l'Esprit en nous, c'est une chose d'avoir des désirs, une autre chose d'avoir le Saint Esprit en nous comme sceau.

(Verset 12). Du moment que nous avons une autre vie que celle de la chair, nous pouvons dire que nous ne devons plus rien à la chair. Dieu a condamné le péché dans la chair. Mais comment l'a-t-il condamné? En ce que Christ s'est présenté en ressemblance de chair de péché et pour le péché! Lorsque j'apprends à me connaître, je comprends combien ma nature est haïssable et le péché en la chair digne de condamnation; mais lorsque je vois Christ fait péché, je vois bien plus que le mal en moi, je le vois condamné devant Dieu. Lorsque nous saisissons cela, nos pensées sont changées à l'égard du péché. Je vois la perfection de la sainteté en Jésus, mais avec la connaissance de la grâce qui ne m'impute pas le péché. Je puis me trouver en présence de la vérité sans périr, parce que je vois en Jésus la grâce et la vérité tout ensemble. Je ne suis plus débiteur à la chair, je n'ai besoin d'elle en aucune manière, ni pour me rendre heureux, ni pour me rendre misérable. La chair n'est plus moi, le péché dans la chair ayant été condamné en Christ. C'est désormais Christ qui est moi, qui est ma vie. La

chair ne m'a fait que du mal, elle n'a plus de droits sur moi; c'est, au contraire, moi qui ai le droit de lui dire: Je n'ai pas besoin de toi. Au verset 13, le corps et la chair sont identifiés, le corps étant considéré comme la demeure de ce principe du péché.

(Versets 14-18). Il n'y a aucun doute sur notre position devant Dieu; nous sommes *enfants et héritiers*. Cela est fondé d'une part sur ce qu'il n'y a pas de condamnation, et d'autre part, sur ce que Christ nous a communiqué sa vie.

Le 1^{er} verset du chapitre 8 résume le chapitre 5 de l'épître; le 2^e verset résume le chapitre 6; et le 3^e, le chapitre 7. Comme toutes les conséquences du péché d'Adam pesaient sur nous, nous avons maintenant toutes les conséquences de la justice et de la vie du second Adam. Le Saint Esprit vient habiter en nous, pour que nous puissions comprendre et jouir de ce qui appartient à Christ comme second Adam, choses que même l'âme renouvelée ne comprendrait pas sans lui. De bons désirs ne donnent ni la certitude du salut, ni la paix, ni la connaissance de la gloire des enfants de Dieu. Nous avons besoin de la présence du Saint Esprit qui met en nous le sceau de Dieu sur ces choses. Il m'annonce que celui qui a ces bons désirs est vivifié et possède ce que Christ possède; il me fait aussi comprendre le résultat de la justice de Christ, c'est-à-dire la gloire qui appartient au second Adam. Plus je saisis le bonheur, la gloire avec Christ, plus aussi je soude la misère que le péché a introduite, ainsi que la grâce de Dieu et la plénitude de l'oeuvre de Christ.

En comprenant ces choses, je sens le fardeau de cette création, à laquelle j'appartiens encore comme créature en attendant la rédemption du corps. Sous la loi, nous avons un esprit de servitude et de crainte. Maintenant nous en sommes délivrés. La parenthèse du verset 17: «Si du moins nous souffrons avec lui», jette comme une ombre sur ce beau tableau, mais il est impossible d'être avec Christ sans souffrir; impossible que l'Esprit de Christ, impossible que celui qui connaît l'amour et la sainteté de Dieu, puissent être dans ce monde de souillure sans y souffrir.

La vive attente de la création attend que la gloire des fils de Dieu soit révélée. Nous sommes encore de la création quant au corps, quoique en Christ nous soyons de nouvelles créatures. La création ne peut maintenant comprendre la grâce; quand la gloire viendra, elle sera délivrée.

(Verset 23). Nous savons que toute la création soupire. Quel caractère cela donne aux plaisirs du monde qui ne sont autre chose qu'un effort pour s'étourdir et ne pas remarquer la souffrance et la corruption introduites par le péché. Nous touchons par un bout à la gloire de Christ, et par l'autre à la servitude de la corruption; il n'est pas étonnant que notre vie soit une énigme. Plus nous comprenons la gloire et la bénédiction, plus aussi nous comprenons la misère qui nous entoure. Le Saint Esprit fait de nous les canaux des soupirs que la création envoie vers Dieu. Je sens la misère de la création, je ne sais peut-être que demander comme soulagement et délivrance. Le Saint Esprit qui est en moi me pousse vers Dieu; je puis au moins soupirer, parce que je sens ces choses. Celui qui sonde les coeurs sait quelle est la pensée du Saint Esprit qui s'identifie avec nos misères et intercède pour nous selon Dieu. Il y a d'un côté

toute la tendresse de Dieu qui comprend le besoin et la misère, de l'autre la réponse de Dieu à ce besoin que lui seul connaît.

Il n'est pas question de ces soupirs sous la loi. Le Saint Esprit devient en nous un Esprit d'intercession et de prières, et Dieu répond selon la sympathie du Saint Esprit à ces besoins qu'il exprime. Nous sommes dans le corps, et ces soupirs de la création sont les nôtres, et ce sont eux qui amènent la pleine délivrance. Dieu met nos larmes dans ses vaisseaux. Telle est l'expression de l'Esprit de Christ dans le coeur du chrétien au milieu d'une création en chute et misérable.

Il est important de distinguer ces soupirs de ce qui est présenté, à la fin du chapitre 7, où il y a des gémissements produits par la connaissance de la loi. Il ne s'agit plus pour nous des questions que la loi suscite, car en la mort de Jésus nous sommes morts à la loi. Quoique nous ne sachions pas ce qu'il faut demander comme il convient, nous savons que Dieu fera contribuer toutes choses ensemble à notre bien. Tout cela est la conséquence de la présence du Saint Esprit en nous. Il y produit des soupirs, mais non ceux d'une âme sous la loi.

Méditation de J.N.D. n° 111 - Luc 23: 33-44 - ME 1897 page 234

Il est bon d'avoir de la bouche du Seigneur lui-même le témoignage que le brigand reçut sur la croix: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». L'espérance du malfaiteur n'allait pas jusque-là; la grâce de Dieu va toujours au delà de nos pensées. Nous avons tellement l'habitude de juger cette grâce selon nos propres coeurs, que nous n'avons qu'une très faible idée de son étendue. Tout se concentre dans cette scène, la certitude du salut, l'iniquité du coeur de l'homme, l'oeuvre de Christ dans le coeur.

Le monde prenait plaisir à mettre Jésus aussi bas que possible. Sa bonté et ses miséricordes ayant attiré l'attention des Juifs, étaient devenues l'occasion de le rendre à leurs yeux aussi méprisable que possible; jusqu'à le mettre au rang des malfaiteurs. Sa prétention d'être le Fils de Dieu lui attire aussi leurs insultes. Ils ne pouvaient nier que ce Jésus eût sauvé les autres, mais le coeur naturel hait l'Evangile, et quand ils voient Jésus sur la croix, tout en reconnaissant qu'il avait sauvé d'autres personnes, ils se moquent de lui, parce qu'il ne se sauvait pas lui-même. Le monde cherche toujours ici-bas l'apparence de succès. Si l'on veut être chrétien, il faut prendre son parti d'être méprisé par lui. Jésus a été le saint et fidèle témoin; voilà pourquoi il a été placé plus bas qu'aucun autre, lui, l' élu de Dieu. «Saints et fidèles», ce sont aussi les deux noms donnés à chaque chrétien; en les portant, nous partagerons la place de Christ. Même l'un des malfaiteurs saisit cette occasion pour se moquer de lui. Les plus méprisables d'entre les hommes et que les gens du monde fouleraient aux pieds, placent encore Jésus assez bas pour faire de lui l'objet de leur mépris. Même un mourant pouvait mépriser le Seigneur Jésus. Voilà le coeur naturel de l'homme quand il est mis à nu par la croix de Christ.

Si le Fils de Dieu est méprisé du monde, c'est sur le chemin du paradis, mais il n'y veut pas entrer seul. Il a fait de la croix la porte du paradis, parce qu'il voulait y faire entrer d'autres

hommes avec lui. Descendu du paradis, sa volonté l'a placé sur cette croix où les hommes l'ont cloué, mais où il a donné sa vie par amour, afin que les pécheurs y trouvassent le salut et pussent rentrer dans le paradis avec lui.

Les gens du monde pensent que ce sont les justes qui y entrent, mais si les justes y étaient entrés, cela aurait-il donné aucune joie au coeur de Jésus? Ce qui a rafraîchi son coeur, c'est d'avoir pu dire au brigand: «Tu y entreras *avec moi*». S'il a consolé le coeur du brigand, il s'est consolé lui-même en disant: «Avec moi», car il n'était pas venu sauver des justes, mais des pécheurs. Le brigand n'aurait pu y entrer, ni y être chez lui à son aise, si Jésus n'y avait pas été avec lui. C'est un pauvre malfaiteur qui est la consolation et le salaire de l'âme de Jésus sur la croix.

On entend dire que sur la croix il y avait *un* brigand sauvé, afin que nul ne désespère, et qu'il n'y en avait *qu'un*, afin que nul n'ait de présomption. Mais personne ne peut être sauvé autrement que le brigand, et aucun de ceux qui m'écoutent ce soir, n'a manifesté autant de foi et de piété que ce malfaiteur. Il ne cherche aucun autre soulagement que d'être avec Jésus dans son royaume. Il est préoccupé de ses péchés, de la grâce de Jésus, du bonheur d'être avec lui, et nullement de ses souffrances. Le brigand incrédule dit — «Sauve-toi toi-même, et nous aussi». Il ne pense qu'aux circonstances actuelles de sa misère sur la croix et ne voudrait qu'en être ôté. Son compagnon le censure fortement. Il faut que la conscience soit *réveillée* pour censurer le péché, pour parler avec hardiesse à un pécheur du péché que nous avons commis nous-mêmes. Bien plus, il faut pour cela une conscience *nettoyée*. Pierre a renié le Sauveur; plus tard, il accuse les Juifs de ce péché qu'il avait commis lui-même et dans des circonstances plus honteuses (Actes des Apôtres 3). Il dit à voix haute devant tout le peuple: «Vous avez renié le Saint et le Juste». Pour censurer ainsi le péché quand on est pécheur soi-même, il faut une conscience purifiée. Quand on se croit juste, il n'est pas difficile de censurer le péché, mais le brigand converti se reconnaît aussi coupable que l'autre; il a déjà le commencement de la sagesse, savoir la crainte de Dieu. Avec cette crainte, l'opinion des hommes devient peu de chose; la crainte de Dieu remplace la crainte de l'homme et nous affranchit de l'estime du monde et de la bonne réputation, car il n'y a pas d'esclavage plus triste que celui de sa propre réputation.

«Nous y sommes justement». Lorsque quelque châtiment tombe sur nous, nous nous excusons, nous accusons les circonstances; le brigand reconnaît que la honte et le châtiment terrible qui est tombé sur lui, lui sont arrivés justement. Y a-t-il dans nos coeurs autant de grâce, de vérité, de crainte de Dieu, de jugement de nous-mêmes? Le brigand a la vérité dans la conscience et de plus la soumission du coeur. Etre manifesté devant tout le monde comme un malfaiteur, n'est pas facile à supporter. Un coeur réellement brisé peut seul montrer en cela une grande soumission. «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Dans la cour du souverain sacrificateur, Pierre n'avait pas osé le dire. Les disciples qui se sont tous enfuis n'avaient pas osé le dire, comment le brigand le savait-il? Avait-il été son compagnon? Non, mais il y a une connaissance qui vient du Saint Esprit et qui, par un trait de lumière dans l'âme, nous fait connaître le caractère et la vie de Jésus. Il voyait qu'étant né de Dieu, Jésus était sans

péché; il était bon juge de cela, parce qu'il y a dans le coeur une certitude, une clarté de vue, une clarté morale, du moment que Dieu nous enseigne. Quand le Saint Esprit nous enseigne et que la conscience est éveillée, Jésus se fait connaître et se justifie à nos âmes. Si le brigand avait comparé Jésus avec d'autres, avec le souverain sacrificateur, par exemple, il n'aurait pas pu le juger. Nous ne pouvons pas juger la Parole; c'est la Parole qui nous juge; nous sommes jugés par la perfection, par la lumière, par Christ, en un mot, et l'on n'a pas besoin de nous dire que la lumière est la lumière, quand nous la possédons. Du moment que nous avons la Parole, nous sommes aveugles si nous ne pouvons pas dire: «Celui-ci n'a fait aucun mal». On ne peut nous persuader que nous ne voyons pas, quand nous voyons. Quand Dieu nous a donné des yeux et la lumière, il y a pour nous une parfaite certitude.

«Seigneur...» Comment savait-il que Jésus est le Seigneur? Le souverain sacrificateur ne le savait pas, mais le brigand le reconnaît comme tel. Le *Seigneur* sur la *croix*, cela jette du jour sur tout ce que vous êtes; cela ne s'explique que par l'amour parfait de Dieu envers l'homme pécheur. Pourquoi le Seigneur sur la croix, si le monde marche comme il doit marcher? Il y a donc là quelque grand désordre. Le Seigneur sur la croix taxe de mensonge tout ce qu'invente la sagesse du monde — mais aussi il annonce la vérité que Dieu est amour, même pour les pécheurs. C'est un grand fait dans lequel je trouve l'amour immense de Dieu qui s'occupe du péché.

«Souviens-toi de moi». Les affections du brigand sont entièrement changées; il oublie sa misère et ne désire qu'une chose, que Jésus se souvienne de lui dans la gloire. Il reconnaît en Jésus, le Seigneur qui doit revenir en gloire. Désirer que Jésus se souvienne de moi, implique la confiance en lui. La conscience avait parlé auparavant, mais, quand elle se trouve en présence de l'amour infini de Dieu, elle n'est pas troublée par le péché; l'âme prend confiance et prie Jésus de se souvenir d'elle. Jésus avait pris possession du coeur du brigand, car il pouvait dire: Le Seigneur est à côté de moi; le péché m'a mis sur la croix; l'amour y a placé Jésus. Le brigand a confiance qu'il sera l'objet de l'amour de Jésus quand il reviendra. Si le coeur n'est pas brisé et si l'on n'a pas de conscience de péché, on cherche des agréments, une meilleure situation dans le monde, mais quand on est jugé devant Dieu, toutes ces choses s'effacent. Il y a une manifestation d'amour assez grande pour que le coeur, saisi par l'amour de Dieu, sorte de ses préoccupations. C'est quand vous vous verrez décidément coupables devant Dieu, que vous souhaiterez d'être les objets de l'amour de Jésus.

La réponse de Jésus met le sceau à tout ce travail de l'Esprit de Dieu; elle montre que l'oeuvre de Christ est tellement parfaite que le brigand peut, par la foi au Seigneur Jésus, entrer aujourd'hui même dans le paradis. Le brigand n'attendait rien avant la venue du Seigneur dans son royaume, mais il apprend qu'il est accepté selon l'acceptation complète de Christ, qui, après s'être mis sur le même rang qu'un brigand, est entré dans le paradis selon l'acceptation du Père.

Jésus dit: «Avec moi». C'est bien plus, quant à la jouissance, que d'être simplement dans le paradis. Jésus a acquis des droits pour lui-même. Il nous a obtenu d'être avec lui, d'avoir la

même vie, la même gloire, tout ce qu'il a acquis comme homme. Telle est l'efficace de la croix de Christ!

Quand nous avons saisi la vérité que Christ est mort pour des pécheurs, notre âme est en état d'entrer dans le paradis. Il est possible qu'on ne déloge pas de suite, qu'on ait un chemin difficile à traverser, mais, par l'efficace du sang de Christ, le pécheur a le même droit que Jésus et le brigand, d'entrer dans le paradis. Nous sommes tout autant purifiés du péché que cet homme, en la présence de Dieu. Il n'y a pas deux Christ, ni deux efficaces de son sang.

Nous avons vu, dans ce passage, le coeur de l'homme qui méprise tout, même s'il est un brigand crucifié — l'oeuvre qui s'accomplit dans le coeur — la certitude parfaite que donne l'oeuvre de Jésus: «Aujourd'hui tu seras avec moi!»

Bien-aimés, que la crainte de Dieu remplace dans vos coeurs la crainte de l'homme, et que Jésus soit votre lumière, votre salut et votre joie!

Méditation de J.N.D. n° 112 - Actes des Apôtres 26 - ME 1897 page 253

Les hommes doivent être dans une situation bien embarrassante quand il s'agit pour eux de décider si quelqu'un est digne de mort ou de prison, parce qu'il a parlé pour Dieu et a proclamé sa bonté dans ce monde. Qu'une telle question puisse être entamée et discutée, cela montre l'état de rébellion dans lequel le monde se trouve. Paul pouvait, au contraire, souhaiter avec hardiesse que «tous devinssent de toutes manières tel qu'il était»; et c'est en la présence de Dieu qui juge les coeurs et discerne toutes choses qu'il fait ce voeu.

Ce qui caractérisait l'apôtre, c'est que: 1° Il avait la certitude de son salut et de sa position devant Dieu. 2° Il appréciait beaucoup cette position. 3° Il avait l'amour qui lui faisait désirer que les autres fussent tel qu'il était.

C'est là l'efficace du christianisme de pouvoir souhaiter aux autres d'être tels que nous sommes. Paul désirait que le juge qui le citait à son tribunal fût comme lui; il devait pour cela avoir la joie du coeur et la certitude qu'il possédait le bonheur que les autres n'avaient pas. Il ne désirait pas que tous fussent apôtres, mais que tous fussent chrétiens. Il ne parle pas ici d'un état de sanctification qu'il aurait atteint, car, plus tard, il dit aux Philippiens: «Non que je sois déjà parvenu à la perfection». Ce n'était donc pas le progrès qu'il avait réalisé, mais c'était ce qu'il avait en Christ, qui lui faisait désirer que tous fussent tels que lui. Si vous avez compris que Christ est à vous et que vous êtes à Christ, si vous avez la communion du Père et du Fils et le sceau de l'Esprit, vous pouvez désirer que les autres soient comme vous.

Paul traversait toutes sortes d'angoisses; pauvre prisonnier loin de ses amis, tout son partage en ce monde c'étaient des chaînes. Mais, que l'on se trouve dans les circonstances les plus difficiles, on peut néanmoins désirer, si l'on possède Christ, que tout le monde soit comme nous, hormis les liens et les circonstances pénibles. Si quelqu'un perdait sa réputation, ses biens, sa liberté, au lieu de désirer que tous fussent comme lui, il désirerait que personne

ne lui fût semblable. C'est que, si quelqu'un n'a pas Christ, il n'a rien que ce que le monde a, rien que la mort ne puisse prendre. Paul était à la fois l'homme le plus juste et le plus grand pécheur. Si un homme n'a pas violé la loi, il peut avoir de la hardiesse, mais non l'assurance du salut. Paul a l'assurance, même en se disant le premier des pécheurs. Il est le seul exemple de ce genre dans la parole de Dieu: il agissait selon sa conscience, même en persécutant; il croyait devoir faire, et il faisait, de grands efforts pour sa religion; lui-même avait beaucoup de religion; il y était très exact, avec une bonne conscience et irréprochable quant à la loi. En même temps, il était le premier des pécheurs, car il était animé de la plus grande haine possible contre Dieu. En tant que la religion nourrit la propre justice et l'orgueil, il était très religieux. Du moment que nous nous vantons de notre religion, elle n'est pas autre chose que de l'orgueil en la présence de Dieu. La religion vraie est *ce que Dieu est pour nous*, non pas ce que nous sommes pour Dieu. Paul était bien instruit de sa religion; les traditions des pharisiens l'avaient poussé à la haine des nouveautés. Du moment que nous nous bornons dans notre religion à ce que l'homme peut comprendre et trouver raisonnable, Christ devient une nouveauté pour nous. Il ne pouvait venir à la pensée de l'homme de demander à Dieu qu'il donnât son Fils pour lui; c'était une chose entièrement nouvelle, inattendue. On se vantera de la religion de ses ancêtres, mais, dès qu'il s'agit de se déclarer pécheur, privé de toute force, cela blesse l'orgueil du coeur de l'homme, et il s'y oppose, ayant à faire à sa réputation et n'étant pas atteint dans sa conscience. Paul savait bien que le nom de Christ contredisait toutes ses traditions et il aurait voulu, si possible, effacer ce nom de la terre. Le coeur s'élève contre l'idée qu'il n'y ait que la grâce pour un monde perdu. Y a-t-il un plus grand acte de péché que de vouloir effacer du monde le nom de Christ? Et cependant Saul était sans reproche quant à la loi, très exact dans sa religion, et avait une bonne conscience. S'il y a ici quelqu'un qui soit dans ce cas et qui n'ait pas la conviction d'être un pécheur dans sa révolte contre Dieu, qu'il se souvienne que dans cet état il est perdu. C'est ce que Saul de Tarse a compris en se trouvant en présence de Christ et, s'il a été convaincu d'être le premier des pécheurs, comment peut-il souhaiter ici que tous les hommes deviennent de toutes manières tels que lui? On ne peut désirer, ni que les autres soient des pécheurs, ni qu'ils soient perdus. Paul a donc dû trouver qu'il était sauvé, que, de la part de Dieu, quelque chose répondait à cet état de péché. Ce ne pouvait être une justice d'homme qui avait rassuré Paul, car devant Dieu toute justice d'homme a été pesée et il a prononcé cette sentence: «Il n'y a pas de juste, non, pas même un seul».

Saul était occupé à détruire le nom de Christ, quand le Seigneur Jésus le rencontre. C'est la condition la plus effrayante possible que d'être surpris en flagrant délit de guerre ouverte contre Dieu! Aussi Saul est-il écrasé. Que devient sa bonne conscience quand il se trouve être un ennemi de Dieu? Que valent désormais sa religion, et son exactitude, et son instruction? Que valent ses docteurs? Tout cela l'avait trompé, l'avait même poussé à faire la guerre à Dieu. Tous les appuis de son âme lui manquent à la fois; il se trouve en face de Christ comme un ennemi et un révolté. Cela arrive quelquefois. A quoi sert d'avoir été instruit dans la religion si, après tout, on fait la guerre à Dieu. Paul découvre tout à coup que l'objet des pensées de

Dieu est ce Jésus qu'il persécute, que ce Jésus est le Seigneur, et il se trouve en présence de sa gloire.

«Pourquoi me persécutes-tu?» Saul est informé de l'unité parfaite entre Jésus et les croyants et en reçoit la révélation. C'est l'Evangile prêché à Saul de la bouche du Seigneur Jésus. Il commence par là, par ce qui paraîtrait aujourd'hui un état chrétien fort avancé. Saul persécutait cette *voie* (22: 4), le nom de reproche adressé alors aux chrétiens. Jésus lui dit: Tous ceux de cette *voie* sont un avec moi. Si le Seigneur lui-même reconnaît que je suis un avec lui, est-il dès lors étonnant que je souhaite à tout le monde d'être comme moi?

Jésus était dans la gloire après avoir souffert, et subi la peine de nos péchés pour nous unir avec lui. C'est donc une chose terminée; c'est même avant que nous fussions nés que Jésus a porté nos péchés. Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de Dieu. Il faut que je voie cela pour me présenter devant Dieu. Si nous avons le droit de demander à Dieu la plus grande marque de son amour, Dieu ne pourrait plus nous la donner, car il a déjà donné son Fils; il nous a déjà aimés selon la perfection de son amour, et Jésus nous a unis à lui-même en nous communiquant sa vie et en nous donnant son Esprit. Si j'aime quelqu'un, puis-je désirer pour lui une chose meilleure que la vie de Christ, que l'héritage de Christ, que le sceau du Saint Esprit habitant en lui pour l'assurer de cet héritage? Connaissant son péché, sa ruine, sa corruption, mais sachant que Dieu en avait pris connaissance et que, malgré cela, il avait donné son Fils pour lui, assuré que Dieu l'aimait comme un Père, scellé du Saint Esprit, Paul peut désirer que les autres soient comme lui. Et c'est ce que nous pouvons faire aussi, nous qui possédons les mêmes privilèges.

Afin de pouvoir dire avec une telle hardiesse: «Plût à Dieu que vous fussiez tels que je suis», il faut vivre près de Dieu, dans la puissance du Saint Esprit, autrement l'Esprit étant contristé, nous ne pouvons parler d'une manière vraie et vivante de Jésus et de la position du chrétien. Pour rendre témoignage, il faut avoir bien connu la grâce de Dieu, la plénitude, la certitude de la grâce; il faut, en outre, vivre dans la communion du Seigneur et ne pas contrister le Saint Esprit.

Méditation de J.N.D. n° 113 - Hébreux 10: 1-25 - ME 1897 page 274

Il y a une différence entre la manière dont Dieu présente la justification dans l'épître aux Romains et dans celle aux Hébreux. Dans l'épître aux Romains, il s'agit de la justification comme devant un tribunal; l'homme est coupable et le sang de Christ nous justifie; de plus, Christ est ressuscité et le fidèle a part à cette résurrection. Dans l'épître aux Hébreux, la justification est présentée comme nous donnant le droit de nous présenter devant Dieu. Les deux caractères de cette justification sont différents, car entrer en la présence de Dieu comme adorateur est autre chose que d'y entrer comme devant un juge.

Il y avait des sacrifices par lesquels le peuple s'approchait de Dieu. S'il y a un jugement, il faut être nettoyé pour paraître devant Lui; il faut être net aussi pour se présenter devant Lui comme adorateur. Le premier objet qu'on rencontrait dans le tabernacle, c'était l'autel

d'airain, l'autel des holocaustes, où l'on offrait des victimes, types de Christ. Caïn apporte en offrande à Dieu le fruit de son travail; il veut s'approcher de Dieu tel qu'il est et se croit fort honnête. Dieu doit, dans sa pensée, lui en savoir gré. Mais Abel a reconnu que le sang était nécessaire; il a présenté une victime de propitiation; la foi lui a fait reconnaître qu'étant, comme pécheur, chassé de la présence de Dieu, il ne pouvait se présenter comme tel devant lui sans du sang, sans une victime morte en expiation et en propitiation; que sans effusion de sang, il n'y a point de rémission, il faut que Dieu soit vrai et que nous paraissions devant lui sans péché; et il faut que nous soyons vrais et que nous paraissions devant lui comme pécheurs; et c'est ce qui est résolu en Jésus.

L'efficace du sang de Christ nous est présentée ici dans ce but, afin que nous puissions nous présenter devant Dieu pour l'adorer. Il ne nous suffit pas d'être justifiés comme coupables, il nous faut aussi adorer Dieu. Le but de cette épître est de nous montrer que nous pouvons paraître devant Dieu sans conscience de péché. Pour être mis à part pour Dieu, sanctifiés, il faut que les péchés soient effacés.

Il y a trois choses ici: la volonté de Dieu, l'oeuvre de Christ, le témoignage du Saint Esprit. La volonté de Dieu qui nous sanctifie et nous purifie pour que nous approchions de lui, doit avoir son effet, sinon l'homme serait plus puissant que Dieu. Il faut l'accomplissement de cette volonté, et c'est l'oeuvre de Christ qui en est l'accomplissement; il faut le témoignage du Saint Esprit, car il est nécessaire que nous le sachions. Il faut que je sache que ma dette est payée; si je n'en ai pas la connaissance, je ne puis que fuir la présence de mon créancier.

Christ vient pour faire la volonté de Dieu. Cette volonté était que le Fils vînt pour accomplir l'oeuvre. Ce n'était pas la volonté de Dieu que l'homme se présentât devant lui comme Caïn, sans du sang, mais que le Fils accomplit cette volonté. «J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (Jean 17: 4). «Par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs... par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes» (Romains 5: 19). Le Saint Esprit rend témoignage à nos âmes que Christ a parfaitement accompli l'oeuvre que le Père lui a donnée à faire; nous avons la certitude que la dette est payée.

Dieu a eu la volonté de nous sauver, la volonté que son Fils nous sauvât. J'ai la certitude que le Fils a accompli cette volonté, que le Fils a effacé tous mes péchés. Je suis sans conscience de péché: quoique je sache que je suis pécheur, j'ai la conscience de n'avoir plus de péché devant Dieu. C'est la seule chose dont j'aie la conscience par le Saint Esprit en m'approchant de Dieu. Je reconnais la dette, mais je sais qu'elle est payée. N'avoir plus aucune conscience de péché, c'est là l'état normal du chrétien. Dieu a voulu nous sauver, voilà la première chose. Ensuite, Dieu nous révèle ce qu'il a fait; il n'en reste pas à une simple volonté; il a accompli cette volonté et il a donné son Fils. Il a envoyé le Saint Esprit pour m'apporter l'assurance que Dieu a eu cette volonté et qu'il l'a accomplie. Ma certitude repose sur ce témoignage du Saint Esprit rendu à l'oeuvre de Christ.

Quel est ce témoignage? Ici, c'est que Christ est assis à la droite de Dieu. Les sacrificateurs offraient tous les jours de nouveaux sacrifices, parce qu'il n'y avait pas de rémission et que la

conscience de péché demeurait. Chaque fois qu'un Juif péchait, un agneau devait être immolé. Christ a offert un seul sacrifice pour le péché et est assis à la droite de Dieu. Ayant tout fait, tout accompli pour toujours, il s'assied, tandis que le sacrificateur juif se tient debout tous les jours et ne se repose pas. Le chrétien qui pense avoir de nouveau besoin tous les jours de l'expiation et qui garde ainsi la conscience de péché, est en cela un Juif et non un chrétien. Voilà comment les chrétiens se trouvent en la présence de Dieu pour l'adorer.

Quand un Juif s'approchait du trône de Dieu, il y avait un sacrifice à offrir. Mais le chrétien est déjà introduit dans la maison par le sacrifice; le sacrifice est derrière lui. J'ai passé l'autel des holocaustes et je suis entré dans le lieu saint. Je n'ai plus l'autel de l'holocauste entre Dieu et moi. A la mort de Christ, le voile du temple a été déchiré. Le coup qui a déchiré le voile et ouvert l'accès en la présence de Dieu, a ôté mon péché. Sans cela le sanctuaire ouvert me ferait m'enfuir de frayeur. Mais j'ai pleine liberté pour entrer dans le lieu très-saint. C'est le Saint Esprit qui nous en rend témoignage et nous en donne la certitude. Le sang de Christ nous introduit dans la maison de Dieu. C'est là que nous trouvons la sainteté; c'est là que nous comprenons le péché et en avons horreur; c'est là qu'ayant le sentiment de la pureté dans la présence de Dieu, nous haïssons la souillure.

Approchons-nous de lui avec une pleine assurance de foi, ayant la certitude de cette oeuvre parfaite de Christ. Le Saint Esprit nous avertira, nous châtiara peut-être, mais comme des enfants qui ont accès au trône du Père. Est-ce vraiment notre désir de nous approcher de Dieu? Cela est impossible, si nous gardons quelque interdit. On n'aime pas, avec de l'interdit, entrer dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, pour que Dieu nous sonde à fond. A la bonne heure, si Dieu voulait se contenter de ce dont nous nous contentons nous-mêmes! Mais avec de l'interdit, le coeur n'est pas droit; il s'arrête en chemin avant d'arriver au trône. Personne ne peut se présenter devant Dieu avec son péché; il faut y venir par le sang de Christ, sans conscience de péché, à travers le voile déchiré, la mort de Christ. Avec une bonne conscience, plus on est dans la présence de Dieu, plus on est heureux. Alors nous ne pouvons douter de l'excellence du sang de Christ; nous sommes à l'aise dans la maison de Dieu, et nous avons à la fois la conscience de ce que nous sommes et la conscience qu'il a effacé tous nos péchés.

Méditation de J.N.D. n° 114 - Genèse 4: 3-22 - ME 1897 page 315

C'est ainsi que, dès le commencement, la famille de Dieu a été manifestée et que la famille du diable a pris son caractère et son développement (1 Jean 3: 12). Lors de la manifestation du Fils de Dieu, ces deux familles étaient déjà dans le monde, mais, depuis la croix, leur caractère est bien plus tranché. Il faut être de l'une ou de l'autre. Parce qu'on est religieux, on croit qu'on ne peut être de la famille du diable, mais Caïn était religieux et Abel était religieux aussi; la différence entre eux gisait précisément dans leur religion. L'homme a, par nature, le besoin d'adorer quelque chose, le besoin, non encore raisonné, d'avoir une religion. Il sent qu'il y a une puissance supérieure à lui et que les besoins de son coeur ne

peuvent être satisfaits par lui-même. Satan s'est emparé de ces sentiments pour devenir le dieu des hommes, en sorte que ce que les nations sacrifient, elles le sacrifient aux démons.

Aux jours de Caïn, il n'y avait pas encore de faux dieux, ni de démons qu'on adorât directement, aussi le cas de Caïn se rapproche-t-il bien davantage de celui des chrétiens de nom de nos jours. Caïn reconnaissait Dieu et voulait lui présenter un culte. Il en est ainsi maintenant de la plupart des hommes. Mais la pensée seule d'offrir à l'Eternel un culte dans l'état où nous sommes est une abomination, car nous sommes des pécheurs, tandis que Dieu est saint.

Caïn était très honnête; il s'approche de Dieu pour lui présenter les fruits de la terre, quelque chose qui lui avait coûté beaucoup de travail et de peine. Abel présente une offrande qui ne lui a rien coûté. Quels étaient ces fruits de la terre? Les résultats de la malédiction de Dieu, les produits du travail auquel l'homme est condamné, parce que le jugement l'a chassé d'Eden et de la présence de Dieu. Caïn croit pouvoir offrir à Dieu, pour lui être agréable, ce que produit la terre maudite; il ne sent ni la malédiction, ni son état de péché. Tel est encore aujourd'hui l'état du monde. Qu'il ne s'imagine pas avoir part à la vie éternelle en offrant son culte à Dieu! Le culte du coeur naturel est la plus grande insulte faite à Dieu; l'homme, chassé de Sa présence, vient, dans son orgueil qui ne tient aucun compte de la sainteté de Dieu, se présenter à lui dans ses péchés, comme si rien n'était arrivé.

Quelle était l'offrande d'Abel? Des bêtes mises à mort et leur graisse. Abel est le premier que l'apôtre Paul signale comme un croyant. Il est dit, en Hébreux 11, que, par la foi, il offrit un meilleur sacrifice que Caïn. La mort est la conséquence du péché et la preuve de la condamnation. Abel reconnaît cette condamnation et présente une victime à sa place, un substitut. Il offre comme son seul refuge une expiation; en figure la mort et le sang de Jésus. Il s'approche avec le sang, car sa foi est en exercice. Voilà en quoi diffèrent ces deux sacrifices. Caïn offre les fruits d'une terre maudite et se présente devant Dieu, comme si le péché n'existait pas; il en est de même de tous ceux qui pensent s'approcher de Dieu sans l'efficace du sang de Christ. Caïn cherche un Dieu selon ses pensées, qui ne soit pas saint, qui le reçoive tel qu'il est, et il ne tient aucun compte du jugement que Dieu a prononcé. Mais si Dieu recevait Caïn avec les fruits de la malédiction, pourquoi aurait-il chassé Adam de sa présence?

Du moment que Dieu n'a pas égard au sacrifice de Caïn, ce dernier est irrité; il ne veut pas d'un tel Dieu; il ne voit pas que, loin de nous proclamer meilleurs et plus honnêtes que les autres, la foi vient à Dieu reconnaissant l'état de ruine de l'homme, la justice de Dieu quand il condamne, et la grâce qui nous substitue Christ comme victime. L'orgueil de l'homme pécheur s'irrite que Dieu ne lui permette pas d'entrer en sa présence, aussi ce qui se manifeste aussitôt, c'est la haine de Caïn contre son frère. Le monde ne peut supporter que Dieu fasse grâce à quelqu'un. L'orgueil de l'homme aurait dû se soumettre à la grâce de Dieu; il ne l'a pas voulu. Le monde a mis à mort Jésus, le Juste, dont la mort d'Abel était le type. En Eden, l'homme a péché contre Dieu; hors d'Eden, l'homme a haï son prochain. Cette haine arrive à son apogée dans la mort de Christ qui met le comble au péché du monde. L'homme a péché contre Dieu; il a manifesté sa haine inexorable contre tout ce qui représentait Dieu sur la terre et il a mis

Jésus à mort. Dieu réclame le sang de Christ à ce monde qui l'a versé. Pour ceux qui croient, ce sang est une expiation; pour ceux qui, comme les Juifs, ont rejeté Christ, ce sang demeure sur eux et sur leurs enfants. Le monde a crucifié le Seigneur et, si vous restez dans le monde, vous prenez position avec lui.

Mais Dieu ne peut s'en tenir là. Il redemande le sang de son Fils au monde, et par son jugement il manifeste le cas qu'il en fait. Pour les croyants, ce que l'homme a pensé en mal, Dieu l'a pensé en bien, et le sang qui a été versé a coulé pour le péché. Ce n'est pas un culte à Dieu que de mépriser le péché du monde et ce que Dieu a dit de ce péché!

(Verset 7). «Si tu fais bien, ne seras-tu pas agréé?» S'il y a un homme juste, sans péché, à la bonne heure, tu peux être reçu. «Si tu ne fais pas bien, le péché est couché à la porte». Dieu a mis le sacrifice pour le péché à notre porte. Il aurait pu nous punir pour un péché quelconque, pour les violations de la loi; il ne le fait pas; il n'impute pas le péché. Dieu dit: Vous avez rejeté le Saint et le Juste, mais ce que vous avez pensé en mal, je l'ai pensé en bien. Cette victime, du sang de laquelle vous êtes coupables, je l'ai mise à votre porte.

Quoi de plus terrible, que d'avoir tué le Fils de Dieu, d'avoir rejeté Dieu qui se présentait en bonté! Dans le sacrifice pour le péché, Dieu montre au monde son péché, mais il lui montre aussi que l'homme peut désormais s'approcher de Dieu, la victime pour le péché lui ayant été offerte. C'est là ce qui rend l'homme sans excuse. Aussi longtemps que Jésus peut être présenté, l'homme a un remède. L'horreur du péché, c'est que l'homme rejette Jésus et réponde à cette question: «Où est Abel, ton frère?» «*Je ne sais. Suis-je, moi, le gardien de mon frère?*» L'indifférence pour Christ est la preuve de l'indifférence la plus profonde pour le péché et pour ce que Dieu a fait.

Caïn en prend son parti et sort de la présence de l'Eternel. On est insouciant quant à Jésus, mais on voudrait éviter les conséquences immédiates du péché. C'est ce que les hommes désirent; c'est ce qui leur fait quitter la présence de l'Eternel pour aller dans le monde. Caïn y établit sa famille; il veut la placer loin de Dieu; il cultive pour cela les agréments de la vie. L'effort de l'homme éloigné de Dieu, est de rendre le monde agréable sans lui; il cherche à se passer de Dieu le plus gaiement possible. Sorti de la présence de Celui dont il a rejeté le Fils, il donne son nom aux villes qu'il bâtit et s'établit dans l'aisance. Il ne lui manque qu'une chose, la présence de Dieu et de Christ, mais cette présence gâterait toute sa joie.

Du moment que le nom de Jésus est invoqué, il faut qu'on reconnaisse que le monde est éloigné de Dieu; il faut qu'on prenne le parti d'Abel rejeté et qu'on souffre avec Christ. Il n'y a point d'hésitation possible, si l'on a la conscience que Dieu a accepté son Fils et nous a acceptés avec lui. Le coeur est désormais au large avec Dieu et a compris ses pensées. Par ce lien avec Jésus, il se trouve placé dans la faveur de Dieu et en jouit. Mais il faut souffrir dans un monde où Caïn hait toujours Abel jusqu'à la mort. Ce sera le jugement qui manifestera à la fin ce qu'est la famille de Caïn.

Ou bien, il nous faut avoir part avec le crucifié, le rejeté, sans rien dans le monde, reconnaissant notre condamnation dans la mort du Fils de Dieu qui nous sauve, possédant

tout l'héritage de Jésus, la souffrance ici-bas et la gloire à venir; — ou bien, il nous faut être du monde, plongés dans l'aveuglement avec lui, étrangers à toute vérité et courant au-devant du jugement.

Où en êtes-vous? Pouvez-vous dire que Jésus est votre vie, votre tout? Que Dieu vous fasse la grâce de comprendre son amour qui, dans le don de Jésus, parle si clairement à vos âmes!

Méditation de J.N.D. n° 115 - Juges 3: 1-14 - ME 1897 page 332

Nous voyons, dans ce livre, comment l'infidélité de l'homme le prive de la bénédiction dans laquelle Dieu l'avait placé et comment Dieu, malgré tout, tire le bien du mal. L'Eternel avait accompli par Josué tout ce qu'il avait promis à Israël (Josué 24), mais bientôt le peuple, pour ne pas avoir détruit complètement le mal, tomba dans la corruption des faux-dieux. Dieu laissa au milieu d'eux quelques puissances ennemies, quelques restes des Cananéens, pour les éprouver plus tard. Si, lors de notre conversion, nous gardons quelque interdit, quelque habitude qui donne à Satan prise sur nous, nous serons, plus tard, exercés par ces choses. Dieu avait d'abord conduit Israël dans le désert pour l'éprouver, pour l'humilier, et pour savoir s'il garderait ses commandements ou non (Deutéronome 8). Ici, Dieu emploie un autre moyen pour éprouver Israël; il se sert dans ce but de ce qui était de la part du peuple une infidélité positive (3: 1).

Ce qui donne prise à Satan sur nos coeurs doit être rejeté; c'est une infidélité de ne pas rompre tel lien avec le monde. Nous avons, pour discerner ces choses, la Parole et la conscience éclairée par le Saint Esprit. Le coeur fidèle sait faire la différence entre ce qui est de Canaan, le pays maudit, et de Dieu; il est simple quant au mal et prudent quant au bien. Il n'y a qu'un seul chemin droit et, si mon coeur en est occupé, je n'ai pas besoin de connaître les autres chemins. La fidélité discerne facilement tout ce qu'il faut quitter. Si l'oeil est simple, le corps est rempli de lumière. Il y a infidélité à s'allier avec ce qui est du monde, et si, dans ces choses, nous nous épargnons nous-mêmes, Dieu emploie pour notre châtement ce que nous avons recherché pour nous satisfaire.

Nous sommes souvent assez insensés et assez imprudents pour ne pas rompre résolument avec tout ce qui n'est pas de Dieu et de Christ. Partout où Israël fait alliance avec les Cananéens asservis, il en reçoit du mal. Josué n'était plus; Israël reste seul et faible; il a la paix, mais il est beaucoup moins aguerri dans les choses de Dieu. Au bout de peu de temps, les choses mauvaises qui font la guerre à l'âme, reprennent force; Israël les avait préférées à l'Eternel. Préférer le moindre objet, un fruit défendu, à ce qui est agréable à Dieu, c'est un très grand mal. Dieu nous livrera à la puissance de cet objet et nous fera sentir l'angoisse d'avoir un autre Maître que lui (2: 14, 15). Nous pouvons rompre très facilement les mauvais liens, si nous sommes droits de coeur devant l'Eternel, tandis que, si nous voulons nous épargner, Dieu nous livre à la domination de l'interdit, et nous ne pouvons subsister devant l'ennemi.

Dieu suscitait des juges en Israël; mais parmi le peuple tous n'étaient pas fidèles, car ils ne voulaient pas écouter le juge. L'oreille de Dieu reste toujours ouverte et la foi ne peut s'adresser à lui sans qu'il nous réponde: «Il te sera fait selon ta foi».

L'infidélité d'Israël fait que Dieu ne dépossède plus ses ennemis, et l'Eternel s'en sert pour éprouver son peuple. Dieu veut aussi que l'Eglise soit exercée de la même manière. Cela ne s'appelle pas souffrir avec Christ ou être persécuté, ce qui serait une gloire. Si l'Eglise devient mondaine, refusant d'être un peuple céleste, Dieu la laisse où elle s'est placée. Ce n'est pas à dire que nous devions en rester là, car Dieu se sert de ces choses pour nous éprouver. Il veut nous aguerrir, nous exercer, nous faire comprendre la puissance de Dieu, soit en faisant la guerre, soit en rencontrant des obstacles, et en apprenant ainsi ce que c'est que d'être fidèles au milieu des difficultés, en comptant sur Dieu. Dieu tire ainsi le bien du mal. C'est l'infidélité de l'Eglise, que sa mondanité; ce n'est pas Dieu qui a fait cela. Dieu la laisse subsister pour que l'Eglise en soit exercée; voyant ce qui était dans le cœur, il n'a pas aboli ces choses qui devaient être plus tard des épines à nos yeux (Nombres 33: 55). Il ne les a pas laissées pour qu'on les acceptât, mais pour qu'elles servissent à manifester la fidélité qui n'accepte aucune de ces choses. Si la providence divine avait laissé en Israël des vestiges de faux-dieux, ce n'était pas pour qu'on les suivît, mais pour exercer la fidélité du peuple à les détruire. Si les faux dieux sont puissants, est-ce une raison pour nous entraîner après eux? Non, la foi compte, à leur égard, sur la puissance de Dieu.

Nous n'avons pas affaire seulement aux attrait du mal, mais à la puissance de l'ennemi. Dieu veut que nous «connaissions ce que c'est que la guerre» (verset 2). Faites votre compte que, dans le chemin de la fidélité, Satan vous présentera des montagnes infranchissables. La foi reconnaît que Dieu est plus puissant que tout cela et compte sur lui pour vaincre; car faire la paix avec Satan est une chose honteuse et détestable. Il n'est pas question ici de notre joie, mais de notre combat. Dieu a voulu que nous connussions ce que c'est que la guerre. Quelquefois cela nous étonne et nous nous persuadons facilement qu'il y aurait plus de bénédiction si la montagne était supprimée. Mais du moment que nous résistons à Satan, étant fidèles à faire la guerre en nous fiant à la puissance de Dieu, l'ennemi s'enfuit loin de nous. Il n'est pas seulement battu, mais il s'enfuit; vous en ferez l'expérience. Dieu veut que nous connaissions ce que c'est que la guerre, pour que nous apprenions que lui est avec nous et pour que chaque âme s'appuie sur lui.

Au commencement de notre carrière chrétienne, Dieu nous ayant donné premièrement la joie pour fortifier nos âmes, nous devons ensuite nous attendre à la guerre. Si nous avons gardé quelque habitude, quelque lien qui ne soit pas de Dieu, Dieu nous y livrera et nous en fera sentir la puissance; nous moissonnerons ce que nous avons semé et nous serons battus et maltraités par les choses que nous aurons épargnées. Mais quand nous découvrirons que la chose épargnée est un ennemi, prenons courage et faisons-lui la guerre. Dieu sera avec nous, et la fin sera la victoire. L'ennemi disparaîtra pour nous laisser dans la joie et dans la paix que la présence de Dieu nous donne, nos propres infidélités deviennent ainsi l'occasion de la fidélité de Dieu, quand il nous ramène et nous réveille.

Méditation de J.N.D. n° 116 - Genèse 12 - ME 1897 page 357

Nous trouvons trois choses dans ce chapitre, l'appel, la position, et l'infidélité du croyant. C'est ici, pour la première fois, que l'appel de Dieu nous est présenté dans la Parole. Le monde étant corrompu et idolâtre, Dieu appelle Abram. Il est l'objet de l'élection, de l'appel et des promesses de Dieu, les trois racines, pour ainsi dire, de l'arbre de la grâce.

Le monde étant corrompu, l'appel de Dieu nous fait tout quitter et rompre tout lien pour en sortir. Il place pour cela devant nous des promesses qui nous font laisser derrière nous les choses terrestres. Le père d'Abram sort avec lui, mais n'arrive pas en Canaan; il demeure en Charan, à moitié chemin, et ne jouit jamais des promesses. Abram devait sortir de sa parenté aussi bien que de son pays, mais il avait pris son père avec lui, et son père reste en chemin. La grâce de Dieu passe par-dessus la faiblesse d'Abram, seulement après la sortie d'Ur, il lui faut sortir de nouveau de Charan; c'était double peine.

Après nous avoir appelés, nous avoir donné les promesses, Dieu nous conduit pour nous introduire dans leur jouissance en Canaan. Il rompt tôt ou tard les liens qui nous en séparent et, si nous ne voulons pas marcher tout droit, nous sommes privés pour le moment de leur jouissance.

Au verset 6, nous trouvons de nouvelles circonstances. Les malices spirituelles sont en possession du pays de la promesse. Abram ne peut les chasser. Nous sommes étrangers dans ce monde, nous avons dû tout quitter pour atteindre les promesses et, cependant, nous n'en sommes pas encore entrés en possession. Nous sommes étrangers sur la terre et nous marchons par la foi, non par la vue des choses du ciel. Les Cananéens, les malices spirituelles, demeurent là où sont les promesses. Abram, lui, demeure avec Dieu, étranger au milieu de Canaan, mais Dieu s'y manifeste à lui; il a, comme part, la présence de Dieu dans le pays de la promesse où il est étranger.

Dieu se révèle à lui et il lui dresse un autel. Pour nous aussi, la révélation de Dieu, comme Père, à nos âmes, est la source de tout vrai culte. Nous pouvons alors rendre culte à Dieu, tout en n'ayant pas plus qu'Abram de quoi poser notre pied en Canaan. Abram lui-même ne dut-il pas y acheter un sépulcre?

Abram est aussi pèlerin dans le pays de la promesse; il le voit, mais ne le possède pas et n'a que les arrhes de l'héritage.

Aux versets 9-13, on voit l'infidélité pratique d'Abram, image de celle de l'Eglise. Poussé par les difficultés, par la famine, il descend de son chef en Egypte, sans consulter Dieu qui veut, par le désert, nous garder sous sa dépendance, nous nourrir de sa grâce, et non de ce que la sagesse de l'homme nous fait trouver. Quand l'esprit de l'homme est à l'oeuvre, il le fait toujours descendre en Egypte, et nous tombons sous la dépendance du monde quand nous quittons celle de Dieu. C'était pour l'exercice de la foi d'Abram que Dieu lui faisait rencontrer la famine dans le pays où il l'avait introduit. Il en fut de même pour Israël

(Deutéronome 8: 3); il en est encore de même pour nous. Dieu nous humilie et nous fait avoir faim, alors l'homme demande des caillies et, si Dieu les accorde, c'est en châtement.

Il nous faut marcher sous la dépendance constante de Dieu. Il nous éprouve de toute manière, comme il le fait envers tous ses enfants, pour savoir si nous tiendrons ferme dans le chemin et si nous retiendrons les choses de Dieu. La sagesse naturelle de l'homme le conduit en Egypte où il préfère être rassasié que d'avoir faim dans le pays de la promesse. Il en est de la chair comme de Saül qui ne sut pas attendre la fin du septième jour pour offrir le sacrifice et perdit ainsi le royaume.

Abram agit de son chef; il n'est plus avec Dieu, il n'est plus dans la terre de promesse; il se trouve, avec sa faiblesse, en présence d'une puissance plus grande que la sienne. Alors il renie sa femme. Du moment que nous nions que l'Eglise soit uniquement à Christ, nous tombons sous la puissance du monde. Abram infidèle est bien traité par le Pharaon, mais aucun des présents du roi ne pouvait entrer chez lui sans lui percer le coeur comme une épée et sans lui reprocher le séjour de Saraï dans le palais du Pharaon. En toute chose, le premier pas est important et montre la tendance de notre coeur. Abram est repris dans son coeur, et tout ce qu'il reçoit est une preuve de sa servitude et de son déshonneur. Mais Dieu n'abandonne ni ses droits, ni sa fidélité. Quoique Pharaon ne fût pas coupable envers Abram, il l'était envers Dieu, et Dieu le frappe. C'est toujours la fin du monde. Dieu revendique ses droits et Christ revendique les siens sur l'Eglise qu'il a choisie et rachetée pour qu'elle fût à lui seul!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 160 – ME 1897 page 35

à Mr B.R.

Pau, 5 avril 1857

Bien-aimé frère,

Votre lettre du 8 mars m'est enfin parvenue. Au sujet de Hébreux 3: 1, je vous comprends parfaitement, du moins je le pense. Il y a du vrai dans ce que vous dites, mais je doute que vous ayez pris en considération tous les points de vue que la Parole nous fournit à ce sujet (*).

(*) L'affirmation était que «Hébreux 3: 1, comme toute l'épître, n'était pas adressé uniquement à ceux des Hébreux qui avaient la foi en Christ, mais à l'ensemble du peuple qui se trouvait alors en Judée».

Premièrement, il me semble qu'il y a des expressions dans le chapitre même qui font voir que l'apôtre pensait à des personnes ayant, au moins quant à leur profession, accepté Jésus comme Seigneur, le reconnaissant comme Messie et mettant leur confiance en lui. Je dis cela parce que l'apôtre parle du «commencement de leur confiance» et de ce qu'ils devaient «garder jusqu'à la fin», et de ce que nous sommes sa maison, si du moins nous retenons fermes jusqu'au bout le commencement de notre confiance et la joie de l'espérance.

Quand il fait la comparaison avec Israël, c'est avec Israël racheté et qui est entré dans le désert. Voyez aussi 6: 9, 10; 4: 14; 6: 18; 10: 22, et suivants; puis verset 34; 13: 8, 9, et beaucoup d'autres passages qui impliquent que la position de ceux auxquels il s'adresse était celle de chrétiens.

Maintenant voici, à ce qu'il me paraît, les points importants de l'épître, qui lui sont propres, et dont il faut tenir compte. Christ est mort pour la *nation*, pour sanctifier le peuple par son propre sang. Ainsi, tous ceux qui reconnaissaient Jésus pour Messie étaient censés être sanctifiés et censés, en même temps, faire encore partie du peuple. D'autre part, écrite peu avant la destruction de Jérusalem et la cessation de tout rapport entre Dieu et le peuple, l'épître invite les Juifs à sortir hors du camp (non pas du monde, mais du camp d'Israël) et à reconnaître le Christ comme rejeté par Israël et monté dans le ciel en dehors du peuple. Mais le fait qu'il les invite ainsi à sortir hors du camp, n'est-il pas une preuve qu'il s'occupe du résidu, distingué d'avec la masse, quoique ce résidu eût été jusqu'alors en relation avec la masse incrédule et en faisant partie?

Il me semble que l'épître aux Hébreux est au fond un développement du caractère céleste du christianisme (pas de l'Eglise, qui ne se trouve proprement qu'au chapitre 12), pour empêcher, d'un côté, les Juifs croyants de glisser de nouveau dans l'ancienne ornière, et d'un autre, pour préparer le chemin à cette exhortation, si terrible pour un Juif et qui ne se trouve que tout à la fin, savoir de quitter le système et le camp judaïques. Cette exhortation est

fondée sur le fait que Christ (selon le type du sacrifice parfait pour le péché) avait souffert hors du camp pour ce qui regarde ce monde, et que son sang avait été porté dans le sanctuaire; qu'il fallait être dans le ciel, quant à sa vraie position devant Dieu, et en dehors du système terrestre ici-bas.

Mais le fait que l'Eglise n'entre pas en ligne de compte, sauf là où toute la scène de gloire millénaire est présentée, donne lieu à une autre particularité de cette épître: c'est que, dans les espérances qu'elle nous présente et dans la perspective de repos et de gloire qu'elle nous ouvre, tout en se servant d'expressions applicables au bonheur céleste, elle ne dépasse pas ce qui peut s'appliquer au repos terrestre; elle laisse place à cette application de ses expressions: «Il reste un repos pour le peuple de Dieu». Où? Ceci rentre en partie dans votre manière de voir. Mais alors, en supposant que, dans le temps à venir, un Israélite se serve de cette épître en vue du repos du peuple de Dieu — Israélite encore attaché à sa nation après l'enlèvement de l'Eglise — il faudra qu'il comprenne que ce n'était qu'un résidu; qu'il y avait eu une espérance céleste à laquelle il n'avait pas part; que, pour en jouir définitivement, on avait dû sortir hors du camp d'Israël, ce que lui n'avait pas fait. C'est-à-dire qu'il devra avoir conscience que, bien que Dieu ait réservé, pour le *résidu* de son peuple (et ainsi pour son peuple, Romains 9: 7, 27; 11: 26), un repos sur la terre, il y avait eu un autre repos dans lequel étaient entrés ceux qui étaient sortis hors du camp, ce que lui n'avait pas fait. Or, tout en laissant entrevoir un repos terrestre pour le peuple, le but de l'épître est d'engager les Juifs croyants, comme participants à l'appel céleste, à ne pas s'attacher à ce repos terrestre, mais à regarder plus haut, c'est-à-dire à Jésus entré comme précurseur au dedans du voile. Le résidu était encore en relation avec le peuple, il en faisait partie, position toujours dangereuse; plus que dangereuse, au moment où l'épître a été écrite.

Elle reconnaît le fait, ce qui appartient au peuple, mais s'adresse à la partie croyante, pour qu'elle ne fît plus partie du peuple, mais s'attachât à sa propre part, l'espérance qui pénètre au dedans du voile où Jésus est entré. La séance de Jésus à la droite de Dieu était la condamnation des Juifs (comparez Actes des Apôtres 7, où il n'est pas encore assis), et le droit d'entrer dans le sanctuaire céleste était assuré au pécheur comme son partage présent et éternel.

Il n'en est pas moins vrai que cette position de Jésus est le fondement de toute espérance pour le Juif au dernier jour, et cette espérance, l'apôtre la laisse subsister; mais c'est l'espérance du résidu, et ce résidu, actuellement dans le giron de la nation, il l'invite à sortir de son sein, en vertu de sa vocation céleste fondée sur le fait que Jésus est assis au dedans du ciel.

Les raisonnements sur les sacrifices confirment, me semble-t-il, ces vues: Christ était mort pour la nation, et ainsi chacun de ceux qui le reconnaissaient était censé avoir part aux privilèges chrétiens sans quitter la nation; mais, dans cette épître, tout en se plaçant sur ce terrain, l'apôtre s'adresse, me semble-t-il, à ceux qui l'avaient reconnu, pour les inviter à se séparer de la nation, en montrant soit pour les sacrifices, soit pour la sacrificature, la supériorité d'un autre système qui devait remplacer l'ancien. Je ne dis pas que le

remplacement du système soit la mise de côté de la nation, car Christ est mort pour la nation, mais que, de fait (le grand sujet étant le remplacement du système), le principe du nouveau système était un Christ couronné de gloire et d'honneur dans le ciel et que ceux-là seuls qui s'étaient attachés à lui par la foi, se trouvent compris dans la catégorie à laquelle l'apôtre parle. Comparez particulièrement le chapitre 6 déjà cité. Cela exige une attention patiente au contenu de l'épître, non pour profiter des riches matériaux qu'elle renferme, mais pour faire sa juste part à l'oeuvre pour la nation, la distinguant en même temps de la relation formée par la foi avec Celui qui, ayant accompli cette oeuvre, était remonté dans le ciel. En un mot, il faut distinguer entre ce qui était valable pour la nation et la relation formée par la foi. L'oeuvre et la position sont valables pour le résidu aux derniers jours, pour qu'il jouisse des bénédictions terrestres; mais l'apôtre s'adresse à ceux qui *participaient* aux dons par la foi. Je ne sais si je me fais comprendre; j'ai écrit ce billet à plusieurs reprises.

Sauf une partie de l'Apocalypse, laissée inachevée l'année passée, notre traduction sera, Dieu aidant, terminée demain, mais nous la relirons.

Lettre de J.N.D. n° 161 – ME 1897 page 59

à Mr B.R.

Novembre 1858

Cher frère,

La conversion n'est pas du tout la même chose que la repentance. Sans discuter sur les mots, je ferai remarquer qu'on peut, par la grâce de Dieu et l'oeuvre vivifiante de cette grâce en nous, se tourner vers Dieu et le chercher, attiré vers lui par sa grâce, ne voulant pas périr là où nous sommes, et cependant la repentance peut rester très superficielle, au grand dommage de l'âme. La vraie repentance est le retour que, dans la conscience de la grâce, l'âme fait sur elle-même, sur ses motifs et sur ses voies, de manière à les juger dans la lumière de Dieu qu'elle connaît en grâce. C'est l'opposé de la volonté, car, dans la repentance, on juge tout en rapport avec la nature et la volonté de Dieu, parce que l'on participe de fait à sa nature et que l'on est soumis à sa volonté. C'est l'opposé des passions qui sont les tendances de la nature, unies à la volonté et, quant à ces tendances aussi, tout est jugé selon nos nouvelles relations avec Dieu. La repentance est par-dessus tout le jugement de soi-même, ce qui rend la chose réelle, vraie, et substitue, par la grâce, Dieu au moi en nous — ce qui fait la différence essentielle dans la vie.

Dans les détails il restera toujours un travail à opérer, mais il y a une différence du tout au tout dans l'état de l'âme qui s'est foncièrement repentie. Je crois que bien des frères, soit au milieu de nous, soit parmi les autres chrétiens, n'ont guère été soumis à cette oeuvre puissante. Il y a toujours de la repentance dans un homme converti; souvent de la repentance légale, comme chez le fils prodigue, repentance qui l'a fait se mettre en route. On ne peut pas être converti, sans se dire: «J'ai péché contre le ciel et devant toi». Mais c'est tout autre chose,

de juger les voies et les ressorts de la vie; le ressort, dans le principe égoïste et «selbstständig» du coeur, de manière à s'appuyer réellement sur le Seigneur, comme dépendant de lui.

Voilà pourquoi, moralement, je tiens au mot repentance. Naturellement, la traduction dépend du sens du mot, mais je réponds maintenant à vos motifs moraux pour changer le mot repentance et le remplacer par le mot conversion — motifs que je crois excellents.

Lettre de J.N.D. n° 162 – ME 1897 page 117

à Mr B.R.

Londres, novembre 1858

... Il s'agit un peu de la force du mot conversion. Je sais qu'en Suisse il y a une tout autre force que dans ce pays-ci. C'est là un point inutile à discuter, pourvu qu'on sache ce qu'on veut dire, quoique l'idée donnée par le mot «convertir» ne soit pas celle qu'on lui donne parmi les chrétiens de langue française; il en est de même du mot Bekehrung, en allemand. Mais ce qui est important à remarquer, c'est que cette idée de conversion n'est pas le sens de metanoia, qui signifie un changement de vue, d'opinion, de pensée, — réflexion faite — ou après avoir réfléchi. En allemand: Seinen Sinn ändern, daher bekennen, — c'est pourquoi on peut se repentir *apostere*. On peut se repentir d'une faute particulière, on ne peut pas se convertir d'une faute. La conversion a lieu quand la volonté de l'être moral est tournée vers Dieu, c'est le sens du mot. La repentance est le jugement qu'il porte sur toute sa conduite et sur sa vie en même temps. Sa nouvelle nature est tournée vers Dieu; la nouvelle nature juge tout ce qui lui est contraire. L'état de l'homme, envisagé au point de vue du premier fait, c'est sa conversion; au point de vue du second, sa repentance.

La régénération, dans le sens ordinaire du mot, est le commencement ou la communication de cette vie qui est caractérisée, en tant qu'elle existe, par ces deux choses, conversion et repentance.

Je n'accepte pas que la conversion soit «un renversement de la manière de voir, de sentir et de pensée à l'égard de Dieu». C'est plutôt, *en tant qu'un état d'homme*, un effet de ces choses. Conversion est le changement de la direction volontaire de la vie. *L'homme est converti*. Il se tourne vers Dieu. Maintenant, le jugement qu'il porte sur sa vie passée, avant de se tourner, est selon les principes de la nouvelle nature (qui, moralement, est celle de Dieu); mais ce jugement marque un élément d'une immense importance. Le fils prodigue, en formant ce jugement, avant que son père se jette à son cou, se repent bien, c'est-à-dire porte un jugement, divin dans sa nature, sur toute sa vie passée. Mais avant de connaître la rédemption et l'amour du Père, le jugement qu'il porte ne peut avoir le caractère qu'il aura après, parce que Dieu n'est pas objectivement connu de la nouvelle nature, n'est du moins pas pleinement connu, de manière que le jugement soit formé d'après cette connaissance. Quand je dis jugement, c'est un jugement vital et vivant et qu'on porte sur soi-même en le portant sur le mal.

Dans l'ordre moral, c'est-à-dire dans la conscience *de l'homme*, la repentance précède *la conversion*. Paul (Actes des Apôtres 26: 20) leur a enseigné qu'ils se repentissent et se tournassent vers Dieu. Le fils prodigue revient à lui-même et juge qu'il doit se lever et s'en aller vers son père. Mais on ne doit pas conclure non plus que l'homme qui se repent le fasse, sans que Dieu agisse pour communiquer la vie. Les regrets ne sont pas la repentance, metamelein signifie le regret ou le remords. La metanoia, repentance, dit l'apôtre, dont on n'a jamais de regret. On ne peut pas nier que epistreyw (se convertir) signifie se tourner vers, ce qui n'est pas metauoia ; upostreyw est se retourner (sich umwenden).

Metanoia (la repentance) seul est le changement de pensée, de jugement moral. Je ne crois pas que, de fait, l'un précède l'autre. Quand Dieu communique la vie, tout va réellement ensemble. Si vous parlez de la conscience qu'on a de la chose, je n'ai pas d'objection à ce qu'on dise: la repentance précède; mais que, de fait, la conversion de la volonté vers Dieu, soit de l'essence du premier mouvement du coeur, me paraît être une vérité de toute importance. Ces mots, «la maison de mon Père», exprimaient cela chez l'enfant prodigue. Mais le jugement qui prend connaissance de tout, par l'entrée de la lumière et de la vie de Dieu, est trop important, — la Sinnesänderung sur toutes choses, — pour que j'accepte que le mot metanoia soit détourné de sa propre force, qui ne signifie pas conversion.

Lettre de J.N.D. n° 163 – ME 1897 page 137

à Mr Barbezat, Lyon

St-Hippolyte (Gard), 7 avril 1847

Bien cher frère,

Votre lettre m'a suivi à Montpellier, où j'étais sur mon départ, ce qui a retardé ma réponse. J'ai été un peu conduit comme vous quant à l'oraison dominicale; qu'elle soit parfaite, cela est bien certain, puisque c'est le Seigneur qui l'a donnée. Mais là où est l'Esprit, là est la liberté, et je ne vois pas la moindre allusion faite à cette prière dans le reste du Nouveau Testament, quoiqu'on y trouve bien des prières et des passages qui indiquent des sujets de prières. Il serait même impossible qu'un homme conduit par le Saint Esprit dans la connaissance de ses besoins et de l'amour de Dieu, se bornât à une forme prescrite. Mais si l'on se sert de cette prière et que l'on en fasse d'autres en même temps, c'est ou dire qu'elle est imparfaite, ou bien qu'elle ne répond pas aux besoins de l'âme.

Le fait est que, donner des directions, quelque parfaites qu'elles soient, à des personnes qui n'avaient pas reçu le Saint Esprit, et l'opération du Saint Esprit dans celui en qui il demeure, sont deux choses nécessairement distinctes, et celui qui n'entend pas cela ne sait pas quelle est l'influence du Saint Esprit. L'Esprit divin agit nécessairement dans l'âme d'une manière qui lui est propre, et, tout en révélant la gloire de Jésus, met l'âme dans une relation toute nouvelle avec *le Père* et notre Seigneur Jésus Christ. Le Seigneur vivant sur la terre ne pouvait pas mettre l'âme dans cette relation. Or la prière en est l'expression intime, et cette nouvelle relation lui prête un caractère tout nouveau. De là ces «soupirs inexprimables» où Celui qui

sonde les coeurs ne trouve pas des formes apprises et enfoncées dans la mémoire, quand même ces formes seraient données par le Seigneur lui-même.

Il trouve la pensée de l'Esprit qui intercède pour nous selon Dieu. Si l'on veut employer l'oraison dominicale comme supplément à l'imperfection de nos propres soupirs (tout en admettant que cela puisse se faire de bonne foi), cela me paraît un mauvais emploi de cette précieuse instruction du Seigneur, que de réciter sans coeur ses paroles pour combler des lacunes qui se trouvent dans nos coeurs. C'est aussi méconnaître les soupirs de l'Esprit.

Mais la difficulté gît en ceci, et seulement en ceci, que nous avons à faire avec des âmes qui, n'étant pas affranchies par le Saint Esprit, ne comprennent pas la pensée de Jésus, ni le fait qu'il pouvait, dans sa tendresse, faire provision pour les disciples qui n'avaient pas encore reçu le Saint Esprit. Cette provision ne pouvait pas leur être applicable *de la même manière* lorsque le Saint Esprit était descendu. Voilà la vraie difficulté. Si ce sont des mondains, on peut très bien leur montrer qu'ils ne peuvent se servir de l'oraison dominicale, qu'ils n'oseraient pas dire, en vérité, qu'ils sont enfants de Dieu, ni désirer et appeler de leurs vœux le règne de Jésus, puisqu'ils ignorent si ce ne serait pas leur ruine éternelle.

On m'a attaqué une fois sur ce sujet; j'ai alors donné des méditations sur l'oraison dominicale, afin d'en expliquer le contenu; dès lors je n'en ai plus entendu parler. Si ce sont des enfants de Dieu, il faut agir tendrement. Peut-être y a-t-il un vrai respect pour les paroles de Jésus, bien qu'il s'y mêle de la superstition? Il faut chercher à les éclairer sur l'affranchissement par le Saint Esprit et sur sa présence en ceux qui se sont soumis à Jésus. Leurs difficultés tomberont sans raisonnement, lorsqu'ils seront affranchis. On aurait beau leur parler du résidu, ils ne savent ce que c'est. Mais ils comprendront bien ce que sont les pensées de Jésus, sa tendresse pour ses disciples encore charnels et ayant besoin d'être menés comme des enfants — Lui-même étant sur la terre pour les conduire sur la terre. Ils comprendront la différence entre cela et l'Esprit qui nous fait savoir que nous sommes en lui, et lui en nous. Sur la terre, je dis: «Qui es aux cieux». Maintenant je l'adore comme étant près de lui, ou bien je m'approche de la croix comme pécheur. Mais je dis plutôt: «Viens, Seigneur Jésus!» que de dire: «Que ton règne vienne», quoique les deux choses soient vraies, «Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel», est bien notre désir, mais cette parole n'exprime pas les besoins d'une âme qui livre le combat avec les malices spirituelles *dans les lieux célestes*, et qui traverse cette terre dans un temps où elle est aliénée de Dieu. Cette âme prend son parti d'être étrangère à ce monde qui a rejeté Jésus; elle trouve son repos dans les délices célestes elles-mêmes, et sa joie à être conforme à Jésus là-haut. Le Saint Esprit développe beaucoup aussi les désirs et les vœux de l'oraison dominicale dans une foule de choses dont il nous donne la connaissance et qui ne sauraient se borner, pour la confiance filiale, à l'oraison dominicale. Si l'on veut cette dernière on devrait n'employer qu'elle, autrement son emploi n'est que pure superstition. Si c'est notre prière, elle est parfaite, elle est toute notre prière et notre seule prière.

C'est ce qui est évident. Si quelqu'un me dit: Tu diras ainsi, car tu ne seras pas entendu pour avoir beaucoup parlé; et que j'ajoute dix fois plus de paroles après ou avant, cela me

paraît une obéissance bien peu réelle. Au reste, examiner le contenu de l'oraison dominicale, et y sonder les pensées de Jésus, est une chose très précieuse.

Lettre de J.N.D. n° 164 – ME 1897 page 258

à MM. Guers, Lhuilier, Empeytaz1 (*)

(*) Cette lettre, adressée par les frères de «l'Eglise du Bourg de Four» aux pasteurs susnommés, a été retrouvée dans les papiers de J.N.D. et est entièrement de sa main.

Automne 1837

Chers frères et pasteurs bien-aimés,

Nous désirons vous assurer, en répondant à l'exposé de principes que vous avez eu la complaisance de nous donner, que nous recevons avec actions de grâces envers notre Dieu et Père, et comme venant de sa bonté, tous les dons qu'il vous a départis. Nous le prions instamment que, selon sa sagesse et cette bonté envers ses enfants sur laquelle nous nous reposons, il fasse croître ces dons de jour en jour. La seule chose que nous ayons à dire à ce sujet, c'est de vous prier même de vaquer davantage à l'exercice de ces dons, comme il est dit en Actes 6: 4: «Persévérer dans la prière et dans le service de la Parole».

Nous croyons que le fardeau de toutes les affaires de l'Eglise qui pèse entièrement sur vous, vous a entravés à cet égard. Et de plus, chers pasteurs, tout en ayant l'assurance entière que vos intentions et désirs ont été bons et que peut-être une coupable négligence de notre part y a contribué, nous croyons que la libre action du Saint Esprit a été gênée dans l'Eglise. Nous ne cherchons point, ce serait empêcher notre propre bonheur, Dieu nous en garde, à mettre des entraves à la libre action du Saint Esprit dans nos pasteurs et par nos pasteurs au milieu de l'Eglise. Mais nous désirons aussi que sa libre action dans l'Eglise ne soit ni empêchée, ni réprimée, ni gênée, mais qu'en tant qu'il s'y manifestera, il règne librement, agissant, soit dans les pasteurs, soit en d'autres frères, selon sa sainte puissance et la sûre parole de notre Dieu.

Que l'Eglise, y compris les pasteurs avec toutes leurs lumières et leurs expériences, agisse dans toutes les affaires qui sont nécessaires à son bien-être, selon leurs dons respectifs. Nous croyons que cela a été empêché, et c'est ce que nous réclamons, et c'est sur ce principe que nous désirons agir dorénavant, et que nous désirons que vous agissiez, afin que l'amour et la confiance, en un mot l'Esprit de notre Dieu, règne et agisse librement au milieu de nous, ses pauvres enfants. Nous ne pensons point nous fier à nous-mêmes ni à l'homme, quel qu'il soit. Nous n'avons de confiance que dans la libre action du Saint Esprit et ayant consulté la sainte Parole, nous croyons que ce que nous disons est selon cette Parole. Donnons donc pleine liberté à l'action du Saint Esprit dans l'Eglise, et tout ira bien, et si la chair agit en qui que ce soit, qu'il soit jugé comme ayant agi dans la chair.

Voilà ce que nous sentons et répondons à votre exposition de principes. Il y a plusieurs questions sur lesquelles nous avons désiré des enseignements scripturaires plus larges et plus suivis, et sur lesquels nous désirons en conséquence approfondir encore plus cette Parole.

C'est dans ce but que nous avons continué nos réunions, afin que, si ces questions devaient être discutées dans l'Eglise, nous soyons plus capables de juger et de prononcer sur elles selon la parole de Dieu. Pour le présent, nous désirons seulement vous communiquer nos désirs sur des choses qui nous semblent tenir à la paix et au bonheur de l'Eglise.

Lettre de J.N.D. n° 165 – ME 1897 page 293

à M. Foulquier

Edimbourg (Ecosse), 6 octobre 1838

(Commencée en septembre)

Très cher frère,

La lettre que j'ai reçue de vous il y a quelques jours m'a poussé à prendre la plume pour vous écrire. Je pensais toujours à le faire, mais j'attendais de recevoir de vos nouvelles, et ainsi je différais de jour en jour l'accomplissement de mon intention. Je suis bien aise d'avoir reçu votre lettre. Notre frère Wigram avait reçu du frère Barbey, évangéliste à Givry, près de Châlons (Saône et Loire), quelques nouvelles de vous tous. C'était peu de chose, mais cela a ranimé le désir de recevoir plus de détails. Votre lettre me donne quelque idée de vos circonstances. Je suis assuré que, quand on se fie entièrement à l'Eternel, on peut se fier à lui pour les moindres détails, même quant à l'arrivée d'une lettre. Il faut qu'il en soit ainsi, car on ne sait guère ce qui agira sur le coeur d'un homme.

Plus je voyage, cher frère, plus je vois qu'une confiance entière dans le Saint Esprit, une dépendance entière de lui, est l'âme et la force des assemblées des enfants de Dieu. J'ai été invité à me rendre ici par un petit fragment d'un troupeau qui s'écroulait faute de ce principe; un troupeau précisément dans l'état où se trouvait ce cher troupeau du Bourg de Four. Que Dieu vous garde de suivre son exemple. Bien des années se sont écoulées depuis que la première séparation a eu lieu ici, mais en repassant cette histoire, la cause de l'ébranlement et de la chute de l'Eglise est clairement manifestée. Un peu d'humiliation et de sagesse en faisant appel à Dieu par des prières, leur aurait épargné la douleur d'une séparation. Il y a eu depuis une nouvelle séparation, laquelle, je crois, était absolument nécessaire à cause des principes de la plupart des membres qui ne voulaient recevoir que des baptistes et niaient entièrement l'action du Saint Esprit, même dans la conversion du pécheur. Mais notre Dieu, bon et fidèle, qui fait constamment sortir le bien du mal, m'a ouvert une porte par ces tristes circonstances. Déjà il y a eu de la bénédiction et un désir ardent de la part de plusieurs de trouver quelque chose de plus spirituel, de plus dévoué, et un renoncement plus complet au monde, «ce siècle mauvais», idée trop peu connue en Ecosse, quoiqu'il y ait une grande profession de religion.

Plusieurs ont reçu la doctrine de l'avènement prochain du Sauveur, quoiqu'il y eût de grandes préventions contre cette doctrine, à cause des erreurs de M. Irving qui était Ecossois. Cette doctrine qu'on avait presque peur d'avouer, excite plus d'attention et de recherches. La doctrine de la puissance et de la présence du Saint Esprit a aussi pénétré les coeurs de

plusieurs, et si on est patient, j'espère que cela produira un germe d'union parmi les chrétiens. Je ne veux pas dire que ces choses pénètrent la masse même des professants, mais il y a un nombre considérable de chrétiens qui y sont intéressés.

On ne doit jamais compter, cher frère, sur les circonstances, mais sur Dieu. Il n'y a pas un endroit où je puisse avoir moins d'espérance qu'ici. Je ne connaissais personne, au milieu d'un peuple qui a une grande confiance en lui-même et pense qu'il possède plus d'esprit que tout le monde. Notre frère E., vous en donnera une idée selon les pensées des Suisses. Néanmoins Dieu m'a ouvert les portes, et il y a eu déjà de la bénédiction. Eh bien! il est le même Dieu pour son Eglise en Suisse et pour vous. Je m'étonne de voir ici le désir d'un peuple froid pour les vérités qui raniment le nouvel homme et suscitent des espérances qui séparent le coeur du monde. Mais le peu de confiance en cet autre Consolateur envoyé au départ du Fils de Dieu pour rendre témoignage à sa gloire, a frappé l'Eglise à mort. On calcule des conséquences au lieu de se lier à Dieu en suivant sa Parole. Il y a des frères ici qui voulaient bien suivre la Parole, mais ne faisaient pas assez de cas du Saint Esprit. C'est le formalisme et une lettre morte pour leurs âmes et pour leur culte.

Eh bien! mon frère, je vous conjure de vous jeter avec une pleine confiance dans les bras de Dieu; il n'y aura pas là défaut d'amour pour ses enfants, et cela donne une confiance et un calme qui nous rendent capables de supporter les difficultés, d'être patients et d'agir en amour, même envers les défauts de nos frères. J'ai un grand désir de vous voir tous, mais, je l'espère, pour participer à vos joies et à votre bonheur, et non pas pour travailler comme pleurant sur vos détresses. J'espère que notre cher M. Guers sera attiré graduellement à se jeter avec toutes ses forces, en pleine confiance, dans l'oeuvre de Dieu au milieu de vous. Il a bien des dons, il aime beaucoup et il a un coeur très affectueux. Cela est accompagné, comme bien souvent (je ne le dis pas à présent comme reproche, mais pour garder qu'on ne soit gêné), cela est accompagné, dis-je, d'un esprit un peu jaloux et soupçonneux, car nous avons tous nos fautes particulières. Les circonstances qui sont arrivées au sein de l'Eglise ont donné l'occasion à ce trait de ressortir. Mais la charité couvre une multitude de péchés et je vous prie, cher frère, en particulier, comme je l'ai dit dans ma lettre à vous tous, de montrer toute confiance en ceux qui agissent comme pasteurs au milieu de vous. Je ne dis rien en ce moment de l'arrangement, ni de la forme de l'Eglise, ni de la manière dont elle a été construite, mais je sais que si quelqu'un travaille pour le Seigneur dans ce monde et même dans l'Eglise, il y a bien des choses qui le gêneront, qui le contristeront, qui auront la tendance d'irriter la chair qui est en nous tous, et qu'on a besoin d'être soulagé et rafraîchi dans l'Esprit. Et hors de Dieu et des consolations directes de sa grâce, il n'y a point de si douce consolation, de si douce joie, que la confiance et l'amour des fidèles, et cela lie les coeurs ensemble, nourrissant cette charité qui est le lien de la perfection. Combien de fois ai-je trouvé mon coeur ranimé par l'affection de mes frères, et Dieu l'a ordonné ainsi. Quand on est plein de la présence de notre bon Sauveur, plein de grâce, on peut surmonter bien des difficultés, parce qu'on est satisfait de son amour, et le coeur n'exige point tant de choses en dehors de celle-là. Je ne dis pas que cela nous fera tolérer le mal; tout au contraire; mais cela nous fera discerner entre les choses

qui sont vraiment contre la conscience, et les choses qui gênent notre esprit ou notre chair. Nous serons rendus plus fermes quant aux premières, et nous supporterons tout, en mortifiant cette chair et en gagnant tout pour nous-mêmes quant à l'éternité.

Vous faites tout cela, cher frère, je puis bien le croire, beaucoup mieux que moi-même qui suis souvent vif et ardent, mais il vaut la peine de nous rappeler à nous tous la vérité de sa Parole et la puissance de sa grâce pour nous restaurer et pour faire luire sa face sur nous. J'ai un tort à vous reprocher, cher frère, c'est de ne m'avoir pas communiqué comment tant de chers frères prospèrent dans leurs âmes, P..., M..., K..., et bien d'autres. Est-ce que le frère D. a pleinement retrouvé la paix? Je désire bien savoir aussi si le jeune homme qui travaille à l'observatoire maintient sa course chrétienne. Son nom m'échappe en ce moment, quoique je me rappelle parfaitement sa figure, sa demeure et tout. Il y en avait aussi un autre qui pensait aller comme missionnaire aux Indes, nommé M., ou quelque chose de semblable. Il était du Jura près d'un petit lac où il y a un troupeau de frères, mais il n'en faisait pas partie. Est-ce qu'il pense encore à travailler dans la vigne du Seigneur?

Priez sans cesse, cher frère; toutes nos forces sont d'en haut. «Demeurez en moi, et moi je demeurerai en vous;» le sarment ne peut point porter de fruit s'il est séparé du cep, mais quelle joie, quelle force pour la conscience, dans le sentiment intime de la présence du Seigneur, dans cette communion dans laquelle il se révèle à nos âmes comme notre bien-aimé qui nous appelle ses frères! Mon frère, même toutes les nuées qui volent autour de nous nous conduisent, après tout, à la certitude qu'il n'y a que force et gloire dans la lumière du soleil de justice. Grâce à Dieu, je reçois de bonnes nouvelles de tous les petits troupeaux. Les frères travaillent davantage pour le Seigneur; leur nombre s'accroît; il y a plus de fidélité. Sans doute, il reste encore bien à désirer parmi nous tous, mais on doit remercier Dieu pour ce qu'il nous accorde dans sa grâce, et nous reconnaissons bien que c'est pure grâce.

Cherchez, cher frère, à garder les liens d'amour; qu'il n'y ait rien qui les rompe. Que l'amour soit conservé à tout prix, sauf à celui de la conscience et de la vérité. Je désire vous rendre visite et je pense toujours à le faire, mais je ne puis absolument en indiquer le moment, parce qu'étant un serviteur de Dieu, j'ai autant que possible à suivre sa volonté de jour en jour. Quand je suis retourné en Angleterre, je ne pensais nullement à visiter l'Ecosse. Maintenant une grande porte m'est ouverte, et déjà une influence s'exerce sur bien des âmes; mais je pense toujours, s'il plaît à Dieu, revoir la Suisse après avoir fait une visite rapide aux assemblées. Londres et l'ouest de l'Angleterre me retiendront probablement un peu de temps, et ce délai me donne encore plus l'espérance de revoir vos faces avec joie. Est-ce que J. demeure toujours à Genève et se porte-t-il bien, ainsi que N.? Saluez-les tous de ma part et M. et le père M. aussi. Saluez Madame Foulquier et votre cher voisin S. et toute sa famille. Que la grâce puissante et douce de notre Dieu soit avec vous tous. Qu'elle soit efficace dans vos murs pour les purifier, pour les réjouir, pour les fortifier contre toutes les tentations de l'Ennemi. Je désire de tout mon cœur que tous les frères sentent pleinement la ruine et les misères de l'Eglise et que ce sentiment se répande partout, mais que vous soyez serrés ensemble par les liens d'une charité forte comme l'Esprit qui la crée.

J'espère visiter bientôt le continent, mais quant au moment je m'attends à Dieu. Vous me pardonnerez une lettre interrompue par des visites et des affaires continuelles. Ayez bon courage, cher frère, et Dieu affermira votre coeur. Saluez bien mes chers frères M. Guers, M. Empeytaz et M. Lhuilier. Je les aime de tout mon coeur, et je leur dois cet amour pour la cordialité et l'amour qu'ils m'ont montré. Oh! que l'Eglise reconnaisse, en étudiant la Parole, et sa propre beauté, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, et sa chute misérable. Qu'au lieu de dire: «Nous sommes livrés à faire toutes ces choses», elle se ranime par la grâce de son Dieu pour retrouver ses premiers pas et les bonnes vieilles routes. Que le vent de notre Dieu souffle, ce vent du nord sur son jardin, et son vent du midi, afin que les parfums des plantes qu'il a plantées soient sentis, et que les drogues aromatiques distillent.

A Dieu, cher frère; je vous recommande, ainsi que tous mes chers frères de Genève, à Dieu et à la parole de sa grâce laquelle peut vous édifier et vous donner un héritage avec tous ceux qui sont sanctifiés.

Votre affectionné frère et serviteur en Jésus Christ notre Seigneur.

Lettre de J.N.D. n° 166 – ME 1897 page 336

à Mr F.

Juillet ou août 1839

... Quant à l'état de l'Eglise de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur, je vous dirai, cher frère: Ayez bon courage, nous ne devons pas être abattus. Je ne dis certes pas, notre bon Dieu le sait, qu'il n'y ait pas sujet à la douleur et à l'humiliation. Il y en a, et je le crois profondément. Que le Seigneur daigne me faire la grâce de le ressentir encore plus profondément tous les jours. Oui, je désire, Seigneur, faible et pauvre que je suis, partager en quelque sorte, ta douleur et tes souffrances. Assurément, nous sommes bien indignes d'un tel sort, mais la grâce peut tout faire. Elle doit bien prendre les choses faibles, cher frère, et elle se sert de nous pour glorifier le nom du Seigneur et avancer son règne.

Mais c'est un devoir, et je le reconnais tel, de s'humilier et d'être plein de douleur en pensant à l'état actuel de l'Eglise. Mais, cher frère, tout en soupirant sur son état, et on peut bien le faire, souvenez-vous que les soupirs de l'Esprit dans nos murs se souviennent toujours que le Chef fidèle de l'Eglise ne quitte pas le timon, quand même l'adversaire soulève les flots pendant que Jésus paraît assoupi. Le Seigneur ne rend jamais la bride aux méchants.

Je trouve, cher frère, que, de ce côté-là, il est très nécessaire de veiller sur la chair, de peur qu'elle n'intervienne dans nos inquiétudes mêmes pour l'Eglise. Le Seigneur est, par sa grâce, dans le même vaisseau que nous; eh bien! le vaisseau n'enfoncera pas. Quel soulagement, quelle consolation!

Devons-nous donc être contents, satisfaits de faire le mal? Nullement, mais nous devons nous reposer avec confiance dans les bras de Son amour. Vous dites, cher frère, que je ne savais pas tout ce qu'il y avait de contraire à la liberté du Saint Esprit au Bourg-de-Four. Sans

doute, il y avait des choses qui gênaient ce saint et puissant conducteur de l'Eglise, mais je croyais que les principes de l'Eglise de Dieu s'y trouvaient et étaient reconnus, autrement je n'aurais pas pu y prendre la cène. J'espère qu'il en est ainsi dans ce moment, et dans ce cas je ferai tout ce que je pourrai pour affermir les frères dans l'amour et pour donner plus de développement aux principes reconnus, ou plutôt pour éviter tout ce qui empêcherait l'action du Conducteur suprême.

Je ne crois pas que les frères du Bourg-de-Four soient parfaits quant aux circonstances, mais je crois qu'ils sont réunis sur les principes parfaits de la Parole, et nous attendons de la bonne main de notre Père les forces pour suivre ces principes selon sa volonté. Je ne crois pas que les églises nationales soient fondées sur les principes de la Parole, ni même chez nous les dissidents.

Je veux donc bien m'entretenir avec eux en particulier comme avec des frères, mais non pas en tant que troupeaux. Je dis tout cela, cher frère, afin que vous ne soyez pas découragé par des difficultés et par des misères et, pendant que je vous le dis, j'ai besoin du même conseil et d'épancher mon âme devant Dieu, afin qu'il la rafraîchisse de la pluie de sa grâce et raffermisse mon coeur chancelant. Je prêche presque tous les soirs ici à une foule de paysans avides de la Parole, ordinairement en plein air. Il y a huit jours aujourd'hui que la pluie est tombée sans relâche pendant que je prêchais. Pas une seule personne n'a bougé. La plupart avait des parapluies, le reste supportait l'averse le mieux possible. La moisson m'arrêtera bientôt. J'ai agi; c'est un peu de travail; mais je ne vois pas qu'un réveil ait lieu dans ces quartiers, par sa grâce. Oh! qu'il y ait des ouvriers pour la moisson de Dieu! Voilà ce qui opprime mon coeur et pèse sur mon esprit. Je sais bien que c'est manque de foi, mais hélas! qu'il y a peu de chrétiens qui veulent se dévouer pleinement au service de Dieu, notre Sauveur! Si je regardais à moi-même et à ce que je vois autour de moi, je serais abattu. Qui es-tu, pour tenir tête à l'ennemi qui vient avec vingt mille?

Ah! cher frère, ce n'est pas de nous-mêmes, par nos forces, par nos conseils, que nous pouvons nous soutenir dans cette guerre, car c'est bien toujours la guerre, je ne le sais que trop. Néanmoins, en haut, quelle tranquillité, quelle paix! De sa part, quels regards constants sur la plus petite de ses brebis! Quelle joie de s'entretenir avec Celui qui, autour de lui, remplit tout d'une tranquillité immuable par sa présence! Me voilà, cher frère, soulagé en vous soulageant. Une partie de mon souci est que je pense toujours vous voir bientôt et, quand j'y pense, tous les besoins de l'Eglise se présentent devant moi et le fardeau commence à se faire sentir. J'ai hésité quelquefois, me demandant si ce voyage n'est pas de ma propre volonté, car je désire ardemment vous voir tous. Maintenant j'ai la conviction que ce sera la volonté de Dieu. S'il le veut, je pourrai donc vous voir bientôt; mais il faut faire tout ce qu'on peut pour pourvoir aux besoins de l'Eglise, en étant un de ses ouvriers, soit petit soit grand. Mais Dieu sait pourvoir à tout, il sait se passer de qui que ce soit, de nous vermisseaux; il sait même se prévaloir de sa grâce en ôtant les instruments. Oh! que nous soyons asservis à sa volonté et conduits de son oeil!

A Dieu, cher frère. Saluez cordialement tous les frères de ma part. Au milieu de bien des travaux, je me souviens d'eux avec un amour sincère et cordial qui renchérit l'espérance de les revoir. Je sais toujours que je leur dois beaucoup d'amour et de reconnaissance pour la manière dont ils m'ont accueilli il y a à peu près deux ans. Combien le temps va vite...

Lettre de J.N.D. n° 167 – ME 1897 page 376

à Mr F.

Lausanne? août 1840

Bien-aimé frère,

... Quant à l'épître aux Corinthiens, j'ai été très intéressé de ce que vous dites, et je crois que vous avez saisi ce que le Saint Esprit nous y présente. Pour ce qui concerne les détails, il n'y avait pas seulement chez eux la sagesse humaine, premier point de mépris du Saint Esprit et, par conséquent, du remplacement de Dieu par l'homme, mais il y avait aussi la corruption pratique, car, en effet, la sagesse de l'homme qui l'exalte, n'empêche nullement sa corruption; l'homme y donne plutôt occasion, car la chair n'est nullement changée. C'étaient là, en effet, les deux grandes plaies du peuple de Corinthe, aussi devons-nous nous tenir sur nos gardes contre nos habitudes de penser et d'agir qui sont tellement une partie de nous-mêmes que nous ne les jugeons pas. Au contraire, sitôt reconnues, nous nous jugeons par elles.

Mais quelle grâce de Dieu, de veiller, malgré toutes ces choses, sur sa pauvre Eglise, si infidèle et bien plus aujourd'hui qu'alors. Ce n'est pas parce qu'il y a du mal; il y en avait alors, mais, bien-aimé frère, nous voyons très clairement en ceci la chute de l'Eglise, que le remède n'y est pas porté, parce que l'Eglise ne subsistant plus comme corps dans l'unité de l'Esprit, l'Esprit n'agit pas selon la constitution du corps pour ranimer les membres et leur rendre la santé.

Toutefois souvenons-nous que Dieu n'est pas changé. Il n'en est pas moins fidèle, pas moins près de ceux qui le craignent, et il suffit à toutes les circonstances, à toutes les phases de son Eglise. Ce n'est pas qu'il restaurera l'Eglise dans ces circonstances, mais qu'il suffit pour les circonstances où elle se trouve. Il faut de la foi, la foi qui se rapporte à Dieu, qui reconnaît (car la foi est la lumière, l'action de la vie de Christ en nous) le véritable état du chrétien, mais qui se rapporte à Dieu pour cet état.

La ruine d'Israël n'a pas empêché la fidélité d'Elie, mais en a été l'occasion, et si Moïse a été fidèle dans la maison au temps de sa gloire, Elie reconnaissait qu'elle était en poussière; triste service, il est vrai, mais reconnu de Dieu. Et l'un et l'autre de ces serviteurs se trouvent ensemble dans la gloire avec Celui qui les avait encouragés et fortifiés, s'entretenant avec lui, le Fidèle des fidèles, de ses souffrances, souffrances qui étaient l'expression de la perfection de la fidélité au milieu de la perfection de la ruine et de la consommation de l'apostasie d'un peuple.

Ayons la foi et nous verrons Dieu, là où nous sommes par sa volonté (je parle de l'état de l'Eglise universelle) et selon sa volonté, et non pas dans un état imaginé par l'homme et qui ne répond nullement au coeur et aux pensées de Dieu.

Certainement, l'Eglise doit être le reflet de la gloire d'un Christ caché, comme la lune qui brille pendant l'absence de l'astre du jour et qui lui doit tout. Hélas! cher frère, par nos péchés, sa lumière est cachée! Ah! cherchons du moins à marcher fidèlement, dans la fidélité individuelle, afin que le Saint Esprit ne soit pas contristé et que nous n'apportions pas notre part de mépris et de déshonneur à ce bon et fidèle Consolateur. Quelle joie n'y a-t-il pas dans l'amour de Dieu lorsque l'Esprit n'est pas contristé! Quelle satisfaction de faire sa volonté, quand nous marchons dans la lumière des chrétiens!...

Celui qui était l'homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur, pouvait dire, malgré cela, comme son meilleur souhait pour son peuple: «Que ma joie soit accomplie en eux», parce que l'amour et la douce communion du Père étaient toujours siens et parce que sa nourriture était de faire la volonté du Père. Cette joie nous appartient en quelque sorte, si nous sommes fidèles, et ce n'est pas seulement la joie d'être sauvé, mais c'est la joie des sauvés par la grâce de Celui qui les a introduits dans la même demeure et leur a donné les mêmes privilèges et la même nature que celles du Fils de Dieu lui-même. Lui-même n'a-t-il pas senti les misères de son peuple? Certes, il les a senties parfaitement, mais cela ne l'a pas éloigné de Dieu.

Ce que vous me dites de l'accomplissement partiel de certaines prophéties, remarque qui s'applique à presque toutes, me semble très vrai. Il y a à cela une cause bien forte pour moi: l'Esprit de vérité les donnait de la sorte. Elles devaient agir sur la conscience et sur les affections de ceux à qui elles peuvent s'adresser, et en même temps instruire les fidèles et l'Eglise des choses qui se rapportent plus directement à l'avènement de Christ, encore futur. Afin d'atteindre ce double but, elles ont dû prendre la forme que vous m'avez signalée. S'il n'y avait point eu d'accomplissement ou du moins d'application partielle et temporaire, il n'y aurait rien eu pour la conscience de ceux auxquels elles étaient adressées. Et sans cette plénitude concernant les choses encore à venir, elles auraient été d'une interprétation particulière et inutile à l'Eglise. Mais maintenant ces accomplissements partiels se perdent pour la plupart dans les grands événements que produira le dénouement de la scène de ce monde.

Lettre de J.N.D. n° 168 – ME 1897 page 396

Ici doit s'intercaler la lettre 151 ([page 357, année 1896, datée de Plymouth 1846](#)), insérée par inadvertance dans notre numéro 18 de l'année dernière.

à Mr F.

Montpellier, 11 février 1848

Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous sympathisons avec vous et avec notre chère soeur dans votre épreuve. Mais les voies de Dieu sont parfaites et toujours dirigées par son

amour. Il est nécessaire que sa sainteté soit maintenue, car il est immuable; mais, envers nous, tout est amour, en sorte que ses voies de sainteté ne sont que l'expression de son amour et des moyens de son accomplissement.

Nous ne pouvons toujours discerner la sagesse de toutes ses voies, mais Dieu les applique toujours directement à nous-mêmes, au brisement de notre volonté, ce qui est en bénédiction évidente, bien que Dieu ait des desseins de grâce et de jugement, et des buts que nous ne connaissons pas. Tout aboutit à la bénédiction, lors même que, chemin faisant, on trouve l'humiliation et l'angoisse.

La défaite devant les murs de Haï et la déception de Gabaon se perdent dans le résultat, quoique ces choses aient lieu comme châtiments. Cependant la confiance dans la force de l'homme a eu des conséquences de moins de durée que la confiance en sa propre sagesse. Israël fut battu devant Haï pour s'être confié en sa force et n'avoir pas pris les précautions nécessaires, tandis que l'admission des Gabaonites sans avoir consulté l'Eternel eut pour conséquence la barbarie de Saül et la mise à mort de sept membres de sa famille.

Dieu peut se tourner pour nous châtier, mais malgré tout cela, il continue toujours sa course de bénédictions. Certes, on est plus heureux de jouir de ses bienfaits, sans se détourner en quoi que ce soit de ses voies.

J'ai pensé aujourd'hui à l'étendue des possessions d'Israël, considérées comme demeure et comme héritage. Comme demeure, ils n'avaient que Canaan; comme héritage, ils avaient jusqu'au fleuve. Le ciel, la Canaan céleste, est déjà notre demeure par l'Esprit, mais, par la puissance du Saint Esprit, Israël aurait dû poser partout son pied jusqu'au fleuve. Ainsi ce monde même sera le domaine des saints (Satan étant lié), lorsqu'ils prendront possession de l'héritage, et les miracles étaient appelés les puissances du monde à venir, parce que, effectivement, on était délivré de la puissance de l'ennemi par ce moyen.

Or Israël n'a possédé que peu de temps (sous David, type de Jésus) toute l'étendue du pays qui lui était offert, pour autant qu'il y portât la plante de son pied. L'Eglise aussi n'a possédé que dans ses beaux jours la puissance qui soumettait à sa domination tout ce qui lui était promis. C'est pourquoi il est plus réjouissant d'avoir son nom écrit dans le ciel que de chasser des démons.

Je reçois à l'instant la nouvelle de la réussite de l'opération. Nous en bénissons Dieu, cher frère; c'est un soulagement de sa bonté. J'espère que ce sera comme un renouvellement de communion et de rapports avec lui. Il a voulu que vous vous soumissiez à cette épreuve; mais la soumission lui est agréable. J'ai le sentiment que ce sera le commencement d'un plus grand, et, dans un certain sens, d'un nouveau bonheur spirituel. Au commencement, vous sentirez le bonheur de votre position, et c'est un bonheur réel. Après, il faut marcher de manière à réaliser la présence de Dieu dans les combats qui appartiennent à cette position; sans cela, il y a tristesse et peine.

Canaan n'était jamais l'Egypte; c'était un progrès évident; mais Haï et Gabaon ont témoigné du manque d'humilité et de dépendance du peuple dans cette position. Les

chrétiens oublient cela quelquefois et s'en prennent à la position, lorsqu'ils devraient s'en prendre à eux-mêmes.

Je crois que ce temps est pour les frères, dans leur petite mesure, un moment de bénédiction et de rafraîchissement. Oh! qu'ils sachent en profiter et se réjouir en tremblant; profiter vraiment de la présence de Dieu qui donne la joie et non pas seulement de la joie que sa présence donne. C'est bien autre chose, car, en se réjouissant seulement, on perd sa force, au lieu de le glorifier. Et cependant nous devrions être joyeux; cela est dû à sa gloire, lorsqu'il nous bénit.

Madame X. aura été assurée de notre satisfaction à apprendre que Dieu l'a fait heureusement passer par cette pénible épreuve. Nous en bénissons Dieu sincèrement. Saluez toute votre maison. Je jouis du sentiment de la présence de Dieu, et cela encourage dans l'oeuvre.

Votre très affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 169 – ME 1897 page 417

à Mr F.

Montpellier, 1848

Bien cher frère,

... Il n'y a pas, il me semble, 'assez de prières chez les frères; ils ne cherchent pas assez des choses positives de la part de Dieu. Ils se fient à la vérité; dans un sens ils ont raison, mais ils ne se fient pas assez à Dieu, ils n'ont guère l'idée que des choses dont ils ont besoin puissent leur être accordées. Je crains cette tendance. Nous avons eu un jour de jeûne et de prières ici, et bien que nous fussions peu nombreux, cette journée a été vraiment bénie. Il est doux de se placer devant le Seigneur; cela amène tant de bénédictions! C'est ce qui manque aussi dans les petites réunions où il n'y a pas beaucoup de secours; elles ne se placent pas assez, avec une foi commune, devant Celui qui aime à les nourrir et qui fait trouver de la pâture aux brebis qu'il mène dehors. Prions qu'il communique beaucoup de cet esprit aux siens. La piété personnelle est aussi une grande chose pour les frères; on est heureux là où il y en a, on est calme, satisfait et jouissant d'un bonheur connu. Il n'y a pas cet appétit morbide qui a besoin de quelque chose qui excite.

Que Dieu donne à ses chers enfants d'être beaucoup dans sa communion...

Je suis bien paisible et tranquille quant aux saints; peut-être seront-ils criblés moralement et dans la proportion dans laquelle ils se caractérisent comme habitants de la terre; mais si l'on garde la parole de la patience de Christ, on sera gardé, la porte restera ouverte, et personne ne la fermera. Dieu ne change pas avec les événements; les événements sont pour le monde, la Parole qui demeure éternellement est pour les saints. Si nous l'avons comprise par la foi, nous n'avons pas à regarder ailleurs; les événements ne la changeront pas. Jusqu'à présent Dieu nous a gardés à travers tout, et n'a pas même permis que notre marche ait été

entravée: que son nom en soit béni! et je me fie à lui pour qu'il nous garde jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus besoin de ce témoignage, et alors, nous aurons quelque chose de bien meilleur, le repos avec lui, le repos que mon âme souhaite ardemment, quoique je sois heureux, très heureux qu'il me soit permis de travailler pour le Seigneur Jésus Christ.

Saluez beaucoup tous les frères et votre famille. Paix vous soit, cher frère, avec la présence de Jésus.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 170 – ME 1897 page 458

à Mr F.

Harlem (Hollande), 31 août 1854

Bien cher frère,

... Dieu m'a ouvert quelques portes ici, en Hollande, où il paraît qu'il veut agir quelque peu parmi les messieurs et les ouvriers. C'est plutôt dans la première classe que j'ai pu m'occuper de son oeuvre; au reste, je ne sais pas le hollandais, de sorte que je ne puis me faire comprendre que de ceux qui parlent français. Nous avons rompu le pain, M. B. et moi, avec une intéressante famille à laquelle M. B. a été en bénédiction et dont le chef est grand ami du roi.

Il a aussi pris la cène, mais sa femme et sa belle-soeur sont passablement au clair. J'ai vu hier M. v. W., à qui notre frère K. a été utile, par la grâce de Dieu. Il est, ainsi que sa femme, plein de joie, et désireux de glorifier le Seigneur. Nous avons eu une réunion nombreuse pour l'endroit. Je vais ce soir à Amsterdam tenir, Dieu voulant, une réunion plus mélangée dans son caractère, car il y aura des personnes qui ne parlent que hollandais. Que Dieu veuille nous aider.

Nos frères d'Elberfeld, dont la frontière touche à la Hollande, sont déjà bénis pour ses habitants.

1^{er} septembre

J'ai eu une bonne réunion hier soir à Amsterdam. J'étais heureux et les auditeurs très attentifs; on m'a prié d'en tenir encore une, ce que j'espère faire lundi.

Quant à Apocalypse 13: 5, je ne pense pas que ce soit «faire la guerre». C'est une question de ce qu'on doit lire dans le grec, et non pas une question de traduction. Il n'y a guère d'autorités pour «faire la guerre». Aucune édition de quelque autorité ne lit ainsi. Du reste, je ne crois pas que l'empire romain fédéral soit déjà formé, et que la seconde Bête paraisse déjà en Judée, ainsi que je le pense; mais je crois que ce qui a lieu prépare les choses, et que Gog et l'empire d'Occident se détachent du fond de la scène et se groupent.

Je ne doute pas que, en Apocalypse 4, le Seigneur n'ait abandonné le sanctuaire, c'est-à-dire celui d'ici-bas. On y voit Dieu en haut, et agissant pour l'introduction du premier-né dans le monde. Mais la patience de Dieu est longue, fruit glorieux de son amour, et le Saint Esprit n'abandonne pas l'Eglise, aussi longtemps qu'il y a une âme à bénir ou un pécheur à appeler à sa connaissance, pour faire partie du corps. Il faut se souvenir que l'Eglise proprement dite monte elle-même, quand le Saint Esprit (en tant que demeurant en elle) quitte cette scène, ce qui fait une différence remarquable d'avec l'abandon du sanctuaire d'ici-bas de la part de Dieu.

Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'Eglise elle-même monte en haut, le Saint Esprit ne monte pas non plus. Il peut se retirer toujours davantage dans les limites du vrai corps de Christ sur la terre, en retirant, d'une manière actuelle, ses membres du milieu de l'église professante, mais il reste ici-bas, jusqu'à ce que l'Eglise elle-même s'en aille. C'est dans cette oeuvre de séparation qu'il se montre si peu de puissance, seulement, encore ici, Dieu manifeste sa grâce en agissant malgré notre faiblesse et là où notre peu de force nous empêche d'arriver.

Prions-le, afin que nous sachions mieux répondre à tant de bonté et entretenir les consciences et les coeurs de tant de personnes qui, quoique converties, marchent dans l'ignorance de ce que c'est que l'Eglise. Je sens cela comme vous, et cela profondément, je le crois, malgré les bénédictions réelles pour lesquelles nous devons lui rendre de constantes actions de grâces.

Je crois que Dieu agit dans ce pays, que son nom en soit béni! Saluez affectueusement les frères. J'espère, si Dieu me l'accorde, les voir avant longtemps. Saluez Madame F., et Suzanne, et Madame S. Votre bonne soeur jouit, Dieu en soit béni, du repos que nous attendons, soit ainsi, soit par la venue de notre précieux Jésus. Elle n'est plus là pour nous saluer... tout cela aide à porter nos pensées en avant et plus haut. Grâce vous soit, cher frère, la paix de Jésus et de notre Dieu.

Votre tout affectionné.

Réflexions pratiques sur le livre des Proverbes

ME 1897 page 41

Introduction

Le livre des Proverbes a trait directement au gouvernement de Dieu sur la terre, plus entièrement même que les Psaumes, parce qu'il est moins prophétique. La prophétie, qui se rapporte à Christ et au résidu, considère nécessairement le fait que le Seigneur a été rejeté de la terre, et plusieurs avec lui. C'est pourquoi elle jette, bien qu'obscurément, une certaine lumière sur ce qui est au-delà de ce monde, ne fût-ce qu'en nous parlant de la résurrection et de la résurrection de Christ, et de sa séance à la droite de Dieu. Les Proverbes n'abordent pas ces sujets-là. Ils nous apprennent quel est en pratique le sentier de l'homme ici-bas, lorsqu'il est guidé par l'intelligence morale que lui donnent la crainte de Dieu et la parole divine, et font connaître ce que la vraie sagesse lui enseigne. Mais ce livre nous montre que cette sagesse est de Dieu, et ne peut se trouver réellement en dehors de lui, et ainsi, bien qu'obscurément, il nous conduit à Celui qui est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu.

Le corps du livre consiste en détails se rapportant à la vie pratique. Les neuf premiers chapitres posent plutôt des principes généraux, et exposent les caractères du mal à éviter. La propre volonté est placée en contraste avec la sagesse. De là vient que le commencement ou le principe de la sagesse en nous est la crainte de Dieu. Dans les Proverbes, nous avons plus spécialement la crainte de l'Eternel, parce que c'est le nom que Dieu prend dans son alliance avec Israël, et que ce nom doit gouverner cette crainte et être en elle un autre élément. Mais la répression de notre volonté suppose nécessairement la volonté d'un autre. Or Dieu est la seule juste et vraie source de toute obligation, car il est souverain, et a le droit de vouloir. Il a établi des relations et créé des devoirs, et l'homme a acquis la connaissance du bien et du mal; mais ces choses ne peuvent être conservées clairement et fermement dans l'âme qu'en les rapportant à Dieu. En effet, le premier des devoirs est envers Dieu; regarder uniquement à lui garde l'oeil simple et dégagé du moi quant aux autres devoirs à accomplir. Car outre la propre volonté et la licence en elle-même, c'est-à-dire l'absence de frein, l'existence de l'esprit d'indépendance et, par là, la séparation d'avec Dieu, a produit en nous des désirs pour les autres choses. Il nous faut un objet; or, nous avons laissé Dieu et nous ne nous suffisons point à nous-mêmes; de là viennent, de la chair et de l'esprit, les convoitises pour les autres choses. Pour être satisfaits, ces convoitises et ces désirs du coeur, joints à la puissance de Satan, ont élevé un système immense et compliqué — le monde — et nous avons besoin, pour le traverser, d'être guidés et enseignés. Il nous est nécessaire, au milieu du monde, de connaître la volonté de Dieu; il nous faut la sagesse dans son application aux détails de notre vie.

Pour le chrétien, suivre Christ, être imitateur de Dieu, est le point capital; cependant il doit aussi marcher «soigneusement, non pas comme étant dépourvu de sagesse, mais comme

étant sage, comprenant quelle est la volonté du Seigneur». Le christianisme va plus haut que les Proverbes, car il fait agir selon des motifs divins qu'il donne. Dans les Proverbes, on trouve l'expérience, mais c'est celle de quelqu'un qui juge selon la crainte de Dieu; or cette expérience-là est d'une grande utilité. Comme nous le savons, Salomon a demandé et obtenu cette sagesse, et, dans ce livre, il nous donne l'expérience qui en résulte.

On trouve plusieurs mots employés en rapport avec l'objet du livre. D'abord, «la sagesse» soit en pratique, soit en expérience; c'est aussi le mot pour caractériser l'homme habile. Il désigne les sages de Babylone, et est toujours employé quand il s'agit de la sagesse que Dieu donna à Daniel. Ensuite, nous avons le mot qui signifie «instruction», avertissement, avis, et quelquefois aussi châtement ou correction. Puis il y a le «discernement». En rapport avec l'homme simple ou dépourvu de sens, susceptible d'être mené par n'importe qui, nous trouvons l'expression «prudence». Pour ceux qui sont jeunes, il y a «*la connaissance*», puis «*la réflexion*», ce qui rappelle les choses à l'esprit pour les considérer. Enfin l'on trouve «les paroles», les plans et les conseils «des sages». L'«instruction» a pour objet la sagesse ou une conduite sage, «la justice», le juste jugement et la droiture. Outre cela, nous avons encore «*la science*». Le sage croîtra en science; mais c'est une chose à atteindre: le sage y atteindra, et l'intelligent acquerra du sens pour comprendre et interpréter les paroles obscures et les proverbes en lesquels la sagesse est renfermée.

Tels sont les objets proposés dans les Proverbes; non point pour y arriver par l'habileté de l'homme, mais en commençant par la crainte de l'Eternel et en croissant ainsi en discernement. Il est toujours nécessaire de ne pas être «comme dépourvus de sagesse, mais comme étant sages». Un vrai chrétien peut, par manque de prudence, faire quelque chose qui le placera toute sa vie dans des difficultés, et dans ce cas, tout en ayant été vraiment sincère, il y aura eu sans doute de sa part manque de soin et insouciance. Mais le christianisme me semble avoir un caractère de sagesse particulier, indiqué par ces paroles: «simples quant au mal, sages quant au bien». Le chrétien suit Christ en lui obéissant, et c'est le sentier de la sagesse où il a la lumière de la vie. Il est tellement gouverné par des motifs, Christ étant tout pour lui, que son chemin est simple: «Tout son corps est plein de lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse». Cette sorte de sagesse diffère un peu de celle qui est proposée dans les Proverbes, bien qu'elle aussi nous rende sages dans notre conduite. C'est de la sagesse, mais plus simple, parce que l'on est davantage gouverné par des motifs et que l'on suit Christ.

Chapitre 1

Je vais maintenant m'occuper de la sagesse, telle que nous la trouvons développée dans les premiers chapitres du livre. La première chose est la connaissance de la sagesse et de l'instruction. Tel est partout l'objet général du livre — c'est-à-dire l'expérience d'un homme sage, d'un homme corrigé et discipliné, dans les choses où il en avait besoin, dépouillé de volonté propre sous toutes ses formes; la sagesse concernant plutôt ce qui est extérieur, et l'instruction s'appliquant à ce qui est intérieur. A cela s'ajoute le discernement des choses qui diffèrent; «discerner les paroles d'intelligence», c'est avoir un esprit judicieux relativement

aux choses qui passent devant nous; un esprit qui en fait la différence, et particulièrement dans les choses qui sont dites.

Le passage suivant élargit la pensée; il présente l'objet et le caractère de l'enseignement que la sagesse renferme, là où il doit être donné. La sagesse, l'instruction et le discernement étaient, dans les Proverbes de Salomon, le but proposé. Mais quel caractère ces choses revêtaient-elles si quelqu'un les recevait? C'était la bonne conduite ou conduite sage, la justice, le jugement juste et la droiture. Les simples et les jeunes gens sont ensuite placés devant nous. Les Proverbes devaient les rendre intelligents et attentifs à ce qui se passe, afin de savoir où ils en sont, comment agir au milieu des choses qui se présentent, de manière à ne pas se laisser égarer, et ainsi être capables de traverser le monde sans être trompés par lui.

Nous avons donc dans ces versets le résumé de la sagesse et de l'instruction. Ce n'est pas un simple système complet, mais nous y apprenons les choses qui doivent nous caractériser au besoin et faire partie de nous-mêmes.

Un dernier point est mentionné ici — accessoire quant au reste, et qui, bien que d'un caractère moral, est plus pour la jouissance intellectuelle, que les obligations de la sagesse. C'est la capacité de découvrir le sens des énigmes et des paroles obscures qui revêtent la vérité morale d'une forme qui lui donne du piquant et de la puissance, et la cache sous un dehors qui, lorsqu'on l'a pénétré, donne un aspect particulier à la relation dans laquelle elle se trouve avec la sagesse, fait saisir plus profondément et d'une manière plus intime la vérité, et la présente avec une vivacité plus grande. En voici un exemple simple: «L'épine dit au cèdre du Liban: Donne ta fille pour femme à mon fils; mais une bête des champs du Liban a passé et a foulé aux pieds l'épine» (2 Rois 14: 9). Comment rendre d'une manière plus frappante la faiblesse du roi de Juda! Les proverbes et les paroles obscures, les énigmes et les paraboles, rentrent tous dans cette classe. L'intelligence spirituelle est souvent nécessaire pour en saisir l'application.

Là se termine la préface. Salomon maintenant entre dans son sujet. «La crainte de l'Eternel est le commencement de la connaissance», — non de la sagesse, mais de la connaissance: parole d'un grand poids. Toute vraie connaissance, toute connaissance morale commence en donnant à Dieu la place qui lui appartient. Sans cela rien de juste ni de vrai, car laisser Dieu en dehors falsifie la position et la relation de toutes choses. Je puis connaître les faits physiques et ce que l'on nomme les lois de la nature (c'est-à-dire des abstractions tirées des faits qui se reproduisent uniformément dans les mêmes circonstances), mais c'est tout, sans la vraie connaissance. Il est vrai qu'il y a des relations établies, telles que celles entre parents et enfants, entre mari et femme, et d'autres qui ont pris naissance depuis que l'homme est déchu; mais le bien et le mal se rapportent à chacune des relations à sa place. Et non seulement la crainte de Dieu est un motif qui maintient leur autorité dans le cœur, mais si je laisse Dieu en dehors, il manque à ces relations ce qui les a instituées et leur donne leur autorité. Dans un cintre, chaque pierre a sa place assignée, mais aucune ne peut la garder, si la clef de voûte manque.

Outre cela, la crainte de Dieu met de côté la volonté. L'action qu'elle a sur l'autorité naturelle constituée, ou même sur les obligations mutuelles, est évidente. De plus, je ne puis pas même connaître pleinement les choses physiques sans la crainte de Dieu, parce que la notion de cause s'introduit nécessairement dans cet ordre de faits; et combien la crainte de Dieu, du Créateur, touche ce point, est trop évident pour que je m'y arrête. La principale théorie de l'antiquité, presque universellement reçue (et en pratique, on peut dire universellement), était qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir de création.

La seule exception à ce système, pour autant que je sache, était celui qui admet la production par une monade inconnue d'une cause bonne et d'une mauvaise. Telle était la croyance des Bactriens et des Perses, la doctrine de Zoroastre. D'autres cherchaient à résoudre la difficulté que présente le problème de l'existence des choses, par le système des émanations. Il était impossible, suivant eux, que le Dieu suprême, la monade, eût affaire avec la matière. Plusieurs, et ils étaient nombreux, avaient donc recours aux éons, êtres émanés ou produits par la monade primitive, et qui en produisaient d'autres à leur tour; d'autres admettaient comme intermédiaires des êtres qu'ils nommaient démons, c'était quelque chose d'analogue aux Férouers (esprits des hommes purs) de Zoroastre. Pour les Platoniciens, l'intermédiaire entre l'Etre suprême et la matière était le Logos (le Verbe). Mais ce n'est pas tout ce qu'il y avait dans ces systèmes d'invention humaine. La monade seule existait réellement. Quand elle sommeillait, rien d'autre n'était; s'éveillait-elle, les créatures apparaissaient, mais tout, en dehors de la monade, était Maïa ou illusion, une vaine apparence; quand elle dormait de nouveau, elles disparaissaient. La vraie philosophie consistait à découvrir cela, à en avoir fini avec la création, et à être absorbé dans l'esprit universel, dans l'esprit divin seul existant. Il pouvait y avoir des modifications de ces théories, car des centaines de millions d'hommes croyaient et croient que la matière est éternelle, et que la vraie philosophie ou la vraie connaissance consiste à être délivré de la matière et d'arriver au Nirvana, c'est-à-dire à être éteint, comme une lampe qui a fini de brûler.

Est-ce là la connaissance? L'esprit est sans doute bien au-dessus de la matière; mais Dieu n'était ni connu, ni craint. Il y avait peut-être des dieux, mais ce n'était pas Dieu, et ces dieux étaient des créatures temporaires, semblables aux hommes, et plus que semblables à eux par leurs passions et leurs vices, mais il n'y avait là aucune vraie connaissance. La délivrance était dans la connaissance que toutes choses n'étaient rien. Quelques-uns auraient voulu faire un Bouddha au-dessus de Dieu, d'autres absorber l'homme en Dieu, tout le reste périssait ou plutôt disparaissait, car, en réalité, pour eux, il n'y avait rien à faire périr. N'y a-t-il maintenant rien de semblable à ces vaines spéculations, là où n'existe point la crainte de Dieu? Que dirons-nous des théories modernes sur le développement des espèces, qui voudraient nous persuader que tous les animaux proviennent d'un mollusque à peine reconnaissable aux traces qu'il a laissées dans quelques couches inférieures des terrains silurien et cambrien, ou, suivant un système plus récent, de quelque autre analogue, comme un polype ou un grapholite, et qui font, d'un pingouin ou d'un singe, l'ancêtre présumé de l'homme? Tel est le système sérieusement proposé par quelques incrédules, tandis que d'autres, également

incrédules, le combattent par des spéculations différentes, qui reconnaissent les espèces définies et permanentes.

Est-ce là la connaissance? Non. Raisonner sur des faits sans y introduire Dieu, même dans ce qui est la sphère légitime de la science expérimentale, laisse l'homme livré aux égarements de son esprit, qui ne saura et ne pourra jamais connaître la création sans la connaissance du Créateur, c'est-à-dire sans la foi qui comprend que les mondes ont été formés par la parole de Dieu, et que les choses qui se voient n'ont pas été faites de choses qui paraissent. Si nous considérons les choses morales et cette partie de la philosophie qui s'en occupe, il est évident qu'il ne saurait y avoir de vraie connaissance dans ce domaine sans la crainte de Dieu, car alors on entre dans la sphère des relations et des obligations, et comment verra-t-on juste, si on laisse dehors la première et principale de ces obligations? L'esprit de l'homme ne peut trouver en lui-même ce qui lui suffit. De fait, il a des aspirations, des désirs, et la pensée d'un être au-dessus de nous, d'une puissance en dehors de notre portée; la pensée de la bonté, du bien et du mal, d'une fin de notre être, de ce qui n'est point apparent. Si l'esprit ne peut se suffire à lui-même, se tournera-t-il vers ce qui est au-dessous de lui, vers les choses sensibles, et se contentera-t-il simplement d'exercer ses facultés dans ce domaine? S'il se tourne vers ce qui est au-dessus, les questions surgissent. Qu'est-ce que Dieu? Quelles sont mes relations avec lui? Comment commencent-elles, et où finissent-elles? Auront-elles une fin? Il faut, pour être en repos, que je connaisse Dieu. Dieu doit avoir sa place. Or mettre Dieu à sa vraie place, c'est la crainte de Dieu, qui est le vrai commencement de toute connaissance.

Mais ce n'est pas la crainte de Dieu que nous trouvons ici; c'est la crainte de l'*Eternel*, c'est-à-dire qu'il y avait une relation connue de l'homme avec Dieu, et c'est vivre dans cette relation, en donnant, par exemple, à Dieu sa vraie place dans notre esprit et notre conscience, comme nous trouvons dans cette relation révélée. Des personnes inconsidérées, courant follement selon leur propre volonté, méprisent la sagesse et l'instruction, l'expérience et le jugement d'un esprit mûr et expérimenté, ou ne tiennent pas compte de l'avertissement et de la discipline qui s'appliquent à ce qui n'est pas tel. Mais il y a un principe subordonné à la crainte de l'Eternel; c'est la soumission dans ces relations où il a établi, en premier lieu et d'une manière immédiate, l'autorité au-dessus des mouvements de la nature de l'homme — je veux dire l'autorité du père et de la mère. C'est la première obligation originelle; la volonté est placée dans la sujétion, et l'honneur à rendre, le devoir et le respect sont introduits. Les parents sont à l'entrée du sentier de l'enfant, en contraste avec sa propre volonté. Ce n'est pas une loi qui va à l'encontre de sa volonté pour la briser (à moins qu'il ne soit volontaire), mais ils sont là pour l'instruire, le former, le guider, toutefois avec autorité, et cependant honorés et respectés par l'enfant comme tenant la place de Dieu, et avec des affections qui produisent le bon vouloir au lieu de la propre volonté, mais c'est toujours l'autorité. Par conséquent, nous trouvons ici l'instruction, et pour guider, l'avertissement avec la discipline, et même le châtement. Le fils ne doit donc pas abandonner les préceptes et les admonitions de sa mère, ces premières influences qui, de bonne heure, inclinent l'esprit vers le bien. C'est un principe d'une profonde importance. Cette relation entre parents et enfants n'est pas,

comme le mariage, instituée la première de toutes. L'autorité est à sa base, mais l'autorité dans une relation d'affection; elle est ce qui, dès le commencement, forme et façonne, aussi bien qu'elle contrôle le caractère. Le nom de Père est celui que Dieu prend dans la plus haute expression de sa grâce envers nous. Ce n'est pas un législateur, mais une autorité dont la parole fait loi, lorsqu'il y a une question entre elle et notre propre volonté.

Cela termine le côté positif, le développement du bien, qui forme l'introduction des Proverbes. Ensuite vient le côté du mal: «Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, n'y acquiesce pas». Le mal est dans le monde, la séduction qui sollicite au péché en présentant ce qui attire le cœur. Ce que nous voyons ici en premier lieu est le désir de la richesse, et la ruse et la violence mises en oeuvre pour l'obtenir. La corruption et la violence sont les deux caractères du péché et les fruits de la propre volonté dans un monde déchu. Ici, l'homme n'est pas envisagé comme perdu et pécheur dans sa nature; il est sous des influences. Il est de ce monde et dans ce monde. Il est dans le monde, mais là il y a un chemin de la sagesse. Les premières influences sont supposées être celles vraiment saines du père et de la mère, et la crainte de l'Éternel. «Elève le jeune garçon selon la voie où il doit marcher, et lorsqu'il sera vieux, il ne s'en détournera pas»; tel est le langage de la sagesse. Les jeunes gens sont envisagés ici, comme nous les voyons chaque jour, croissant et sortant peu à peu hors des influences et de l'abri de la demeure de leur jeunesse — comme il est dit de la femme corrompue «qui abandonne le guide de sa jeunesse». Nous n'avons pas ici la lumière que jette l'Évangile sur la nature et l'état de l'homme, mais le sentier de l'homme, tel que celui-ci est élevé dans ce monde, et quelle y est la voie de la sagesse. C'est pourquoi la séduction des pécheurs est présentée, après qu'il a été parlé de l'influence du père et de la mère. Il y a les influences du bien et du mal dans le monde où nous sommes; le chemin de la sagesse et celui de la folie. Salomon commence en montrant le fils sous l'influence saine et divinement ordonnée du père; puis il parle de la violence amenée par le désir de la prospérité dans ce monde. Mais en tendant des embûches pour verser le sang, les pécheurs tendent des embûches contre eux-mêmes, contre leurs propres âmes. Avec cet avertissement et la connaissance qui en résulte, le filet est étendu en vain devant les yeux de l'oiseau. Tel est l'effet de la vraie instruction. Et cela conduit à l'avertissement lui-même propre à être entendu de tous — savoir que le filet est étendu.

La sagesse parle à haute voix et avec l'autorité de Dieu: «Elle fait retentir sa voix sur les places», principe important pour ce qui regarde les résultats du péché. Nous avons vu les soins des parents pour les jeunes gens afin de les préserver du mal, mais dans les voies de Dieu, il y a un autre témoignage: c'est l'avertissement et l'appel publics aux pécheurs que la sagesse fait entendre parmi eux: «La sagesse crie au dehors; elle fait retentir sa voix sur les places», là où il y a un concours de gens. Elle s'adresse aux simples et aux moqueurs, à ceux qui sont coupables mais trompés, ainsi qu'aux adversaires déclarés et outrageux; elle les appelle à se ranger à sa répréhension, et, dans ce cas, elle fera couler vers eux la pleine effusion de l'enseignement de l'esprit, et leur fera connaître les paroles de Dieu. Ce n'est pas ici l'effusion

du Saint Esprit en eux — chose entièrement différente; mais l'esprit de sagesse était là pour eux, ainsi que les paroles de la sagesse pour les enseigner et les édifier.

L'expression est remarquable. On a là l'Esprit et la parole, bien que le premier soit pris dans le sens de l'expression de la vérité pour la bénédiction; il coule pour eux. En Luc 7, le Seigneur fait entendre ses plaintes, là où cependant la sagesse, dans toutes ses voies, était justifiée par tous ses enfants. Mais c'était en vain, de même qu'ici. C'est pourquoi, au jour du jugement et de la désolation, ceux qui n'ont pas voulu écouter, crieront, mais il n'y aura pas de réponse. Ils pourront craindre le jugement, mais il n'y avait en eux ni amour de la vérité, ni soumission à la vérité, aussi ils mangeront le fruit de leur propre voie. L'aise, et la prospérité, et l'insouciance dans lesquelles ils ont vécu, seront leur ruine. Le passage ne va pas au-delà du jugement, mais du jugement final de Dieu, dans ce monde. La paix, au contraire, sera la portion de ceux qui prêtent l'oreille à la sagesse. Remarquons de plus qu'il n'y a aucune allusion à la grâce, ni à sa puissance pour renouveler ou vivifier. C'est l'homme dans ce monde, sous sa responsabilité, et traité comme tel.

Chapitre 2

Ce chapitre nous conduit plus loin. Il nous place plus spécialement sur le terrain du *fi*ls, de l'âme soumise et obéissante qui reçoit les paroles de conseil, et qui cache et garde en elle-même les commandements qui lui sont donnés, de sorte qu'elle incline une oreille attentive à la sagesse, et que le cœur s'applique à l'intelligence. S'il y a davantage, si l'on cherche l'intelligence comme étant d'une valeur inestimable, comme des trésors cachés, si on la cherche d'une manière avouée et publique, le résultat sera que l'on comprendra la crainte de l'Eternel et que l'on arrivera à la connaissance de Dieu.

Nous n'avons donc pas ici, comme au chapitre premier, un appel adressé aux hommes par la sagesse; mais c'est le cœur lui-même qui cherche la vraie sagesse comme son trésor et sa portion, et qui ainsi obtient l'intelligence de sa relation avec l'Eternel, et la connaissance de Dieu. «Car l'Eternel donne la sagesse». On ne l'acquiert pas par la simple intelligence humaine; ce n'est point par elle que je deviendrai plus sage; l'Eternel est Celui qui me *donne* la vraie sagesse. C'est ce qu'il a dit, c'est sa Parole qui donne la vraie connaissance et l'intelligence; celui qui les cherche ne manquera pas de les trouver.

Il y a plus. L'Eternel a mis en réserve pour l'homme droit des trésors de sagesse — ses propres conseils. C'est dans sa Parole que se trouvent ces trésors de sagesse et de connaissance pour ceux qui marchent droitement. De plus, il est leur bouclier et les abrite dans leur marche. Il veille ainsi sur sa propre voie qui est la leur. C'est un chemin sur lequel s'étend la protection divine. Il garde et protège les sentiers de juste jugement, quand les hommes y marchent dans sa crainte, et il préserve la voie de ses saints, car elle est la sienne, ainsi que Moïse le disait: «Montre-moi ton chemin», et alors l'Eternel devait aller avec lui. Quelle immense bénédiction! Nous pouvons être dans un désert où il n'y a point de chemin apparent pour l'homme, mais nous y avons le chemin de Dieu, tracé par sa propre présence. «Quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles». Sa parole est: «Suis-moi». Et

encore: «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive». Et alors, de même qu'ainsi Moïse vit pratiquement qu'il avait trouvé grâce aux yeux de Dieu, de même il est dit ici: «Alors tu discerneras la justice et le juste jugement et la droiture, toute bonne voie». Marcher droitement, c'est marcher d'une manière conséquente et dans la foi à ce que nous connaissons de Dieu. C'est ainsi qu'il est dit à Abraham et à Israël: «Sois parfait» (Genèse 17: 1; Deutéronome 18: 13). Ici, c'est à proprement parler de droiture qu'il s'agit. En marchant dans le sentier de Dieu devant lui, on a le discernement spirituel et toujours croissant de ce qui est bon et droit. C'est le côté positif, mais il y a en outre la manière dont on y est gardé du mal.

Lorsque la sagesse entre dans le coeur, lorsqu'elle forme ainsi l'esprit et les pensées, et que les désirs sont façonnés selon elle, et que cette connaissance est agréable à l'âme, alors vient la réflexion qui préserve du mal dont nous sommes entourés et des pièges placés devant nous. Elle sera là comme une sentinelle vigilante, et l'intelligence veillera aussi sur toi et te gardera, surveillant et gardant le sentier, comme nous l'avons vu précédemment.

Il y a ici deux choses dont on est gardé: la méchanceté et la corruption. Il n'est pas question d'être entraînés à se joindre aux hommes violents pour acquérir des richesses; ce dont nous avons à être gardés n'est pas non plus le mal qui nous serait fait par des hommes méchants; ici, la sagesse et le sentiment de ce qui est droit — ce à quoi nous conduit la crainte de Dieu — nous gardent de nous engager dans le mauvais chemin, celui de l'homme pervers. La méchanceté est trompeuse et cherche à séduire! Nous sommes enclins à nous endurcir par la séduction du péché (Hébreux 3: 13). Nous avons besoin de marcher avec circonspection, non pas comme dépourvus de sagesse, mais comme étant sages — sages à l'égard de ce qui est bon (Romains 16: 19).

Un coeur qui marche dans la crainte de Dieu et que cette crainte retient, un coeur revêtu d'humilité (l'opposé de l'orgueil) est guidé de manière à porter un jugement juste sur les hommes et les circonstances, et à voir le chemin de Dieu au milieu du concours de choses propres en apparence à égarer. L'âme connaît ainsi son propre chemin et n'a qu'à le suivre, toutefois dans la dépendance de Dieu. C'est donc de la voie de l'homme pervers qu'ici l'âme est gardée. Les serviteurs de l'Eternel sont supposés avoir, jusqu'à un certain degré, un sentier de droiture; la conscience naturelle aussi en a un: l'homme pervers l'a abandonné.

L'autre caractère du mal dont nous préserve la réflexion produite par la sagesse, est «la femme étrangère», les pièges et les attractions de la corruption. Telles sont les deux formes du mal: la méchanceté et même la violence et l'injustice, c'est-à-dire l'abandon de la loi et la recherche de la satisfaction des convoitises par la violence et la corruption. Il en fut ainsi avant le déluge; il en sera de même aux derniers jours où la bête et le faux prophète représentent ces deux principes.

«La femme étrangère» s'est écartée des deux principes salutaires que nous avons considérés, savoir la crainte de Dieu selon la révélation qu'il a donnée de lui-même, et

l'administration des soins qui donnent autorité sur les premières pensées de l'homme, et, par conséquent, une place à de saintes affections et à la soumission.

«Elle abandonne le guide de sa jeunesse, et a oublié l'alliance de son Dieu». Ici, tous sont supposés avoir eu affaire avec Dieu dans une relation connue, avoir été élevés dans ses voies, et être dans l'alliance du peuple de Dieu. Ainsi que je l'ai dit, ce n'est ni la nature, ni la grâce qui sont envisagées dans ce livre, mais les voies d'un peuple placé sous une alliance et sous la loi.

Les chemins de «la femme étrangère» conduisent à la mort. Le langage ici est plus fort que lorsqu'il s'agissait des ravisseurs du bien d'autrui, ou des hommes pervers, dans le passage qui précède. Leur méchanceté était grande, mais le chemin de «la femme étrangère» est celui de la mort. C'est la corruption et la destruction du coeur et de la conscience. Sous son influence, les vraies affections disparaissent et se changent en convoitises, la propre volonté cherche uniquement et pleinement à se satisfaire, là où il n'y a point d'affection, au lieu d'avoir en dehors de nous, dans quelque relation que ce soit, un objet que nous aimions et estimions. C'est le «moi» sous sa forme la plus vile et la plus absolue. Toujours, à travers tout, jusqu'à Babylone, sa dernière forme, «la femme étrangère», a contre elle le jugement de Dieu, et la ruine de l'homme est écrite sur son front pour ceux qui savent le lire.

Les deux premiers chapitres des Proverbes complètent, comme une sorte de préface, l'exposition du sujet — la vraie sagesse qui garde l'homme des différentes formes du mal dans ce monde, de ce que le péché y a introduit. Les derniers versets du second chapitre font voir que tout se rapporte au gouvernement de Dieu dans le monde, et suppose une relation avec Dieu connu comme l'Eternel en Israël — il n'y est point question de la nouvelle nature.

Chapitre 3

Les chapitres trois et quatre, bien que renfermant aussi des avertissements, nous apprennent, plus que les deux précédents, ce qu'est la sagesse, et quel jugement elle porte sur tout ce qui nous entoure. Remarquons, en premier lieu, que la soumission et l'obéissance sont d'abord ce qui caractérise le sentier de la sagesse; et ensuite, que l'on est guidé par elle comme étant dans une relation connue. «*Mon fils*», est-il dit, «n'oublie pas mon enseignement, et que ton coeur garde mes commandements».

Mais ensuite, nous voyons le jeune homme, auparavant conduit comme un enfant, placé maintenant de manière à ce que ses propres principes soient mis à l'épreuve, et que ce qui le gouverne intérieurement vienne en lumière. Il est encore docile à ce qu'il a appris et jusque-là dans la soumission; mais il s'agit actuellement de son propre caractère moral. Il a à se confier en Dieu intérieurement; il n'est plus sous l'abri du toit et de l'autorité paternels. Hélas! combien souvent l'on voit à ce moment le jeune homme s'écarter du chemin de la sagesse, et les belles espérances, les fleurs charmantes qui promettaient tant, se changer en fruits amers! C'est chose bien triste de contempler tant de jeunes gens, en qui le Seigneur aurait pris plaisir, suivre le chemin de leur propre volonté et les voies d'un monde corrompu, déchu et dégradé.

C'est de ces dangers que les exhortations qui suivent cherchent à garantir l'esprit qui commence à être livré à sa propre responsabilité. La juste déférence due aux premières influences divinement établies, doit être maintenue dans l'âme. Et je ferai remarquer à ce propos que quelque fâcheux exemple et quelque mauvaise direction qui aient été donnés à la vie, les pires parents désirent cependant que leur fils soit vertueux; et, d'un autre côté, que la déférence envers père et mère restera comme un point lumineux chez le plus déréglé des fils, et sera dans sa vie une influence donnant plein espoir.

Avant d'entrer dans les détails, remarquons encore un point d'un haut intérêt: c'est la parfaite analogie que nous trouvons ici, dans le langage des Proverbes, avec ce qui nous est rapporté historiquement du Seigneur. «Que la bonté et la vérité ne t'abandonnent point», est-il dit au jeune homme. Or «la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ». C'est ce qu'il était; il en était la perfection, et c'est ce que le jeune homme devait chercher à garder. «Tu trouveras la faveur et la bonne sagesse aux yeux de Dieu et des hommes», est-il ajouté. Ainsi Christ «croissait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes», et il était soumis à Joseph et à Marie sa mère. Il est d'un très grand intérêt de trouver ainsi en Christ ce qu'ici la sagesse retrace comme étant le sentier divin de l'homme sur la terre. Nous voyons ainsi que, quels que soient les éléments de bien dispersés dans le monde, ils sont tous concentrés en Christ comme homme ici-bas. Ce n'est pas une simple doctrine théorique; l'oeil spirituel peut suivre ce que nous venons de dire dans les développements positifs du bien et de la vie dans la Parole, et cela est profondément intéressant. Ainsi, dans le [Psaume 89: 1](#), nous lisons: «Je chanterai les bontés («Khasdim») de l'Eternel», et ensuite, au verset 19: «Tu as parlé en vision de ton saint» («Khesed») (*). Christ, dans sa Personne, a résumé cette bonté, ou cette miséricorde dont parle notre chapitre. Remarquons en passant que Luc, dans son évangile, présente plutôt le Seigneur comme l'homme agréable à Dieu, et Jean, comme Celui qui est venu de Dieu parmi les hommes. Il en est ainsi partout dans ces évangiles, mais les deux choses sont unies dans sa Personne.

(*) *Khesed*, d'où le mot *Khasid*, saint; c'est la *bonté* en Dieu; la *piété* dans l'homme envers Dieu, envers ses parents; la *miséricorde*. Christ lui-même, comme Celui en qui ces qualités se trouvent, est appelé *Khasid*. (Note sur 2 Chroniques 6: 41, 42)

Les quatre premiers versets de notre chapitre renferment donc le caractère dans lequel les divines influences de l'enseignement par les soins des parents, doivent former le commencement du sentier de l'homme responsable. Il ne s'agit pas d'une foi qui s'impose, mais du caractère d'une chose, et cela est à remarquer.

L'auteur inspiré entre maintenant dans les détails (verset 5 et suivants). Deux sentiers sont placés devant l'homme: l'un, celui de la confiance en Dieu pour être heureux; l'autre, celui de la confiance en soi-même et en sa propre sagesse. C'est là précisément où Eve a manqué. Elle n'a pas eu confiance en Dieu et en ce qu'il avait dit pour son bonheur; mais elle s'est appuyée sur sa propre intelligence. Elle pensait assurer mieux son bonheur en faisant ce qu'elle estimait lui être avantageux. Et c'est ce que fait tout pécheur; il croit être plus heureux

en faisant sa volonté qu'en écoutant Dieu. La confiance en Dieu est le premier principe positif et actif de la vie et de la sagesse; le second est de reconnaître Dieu dans nos voies, en prenant, comme ce qui doit les former, sa volonté, son autorité, et non notre volonté et notre sagesse. Et nous avons à le faire ouvertement (verset 6). Alors il dirigera certainement nos pas; nulle sagesse humaine ne peut guider ainsi. Celle-ci peut être habile; elle peut connaître la nature de l'homme, mais Dieu a un chemin qu'il a établi moralement pour nous — sentier d'obéissance et de justice, sentier de Dieu; et lui qui l'a fait ainsi, est l'ordonnateur de toutes choses. à la fin son jugement prévaudra. Il est possible que nous ne le voyions pas ici-bas, et ainsi la foi peut être exercée. Là où s'exerce son gouvernement direct, il prévaut; mais dans tous les cas, comme résultat final, il prévaut toujours. La «fin du Seigneur» est sûre; la tristesse peut accabler une nuit, pendant toute une saison, si cela est nécessaire, mais, pour l'âme fidèle, la joie vient au matin, un matin près d'éclorre.

Mais la confiance en soi-même est la ruine: «Ne sois pas sage à tes propres yeux» (verset 7). Ils ne voient pas loin, s'ils ne voient que le «moi», et c'est, hélas! ce «moi» qui est toujours devant nos propres yeux. Comme nous l'avons vu, la crainte de Dieu, le sentier moral de sa crainte, est celui sur lequel il a les yeux en bonté, quelles que puissent paraître les circonstances; il s'agit d'y marcher et de s'éloigner de tout mal. Il y a quelque chose de plus que de marcher dans la crainte de Dieu; c'est d'abhorrer le mal, soit en lui-même, soit parce qu'il est contraire à sa volonté. Je pourrais marcher dans la crainte de Dieu et ne pas faire moi-même le mal, sans être pour cela effectivement caractérisé par la séparation d'avec le mal. Nul doute que marcher droitement, est ne pas faire le mal; mais le mal est dans le monde; et il y a, pour ainsi dire, un caractère positif de relation avec lui; on a donc à se séparer de lui, à l'avoir en horreur. Adam, dans l'innocence, aurait marché droitement, n'aurait rien fait de mauvais, mais n'aurait pas eu à se séparer du mal: il n'avait rien à faire avec lui. Pour nous, il en est autrement; j'ai ou je puis avoir à me séparer du mal, à le laisser, à rompre avec lui. Cela est en rapport avec la sainteté.

Nous avons vu l'Eternel reconnu par la confiance de son serviteur et dans les voies de celui-ci. Il est nécessaire que nous ayons confiance en lui, pour que sa volonté nous guide dans nos voies. Nous arrivons maintenant à une autre manière de montrer le dévouement du coeur; c'est en reconnaissant que tout bien positif et toute bénédiction viennent de lui, et en le manifestant par l'offrande prompte, mais due, provenant d'un coeur de bonne volonté. On trouve ainsi la bénédiction — une bénédiction temporelle (versets 9, 10), car il faut bien nous rappeler que, dans ce livre, nous sommes toujours sur le terrain du gouvernement actuel de Dieu sur la terre. Des objets plus élevés peuvent causer de la douleur pour ce qui regarde ce monde, comme il a toujours été. Maintenant nous pouvons seulement appliquer le principe du gouvernement de Dieu; les épîtres de Pierre nous font connaître jusqu'où ce gouvernement s'applique à la position chrétienne.

Nous sommes amenés ainsi à considérer une autre face du gouvernement: l'Eternel châtie ceux qu'il aime (verset 11). Il n'y a pas seulement un gouvernement de ce monde pour une bénédiction extérieure, mais aussi un gouvernement direct et personnel qui s'occupe de

chacun individuellement, vérité précieuse et pleine de grâce. «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7). Dieu agit envers nous personnellement pour notre bien. Il nous discipline «pour notre profit, afin que nous soyons participants à sa sainteté» (Hébreux 12: 6-10). C'est une grâce merveilleuse que Lui, le Très-haut et le Saint, veuille bien s'occuper continuellement de nous, afin que nous jouissions de Lui-même, car Il agit selon sa propre nature et en rapport avec tout ce qui en nous n'y répond point. La Parole tire deux conclusions de cette vérité que c'est l'amour de Dieu qui se manifeste ainsi. Dieu n'agit point sans qu'il y ait en moi une raison pour son action, et ce ne sera jamais sans amour de sa part. C'est pourquoi je ne dois pas mépriser la correction qui vient de Dieu, car il y a alors en moi une cause qui fait agir le Dieu saint, le Dieu qui est amour. Il ne le faut donc pas perdre courage, car c'est dans son amour qu'Il me discipline. Il corrige comme Père un fils en qui Il prend plaisir. Tout ce qui nous conduit à la possession de la sagesse est en réalité une bénédiction; et nous pouvons dire maintenant tout ce qui nous conduit à ce qu'est Christ, car Il est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Sa parole doit habiter richement en nous en toute sagesse (1 Corinthiens 1: 24; Colossiens 3: 16). C'est là réellement la sagesse.

(Versets 13-18). L'écrivain inspiré en parle ici comme elle était comme en détail par les saints de l'Ancien Testament. Il est évident qu'il ne pouvait pas dire qu'ils avaient la pensée de Christ, mais, outre la loi, des rayons, venant de cette pensée, se répandaient d'en haut par inspiration. C'est ce qui liait sûrement le coeur. La sagesse est la pensée du Seigneur. Bienheureux l'homme qui la trouve, et dont les pensées sont réglées selon l'intelligence, c'est-à-dire selon la communication de la pensée de Dieu, et non selon la volonté de l'homme. Dans les versets 14 et 15, la sagesse est comparée à des trésors terrestres; la bénédiction l'accompagne, même dans ce monde, mais c'est plus qu'une bénédiction extérieure: c'est un sentier de paix et de tranquillité d'esprit, de joie du coeur, parce qu'il n'y a rien qui pèse sur la conscience et qu'ainsi le coeur est capable de jouir. Il n'y a pas des désirs non satisfaits, mais des affections libres; point de volonté inquiète, mais le sentiment de la faveur divine. En vertu de cette communion avec Dieu, la sagesse est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent. Le verset 18 va plus loin que le verset 13. Dans celui-ci, la sagesse est présentée comme une chose que l'on cherche; dans celui-là, elle est une chose que l'on tient ferme, que l'âme garde, apprécie et en quoi elle est gardée. C'est la pensée permanente et le propos déterminé de l'âme, comme lorsque Barnabas exhortait les nouveaux convertis d'Antioche à demeurer attachés au Seigneur de tout leur coeur (Actes des Apôtres 11). Ce n'est pas seulement: «J'ai fait la perte de toutes choses», mais «je les regarde comme une perte» (Philippiens 3). La connaissance de cette sagesse (et pour Paul, c'était plus pleinement la sagesse, car c'était Christ, et Christ dans la gloire) possédait tellement l'apôtre que le reste pour lui n'était rien. Il la tenait ferme et la gardait.

(Versets 19, 20). Remarquez que cela a un caractère permanent, aussi bien pour garder la sagesse que pour le faire de manière à ne pas la perdre finalement. Mais ce qui est connu d'une manière subordonnée dans la créature est déployé en puissance dans les voies de Dieu. Par la sagesse il a fondé la terre; c'était le plan conçu dans la pensée d'une sagesse

ordonnatrice; en sa place, c'était l'expression de son dessein et de sa volonté, de ses pensées, et non le fruit, comme pourraient l'être nos efforts, d'une volonté qui agit au hasard, ou, en tout cas, qui ne connaît pas la fin dès le commencement. C'était l'agencement parfait de Celui qui a fait la terre et l'a disposée pour le dessein que sa sagesse se proposait. Et c'est ici que Christ est pleinement introduit. Car même le monde visible fut créé pour lui, afin qu'il en fût héritier, et, de plus, héritier dans la nature d'une de ses créatures; non la première et la plus élevée comme créature, mais celle pour qui la terre fut créée, afin qu'elle en fût le chef, et fût placée comme l'image de Dieu dans la création, mais prouvant par sa chute même qu'elle n'était qu'une créature; de plus encore, pour qu'il en fût héritier par la rédemption, dans laquelle devait être manifesté tout ce que Dieu est, bien que, dans sa soumission parfaite, Christ fût descendu dans les parties les plus basses de la terre. Toutes choses furent créées par lui et pour lui. La sagesse de Dieu et la puissance de Dieu sont manifestées en Christ. Il est le premier-né de toute la création, car par lui ont été créées toutes choses. Tout se concentre en lui, de même que par lui toutes choses ont pris naissance.

(Verset 21). Or quand nous sommes obéissants et que nous marchons selon la pensée et la parole de Dieu, nous sommes placés dans le sentier préparé par cette sagesse infinie qui embrasse tout. Nulle créature n'en sort, si ce n'est parce qu'elle le veut; la volonté seule fait que l'on s'en écarte. Dieu ne donne pas une révélation qui se limiterait à l'étendue de nos esprits, parce que nous ne serions pas à notre place en elle. C'est la simple réception de sa Parole qui nous donne notre place et nous trace notre devoir selon la sagesse parfaite qui a tout ordonné et qui comprend tout. Cependant, par l'Esprit Saint, il y a dans l'Evangile une communication de la pensée et du dessein de Dieu. Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté; c'est pourquoi il est dit: «Qui a été son conseiller? ou qui a connu la pensée du Seigneur, pour qu'il l'instruise? Mais nous, nous avons la pensée de Christ». «Il nous a été fait sagesse de la part de Dieu», sagesse quant à la place où nous sommes, sagesse pour nous faire connaître Dieu, sagesse en nous le faisant craindre, et en nous montrant en Christ le sentier parfait de la sagesse dans la soumission, le dessein de la sagesse dans sa gloire, réunissant toutes choses en un, en lui, l'image du Dieu invisible. Et plus que tout cela, c'est une chose merveilleuse de dire: «Nous avons la pensée de Christ», quand Christ est la sagesse de Dieu.

Cette sagesse s'est montrée dans la structure de la création naturelle; toutefois il est impossible de séparer une partie d'avec son dessein entier. La partie la plus élevée était en dessein en lui avant que le monde fût; elle est maintenant hors du monde, et sera plus complètement accomplie lorsque ce monde aura passé; seulement c'est ici la scène où elle a été déployée — c'est ce en quoi les anges désirent regarder de près. L'Eglise est la grande sphère de sa manifestation, la sphère centrale où Dieu habite. Mais, dans la création, les choses les plus puissantes ainsi que les moindres sont également le fruit de la sagesse. La terre elle-même, les profonds abîmes, les fontaines jaillissantes, la rosée qui rafraîchit le tendre gazon, tout vient de sa main, tout est le fruit de sa sagesse.

Nous voyons ici en l'Eternel la sagesse, l'intelligence et la connaissance (versets 19, 20). Ensuite le jeune homme, le fils de la sagesse, est exhorté à observer le sain conseil (c'est un

mot nouveau) et la réflexion. Nous avons vu ce dernier mot à la fin du verset 4 du chapitre 1. S'il le fait, ce sera pour lui la beauté et la grâce qui le rendront agréable aux yeux des autres, et, en même temps, ce sera intérieurement la vie, c'est-à-dire la puissance et la jouissance de la vie dans l'âme. C'est ce qui nous fera marcher en sûreté, de sorte que nous ne broncherons point. C'est la lumière du jour, de laquelle le Seigneur parle, le sentier divin où Dieu se trouve (comparez Jean 11: 9, 10; Philippiens 4: 8, 9); et quand nous nous coucherons, ce sera avec un sentiment de sécurité et de paix. Cela conduit à un autre point, c'est-à-dire la manière dans laquelle, en marchant ainsi, la confiance en l'Eternel est maintenue dans le coeur. «Si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Il y a dans ce monde une chose étrangère à Dieu: c'est le pouvoir du mal ici-bas; et la crainte accompagne, pour l'esprit de l'homme, sa course inconnue et la puissance qui le guide. En marchant devant Dieu dans une sainte soumission, ce qui est notre sagesse, nous pouvons nous confier en lui qui est au-dessus de tout, lui sans qui pas un passereau ne tombe en terre. Nous ignorons ce qui arrivera, mais nous savons que le Seigneur est là, gouvernant et réglant toutes choses. Rien pour nous n'arrive au hasard; la main de Dieu est en tout, et nous nous confions en lui.

En vérité, toutes choses travaillent ensemble pour notre bien. En tout cas, et quoi qu'il en soit, nous nous confions en lui. Mais la sagesse est aussi généreuse et pleine de bonté et de prévenance envers les autres (car l'égoïsme est détruit), et elle agit avec simplicité et sans affectation, ce qui est toujours l'effet de la présence de Dieu sur l'âme. Elle est prête à donner, et ne feint pas avoir de la bonne volonté; quand pouvant donner elle ne le fait pas. La simplicité est le grand trait qui caractérise une marche en la présence de Dieu. De plus, le fils de la sagesse ne cherche pas à exercer un pouvoir qui donne ou fait paraître de la supériorité sur les autres; il n'a pas un esprit qui cherche à faire tort ou à nuire aux autres, ni qui soit jaloux d'eux; le calme et la paix résident dans le coeur de celui qui marche avec Dieu. Il est heureux en lui-même, et ne lutte pas sans trêve ni repos pour trouver le bonheur dans ce monde. Une mauvaise voie peut amener un homme à être exalté dans ce monde où règne le mal; mais ce n'est pas le chemin de la paix. Il ne peut être approuvé du Seigneur. Je puis ne pas en voir l'issue (Dieu nous l'a révélée en Christ; le jour de l'Eternel des armées est contre tout ce qui s'exalte et s'élève: Esaïe 2: 12), mais je sais que ce n'est pas le sentier d'une âme soumise à Dieu, et où se trouve la paix, et les désirs que pourrait réveiller un tel chemin sont réprimés par la présence du Seigneur et par la vraie sagesse du coeur qui regarde à lui. L'Eternel se rira de ceux qui se moquent de lui; ils seront honteux de leurs prétentions, de leur folie qui ne tient pas compte de Dieu. Mais la grâce, la faveur actuelle de Dieu, est la portion des débonnaires; et quand Dieu exercera sa puissance, les sages hériteront la gloire.

Chapitre 4

Ce chapitre place devant nous d'une manière spéciale la source de l'instruction; il nous dit de qui elle provient, et on la garde, sachant de qui on l'a apprise. Mais, en même temps, l'auditeur est placé sur le terrain de la responsabilité et du jugement de Dieu qui en résulte. Notons qu'ici l'instruction découle des soins fournis par une relation naturelle, mais selon

l'ordre divin. Nous le voyons en Abraham à qui l'Eternel dit: «Je sais qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Eternel, pour pratiquer ce qui est juste et droit, afin que l'Eternel fasse venir sur Abraham ce qu'il a dit à son égard» (Genèse 18: 19). Les affections des parents qui enseignent sont pleinement reconnues, et l'obéissance de l'enfant doit y répondre. Ce n'est pas la loi qui est mise en avant, mais c'est la sagesse et les commandements de la sagesse, la bonne doctrine et l'intelligence. Il y a ici la responsabilité, le commandement et le conseil; quant à notre sentier, il y a la sagesse divine que l'on a à suivre dans l'obéissance, mais il n'y a pas la loi. On a la connaissance divine au milieu du mal; la loi n'est pas cela, seulement elle défend tout mal. Ce que nous trouvons ici est dans l'ordre abrahamique, et non dans celui de Moïse, bien qu'un fils d'Abraham, placé sous la loi fût dans l'obligation de la garder. Cela est important à remarquer. En passant, je dirai que la loi est de toutes manières une règle parfaite pour l'homme dans la chair; mais Dieu a fondé la terre par la sagesse et non par la loi. La sagesse a une portée beaucoup plus étendue; c'est toute la pensée de Dieu. Pour nous, nous l'apprenons dans la soumission dans les relations subjectives naturelles que Dieu emploie comme moyens. La sagesse était enseignée de cette manière pour être retenue dans le coeur. Il fallait la découvrir, l'acquérir, ce qui ne pouvait se dire de la loi, car là il n'y avait rien à découvrir. On ne devait donc ni oublier la sagesse, ni se détourner d'elle (verset 5).

Il y a quelque chose de plus que l'attachement du coeur à ce qui est venu de Dieu, et par le moyen de cet enseignement dicté par l'affection. Il faut aussi garder les paroles de cet enseignement, retenir les commandements de la sagesse des parents, et la conséquence en est la vie. Nous trouvons dans ce qui est dit ici une ressemblance frappante avec les paroles de Christ dans le Nouveau Testament. Le sermon sur la montagne renferme précisément ces préceptes de la sagesse qui doivent être gardés. Le Seigneur dit aussi: «Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais». Il dit encore: «Si mes paroles demeurent en vous», et «Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles»; «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole». Il y a, en Christ, plus que cela, mais, en tout ce qu'il dit, il prend la place de la sagesse. Il était une Personne et une source de grâce, Celui en qui, dans une soumission parfaite, ces paroles s'accomplissaient, Celui dont les paroles étaient l'expression absolue de ce qu'il était. Toutefois, l'analogie entre le langage des Proverbes et les paroles de Christ est très remarquable. Il marchait dans la lumière de la volonté de Dieu, et il ne bronchait pas, et de même ici, dans notre chapitre, celui qui suit la voie de la sagesse, ne bronchera pas (versets 11, 12). C'est pourquoi «la sagesse est la principale chose»; elle est réellement «la vie», le sentier de la vie. La puissance qui introduira le droit et la justice dans le monde, n'est pas encore manifestée; elle le sera un jour. Actuellement notre sentier est la sagesse, la pensée de Dieu, le bien au milieu du mal et non pas ce qui ôte le mal. Cela, quant à l'état des choses, Christ l'accomplira lorsqu'il apparaîtra. Le chemin que nous avons à suivre, c'est la volonté de Dieu, le bien au milieu d'un monde qui s'est éloigné de lui; c'est la soumission avec le sentiment conscient que le moment n'est pas venu de la manifestation de la puissance, mais que nous avons à marcher dans les sentiers de Dieu en dépit du mal.

Ensuite, comme je l'ai fait remarquer, nous n'avons pas ici l'autorité qui garde l'enfant dans les sentiers du bien, mais l'insistance de l'amour, afin que, dans son coeur et comme une personne responsable, le jeune homme s'attache au bien qu'il a appris à connaître, qu'il prenne la sagesse pour l'objet et les délices de son âme, qu'il l'exalte et ne la lâche point. En elle est le chemin de la vie, de la grâce et de la gloire. Deux choses découlent de là: rien ne gêne dans la course, et les pieds ne bronchent pas. Plusieurs semblent pressés d'aller nécessairement en avant, parce que la sagesse est une lumière et un guide; nous ne devons pas être embarrassés et en perplexité dans notre sentier, ne sachant pas quel chemin tenir, car la sagesse, qui discerne la volonté et la pensée de Dieu, le montre. Il y a une voix derrière nous, disant: «C'est ici le chemin, marchez-y» (Esaïe 30: 21); et nos pas seront maintenus dans les voies de Dieu, car, dans le chemin de ta sagesse divine, il n'y a rien qui fasse trébucher.

C'est une grande grâce. Le coeur est au large dans la marche, et les pieds sont saufs dans le chemin. Nous devons toutefois nous rappeler que Christ ayant été rejeté, les choses, dans un sens extérieur, ont été modifiées, bien que déjà auparavant le feu fût en réalité allumé. Par rapport à la chair, pour le coeur naturel de l'homme, la porte est étroite, et le chemin est étroit. L'esprit est véritablement et entièrement au large et libre dans ce chemin, mais si la volonté et les passions humaines sont à l'oeuvre, il est étroit et difficile, et c'est à cause de cela qu'il est représenté sous cet aspect pour le coeur de l'homme. Si le mal n'était pas ici-bas, nous n'y aurions pas besoin d'un chemin. Avant sa chute, il n'était pas nécessaire à Adam d'en avoir un, et il n'y en aura pas besoin au ciel; mais il nous en faut un, et nous en avons un à travers le monde et le désert. Et il n'y en a qu'un seul, celui de la sagesse, qui est Christ, le coeur étant gardé par Dieu lui-même dans la voie qui vient de lui et qui convient à sa nature dans un monde méchant. De ce chemin de la sagesse, Christ est l'expression parfaite dans sa Personne. Avec cela, il y a le gouvernement de Dieu, mais non pas encore manifesté extérieurement, de sorte que le chemin conduit seulement à la croix; mais la bénédiction de Dieu s'y trouve, Dieu faisant travailler toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, et si le chemin conduit à la croix, il a, comme fin bénie, une couronne céleste. Naturellement tout cela est plus clair pour nous maintenant; cependant, en substance, le chemin de la sagesse a toujours été le même; il a toujours été le sentier de la vie, tracé divinement depuis que le mal est entré dans le monde.

Depuis le verset 14, nous avons le contraste avec ce qui précède. Il y a un sentier positif de méchanceté, de propre volonté, que ce monde recherche. Celui qui craint Dieu ne doit absolument pas y entrer. C'est aussi un chemin tracé, un chemin dépeint dans tous ses résultats; mais c'est le chemin de la volonté de l'homme, le chemin de la haine. Ceux qui y marchent, aiment à faire tomber les autres; chose terrible! Mais c'est ainsi qu'ils montrent leur force, et la malice qui est dans le coeur; tandis que le mal qu'ils infligent aux autres est un signe de l'impuissance comparative de ceux-ci. Mais le sentier du juste aboutit à un résultat béni; il y récolte un fruit précieux; son chemin conduit à quelque chose qui est au-delà de ce monde; au contraire, il n'y a pas de fruits à attendre dans les voies des méchants; ils trouvent leur satisfaction actuelle dans la méchanceté. Ils se sont éloignés de Dieu, du lieu où se

trouvent la bénédiction et la paix; et alors la propre volonté cherche en elle-même sa propre satisfaction. Le chemin des méchants aboutit à la mort; mais ce qui est jugé ici, c'est le chemin et non sa fin.

Mais il y a un chemin qui vient de Dieu, un esprit et une pensée qui sont de lui. Le juste, au milieu du mal, marche dans ce chemin qui est vu ici dans ses résultats pratiques, et comme de dehors. Quoique nous l'ayons ici-bas pour nous guider au milieu des ténèbres — et il consiste dans l'obéissance simple du coeur aux directions de Dieu et dans le renoncement à notre volonté — cependant il est de Dieu, et il conduit à lui, au jour dans sa perfection. C'est son sentier, mais tracé pour l'homme (c'est pourquoi en Christ nous le voyons suivi constamment d'une manière parfaite), et bien qu'il soit, quant aux circonstances, revêtu de la forme d'un sentier dans ce monde, cependant c'est le chemin de Dieu dans le monde, et il a pour fin ce qu'il est en lui-même et dans sa source, c'est-à-dire la lumière du jour dans sa perfection. C'est une image pleine de beauté. En effet, l'aube du jour découle de la lumière parfaite et est en elle-même lumière parfaite, mais elle fait, pour ainsi dire, son chemin à travers les ténèbres, et enfin aboutit au plein jour. Ainsi ce sentier, venant de Dieu, et dans lequel l'homme reconnaît sa relation avec Dieu et avec tous ceux avec qui Dieu l'a mis en relation, selon sa volonté et dans la dépendance, aboutit dans la pleine lumière de la relation elle-même. En Christ, nous avons de cela l'expression parfaite. Venu de Dieu, il a marché comme homme d'une manière parfaite selon Dieu au milieu du mal. Comme homme, il a achevé sa course dans la gloire, après avoir été lui-même lumière tout le long du chemin, et traçant dans le monde le sentier de la sagesse.

Aussi, celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, mais il a la lumière de la vie. Christ met lui-même en contraste le chemin du méchant avec celui de la sagesse, dans un langage presque semblable à celui des Proverbes: «Encore pour un peu de temps», dit-il, «la lumière est au milieu de vous; marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne s'emparent pas de vous; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va» (Jean 12: 35). Par rapport aux autres, marcher dans la lumière, c'était croire en lui; par rapport à son propre sentier, c'était faire la volonté de son Père (voyez Jean 11: 9, 10). Et remarquez que, dans ce dernier passage, il parle de la lumière en *lui*; elle n'est pas dans le méchant, et le monde est toujours dans les ténèbres. Il n'en est pas ainsi de celui qui a Christ — Dieu en l'homme — comme lumière, comme sagesse de l'homme dans ce monde, comme la lumière de la *vie*.

Le reste du chapitre (versets 20-27) renferme de pressantes exhortations. L'oreille doit être attentive aux paroles de Dieu; l'oeil doit être arrêté sur elles; il faut les garder au fond du coeur, centre et ressort de la marche; il faut les garder constamment. C'est en réalité ce qui est nécessaire, et sur quoi il est insisté: «Garde ton coeur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie». Tout va bien, si cette source des pensées et des affections est remplie de la parole de Dieu. Les paroles de Christ doivent demeurer en nous; les affections du coeur être formées en elles et par elles, et nous verrons, dans le bien comme dans le mal, la vérité du passage: «Mon oeil afflige mon coeur». Dans la parole et la sagesse révélée de

Dieu (sans parler de ce qu'elle est l'instrument par lequel nous sommes engendrés de Dieu), il y a pour l'homme renouvelé une puissance qui saisit le coeur et la conscience, et qui fixe la pensée de l'homme intérieur de manière à le former. Elle produit le bien au dedans de nous; nous vivons par elle; nous sommes transformés en l'image de ce que nous contemplons. «Sanctifie-les par la vérité», dit le Seigneur; «ta parole est la vérité». Et encore: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». C'est le chemin de la vie, c'est la santé et la liberté du coeur pour l'homme tout entier.

Mais nous avons affaire avec le mal en nous-mêmes. Ici ce sont les voies du mal, car l'Ancien Testament ne s'occupe pas du vieil homme et du nouvel homme, ce qui suppose la connaissance de Christ. Nous devons éloigner de nous la fausseté de la bouche et la perversité des lèvres. Celui qui tient sa langue en bride est un homme parfait, capable aussi de tenir en bride tout son corps. C'est le premier indice de la volonté et de la passion chez un homme insoumis de ne pas savoir retenir sa langue, comme aussi chez celui qui la retient, c'est l'indice d'un parfait empire sur lui-même. Non seulement il ne faut pas suivre le mal, mais aussi rejeter loin la fausseté de la bouche et la perversité des lèvres (comparez Colossiens 3: 5-9).

Ensuite, il nous faut avoir un oeil simple quant à l'objet que nous poursuivons. Si le sentier est étroit, il est droit aussi, et en regardant en avant, on a de l'énergie pour le suivre. «Je fais une chose», disait Paul. Par conséquent, il y avait pureté d'affection. Nous sommes moralement ce que nous aimons et à quoi nous pensons comme objet. C'est notre *yrçnjma*, notre pensée, ce à quoi notre esprit s'attache. Il n'y a point de distraction; l'esprit ne s'arrête point sur la vanité. S'il en est autrement, la porte se ferme à ce qui est saint et bon, et ce qui n'est pas de Christ entre dans le coeur; Dieu est obscurci dans l'âme, sa lumière et son amour lui sont cachés, sinon mis en doute; la communion n'existe plus, ni la paix et la liberté d'un coeur où réside la sainteté. On sent la puissance du mal; elle s'attache au coeur, et il n'est pas aisé de s'en débarrasser, bien que la grâce le fasse. Ce n'est pas la foi qui alors est en activité — le nouvel homme dans les choses qui lui sont propres — mais c'est la conscience qui nous fait sentir que nous avons mal agi à l'égard de l'amour et de la faveur dont nous sommes les objets.

De plus, nous avons à peser ou à considérer le chemin de nos pieds. Une marche insouciante et sans prudence n'est pas selon la crainte de Dieu. C'est de l'indifférence à l'égard de Dieu qui a tracé pour nous un sentier de sagesse où nos pieds peuvent marcher. «Et que toutes tes voies soient bien réglées». C'est une exhortation destinée (je pense) à assurer le fruit de la première partie du verset. Nous ne sommes pas conduits par des influences, ni agités par des choses qui nous troublent. Il y a de la fermeté dans notre sentier, parce qu'il nous est connu. On n'est pas emporté çà et là par tout vent de doctrine, ni mû par des conseils qui ne sont pas ceux de la sagesse, et que l'on suit parce qu'on ne sait que faire. C'est là l'influence du monde. Il y a dans le coeur un propos arrêté. La pensée de Dieu et sa volonté dominant le jugement, le coeur et les voies. On ne prend pas conseil de la chair et du sang, mais on a une ferme intention de faire la volonté de Dieu à la fois comme obligation et en y prenant plaisir. On considère donc et l'on cherche dans les cas particuliers devant Dieu quelle

est sa volonté, afin que les pieds soient guidés; mais c'est une chose décidée dans le coeur de marcher dans le chemin de Dieu. Le coeur peut avoir à peser et à chercher auprès de lui quel est ce chemin, mais comme il ne cherche que cela, il attend jusqu'à ce qu'il l'ait découvert, et alors tout est clair. Il n'y a ni incertitude de dessein, ni trouble dans la volonté ou le motif, quand on a découvert la volonté de Dieu. Il y a un seul droit chemin; par conséquent, il n'y a pas lieu de se tourner à droite ou à gauche. Il suffit d'avoir trouvé la volonté de Dieu.

Chapitre 5

Dans les chapitres précédents, il a été question de la violence chez l'homme qui ne craint pas Dieu. Celui-ci traite de la pureté dans nos voies. Il y a des relations et des affections divinement établies, au lieu des convoitises et de la gratification de soi-même dans le péché. Combien grande est la différence! Rien ne dégrade autant le coeur et l'intelligence que les désirs corrompus. La violence, sans doute, est un grand mal, mais elle ne dégrade pas l'homme intérieurement; elle ne souille et ne détruit pas la source des affections, comme le font les désirs corrompus. L'affection qui se serait portée sur un objet, fait place à l'insensibilité du coeur.

Deux choses sont requises du jeune homme: l'attention et la soumission. Celui qui enseigne, le père, possède la sagesse et le discernement. Il a de plus, sur son enfant, une autorité et un droit divinement conférés, mais revêtus d'affection. Ce n'est pas l'autorité qui donne un commandement, comme s'il s'agissait d'un jeune enfant, mais, ainsi que nous l'avons vu au commencement, c'est l'influence des parents sur les affections morales du fils, influence établie selon Dieu, mais acquise par les parents. C'est bien l'autorité, mais l'autorité qui conseille: «Sois attentif à ma sagesse» et soumis «à mon intelligence», c'est-à-dire touchant ce qui est droit. Le résultat en vue est de conserver la pénétration morale, une prompte compréhension des choses dans la crainte du Seigneur. Il s'agit de garder cette promptitude de perception morale. Les lèvres expriment ce que renferme le coeur; elles sont l'indice de ce qu'il est. Il devrait être dans un ordre tel, et la volonté soumise de telle sorte, que ce qui sort de la bouche, soit l'expression de la connaissance. C'est beaucoup dire.

Le caractère dépeint ici (verset 3) est celui de la «femme étrangère». Ce mot «étranger» est souvent employé et est d'une grande importance. Tous les dieux, à part Jéhovah, sont des dieux étrangers; tout feu qui n'est pas celui de l'autel, est un feu étranger. «Etranger» est ce qui ne nous est point propre, ce qui n'est pas dans la relation formée par Dieu et où nous sommes, ou bien dans laquelle se trouve la chose dont il est parlé. Tout autre que Jéhovah était un dieu étranger; tout autre que le feu consacré était étranger; tout autre que le berger est un étranger (Jean 10: 5). Au commencement, Dieu fit un homme et une femme prise de l'homme, et, en voyant Eve, Adam dit: «Celle-ci est os de mes os, et chair de ma chair»; ces paroles indiquent la plus extrême intimité de relation qui lui fût propre, et sont l'expression de ce qui était vrai. Ici, l'on n'a que la convoitise corrompue; la femme, une étrangère à cette relation divinement formée. Elle consume la nature et le coeur et aboutit à la mort. Les pensées et les sentiments du coeur, attiré et séduit par le mal, sont détournés vers un autre

canal que celui de la pureté; au lieu de considérer le «sentier de la vie», on suit celui de la convoitise qui conduit à la mort. Ce qui est juste et droit n'a plus son poids dans l'âme. L'avertissement spécial donné dans ce cas (verset 8), c'est de s'éloigner, de ne pas s'approcher de la porte de la femme étrangère, de vivre loin d'elle dans une autre scène de pensée et d'être, où la volonté ne va pas dans le sentier de la convoitise, où celle-ci n'a pas l'occasion de se saisir de la volonté. Le désastre et la ruine suivent celui qui marche dans ce sentier. Sur cela je n'ai pas besoin d'insister. Mais ce que l'on voit, c'est que le laisser-aller et le manque de contrôle sur soi-même ont conduit à s'abandonner à un péché sans bénéfice. C'est pourquoi, ce que rappelle avec regret celui que cette ruine a atteint, n'est pas qu'il n'a pas suivi le droit chemin, mais que la volonté a été en activité chez lui, et qu'il a méprisé l'avertissement donné. Il avait haï la répréhension, l'exercice de la discipline morale et de la juste correction, ce qui arrête la volonté moralement et même extérieurement. Il y avait eu la volonté qui n'aime pas à être tenue en échec, et l'orgueil du coeur qui méprise les avertissements destinés à corriger. L'obéissance avait été absente («comment n'ai-je pas écouté»); il n'avait pas prêté l'oreille aux enseignements donnés par cette influence qui est moralement au-dessus de nous, et dont il a été question. Remarquons comment cette absence de frein mis à la volonté et le refus d'écouter, conduisent ou laissent le champ libre à toute iniquité et à tout mal. Le mal aussi, quand il s'étale audacieusement, est chose honteuse. Or il s'en était fallu de peu qu'il ne fût tombé dans toute sorte de mal au milieu de la congrégation et de l'assemblée (verset 14). C'était presque aussi mauvais que le cas de Zimri, fils de Salu (Nombres 25: 6). Mais ce qui rend le coeur insensible, rend aussi l'homme inaccessible à la honte, et fait que la volonté se porte effrontément dans le mal.

Les versets qui suivent (verset 15, etc.) considèrent la corruption sous un autre caractère, c'est-à-dire la rupture de la relation divinement formée. Ce qui précède a jugé la volonté qui lâche la bride à la corruption, et a montré son influence avilissante, qui bannit tout bien du coeur et fait de l'égoïsme la règle de la vie. Ici nous avons un autre aspect du bien et du mal. Le père insiste sur le maintien strict de la relation elle-même, en contraste avec la rupture de cette relation. Dieu l'a formée pour être un lien et un centre des affections. Même dans les affections humaines, c'est une grande chose d'avoir un centre auquel le coeur est uni. Ici, il s'agit d'affection légitime et selon la pensée de Dieu, de sorte que la conscience n'est pas en lutte avec le coeur, et ne rend pas cette affection une chose mauvaise et en laquelle la volonté se montre. L'autorité et la volonté créatrice de Dieu l'ont sanctionnée, de sorte que l'on peut y jouir de sa bénédiction. Toute voie juste et toute affection légitime sont ainsi dans le coeur. Nous pouvons témoigner une bonté expansive à ceux qui en sont les objets — cela est bien, mais ici les affections se concentrent sur un objet; il y a un lien, et le devoir y met son sceau. Mais si le coeur a ainsi son centre dans une aide faite pour lui et qui lui correspond, parce qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul, l'homme a aussi été formé pour être un centre, et il l'est par ses enfants. Il se multiplie lui-même. Il est évident que cela ne peut avoir lieu avec un amour illégitime, mais vivant dans sa famille (premier cercle d'ordre divin, formé par Dieu lui-même dans le paradis), buvant l'eau de sa citerne — c'est-à-dire la concentration d'affection qui fait qu'elle est à lui en propre — ses fontaines se répandent au dehors, et des ruisseaux

d'eau dans les places. Cela veut dire qu'il est pleinement représenté par ses enfants, et que par eux il a partout son importance. En eux il se répand au dehors. Mais ainsi il y a unité dans tout l'ensemble de la famille. La fontaine est à lui en propre, c'est-à-dire tout le cercle de famille dans sa source. L'expression fontaine est employée de cette façon dans les écritures hébraïques, par exemple la fontaine de Jacob.

Mais nous avons, dans notre chapitre, autre chose encore que la convoitise, que les affections légitimes, et que la salubrité morale de l'ordre divin dans l'homme, comme formé par Dieu. L'homme marche sous les yeux de Dieu qui est le vengeur de toutes les infractions à cet ordre. Il faut remarquer qu'il s'agit ici du gouvernement de Dieu. Dieu considère les voies de l'homme, et celui-ci récolte les conséquences de sa marche. C'est quelque chose de semblable à ce qu'Elihu développe dans le livre de Job. Les péchés de l'homme amènent sur lui la douleur et la misère; il mange le fruit de ses voies. On ne se moque pas de Dieu; ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera; ce principe demeure. Il n'est sans doute pas appliqué directement maintenant, comme il l'était dans le gouvernement de Dieu en Israël; cependant Dieu dirige toutes choses et, bien que ce qui se passe dans le monde ne présente pas, comme Job le dit avec justesse, un témoignage suffisant du jugement de Dieu touchant le bien et le mal, toutefois il a ordonné les choses de telle manière que le péché porte ses fruits. L'homme sème pour la chair, et de la chair il moissonne la corruption. De plus, il est privé de toute intelligence des voies de Dieu, et, en suivant ce chemin, il mourra dans les ténèbres. Sa vie est une vie d'erreur. Il va d'une folie à une autre (*), répétant et multipliant ses égarements en dehors de l'unique voie de la sagesse divine. Il y a une chose, à mon avis, bien frappante, et c'est celle-ci: quand la sagesse s'occupe du gouvernement de ce monde, ou de la direction des voies d'un homme dans le monde, combien plus elle a à insister sur le mal que sur le bien! C'est triste à penser, mais il en est ainsi.

(*) Proverbes 26: 11, explique clairement ce passage. Le sot répète sa folie — il va continuellement d'une folie à l'autre.

Chapitre 6

Deux grands principes de conduite dans la vie sont posés au commencement de ce chapitre. En premier lieu, il ne faut pas s'engager pour l'avenir, et, secondement, ne pas être indolent et paresseux dans le présent. Etre humblement diligents est la position dans laquelle Dieu nous a placés; c'est notre devoir maintenant et c'est son ordre depuis la chute. Il a dit: «A la sueur de ton visage, tu mangeras ton pain», et encore: «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus». D'un autre côté, s'engager pour l'avenir, c'est compter sur un résultat que nul homme ne peut prévoir.

Le contraire du travail paisible pour subvenir à ses besoins, est la violence et la rapine dont on a déjà parlé, et qui sont condamnées comme constituant un des deux grands caractères du péché. L'autre caractère, outre le tort fait à un frère en le frustrant sur un point des plus sensibles, est de pécher contre soi-même par corruption et convoitise, pécher

«contre son propre corps», dit Paul; en même temps, c'est assurément un mal aux yeux de Dieu.

Si quelqu'un s'est engagé en se portant caution, il ne doit naturellement pas traiter à la légère l'engagement qu'il a pris, mais le prendre comme une obligation positive; mais, s'il veut être libre, qu'il aille trouver celui pour qui il s'est porté caution afin de se dégager immédiatement (*). Autrement il est entre les mains d'autrui sans contrôle possible, de manière à n'être pas libre de servir à la volonté de Dieu, et à se trouver peut-être en face d'un résultat inconnu et cependant sous l'obligation de l'accepter. Cette règle est, pour le chrétien, d'une immense importance pour la paix et la tranquillité de sa vie; l'enfreindre est une source de trouble et de douleur pour le coeur. L'indolence et la paresse portent avec elles leur jugement, comme chacun le sait et l'a pu voir: la pauvreté en est la suite; elle vient comme un voyageur.

(*) Telle est, je suppose, la vraie portée du passage. Il est tombé dans la main de son prochain, et il doit aller s'humilier en le pressant de régler l'affaire. Or cela est humiliant, après avoir prétendu la garantir entièrement.

Il est remarquable de voir l'Esprit de Dieu descendre avec tant de grâce jusqu'à ces détails, dans le chemin de la sagesse pratique et dans les résultats qui découlent de notre conduite dans ce monde, mais desquels dépendent à un si haut degré le calme de l'esprit, tandis que nous parcourons notre sentier. Ce sont des avertissements qui regardent chacun en particulier.

Ce qui suit décrit la perversité de l'homme méchant, de l'homme de Bélial, de l'homme qui n'a pas Dieu dans sa pensée, et qui, par conséquent, poursuit la vanité. A chaque instant, il est à l'oeuvre pour faire du mal; ses yeux, ses pieds, ses doigts, tout semble occupé à exécuter ce qui est mauvais. La perversité est dans son coeur, et agit par le moyen de tout ce dont l'homme peut se servir. Il machine continuellement le mal, et s'en va semant les discordes. Quel triste tableau! Mais nous ne pouvons nous empêcher de sentir combien nous sommes occupés du mal ici-bas, car nous sommes dans un monde mauvais, à travers lequel passe notre sentier. Seulement j'ai à l'apprendre dans la Parole par la foi, et non en le pratiquant, ni en me familiarisant avec la pratique du mal dans le monde. Mais le jugement atteint le méchant. Il est détruit soudainement et sans remède. Il a eu le mal pour occupation; il ne reste pour lui que le jugement. Le «jugement» ici est ce qu'enseignent les Proverbes; mais assurément, bien qu'il n'y ait pas un *gouvernement* direct par le jugement, maintenant même il en est continuellement ainsi dans le monde. Le caractère de l'homme de Bélial et la vanité sont ensuite décrits sous des traits que l'Eternel hait.

Chapitre 7

Nous avons, dans ce chapitre, un autre aspect des voies de la sagesse. Elle ne dirige pas ici ses répréhensions contre la méchanceté ouverte dans laquelle la volonté est active, mais elle parle des pièges placés devant ceux qui n'ont pas l'intention de faire le mal, mais que les passions et les convoitises laissent exposés à ces pièges. C'est pourquoi l'âme est exhortée à

se remplir diligemment d'avance des préceptes et des conseils de la sagesse, afin de n'être en aucune manière prise dans les pièges.

C'est un point très important. Il ne suffit pas (et combien souvent le chrétien ne l'a-t-il pas expérimenté!) de n'avoir pas l'intention de faire le mal, ni même d'avoir l'intention de bien faire. Nous vivons dans un monde plein de pièges et de tentations. Nous avons à veiller et à prier, de peur d'entrer en tentation; il nous faut avoir l'âme remplie des choses divines de la sagesse; nous avons besoin que les pensées de la sagesse guident notre esprit et éclairent notre sentier, de sorte que les attraits du mal et les ruses de Satan n'aient pas le dessus sur nous. L'esprit vit alors dans une autre sphère. C'est en réalité une autre nature à laquelle le mal est antipathique, et qui le découvre dans la séduction même et l'attrait qu'il exerce, et qui le traite comme mal, au lieu d'être attirée par elle. Les préceptes et la lumière de la sagesse divine remplissent et guident les pensées, et le mal est le mal — contraire à l'état de l'âme qui marche dans l'humilité et l'obéissance, non comme dépourvue de sagesse, mais comme étant sage, simple quant au mal, sage quant à ce qui est bien. Les paroles de conseil, impliquant, comme nous l'avons vu, l'obéissance et la soumission du coeur, doivent être gardées, et les commandements du père tenus en réserve comme un trésor. Il faut les garder, les amasser, les conserver précieusement, s'y attacher et y prendre ses délices; ils doivent être devant l'esprit comme écrits sur les doigts et la tablette du coeur, confessés et reconnus comme faisant partie de nous-mêmes, et cela afin que nous soyons préservés des attraits et des séductions du péché.

Le jeune homme dépourvu de sens passait et prend le chemin de la maison de la femme étrangère. Ce n'était pas de propos délibéré, comme le montre le verset 21; mais le sentier de la sagesse et ses préceptes ne l'auraient jamais conduit là. Ils l'auraient conduit et gardé ailleurs. Il se laissait aller tout au moins où le conduisait un coeur oisif. C'est un sérieux avertissement. Il n'y a pas de lumière dans un tel chemin. Le jeune homme ne marchait pas dans cette lumière dans laquelle on ne bronche pas, et, dans cet état, la conscience n'est jamais réellement bonne. Ce n'est pas effectivement une mauvaise conscience, mais une bonne conscience est toujours en la présence de Dieu. «Celui qui pratique la vérité vient à la lumière, afin que ses oeuvres soient manifestées qu'elles sont faites en Dieu», dit le Seigneur. Chez ce jeune homme il y avait des passions prêtes à le faire tomber dans le piège, sans rien qui pût le sauvegarder, et une conscience à laquelle les ténèbres convenaient mieux que la lumière, la conscience de quelqu'un qui ne marchait pas dans la lumière. Il y avait chez lui la paresse de la volonté qui, en quelque mesure, avait honte de ses propres voies. Ce n'était pas un sentier éclairé de la pleine lumière de Dieu. Oh! quelle chose grande et précieuse que de marcher dans cette lumière! Contemplez le sentier de Jésus: où marchait-il? Nous avons grandement besoin de le rechercher.

Maintenant se présente à nous (versets 10-23) l'insolence audacieuse d'une conscience endurcie — chose terrible! Christ peut rencontrer une vile pécheresse dont le coeur est brisé, mais une pécheresse effrontée est chose choquante. Il n'y a pas de foyer pour un tel coeur (versets 11, 12). Mais le sommeil de la passion n'est pas une sauvegarde contre les voies de la

femme étrangère. Elle peut flatter, réveiller les mauvais désirs, être prête à les satisfaire pour arriver à ses fins. Elle compte qu'il y aura de la crainte dans celui qui n'est pas endurci, bien qu'il n'y en ait point. Mais elle a ses moyens, bien qu'ils soient faux, pour faire taire la crainte; même pour un coeur endurci, l'un d'eux est une chose basse. Il n'y avait pas du tout de «mari» (versets 19, 20). C'était le vice dans toute sa nudité; mais les eaux dérobées sont douces, quand bien même le péché remplisse de crainte. L'âme insouciante est ainsi prise dans des pièges que sa volonté ne cherchait pas, et ce n'était pas moins le sentier de la mort. Et ce n'est pas le seul piège que l'âme insouciante de ses voies puisse rencontrer. L'âme qui ne veille et ne prie pas (qui n'est pas remplie des voies et des pensées de la sagesse, qui n'est pas gardée par la présence de Dieu), rencontrera quelque part des tentations. Cependant, dans notre chapitre, c'est le piège de la femme étrangère. Sa maison est le chemin du shéol. Elle a fait tomber beaucoup de blessés, et tous ceux qu'elle a tués étaient des hommes forts. Ce n'est pas la force humaine qui peut résister à la tentation et à la passion. Des tentations de ce genre ont été la ruine de plusieurs qui étaient puissants dans ce monde, et même puissants moralement. Ils sont tombés dans le piège et y ont trouvé la ruine. Ceux qui autrement se vantaient de leur force, ont montré en cela leur faiblesse, et furent conduits à la perdition. L'homme sage insiste sur cela auprès de celui qui a des oreilles pour entendre (*).

(*) Les mots traduits par «sont très nombreux», peuvent l'être par «tous ceux qu'elle a tués sont forts». Cette manière de rendre l'expression de l'original montrerait que la force ne prévaut pas contre le piège, pour en montrer le danger, et quelle en est la puissance. On voit ainsi mieux la portée morale du passage.

Chapitre 8

Dans ce monde, la sagesse n'est point la simplicité, mais elle nous y conduit. Quand Dieu est tout pour la nouvelle nature, la simplicité en est, de la manière la plus élevée, le précieux résultat. Dieu est sage dans ses voies en ordonnant toutes choses; mais nous sommes maintenant dans une scène de mal, où se trouvent entremêlés le bien qui a été accepté et le mal effectif dans la volonté et en fait, et cela nécessite, pour celui qui veut marcher droitement, un sentier que l'oeil du vautour n'a point aperçu (Job 28: 7). De fait, il n'en existe pas dans ce monde en lui-même. Là où tout, moralement, est mal et éloigné de Dieu, il ne peut y avoir un droit chemin. Adam n'en avait pas besoin; il n'avait qu'à rester où il était. Et maintenant que nous sommes tombés dans le mal, que Dieu nous a chassés, et qu'ainsi nous avons besoin d'un sentier, il ne s'en trouve aucun. Non; il n'y en a point. Mais Dieu agit à l'égard de cette scène, maintenant envers l'homme qui y est placé, plus tard ce sera envers la scène elle-même. Il a un sentier et un résultat qui étaient devant lui avant que les mondes fussent, sentier que la sagesse nous montre, et où elle invite les hommes à entrer. Où trouvera-t-on la sagesse et où est le lieu de l'intelligence? Elle ne se trouve pas sur la terre des vivants. La destruction et la mort disent: De nos oreilles, nous en avons entendu la rumeur (Job 28). Et, en effet, il en est ainsi. Elles nous disent la vanité de la scène tout entière où nous sommes, et, par-dessus tout, le néant de l'homme qui est à sa tête, place la plus douloureuse de toutes. Mais cela est seulement négatif. C'est une vérité d'une immense importance qu'il

n'y a point de chemin pour l'homme vivant déchu et séparé de Dieu. C'est ce que décrit le livre de l'Ecclésiaste. La volonté de l'homme placé sous le soleil, travaille; mais que peut-elle faire au milieu des conflits multiples qu'elle rencontre? Mais Dieu sait où est le chemin de la sagesse, et il connaît son lieu. Il a agencé la création, mais à l'homme il a dit: «La crainte du Seigneur, c'est là la sagesse, et se retirer du mal, c'est l'intelligence». Et comme l'Ecclésiaste le dit: «c'est là le tout de l'homme» (Ecclésiaste 12: 13). Ce dernier livre ne va pas plus loin, mais c'est déjà un grand et profond enseignement que celui qui fait connaître d'une manière certaine la position et la condition de l'homme, qui le place devant Dieu et devant sa propre responsabilité, sans atteindre Dieu, mais en considérant l'homme tel qu'il est ici-bas et sans révélation, toutefois connaissant le bien et le mal, avec la déclaration du jugement.

Le livre des Proverbes embrasse une sphère plus vaste, parce que la sagesse en est le sujet, et non pas simplement l'homme comme il est. C'est pour cette raison que nous trouvons toujours le nom «Dieu» dans l'Ecclésiaste, et «l'Eternel» dans les Proverbes. La sphère où nous vivons est celle de la volonté perverse dans l'homme, qui ne veut pas avoir Dieu, mais qui a en lui-même la connaissance du bien et du mal et de la différence qui existe entre les deux. Il se trouve sur une scène où la nature conserve des marques nombreuses d'un Créateur sage et bon, et de sa toute-puissance; nature cependant qui, dans ses parties inférieures, est dans un état de ruine et de corruption, loin de Dieu, et où l'homme se sait être aussi lui-même corruption à l'égard de Dieu. Dans cet état, l'homme, quand il n'a point de révélation, c'est-à-dire quand il n'a pas la parole de Dieu, est forcé, dans un assujettissement désespéré à ce qui est faux, d'élever son autel à un Dieu inconnu. Il sent ainsi instinctivement qu'il ne sait rien de Dieu — triste condition pour une âme responsable!

La sagesse, la parole de Dieu, entre sur cette scène, fait connaître ce qu'elle est, y révèle Dieu, fait voir le chemin de la vérité, et se montre comme existant en Dieu avant que le monde fût. Elle ramène en arrière à la sagesse créatrice, mais pour annoncer un dessein formé dès lors et qui doit s'accomplir. Toutefois elle a affaire avec ce qu'elle rencontre, et elle montre dans une lumière divine quelle est la scène et quel est l'état de choses dont j'ai parlé. Ses paroles sont la vérité, et révèlent en même temps les conseils de Dieu. Christ était, et naturellement il est cette sagesse, mais il est plus, car il révèle Dieu lui-même, et alors est nécessairement introduite une autre chose, savoir la grâce et la vérité qui sont venues par Jésus Christ. Nous n'avons point ici cette dernière chose. La grâce avait été prédite, la prophétie l'avait annoncée, mais elle ne pouvait pas être manifestée avant que le Seigneur lui-même fût venu, et, pour nous, elle ne pouvait l'être efficacement que lorsque la rédemption aurait été accomplie et que Christ eût glorifié Dieu (comparez Tite 1: 1-3; 2 Timothée 1: 9, 10). Mais nous avons ici la vérité générale de l'activité du témoignage de Dieu qui, après tout, est grâce; nous avons la manière dont il agit sur la conscience des hommes, et nous voyons la sagesse dans la création, et, d'une manière générale, nous apprenons que ses pensées et ses desseins de délices divines avaient pour objet les fils des hommes, pensées et desseins accomplis si parfaitement dans l'incarnation de Christ, proclamés si magnifiquement par le chant des anges: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans

les hommes!» Mais, ici aussi, nous les trouvons exposés d'une manière merveilleuse, nous montrant comment la sagesse agit en vérité envers les hommes, et nous présentant l'ineffable témoignage qui nous dit où étaient ses délices avant que le monde fût. La sagesse avait ses délices là où étaient celles de Dieu dans l'éternité. Ses délices étaient dans les fils des hommes. Maintenant nous disons: «Christ est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu».

Mais la sagesse est révélée et agit au milieu d'un monde méchant. Ce que la sagesse a à dire n'aurait pas lieu d'être dit, si le monde n'était point tel; cependant, c'est une chose étrange de dire la vérité de Dieu dans un tel monde, et ce doit être sagesse de le faire. Et il en est ainsi. Nous lisons en Ephésiens 5: «Prenez garde de marcher soigneusement (avec circonspection), non comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages: saisissant l'occasion, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi ne soyez pas sans intelligence, mais comprenez quelle est la volonté du Seigneur». «Saisir l'occasion», comme en Daniel 2: 8, c'est profiter des opportunités, et je fais cette remarque, parce que cela montre que le monde est méchant, et que, bien qu'étant sous la main de Dieu, le mal y est puissant; c'est pourquoi la sagesse doit faire entendre sa voix. Elle révèle aussi assurément tous les conseils de Dieu en Christ, bénédiction qui s'élève au-dessus du mal. «Nous parlons sagesse parmi les parfaits... sagesse pré-ordonnée avant les siècles pour notre gloire», dit l'apôtre, mais même cela, quant à la sagesse du chemin, est amené par la venue du mal et de la rédemption. C'est la sagesse divine tirant le bien du mal en accomplissant ses conseils envers nous. Péchés, faiblesse, culpabilité, tel était notre état, mais, par la rédemption l'issue est la gloire, selon la manifestation, dans cette rédemption, de ce que Dieu est.

L'amour de Dieu, sa miséricorde, sa justice, sa suprématie sur le mal, ont été glorifiés dans l'oeuvre de Christ par laquelle nous sommes amenés en justice dans sa gloire. Afin que le péché parût péché, il a causé la mort par ce qui était bon, par la loi parfaite de justice pour l'homme; ainsi Dieu paraît Dieu dans la manifestation de tout ce qu'il est, en nous amenant dans la gloire par l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ. Dans ce chapitre, nous avons la chose dans ses éléments. Nous avons vu jusqu'ici la sagesse comme règle de l'autorité subordonnée et des soins des parents, le maintien de l'ordre paternel. Ici, nous avons quelque chose de plus. Le monde est méchant, et la sagesse fait retentir sa voix en témoignage au milieu du monde tel qu'il est, tout en révélant en même temps la grâce qui l'accompagne.

«La sagesse crie, et l'intelligence fait retentir sa voix» (verset 1). Je regarde la sagesse comme l'ensemble de tout ce que l'expérience a pu recueillir, de manière à juger par elle de toutes choses; seulement, en Dieu, la sagesse est la connaissance intrinsèque de toutes choses, de toutes leurs relations les unes avec les autres et de leur état. C'est ce qu'il nous fournit dans sa Parole pour autant que, comme créatures, nous sommes capables de le saisir. Chaque parole de la sagesse est parfaite, quant à ce à quoi elle s'applique. Elle vient d'une parfaite et divine connaissance de toutes choses, et du chemin que nous avons à suivre au milieu d'elles, tel que Dieu le voit. Elle s'applique au milieu dans lequel nous sommes; mais elle vient de Dieu qui connaît sa propre pensée, ce milieu où nous nous trouvons et ce qui s'y rapporte; Dieu nous donne cette sagesse, seulement nous ne connaissons qu'en partie.

L'ayant reçue maintenant, nous l'avons toute à nous. «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses». Nous ne pouvons instruire le Seigneur, est-il dit, mais «nous avons la pensée de Christ». Adressée à nous, la sagesse est la parfaite lumière de Dieu sur ce dont elle nous parle. Le monde est dans la confusion et le mal; la grâce fait que Dieu s'adresse à nous dans le jour actuel. La sagesse était présente en Christ (comparez Esaïe 50).

L'intelligence fait retentir sa voix comme la sagesse embrasse tout et fait luire sur tout la lumière divine, l'intelligence découvre tout. Les versets 2 et 3 montrent d'une manière remarquable le caractère de ce témoignage. Elle va trouver l'homme là où il est; elle élève sa voix au-dessus du bruit et de la confusion des activités sans trêve de l'homme dans ce monde; elle va le chercher dans la foule, et se met en avant dans les grands lieux de passage, pour y apporter la lumière de Dieu, et affirmer son droit sur l'homme pour le bien de celui-ci. Elle invite l'homme à prêter l'oreille, à écouter, et à penser à quelque chose en dehors de ce vers quoi le pousse sa propre volonté et le flot troublé de ses passions et de ses espérances terrestres: «à vous, hommes, je crie, et ma voix s'adresse aux fils des hommes!» Ainsi Christ, la vie, était la lumière de l'homme. Christ, bien qu'il n'élevât point sa voix dans les rues — mais d'autant mieux entendu de ceux qui avaient des oreilles pour entendre — envoyait cependant ses apôtres publier sur les toits des maisons ce qu'il avait dit. Lui-même était le sujet parfait de la sagesse et la sagesse même, plutôt qu'il ne la proclamait, bien qu'il semât la parole. Christ, dis-je, était cette sagesse manifestée dans une perfection subjective dans le monde. Chacune de ses paroles en était une partie, et précisément celle qui convenait lorsqu'il l'émettait. Comment il découvrait tout, je n'ai pas besoin de le dire. Il n'apprenait point la sagesse partiellement par l'expérience, comme une chose qu'il n'aurait pas eue (bien que, comme vrai homme, il crût en sagesse), mais il était ce que l'expérience a à apprendre. Pour nous, il a appris ce que sont les douleurs, les difficultés, l'opposition, mais au milieu de toutes ces choses, il était la sagesse. Cependant Dieu, dans l'activité de sa grâce, amène cela pour peser sur les coeurs et les consciences des hommes, et dit: «Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute». La parole était proclamée sur les lieux élevés, à la vue des hommes, aux endroits où les foules se pressent, et où tout homme qui a une habitation ou un foyer, doit passer. Et elle s'adressait aux hommes. La parole et la sagesse de Dieu sont formés et exprimés pour eux. Lorsqu'elle était là, en vie, «la vie était la lumière des hommes»; elle l'était en conseils divins et adaptée à leur condition.

La sagesse venait apporter la vérité, et non la trouver. Elle venait pour les simples et les insensés. Elle apportait aux simples la lumière et l'intelligence — l'oreille qui, par grâce, écoute. Elle apportait aux plus simples et aux plus insensés la sagesse divine pour eux-mêmes — une lumière et un guide dans toutes les circonstances où ils se trouvaient. C'étaient des choses excellentes, car elles venaient de Dieu et le révélaient; et elles étaient claires, droites et justes, mettant chaque chose à sa vraie place morale auprès de Dieu, et avec l'autorité, de Dieu. Car la bouche de la sagesse parle selon la nature vraie et l'état réel des choses, et cela quant à leur relation avec Dieu. Elle dit la vérité de chaque chose, et répugne également à tout mal. C'est là la grande controverse avec les prétentions de l'homme. Il a sa propre pensée,

centre de toute la confusion, laissant Dieu dehors, et prétendant juger par elle la scène de confusion où il se trouve; oui, prétendant juger Dieu lui-même et ce qu'il doit être. La sagesse, dans tous les détails auxquels elle s'applique, apporte la lumière de Dieu et son autorité dans la scène de confusion qui est telle, parce que l'homme s'est éloigné de lui. La volonté de l'homme ne veut pas de la sagesse; ses passions et ses convoitises lui sont plus chères.

Il y a un autre caractère de la sagesse divine: elle est droite et simple, parce qu'elle est profonde et parfaite. Elle est elle-même et toujours elle-même au milieu de la confusion et de la complication des choses. La sagesse humaine, avec sa subtilité, doit suivre le sentier tortueux qui cherche à éviter le mal auquel elle appartient et au milieu duquel elle vit, dont elle forme une partie, bien que peut-être une partie plus habile; mais elle doit agir par les motifs et les passions qui gouvernent l'homme, parce qu'elle n'a rien d'autre sur quoi, ni par quoi elle puisse agir. Elle ne peut pas être au-dessus de la sphère à laquelle elle appartient, quoique, dans cette sphère, elle puisse voir un peu plus loin que les simples et les sots; mais elle ne peut pas voir au delà des motifs présents — ce sont ses motifs. La vérité et la sagesse divine introduisent avec autorité Dieu et ce qui est droit, soit en témoignage, soit en fait, si nous les voyons comme incorporées en Christ. C'est pourquoi la sagesse divine est toujours elle-même, car elle est ce qui vient sur la scène et non ce qui lui appartient, bien qu'elle soit la lumière sur la scène, qu'elle lui soit adaptée et agissant sur la conscience, c'est-à-dire qu'elle est lumière pour le sentiment du bien et du mal en introduisant Dieu et la crainte de l'Eternel; c'est pourquoi elle trace un chemin parfait. Ses paroles sont selon la justice en vue et au milieu de la scène de propre volonté et de confusion que le péché a produite.

Prenons l'exemple le plus vulgaire. Il est dit: «Tu ne déroberas point». Dans le paradis, il n'y avait pas lieu à dérober. Dans le ciel, on ne dérobera pas. Dans un état parfait, la pensée de dérober ne pourrait pas exister. Cependant la propriété et les droits de propriété ont introduit la confusion, le mauvais vouloir et l'oppression d'un côté, et d'un autre le tort fait à autrui. Dans tous les âges, il y a eu là un problème que nul homme n'a pu résoudre, et dans lequel on ne saurait trouver aucun droit. Une des formes est l'oppression, et l'autre la ruine et le désordre. La sagesse est satisfaite de ce qu'elle a et ne convoite le bien de personne; elle a la clef d'un chemin parfait qui lui est propre, parce qu'elle introduit Dieu et sa crainte. Elle tire le cœur de l'homme hors de tous les motifs qui produisent la confusion existante, et au milieu de cette confusion lui trace son propre sentier. J'ai pris à dessein ce cas très simple.

C'est pourquoi le Seigneur (qui n'était pas venu alors pour être juge) refuse de décider dans un cas où quelqu'un alléguait un tort qui lui était fait, puis il ajoute: «Voyez, et gardez-vous de toute avarice; car encore que quelqu'un soit riche, sa vie n'est pas dans ses biens»; la vie d'un homme ne consiste pas dans l'abondance des biens qu'il possède. Ensuite, le Seigneur élève les pensées de l'homme au-dessus de ces objets périssables, et introduit Dieu dans sa bonté connue de tous ceux qui ont foi en lui, et cela va jusqu'à la plus haute manifestation de la vie de Christ en nous. Il appartenait à la loi d'indiquer de fait ce sentier pour l'homme; non pas de révéler les conseils de Dieu, ni la rédemption, ni la manifestation de Dieu dans l'homme, mais de montrer quel est le sentier de l'homme devant Dieu. Jusque-là c'était la sagesse, mais

la loi ne pouvait pas manifester Dieu dans ses conseils ou dans l'amour qui s'y rattache, car alors ce n'eût pas été une loi pour l'homme. Actuellement (dans l'Évangile), ce n'est pas l'homme devant Dieu que nous apprenons, mais, en Christ, Dieu devant l'homme, Christ, notre règle de vie, bien que celle-ci assurément ne viole pas l'autre, car il est dit en parlant du fruit de l'Esprit en ceux qui croient: «Contre de telles choses, il n'y a point de loi» (οὐκ ἔστι νόμος). Ainsi dans le chemin que trace la sagesse, il n'y a rien de tortueux, de subtil et de pervers, rien qui serpente à travers les mauvaises voies et les motifs corrompus des hommes, pour trouver à travers ces choses un sentier avantageux.

C'est pourquoi celui qui marche selon la sagesse divine est regardé comme étant fou; il sera, dit-on, une proie pour le monde, car le monde, après tout, compte sur le mal et regarde à sa propre subtilité comme sa ressource pour connaître mieux le mal, et fait des plans pour le circonvenir. Mais obéir à la Parole est la sagesse divine, car elle, qui connaît toutes choses, a tracé le sentier. Nous avons à marcher selon cet aimable précepte divin que la grâce seule pouvait nous donner: «Sages quant au bien, et simples quant au mal». C'est pourquoi, pour celui qui a de l'intelligence — qui a une oreille pour entendre et la capacité pour recevoir ce qui est divin — toutes les paroles de la sagesse sont claires. Elles sont le sentier de Dieu, proclamées par lui, et conduisent dans un chemin droit qui est son chemin, celui dans lequel Christ a marché. Celui qui a trouvé la connaissance, discerne qu'elles sont droites, droites en elles-mêmes — elles sont la pensée divine en nous, pouvons-nous dire.

Or le nouvel homme discerne que ce sentier est un sentier de droiture. Ainsi que le Seigneur l'a dit: «La sagesse a été justifiée par tous ses enfants», bien que le monde ne la voie pas ou la hâsse. Ce qui est droit devant nous est clair. «Que tes yeux regardent droit en avant», est-il dit au chapitre 4: 25, où le mot «en avant» est le même que «claires», dans notre chapitre (verset 9), et «droit», le même que «droites». Tout est simple pour celui qui prend la lumière divine pour le guider, dans une soumission reconnaissante envers Celui qui l'a donnée. Le sentier de Christ en est l'expression parfaite: Il est la sagesse de Dieu. En valeur, rien certainement ne peut être comparé au fait d'avoir le chemin de Dieu, un chemin droit, à travers un monde où le mal abonde. Mais, dans un tel monde, il est nécessaire d'être sages et non pas insensés, et la lumière divine voit toute chose dans la lumière divine et en découvre immédiatement le caractère. Elle est, dans ce chemin, de la plus profonde subtilité; elle a le discernement de Dieu. Une scène de déception satanique peut rendre l'esprit perplexe. Mais qu'est-elle? Le début en est contraire à la crainte de l'Éternel, ainsi la chose entière est jugée, quoique je ne puisse pas en estimer la centième partie. L'âme qui n'est pas guidée par la crainte de l'Éternel, est plongée dans une scène qui est au-dessus de ses forces, et est le jouet de Satan. La crainte du Seigneur et l'Esprit de vérité préservent de tout cela l'esprit le plus simple, et font qu'il le juge. Mais, en réalité, c'est le jugement le plus subtil, celui qui pénètre tout, et où ceux qui sont humainement sages, se trouvent pris. La sagesse demeure avec la prudence, le jugement réfléchi, que la crainte de Dieu demande et produit, parce qu'elle cherche toujours sa volonté, et donne ainsi le discernement qui juge du vrai caractère de chaque chose. La sagesse est subtile, demeure avec la prudence, et se trouve où est celle-ci.

Il est étrange de trouver réunies les paroles droites et la prudence ou subtilité. Mais c'est justement ce que fait la sagesse; elle réunit les deux choses. Ce sont les pensées réfléchies du coeur qui découvrent les habiles inventions de l'esprit de l'homme. Lorsque cela est pleinement développé en nous, nous avons ce qui est écrit: «L'homme spirituel discerne toutes choses, mais lui n'est discerné par personne». Il juge toutes les choses qui sont autour de lui, et sait la marche qu'il a à y suivre; mais ses motifs, ses principes, les buts qu'il se propose, l'homme naturel ne les discerne pas; son sentier déjoue l'habileté de celui qui n'a pas l'Esprit. Voyez l'entrevue du Rab-Shaké avec les gens d'Ezéchias (Esaïe 36; 37). Celui-ci est sûr de son chemin, de ses motifs et de ses principes. Inconnu à l'homme non spirituel, son chemin est pour ce dernier une énigme. Le résultat prouve au monde la sagesse de sa voie, mais sa prudence est au-dessus de la portée de l'homme naturel. Cela conduit au grand principe et à la source de la sagesse — le commencement de la sagesse, «ta crainte de l'Eternel» — l'introduction de Dieu, de sorte que ce soient ses pensées, et non notre volonté, qui aient autorité sur nous. Où cela existe, on hait le mal, l'exercice de la volonté, et l'égoïsme, contraires aux relations dans lesquelles nous nous trouvons.

La sagesse liait toute volonté propre, toute hauteur d'esprit qui exalte le moi; elle hait la voie d'iniquité et la bouche perverse. Mais si l'ardeur et les prétentions de la volonté sont haïes par la sagesse, avec elle est le conseil — la sagesse d'un esprit sobre et réfléchi, soumis et regardant au Seigneur, et les ressources d'un sain jugement dans les difficultés, c'est-à-dire le discernement et la force. Comparez avec Ecclésiaste 9: 13-18, où la force physique est mise en contraste avec la sagesse, et où il est dit comment la sagesse procure la sécurité.

Nous arrivons maintenant (versets 14-16) à l'aspect directement terrestre de la sagesse en rapport avec le gouvernement de Dieu sur la terre. Le gouvernement, le jugement rendu selon la justice, la règle qui doit régir les grands, dépendent d'elle. C'est ce que nous lisons touchant la sagesse de Salomon. Les rois et les grands ont à représenter quant au discernement du bien et du mal, et quant au maintien du droit par l'autorité sur la terre; ils ne le peuvent que par la sagesse divine.

Mais alors il y a une autre chose qui s'applique à tous les coeurs, c'est d'aimer la sagesse pour elle-même, et d'avoir la diligence du coeur à la chercher. C'est de trouver un réel délice dans la sagesse de Dieu en elle-même, et d'avoir le sentiment de l'obligation où l'on est de la réaliser. «J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me recherchent me trouveront». La sagesse est aimée pour elle-même, et la diligence du coeur la cherche comme un devoir qui nous incombe.

Dans le gouvernement terrestre de Dieu, elle apporte avec elle sa récompense. C'était tout à fait le terrain de la loi. L'homme obéissant et craignant Dieu devait être béni dans sa corbeille et dans sa huche. Mais ici, il y a davantage — des richesses qui ne périssent point, et une justice dans laquelle le coeur se réjouit comme dans ses trésors. La sagesse marche dans le chemin de la justice, et discerne par l'action de la conscience et de la Parole comment les hommes doivent marcher et plaire à Dieu. Elle discerne ce qui est droit au milieu de toute la scène compliquée de ce monde, et y fait connaître pour la traverser un sûr sentier selon Dieu.

Cherchant uniquement à lui plaire, elle fournit des motifs au-dessus des circonstances, et offre ainsi un sentier pour passer à travers elles, et y accomplir ce qui est juste. Nous marchons avec fermeté dans un sentier clairement tracé, là où les circonstances n'en présentent aucun. C'est là un grand soulagement et un encouragement puissant, et ainsi nous n'avons pas à nous troubler. La sagesse divine consiste dans la crainte de l'Eternel et dans la droiture. Il y a de la lumière, une lumière divine dans le sentier, quand tout est sombre alentour, car la sagesse divine connaît son sentier ici-bas; son chemin est celui de la justice; c'est une lumière dans le sentier. Nous ne pouvons faire autrement que le suivre, bien que ce puisse sembler folie, et que l'épreuve puisse s'y trouver. C'est le chemin de Dieu, et y marcher tourne à bien, même dans ce monde, quoique sur le moment cela paraisse le sacrifice de tout et nous amène le trouble. Il en fut ainsi de Joseph; mais sous la main puissante de Dieu qui gouverne tout, l'épreuve le conduisit ici-bas à une position qu'humainement parlant, il n'eût jamais atteinte sans cela. Y arriver n'était pas son motif: il fit ce qui était juste et ne voulut pas faire ce qui était mal, et d'esclave captif il devint seigneur de l'Egypte.

Je sais que les chrétiens ont des motifs plus élevés et sont mus par eux; mais ici, nous sommes sur le terrain du gouvernement de Dieu sur la terre, et ce gouvernement continue à s'exercer, bien que ce ne soit pas d'une manière directe, comme autrefois en Israël qui était le peuple particulier de l'Eternel. La sagesse non plus ne sort jamais de ces sentiers-là; elle ne se trouve que dans les sentiers de juste jugement (versets 20, 21). Dans tous les cas qui se présentent, dans toutes les circonstances où un homme a à marcher, le seul chemin où la sagesse puisse le conduire est celui qui est tracé dans la justice (*). Elle se trouve toujours au milieu «des sentiers de juste jugement» (c'est-à-dire qu'elle ne peut être en dehors des sentiers qui portent ce caractère). Ce sont ceux de Dieu, ils sont la sagesse. Et là où s'exerce le gouvernement de Dieu dans ce monde et pour ce monde, comme étant le lieu de la sagesse, un tel sentier aboutit à la bénédiction et à la prospérité. Souffrir dans un monde hostile peut être actuellement notre part d'une manière spéciale; depuis Abel, il en fut ainsi. Cependant il y a un gouvernement dont Dieu n'a pas lâché les rênes. «Celui qui veut aimer la vie et voir d'heureux jours, qu'il garde sa langue de mal, et ses lèvres de proférer la fraude; qu'il se détourne du mal, et qu'il fasse le bien; qu'il recherche la paix et qu'il la poursuive; car les yeux du Seigneur sont sur les justes» (1 Pierre 3: 10-12). Ce n'est pas seulement au temps de Job que cette parole était vraie qu'«il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36: 7). C'est là le gouvernement de Dieu et le sentier de la sagesse, sujet bien intéressant. Mais maintenant l'Esprit de Dieu, dans notre chapitre, en vient aux conseils et aux desseins de Dieu (verset 22, etc.).

(*) Dans les anciennes versions, il y a au verset 20, «je fais marcher», mais le sens exact est: «je marche». La sagesse ne se trouve jamais hors de ce sentier.

La sagesse a apporté la lumière dans ce monde de confusion, la lumière divine; mais, avant que le monde fût, elle existait dans les pensées et les conseils de Dieu, Christ étant le centre de tous ces conseils et l'objet des délices divines. Il est la sagesse de Dieu, de même que la puissance de Dieu quand il agit. Ses oeuvres étaient la scène où la sagesse se déployait, mais la sagesse était éternelle — elle était là avant les oeuvres et avant que la puissance se

manifestât dans les oeuvres; mais selon un conseil plus complet encore. Il y a un sentier que Dieu foule, pour ainsi dire — un sentier où se déploie ce qui est le fruit de ses pensées; mais ce sentier n'est pas simplement la puissance agissant sans un plan et un dessein; Dieu n'agit pas non plus selon la sagesse avec ce qu'il trouve déjà existant, comme c'est le cas pour nous. En cela, la sagesse est précieuse pour nous, mais alors nous agissons d'une manière dépendante et selon une justice qui est vraie sagesse, mais obligatoire pour nous. Nous avons à trouver le chemin de la sagesse là où nous sommes placés, en faisant bien, car nous devons à Dieu d'agir ainsi. Mais Dieu a possédé la sagesse «au commencement de sa voie, avant ses oeuvres d'ancienneté». Ce dont il s'agit ici n'est pas qu'il y avait une sagesse déployée dans la création; sans doute, cela était: mais le point est qu'avant l'existence du monde, la sagesse avait sa place auprès de Dieu. Nous, nous avons à trouver le sentier de la sagesse dans la création, maintenant ruinée; mais l'esprit et la pensée de Dieu étaient avant la création. C'est ce qui est développé dans les versets 22 à 29. Sans doute que la sagesse fut manifestée, quand Dieu «disposait les cieux et quand il ordonnait le cercle qui circonscrit la face de l'abîme», mais la sagesse était là, existant avant toutes choses. Elle était présente lorsqu'il fit toutes choses — elle était dès l'éternité. La terre fut l'occasion de la manifester — c'était une oeuvre adaptée par la sagesse au déploiement de la gloire divine et à la manifestation des fins que la sagesse se proposait; mais, avant qu'il y eût une sphère pour sa manifestation, elle était la sagesse, elle était elle-même. La création a été son fruit et non son objet. Elle était elle-même; elle avait sa place auprès de Dieu, et elle avait son objet sur lequel son dessein reposait. La première déclaration quant à ce que nous venons de dire, est que l'Eternel possédait déjà cette sagesse «au commencement de sa voie»; lorsqu'il commença à agir pour produire quelque chose en dehors de lui-même, lorsqu'il commença à se révéler. «Au commencement de sa voie», avant qu'il fit aucune de ses oeuvres, la sagesse fut établie (*); établie comme l'autorité et l'ordre, suivant lequel, étant dans la pensée de Dieu, tout devait être ordonné et établi; mais, en second lieu, elle était là dans le secret de l'éternité. C'est ce qu'en fait nous trouvons résumé en Jean 1, touchant la Parole.

(*) Ou «ointe»; c'est le même mot que dans le Psaume 2, verset 6: «Et moi, j'ai oint mon roi sur Sion».

Cette sagesse, Jéhovah la possédait à l'origine de toutes choses, avant qu'existât la terre où ses voies devaient se déployer. Elle procédait de lui; elle était produite comme étant en elle-même le fruit de son Etre, avant qu'existât la création, — c'est-à-dire ce qui est en dehors de lui. Et la sagesse était là, non seulement quand «il décrétait les fondements de la terre», mais quand il disposait les cieux. Tout caractérise ainsi cette sagesse comme étant en elle-même et en lui-même le produit et la pensée de Jéhovah, avant que la simple création (qui prit naissance à son «fiat» et à sa parole) eût commencé à exister. Elle est divine et dans la Déité, de même que la création existe par sa parole et en dehors de lui-même. Sans doute que c'est en mystère qu'il en est parlé ici; mais Christ est cette sagesse: Il en est la plénitude révélée et la manifestation. Celui qui est la sagesse était dans le Père avant que le monde fût, avant que rien n'existât, sauf ce qui est dans la Déité, elle-même. Il était Dieu; mais envisagé ainsi, comme subsistant, il était auprès de Dieu, et toutes choses furent faites par lui, comme la scène entière de la sagesse de la pensée divine.

Mais il y a plus. La sagesse était objectivement les délices de l'intelligence divine. Les pensées qu'elle produisait étaient nécessairement parfaites comme elle-même, et étaient les délices de l'intelligence qui les produisait. Elles lui correspondaient. Il en est ainsi dans nos intelligences bornées, et cependant nos pensées ne répondent souvent qu'imparfaitement à ces faibles intelligences, et tout n'est qu'en partie. La sagesse divine était selon la plénitude et la perfection divines, et l'exprimait dans son ensemble, et elle était les délices divines. Christ était tout cela dans sa Personne, mais ici la chose est prise d'une manière abstraite. La sagesse était toujours avec l'Éternel, auprès de lui, en intimité immédiate de nature et de communion; quelqu'un nourri en amour (*) à côté de lui; «ses délices tous les jours». Description merveilleuse!

(*) Le mot hébreu rendu par «nourrisson» (verset 30) présente une difficulté. Mais il semble formé d'un mot lui donnant la signification de «nourrisson de son amour», le caractère et l'intimité des délices divines étant exprimés ainsi figurément. Le mot ne se trouve qu'ici. Quelques-uns, comme les Septante et Luther, l'ont rapporté à une autre racine, lui donnant le sens de «l'artisan» ou l'ordonnateur de Jéhovah.

Non seulement les délices divines étaient en cette sagesse envisagée ici pleinement comme une Personne, mais elle aussi (et peut-être maintenant devrions-nous dire lui) était toujours en joie devant Dieu. Ainsi cet objet des délices de Dieu se réjouissait lui-même devant lui. C'est ainsi que, d'une manière subordonnée et par grâce, nous sommes saints et irréprochables devant lui en amour. Mais ici, c'était un objet éternel et divin — ce qui était dans la Dité même, et cependant auprès de Dieu objectivement. Jéhovah possédait la sagesse comme ses délices, avant que rien ne fût formé en dehors de lui-même, et cette sagesse était une Personne toujours en joie devant lui.

Mais il y avait un dessein qui occupait la sagesse avant qu'existassent la sphère et la scène où l'objet de ce dessein serait développé. La sagesse se réjouissait «en la partie habitable de sa terre» — la terre de Dieu — et ses «délices étaient dans les fils des hommes». De quelle manière merveilleuse cela est introduit! Bien que ce soit assurément un Dieu sage qui a disposé la création, cependant d'autres choses occupaient la sagesse — l'homme était l'objet qu'elle avait en vue. Cette sagesse, toujours en joie devant Dieu et qui était les délices et la joie de Dieu, ne prenait pas ses délices dans la terre, mais dans la partie habitable de la terre. Il y avait là un dessein. Une pauvre, faible partie de la création, si même elle est seulement de la création, l'homme, si chétif quand nous considérons la vastité de la scène où il se meut, mais le centre de tous les desseins de Dieu — l'objet de ses pensées avant la création — parfait en dessein, l'homme était celui en qui, selon le dessein de cette sagesse, elle devait avoir sa pleine manifestation. La sagesse se réjouissait dans la partie habitable de la terre que Dieu avait formée, et ses délices étaient avec les fils des hommes.

L'homme fut d'abord créé un être responsable, mais, comme être, les délices de Dieu, le centre de ses voies ici-bas, fait à son image, selon sa ressemblance, et, en même temps, la figure de Celui qui devait venir. Mais quoique Dieu eût soufflé dans ses narines la respiration de vie, de sorte qu'il était de la race de Dieu, cependant, comme créature, l'homme était responsable, et, comme telle, il tomba. Mais, après plusieurs exercices et voies préparatoires

de la sagesse, Celui qui était la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, et par qui toutes choses furent créées, devint lui-même un homme. La vie était en lui, et la vie était la lumière des hommes — dans sa nature, elle était telle. Les anges purent alors, sans jalousie et dans leurs saints accords, déclarer que le bon plaisir de Dieu était dans l'homme (*). Quelle pensée merveilleuse! Celui qui avait cette place auprès du Père devint chair — les délices de Dieu ici-bas, Dieu manifesté en chair, la grâce envers l'homme, la grâce dans l'homme, l'homme en union avec Dieu dans une personne — le gage de la paix sur la terre: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts!» Mais jusqu'ici, quant à son effet sur d'autres, la chose se rattachait à la responsabilité de ceux qui entouraient Christ: «Il fut méprisé et délaissé des hommes». Cette faveur et cette bénédiction ineffables (car la pensée de la créature était encore en question) furent méprisées et rejetées. Mais maintenant le dessein de la sagesse pouvait être manifesté, et fondé sur l'oeuvre parfaite que Christ a accomplie, par la méchanceté même de l'homme, pour la rendre plus parfaite et plus éclatante en ce qui a glorifié Dieu lui-même. Le dessein formé avant que le monde fût, est révélé dans l'homme glorifié, cependant avec justice dans l'homme obéissant et dans Celui qui a glorifié Dieu en tout ce qu'il était. Il l'a glorifié en ce qu'il a été fait péché. En portant les péchés de ceux qui viennent à Dieu par lui, il a fait face à tout ce que Dieu exigeait, à toutes les responsabilités qu'ils avaient encourues. Il a manifesté le juste fondement de la grâce adressée à tous, et a glorifié Dieu de manière à amener plusieurs fils — des hommes — dans la gloire, oui, dans la gloire de Dieu.

(*) Les mots traduits par «bon plaisir dans les hommes» (Luc 2: 14), sont ἡν ἠνqrōpoiv eÇdocia; c'est le même mot, un substantif au lieu d'un verbe, que «en qui j'ai trouvé, mon plaisir», ἡν ἠ eÇdçjsa.

Maintenant la sagesse si diverse de Dieu a été manifestée aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes, par l'Assemblée, dans le fait de l'union de l'homme avec le centre même de la gloire, héritier en cela de tout ce qui doit être placé sous les mains de Christ comme homme. Le dessein même était que nous eussions notre place en lui, unis à lui et avec lui, mais cela renfermait la domination qui lui appartient comme Homme (voyez Tite 1: 1, 2; 2 Timothée 1: 9; Ephésiens 1: 3-5, et suivants; 1 Corinthiens 2: 6-8). Il a pris sur lui, pour ceux qui croient, toute la responsabilité du premier homme. Il y a satisfait, pour ce qui concerne la gloire de Dieu, d'une manière absolue et parfaite. Le fondement a été ainsi posé pour l'accomplissement du dessein de Dieu en justice, selon la pleine gloire de ce dessein: la grâce règne par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur. L'homme responsable est venu entre le dessein et son accomplissement; comme tel, l'homme a manqué. Alors dans l'homme parfait, le Fils de Dieu, la grâce trouve sa libre manifestation en justice et dans le dessein accompli en gloire. Lorsque nous connaissons Christ, nous savons la signification de ces paroles: «Mes délices étaient dans les fils des hommes». Merveilleuse pensée! Mais combien vraie, combien simple pour nous, lorsque nous voyons Celui qui est la Parole éternelle et la sagesse éternelle, devenu un homme! Combien cela est doux, car nous sommes des hommes! Qu'il est merveilleux de voir la gloire en justice auprès de lui, après que la grâce a régné par la justice, après que Dieu a été glorifié et a glorifié notre Chef auprès de lui, et bientôt nous aurons le repos auprès de lui selon cette même justice! «Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un».

C'est parce que les délices de Dieu sont dans les fils des hommes que la sagesse les appelle maintenant à écouter (verset 32); et bien que ses voies semblent étranges pour l'orgueil et les prétentions de l'homme, qui se vante d'être juste parce qu'il est ignorant de Dieu, cependant la sagesse est justifiée par tous ses enfants, quand retentit l'appel solennel à la repentance sur le pied de la responsabilité, et la proclamation bénie de la grâce en bonté. Tous deux sont des preuves de la miséricorde de Dieu et de l'intérêt qu'il prend à l'homme; et, en réalité, toute la nature de Dieu et ses voies, son Etre tout entier, sont manifestés dans la rédemption et la grâce. L'amour, la miséricorde, la sainteté, le jugement, la justice, la patience, la haine du mal, la majesté et la tendre condescendance en grâce; le mal introduit et son étendue, et par la grâce le surmontant, et cependant par la justice, d'une manière telle que rien d'autre n'eût pu le faire — tout est mis en évidence dans l'oeuvre de Christ et par ses effets dans le coeur de l'homme, de sorte qu'en lui tout est manifesté, cependant tout est souveraine grâce pour lui. Le Fils de Dieu étant un homme dans la gloire, après avoir passé par la mort, nous dit ce que rien d'autre ne pouvait nous apprendre. Il nous dit la gloire divine où il est, après avoir subi la mort comme ayant été fait péché; mais la mort vaincue par la résurrection, la mort pour nous délivrer, la mort endurée par Celui en qui tout était perfection pour Dieu et dans l'homme, mort par laquelle Dieu a pu manifester tout ce qu'il était. C'est pour cela que Christ s'est livré lui-même, et il est dans la gloire.

C'est pourquoi la sagesse nous appelle à l'écouter, car elle est grâce, et c'est parce que Dieu prend son plaisir en nous. Bienheureux sont ceux qui gardent les voies de la sagesse. C'est l'activité de la bonté de Dieu qui invite à entrer dans cet unique sentier qui conduit au repos et à la jouissance paisible de la faveur de Dieu. Je rappelle ici le principe caractéristique de ce chapitre. Nous n'y avons pas les avertissements de l'autorité naturelle, le canal préparé pour la sagesse dans une relation établie de Dieu. C'est l'appel direct de la sagesse, l'appel en grâce de la parole divine elle-même adressé à l'homme comme tel, parce que ses délices sont en lui. C'est comme dans le ministère de Jean le baptiseur et de Christ, au-dessus des relations naturelles, et venant directement de Dieu à la conscience et au coeur des hommes, accomplissant ainsi son dessein, mais par les invitations de Dieu, justes et pleines de grâce. Il est merveilleux, cet appel direct en grâce. Il peut intervenir brusquement dans les relations naturelles et faire que cinq étant dans une maison, trois seront contre deux, et deux contre trois, parce qu'il est direct et individuel, venant de Dieu lui-même, et amenant son dessein en résultat effectif. C'est pourquoi, bien que la paix, même sur la terre, dût être le résultat dans le dessein de Dieu, Christ cependant, quant à l'effet actuel, pouvait dire: «Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre?» Et c'est pour cette raison qu'il était à l'étroit jusqu'à ce que fût accompli le baptême dans lequel il a glorifié Dieu, parce que l'incrédulité de l'homme refoulait dans le fond de son coeur l'amour qui, une fois que l'oeuvre serait accomplie par laquelle Dieu devait être glorifié en justice, coulerait à nouveau avec fraîcheur. Alors le fondement pour l'accomplissement du dessein qui a pour but la gloire fut pleinement assis, et Christ est entré ressuscité dans le résultat de la justice dans la gloire, et lorsque tout sera accompli, il nous ressuscitera au dernier jour, Christ ayant pleinement satisfait pour ce qui concerne la responsabilité, et Dieu ayant été glorifié en ce que Christ a fait pour cela.

Lorsque la sagesse vient, s'adressant à la responsabilité, elle ne trouve qu'un sujet de plainte: «Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne? Pourquoi ai-je appelé, et il n'y a eu personne qui répondît?» (Esaïe 50: 2). Mais la vérité est que le Fils était trop parfait, trop glorieux, pour que l'homme le discernât. Dieu a «caché ces choses aux sages et aux intelligents, et les a révélées aux petits enfants». «Maintenant donc, fils, écoutez-moi»; cette gracieuse invitation s'adresse aux fils et montre Dieu en grâce, là où la nature était établie en autorité de sa part. Ce n'est pas «mon fils», mais «fils», Dieu prenant intérêt à eux sous ce caractère. «Bienheureux ceux qui gardent les voies de la sagesse, qui écoutent l'instruction et ne la rejettent pas». La première chose — garder les voies de la sagesse — nous l'avons dans le sermon sur la montagne (Matthieu 7: 24, etc.); la seconde, nous la voyons en Marie assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole (Luc 10), et, en principe, en ceux qui savent que les paroles de la vie éternelle ne se trouvent qu'en lui; «car celui qui m'a trouvée, a trouvé la vie, et acquiert faveur de la part de l'Eternel».

Mais il y a plus que de presser les hommes à écouter et à garder l'instruction de la sagesse (comparez Luc 11: 28; Matthieu 13: 23); il doit y avoir, de notre part, le sérieux et le zèle du coeur; il faut s'attendre à elle, veiller à ses portes tous les jours, garder les poteaux de ses entrées. Ce n'est pas un effort mental, une production de l'esprit humain, mais c'est s'attendre à l'enseignement divin, comme le faisait Marie, «comme des enfants nouvellement nés, désirant ardemment le pur lait de la parole» (1 Pierre 2: 2). Nous n'avons pas ici la proclamation et l'appel de la sagesse, mais les désirs du coeur vers elle sont manifestés ainsi. Là se trouve la vie, car c'est la parole de vie, et celui qui a trouvé la vie, trouve en même temps la faveur de Jéhovah: le double aspect de la bénédiction en nous, la vie, la vie divine, et la faveur divine reposant sur nous. Celui qui pêche contre la sagesse, fait tort à son âme. Il y a un sentier dans lequel la volonté propre marche à la ruine; ce n'est pas le sentier de Dieu. Notre propre volonté hait le sentier de la volonté de Dieu qui est pour nous un sentier de soumission, mais suivre le sentier de la propre volonté aboutit à la mort. Il n'est point parlé ici de la grâce qui délivre, mais du résultat qu'en fait l'on trouve. Comme l'apôtre l'enseigne dans l'épître aux Romains: à celui qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherche la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité, appartiendra la vie éternelle. «Si quelqu'un m'aime», dit le Seigneur, «il gardera ma parole, et mon Père l'aimera». Et encore: «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour». Assurément, ce n'était pas une question de savoir si Christ avait la vie; il était la vie. Mais c'était le sentier dans lequel il marchait sous la faveur divine. Ce n'est point ici la grâce sauvant les pécheurs et leur donnant la gloire, mais le sentier (y compris l'état du coeur) dans ce monde, et dans lequel se trouvent la vie et la faveur de Dieu, Dieu rendant, en grâce, témoignage de ce en quoi il se plaît, et la sagesse nous montrant comment nous avons à marcher et à plaire à Dieu. Pour nous, c'est ce que nous avons entendu de la parole de la vie. Nous vivons de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Nous avons vu la merveilleuse révélation du dessein de Dieu en l'homme, mais il faut nous souvenir qu'ici il s'agit de la terre, lorsque nous en venons aux détails. Le principe est toujours vrai dans tout témoignage du Seigneur, maintenant comme alors. Dans ce chapitre, le rapport immédiat est avec la terre, parce que c'est là que vint ce témoignage; là il trouva l'homme responsable. Son application la plus directe et la plus évidente est à la Personne du Seigneur Jésus sur la terre. Seulement, de même que la parabole du semeur, ou même Jean le baptiseur, cela est toujours vrai lorsque le cri de la sagesse ou la sagesse elle-même s'est fait entendre. Jean était la transition, et dirigeait les regards vers un autre; cet autre était la sagesse elle-même, et Jean (Matthieu 11) avait à venir à son cri. Cependant les enfants de la sagesse justifiaient la sagesse de Dieu en lui. La loi et les prophètes furent jusqu'à Jean. Il conduisait aux sentiers de la sagesse, en marchant devant la face du Seigneur.

Christ dans l'intérieur du voile et hors du camp

ME 1897 page 61

«Alors il dit: Voici, je viens pour faire ta volonté. Il ôte le premier, afin d'établir le second. C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes. — Et tout sacrificateur se tient debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés; mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. Et l'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage; car, après avoir dit: c'est ici l'alliance que j'établirai pour eux après ces jours-là, dit le Seigneur: En mettant mes lois dans leurs coeurs, je les écrirai aussi sur leurs entendements, il dit: Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 9-17).

Afin de pouvoir marcher en chrétiens dans ce monde, il faut que nous connaissions par le Saint Esprit que, dans toutes nos voies, nous sommes un avec Christ et membres de son corps. Etant donc placés dans le monde pour manifester Christ, notre force dans la marche ne consiste pas seulement à savoir que nous possédons, par son précieux sang, le salut et une conscience purifiée. Ce qui distingue le témoignage du chrétien, c'est qu'il marche sur les traces de Christ: «Car pour moi, vivre c'est Christ» (Philippiens 1: 21); et encore: «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, [c'est-à-dire] la foi au Fils de Dieu (*littéralement*: celle du Fils de Dieu), qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Ce qui signifie que la même foi par laquelle Jésus a marché dans le monde, est aussi celle par laquelle nous sommes appelés à vivre. C'est précisément aussi ce qui nous rend responsables de notre marche, de nos habitudes, de nos dispositions et de notre but. Réalisons-nous cette responsabilité: Vivre pour Christ? L'Eglise de Dieu est placée dans le monde, afin qu'elle y soit l'expression de Christ pendant son absence. La conscience de bien des chrétiens se contente souvent de présenter l'Ecriture sainte à un homme inconverti pour qu'il puisse y lire ce que Christ était. Mais tel n'est pas le but pour lequel Christ nous a laissés ici-bas après lui. «Vous êtes, vous, notre lettre... connue et lue de tous les hommes... la lettre de Christ» (2 Corinthiens 3: 2, 3). Sommes-nous une telle lettre, bien lisible? Il ne s'agit pas, pour cela, qu'on vienne à moi avec la question: Quelle est ta profession de foi? Quelles sont tes vues? ou autres questions semblables. Si je ne suis pas l'expression de la pensée et de la marche de Christ, je suis une pierre d'achoppement plus que toute autre chose. Le chrétien doit être la *vivante* expression de Christ; l'expression de ses motifs, de ses dispositions, de l'amabilité de son caractère. Mais, hélas! Le christianisme consiste, en majeure partie, dans le genre et la

manière *de penser*; l'on est apprécié d'après ses opinions, d'après les formes auxquelles on est assujéti. Et cependant nous sommes appelés à vivre pour Christ auquel nous croyons. Nous sommes *un* avec lui, et appelés à manifester ce qu'il est. Or toute la puissance par laquelle j'agis et par laquelle je dois manifester Christ, gît dans l'intelligence de ce fait, que je suis *un* avec lui.

Les deux grands points d'appui de la marche de Christ et de celle du croyant, en tant que un avec lui, nous sont présentés dans l'épître aux Hébreux. Le premier de ces points est là où l'âme est introduite, «dans le sanctuaire». Le Saint Esprit la conduit là et nous fait prendre place dans ce lieu béni: «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair» (Hébreux 10: 19, 20).

La puissance de notre service intelligent envers Dieu est l'intelligence de la parfaite purification de notre conscience. Plusieurs, ne comprenant pas ceci, s'efforcent d'atteindre à cette purification; mais c'est là renverser l'ordre de Dieu de fond en comble. J'ai une conscience purifiée ou pure; et maintenant je vais en avant, non pas pour l'obtenir, mais parce que je l'ai obtenue. Mais comment reçois-je une conscience pure? Ce n'est pas par quelque chose que j'aie fait; ni par mes dispositions et ma conduite, comme s'il s'agissait de quelque chose qu'il fallût atteindre ou trouver, — le Saint Esprit nous enseigne que c'est par le sang de Christ. Il révèle la gloire de la PERSONNE de Christ, plus distinguée que celle des anges et de Moïse; la gloire de sa SACRIFICATURE, plus excellente que celle des sacrifices sous la Loi. La conséquence de tout cela, c'est que nous avons une conscience purifiée et qu'il nous a fait prendre place dans son sanctuaire. La conscience purifiée n'est pas une chose qu'un chrétien possède, tandis qu'un autre doit chercher à l'obtenir; mais c'est une grâce commune à tous les chrétiens; *tous* ont une conscience purifiée. Quelques-uns pensent que le sang de Christ expie ceux de nos péchés qui ont été commis avant la conversion, et que les péchés commis depuis la conversion doivent être réparés par la sacrificature de Christ. Mais c'est ce que le Saint Esprit ne dit pas; non, l'un et l'autre ont lieu par le sang de Christ. Nous sommes dans le sanctuaire avec une bonne conscience; nous n'avons plus aucune conscience de péchés. Il est bien digne du sacrifice de Christ, que je possède une complète propitiation pour mes péchés et non une propitiation partielle. Le plus simple croyant est *à jamais* placé là où le souverain sacrificateur de l'ancienne alliance ne pouvait entrer qu'une fois l'année.

Lorsqu'on s'occupe un peu des âmes, on expérimente combien elles éprouvent de doutes, d'obscurités, de craintes et d'angoisses et l'on voit ce qui les attriste. Si le sang de Christ fait quelque chose pour nous, c'est ceci: il nous fait prendre place, sans tache, ni ride, dans le sanctuaire: «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus,... approchons-nous...» (Hébreux 10: 19-22). Il n'y a ici aucune différence entre les apôtres et les autres croyants; l'apôtre Paul et le brigand sur la croix, tous, en un mot, ont de la même manière une place commune au delà du voile. Mais la sacrificature de Christ opère pour intervenir pratiquement en ma faveur là où le sang de Christ m'a placé, comme cela nous est révélé dans l'épître de Jean: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat

auprès du Père, Jésus Christ, le juste (Jésus Christ à la droite de Dieu est le seul fondement de la justification); et lui est la propitiation (trône de grâce) pour nos péchés» (1 Jean 2: 1, 2). Depuis que le sacrifice de Christ a été accompli, et que le Saint Esprit est sur la terre, il ne nous est jamais dit, dans le Nouveau Testament, que nous devons prier pour demander le pardon; il n'y a rien de semblable pour le chrétien; non, mais: «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Or, cette différence n'est point sans importance. Il est beaucoup plus facile pour un enfant en faute, de demander pardon que de confesser la faute. Nous pouvons demander pardon pour tel ou tel péché, mais nous ne trouvons dans l'Ecriture aucune raison solide pour savoir s'il est ôté; tandis que, si nous le confessons, c'est, selon 1 Jean 1: 9, une affaire *de foi* que de savoir qu'il est ôté. Je parle ici *des croyants*; quant à l'inconverti, il faut lui présenter la nécessité du sang de Christ: «Dieu est *fidèle* et *juste* (pas seulement clément et miséricordieux) pour nous pardonner nos péchés». Aussitôt que, pour ce qui me concerne, j'ai condamné ou confessé le péché, je dois savoir avec certitude qu'il est ôté. Admirable position, dans laquelle se trouve placé le disciple, dès qu'il est disciple! — Entièrement lavé de ses péchés, avec une conscience purifiée et placé dans la lumière devant la face de Dieu, sans éprouver la moindre crainte! Mais quoi! en restera-t-il là? Non, c'est ici le fondement sur lequel est établie la piété, pour y être édifiée. Le légal et l'antinomien combattent tous deux ces vérités. Que dira le légalisme? Tu dois faire en sorte de parvenir à l'adoption. L'Evangile dit: Christ m'y a amené. Jamais je n'y aurais pu parvenir; la loi l'a prouvé. Lorsque Dieu donna la loi, qu'est-ce qui fut manifesté? «Tu feras ceci, tu ne feras pas cela»; — le coeur humain fut manifesté pour ce qu'il est. Il était impossible que l'homme fît ce que Dieu lui disait qu'il devait faire — et impossible qu'il ne fût pas ce que Dieu lui disait qu'il ne devait pas être: «Car tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi, sont sous malédiction» (Galates 3: 10). Par les oeuvres de la loi, je ne peux absolument jamais entrer dans le sanctuaire. J'y suis, en conséquence de ce que Christ a accompli sur la croix. Or, c'est précisément ce qui est écrit au commencement de l'épître aux Hébreux, chapitre 1: 3: «... ayant fait, par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux». Pourquoi la Parole dit-elle: «il s'est assis»? Pour attester de la manière la plus formelle que l'oeuvre est parfaitement accomplie. Aaron ne s'asseyait jamais; il n'y avait point de siège pour le sacrificateur, ni dans le tabernacle ni dans le temple.

Que dit aux hommes l'antinomien ou le contempteur de la loi (l'autre erreur)? «J'ai, je possède tout en Christ»; puis il s'en tient là. Mais il n'en est point ainsi! L'Evangile me place là, pour que je parcoure la bienheureuse carrière qui m'est proposée, ayant dans l'âme un ardent et sérieux désir de devenir conforme à Christ.

Je suis d'abord placé dans *le sanctuaire*; puis *hors du camp*. S'agit-il de ma conscience? Je trouve Christ *dans l'intérieur du voile*; s'agit-il de mon coeur? Je le trouve *hors du camp*.

Il ne nous convient pas de nous contenter de puiser de la consolation dans la certitude que Christ est au-delà du voile; je dois chercher à m'identifier ou à m'unir pratiquement avec lui, hors du camp. Christ dans l'intérieur du voile apaise ma conscience; Christ hors du camp

vivifie et fortifie mon âme, afin que, dévoué pour lui, je parcoure la carrière qui est devant moi: «Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Ainsi donc, *sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre*» (Hébreux 13: 11-13).

Au point de vue moral, il n'y a pas deux endroits plus éloignés l'un de l'autre que «*dans les lieux saints*» et «*hors du camp*»; cependant ils sont ici rapprochés. Dans l'intérieur du voile habitait la Schéchinah de la gloire de Dieu; hors du camp on brûlait le sacrifice pour le péché. Aucun autre lieu n'offre l'image de l'éloignement de Dieu autant que ce dernier. Bienheureux sommes-nous de savoir que le Saint Esprit nous montre Jésus comme Celui qui remplit tout l'intervalle qui existe entre ces deux points. Nous n'avons, pour ainsi dire, rien à faire avec le camp. Le camp d'Israël, ainsi que la ville de Jérusalem son antitype, était l'endroit de la profession extérieure. C'est pourquoi aussi Jésus a souffert hors de la porte, pour montrer que l'ordre de la profession extérieure d'Israël était mis de côté.

Nous devons avoir compris que l'oeuvre de Christ pour nous a eu lieu (et Dieu veuille empêcher que quoi que ce soit obscurcisse pour nous cette bénédiction); nous devons encore avoir compris que notre conscience est purifiée; mais le repos de la conscience est-il la seule chose dont j'aie besoin? N'y a-t-il point de devoir? Ne devons-nous prêter l'oreille qu'à la voix de Christ, nous parvenant de l'intérieur du voile, et faire peu de cas de la voix qui nous appelle hors du camp? Si l'on pèse exactement tout, on trouvera que la joie, la paix, la liberté qui découlent de l'attention que nous prêtons à la voix de Christ au-dedans du voile, se lient d'une manière très intime à notre obéissance à sa voix hors du camp. Ceux qui sont le plus exercés à souffrir avec Christ et à porter son opprobre seront aussi ceux qui connaîtront le plus de la bénédiction de sa position dans l'intérieur du voile. Notre train de vie, notre chemin à travers le désert; bref, tout doit être mis à l'épreuve par le moyen de Christ: Christ serait-il là? Christ ferait-il cela? Le Saint Esprit est nécessairement contristé lorsqu'un saint suit une autre voie que celle que Christ aurait suivie, et si un saint fait cela, il faut que son âme soit languissante et asséchée. Si le Saint Esprit est contristé, comment témoignerait-il de Christ? Comment pourrait-il gratifier l'âme de la puissance, de la joie et de la paix du témoignage qu'Il rend au sujet de Christ? Quel est celui qui pourrait avoir la jouissance de Christ sans marcher avec lui? Nous savons bien que nous ne pouvons pas jouir de la communion de quelqu'un, sans être là où il est. Où donc est Christ? Hors du camp! Sortons donc vers lui, hors du camp, en portant son opprobre. Ce n'est pas sortir vers des hommes, vers des opinions, vers un parti ecclésiastique, vers des symboles. Non, c'est sortir vers Christ. Nous ne sommes pas du monde; et pourquoi? Parce que Christ n'est pas du monde. La mesure de la séparation de Christ d'avec le monde est aussi la mesure de notre séparation d'avec le monde: «Car nous n'avons pas ici de cité permanente». Nos coeurs cherchent-ils, ici-bas, une telle cité, un état de choses durable, ou quoi que ce soit de pareil? Cherchons-nous quelque chose pour nous y attacher? Disons-nous comme Lot, qui contestait avec Dieu, devant Tsoar: «Voici, je te prie, cette ville-là est proche pour y fuir, et elle est petite; que je m'y sauve donc (n'est-elle pas

petite?) et mon âme vivra»? (Genèse 19: 20). S'il en est ainsi, notre coeur, comme celui de Lot, est encore lié à quelque chose dans le monde. Lorsque le coeur est plein de Christ, il peut abandonner le monde et n'y trouve plus, alors, aucune difficulté. Il ne sert de rien de dire simplement, à quelqu'un qui aime le monde: Laisse ceci ou cela! ce que j'ai à faire, c'est de présenter Christ à une telle âme.

Je suis hors du camp, cherchant une cité à venir et attendant Celui qui vient. Dans cette position hors du monde et de son système, je me trouve dans deux relations: l'une avec Dieu, l'autre avec les hommes. Premièrement: «Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébreux 13: 15). Secondement: L'aimable description tracée par l'Esprit, de l'exercice de la bienveillance: «Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens; car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices».

Je suis avec Christ dans l'intérieur du voile et hors du camp, dans le monde, «portant son opprobre»; et ainsi, affranchi de la profession qui m'entoure, je m'occupe d'adorer et de faire du bien à tous.

Quant à mon attente, elle ne consiste point, comme on a coutume de le dire, dans «ce qui concerne la doctrine de la seconde venue»; mais j'attends des cieux le Fils de Dieu. Ce n'est point une question morte et vaine. Si nous attendons, en effet, le Fils de Dieu venant des cieux, nous serons détachés du monde.

J'ai Christ pour les besoins de mon âme et j'attends maintenant, uniquement, le Fils de Dieu venant des cieux; j'attends seulement que Christ vienne du ciel pour prendre à lui son Eglise, afin que là où il est, nous y soyons aussi; et cela peut déjà arriver ce soir même. Je ne m'inquiète pas de l'antichrist, des signes du temps, des agitations des peuples, mais seulement de la bienheureuse arrivée du Fils de Dieu venant des cieux. Oh! puissions-nous ne pas lutter contre nous-mêmes pour saisir Christ d'une main, tout en retenant le monde de l'autre! Si nous reconnaissons notre position «dans l'intérieur du voile», il faut que nous la connaissions aussi «hors du camp». Fussions-nous même méprisés, haïs et déshonorés par tous ceux qui ne sont pas hors du camp, nous n'en sommes pas moins dans la joie de la communion avec lui. Aussi, «quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui, en gloire» (Colossiens 3: 4).

Obéissance et amour

ME 1897 page 72

L'obéissance envers Dieu et l'amour pour les saints sont les deux traits caractéristiques de la vie de Dieu dans les croyants. L'obéissance parfaite a été la marque distinctive de la vie de Christ sur la terre. Il fut toujours ici-bas l'homme dépendant et obéissant. «Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté», dit-il, en entrant dans le monde, et dans sa marche sur la terre, il pouvait dire: «Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé», et autre part: «Celui qui m'a envoyé est avec moi; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 5: 30; 8: 29). C'était là l'obéissance parfaite.

Mais dans ce sentier d'obéissance envers Dieu, se manifestait aussi clairement l'amour de Dieu envers les hommes. Toutes les paroles, les voies et les actes de Christ parlaient hautement de l'amour de Dieu pour ses créatures coupables. La croix fut la pleine révélation de cet amour, de même que la plus haute expression de son obéissance sans réserve. Dans la vie de Christ ici-bas, se voient unis d'une manière indissoluble l'obéissance parfaite et l'amour accompli, et la vie, dans laquelle ces deux choses se manifestaient en Christ, est, par grâce, la vie à laquelle les croyants ont part.

En Christ ne se trouvait aucune imperfection. Son obéissance était aussi parfaite que son amour. Il y a en nous bien des choses propres à entraver la manifestation de cette vie, mais la vie en nous est semblable à celle de Christ par sa nature et ses qualités propres: *c'est la même vie*. Et soit en lui, soit en nous, elle se montre par l'obéissance. «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements» (1 Jean 2: 3). Là où manque l'obéissance, tout manque, eût-on sur les lèvres la profession de foi la plus élevée. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est *menteur*, et la vérité n'est pas en lui» (verset 4).

Le second caractère de la vie divine ne saurait être séparé de celui-là. Où est l'obéissance, là aussi sera l'amour, parce que les deux appartiennent à la même nature, à la même vie. «Quiconque garde sa parole», — voilà l'obéissance — «en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé: par cela nous savons que nous sommes en lui» (verset 5). Sa parole est l'expression de ce qu'il est, l'expression de sa nature; or «Dieu est amour», de sorte que, si nous gardons sa parole, son amour est consommé en nous.

Mais «*ses commandements*» ne sont pas seulement l'expression de ce qu'il est, mais aussi celle de son autorité. Nous sommes appelés à obéir, et à obéir comme Christ a obéi. Nous sommes «élus, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance de Jésus Christ» (1 Pierre 1: 2); et si nous disons demeurer en lui, nous devons aussi marcher comme lui a marché (1 Jean 2: 6), c'est-à-dire dans l'obéissance envers Dieu, car telle a été sa vie. Pas un mouvement dans son âme, pas un acte extérieur dans sa vie qui n'ait été obéissance à la volonté de son Père. C'est vraiment un immense et précieux privilège de pouvoir contempler la perfection dans son

chemin d'obéissance parfaite. Et bienheureux tous ceux qui suivent ses traces, et marchent comme lui a marché!

Le commandement d'obéir comme Christ, de marcher comme lui a marché, n'était pas un «commandement *nouveau*». C'était la parole qu'ils avaient entendue dès le commencement, en relation avec la manifestation de la vie divine en Christ. C'était le commandement du Père à Christ, d'après ses propres paroles: «Car je n'ai point parlé de moi-même; mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire, et comment j'avais à parler; et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit» (Jean 12: 49, 50). C'est pourquoi Jean dit du commandement qu'il est «*ancien*». Mais cependant c'était un commandement nouveau, parce que cela est vrai en lui et en nous. — «Son commandement est la vie éternelle» — et fut d'abord vu en Christ. Mais à présent il est vrai aussi en nous, «parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà». La lumière de la vie brillait alors d'un éclat d'autant plus vif, après que Christ s'en fut allé, eut été glorifié, et chassa les ténèbres. Cette vie, *pour* les hommes et *en* eux comme fruit de l'oeuvre de la rédemption pleinement accomplie, était une chose *nouvelle*. C'est Christ en nous, Christ comme notre vie. Nous participons à sa nature, et nous sommes en lui et lui en nous. Le commandement est *ancien*, parce que l'obéissance, qui caractérise cette vie, a été vue en lui dès le commencement. Il est *nouveau*, parce que la même chose est vue maintenant dans le croyant — «ce qui est vrai en lui et en nous».

Aussi longtemps que la rédemption n'était pas accomplie, Christ demeurait *seul*. Mais à présent il n'est plus seul; nous sommes en lui et lui est en nous. Merveilleuse vérité, qui confère aux enfants de Dieu un non moins merveilleux caractère. L'Esprit Saint en nous est la puissance de toute cette vie, en même temps qu'il est ici-bas en nous la réponse divine à tout ce que Christ comme homme est là-haut dans la gloire. Il ne s'agit plus d'un Christ qui, comme homme, marchait seul dans ce monde; mais Christ est *dans les croyants*, et «la vie éternelle» se déploie *en eux*. Dans l'épître de Jean, Christ est considéré comme «la vie éternelle» ici-bas, dans ce monde, d'abord *seul*, puis *dans les saints*: «ce qui est vrai en lui et en vous». Et cette vie, soit en Christ seul, soit en lui et en nous, est d'abord une vie d'obéissance, et ensuite une vie d'amour.

En 1 Jean 2: 3-8, nous avons l'obéissance et la désobéissance; dans les versets 9 à 11, c'est l'amour et la haine. L'obéissance et l'amour caractérisent ceux qui sont dans la lumière; la désobéissance et la haine, ceux qui sont dans les ténèbres. Quelqu'un pourrait dire qu'il est dans la lumière; mais s'il hait son frère, il est encore dans les ténèbres, et il n'a pas vu la lumière. «Il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux». Il ne connaît pas «la lumière de la vie». Mais si nous voyons quelque part l'amour divin en activité envers un frère, nous pouvons dire: Voilà quelqu'un qui demeure dans la lumière. Il a trouvé le Dieu qui est lumière, et en même temps qu'il a trouvé la lumière, il possède aussi l'amour, car «Dieu est lumière», et «Dieu est amour». Nous ne pouvons posséder l'une sans avoir l'autre, aussi peu que nous ne pouvons avoir le soleil, sans posséder

en même temps la lumière et la chaleur». Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a en lui aucune occasion de chute».

La lumière dissipe les ténèbres, et dans la lumière, il n'y a aucune occasion de broncher. «Le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6). Quelle grâce, digne de toute adoration, pour ceux qui étaient «autrefois ténèbres», mais qui, maintenant, sont lumière dans le Seigneur!

Mon cher lecteur, nos yeux ont-ils été ouverts pour voir la lumière? Nos cœurs ont-ils vraiment goûté l'amour? Alors marchons «*dans l'amour*, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur». Marchons «comme *des enfants de lumière* (car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, et justice, et vérité), éprouvant ce qui est agréable au Seigneur» (Ephésiens 5: 2, 8-10). Oui, puissions-nous marcher dans la lumière de la présence de Celui qui pouvait dire: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté», qui n'a jamais un seul moment quitté ce chemin d'obéissance, et qui, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'à la fin! «SI QUELQU'UN M'AIME, IL GARDERA MA PAROLE, ET MON PERE L'AIMERA; ET NOUS VIENDRONS A LUI, ET NOUS FERONS NOTRE DEMEURE CHEZ LUI».

Pensées

ME 1897 page 80

Qu'est-ce que la table du Seigneur? C'est là que j'exprime ma communion avec le corps de Christ — non pas avec les bienfaits, mais avec le bienfaiteur. Je pense à lui, au moment où il rompit avec tout ici-bas. Je me souviens de lui, là où il était, lorsqu'il ouvrit la porte qui me permit d'avoir communion avec lui.

ME 1897 page 160

Un saint qui marche avec Christ, voit partout la puissance de Satan; l'air même est rempli de malices spirituelles et exerce une influence pernicieuse sur l'âme.

ME 1897 page 180

Je pourrais être un canari et ne jamais chanter une note, car on est un canari avant de chanter. Si je n'étais un canari que lorsque je chante, ma position dépendrait de mon état.

ME 1897 page 214

Plus un homme connaît Christ, plus il appréhende Satan.

ME 1897 page 280

La loi prescrit et exige le bien. La grâce n'exige pas le bien où il n'est pas, elle le produit.

ME 1897 page 340

La vérité, c'est la manière dont Dieu envisage toutes choses et ce qu'il révèle de lui-même, de ses propres pensées et de ses propres conseils. Or Christ en est l'expression du côté positif, comme étant Dieu manifesté à l'homme, et l'homme parfait aux yeux de Dieu.

ME 1897 page 360

Dans l'expiation, Christ a souffert pour nous; dans le service, nous souffrons avec lui; dans nos détresses, nos agonies morales à cause du péché, il a senti avec nous.

ME 1897 page 440

Il est trop bon pour nous condamner, et pas assez bon pour ne pas vouloir garder quelque chose pour lui — dit Satan.

«Que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous»

1 Jean 2: 24

ME 1897 page 86

Ces lignes ont été écrites dans l'espérance que le Seigneur s'en servira pour attirer l'attention du lecteur sur le verset que nous avons cité, et pour produire en lui un exercice de coeur qui le conduise à marcher dans l'obéissance à ces paroles.

Cette obéissance non seulement le gardera d'être séduit par quelque'une des diverses doctrines étrangères qui sont enseignées et prêchées de nos jours, et qui sont en opposition directe avec ce passage, mais elle lui assurera la jouissance de la bénédiction positive qu'il «demeurera dans le Fils et dans le Père».

Ce passage ne s'adresse pas aux «pères», ni aux «jeunes gens»; il est écrit aux «petits enfants», c'est-à-dire aux plus jeunes croyants. Dans les versets 13 et 14, l'apôtre s'adresse aux «pères», comme à ceux qui «connaissent celui qui est dès le commencement»; puis aux «jeunes gens» qui «ont vaincu le méchant». Nous pouvons conclure de là que l'Esprit Saint, par la plume de l'apôtre, en écrivant aux «pères» et aux «jeunes gens», avait en vue ceux qui, par grâce, ne s'étaient point départis de ce qui avait été «entendu dès le commencement».

Il y a une distinction à faire entre les deux expressions «enfants» (en grec τεκνῆα), et «petits enfants» (en grec παιδῆα). La première embrasse tous les saints, pères, jeunes gens et petits enfants; la seconde désigne les petits enfants seulement et ne se trouve que dans les versets 13 et 18 du second chapitre de cette épître.

J'appelle aussi l'attention du lecteur sur le sens du mot «le commencement», dans notre épître et dans les premiers versets de l'évangile de Jean, afin qu'il se souvienne que ce mot dans les deux passages ne se rapporte pas à la même période de temps, mais à des époques distinctes l'une de l'autre. Dans l'évangile, «le commencement» désigne une époque qui précède la création du monde et de ce qu'il renferme. «Au commencement était la Parole; et la Parole était auprès de Dieu; et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par elle, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait» (Jean 1: 1-3). «Le commencement», dans l'épître, se rapporte au temps où Celui qui était la Parole a pris «la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Philippiens 2: 7, 8). Le «commencement» correspond au verset 14 du premier chapitre de l'évangile: «Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité» (Jean 1: 14). En 1 Jean 2: 24, «le commencement» a trait à ce que le Seigneur avait dit, quand il était ici-bas, et qui fut «confirmé par ceux qui l'avaient entendu»;

mais dans le premier verset de l'épître, «le commencement» se rapporte au Seigneur lui-même quand il était dans ce monde, «Dieu manifesté en chair». — «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, concernant la Parole de la vie (car la vie a été manifestée; et nous avons vu, et nous déclarons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée); ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons» (1 Jean 1: 1-3). Le Seigneur est nommé celui «qui est le commencement» (Colossiens 1: 18), là ce mot s'applique à lui-même personnellement, et n'a point rapport au temps.

Que devons-nous comprendre par «ce que vous avez entendu dès le commencement»? Cette expression ne désigne certainement pas les diverses choses qui ont été enseignées et acceptées dans la chrétienté pendant les dix-huit derniers siècles, et dont aucune (sauf pour nous avertir contre elle) n'a été mentionnée dans ce qui a été «entendu dès le commencement». Mais la parole de Dieu nous donne la réponse; nous lisons en Hébreux 2: 3, 4: «Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut, qui, ayant *commencé* par être annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu, Dieu rendant témoignage avec eux par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté». Ainsi le croyant qui désire obéir à l'exhortation contenue en 1 Jean 2: 24, doit demeurer dans ce qui a commencé à être annoncé par le Seigneur, et qui a été confirmé aux saints par ceux qui l'avaient entendu.

Nombreuses sont les exhortations contenues dans la parole de Dieu et adressées aux croyants pour les avertir à l'égard de certaines choses qui seraient enseignées après le commencement, et les mettre en garde contre ceux qui les enseigneraient.

Ainsi, même dans ces tout premiers temps, l'apôtre des gentils écrit aux Galates: «Il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent pervertir l'évangile du Christ» (Galates 1: 7). Jean écrit aux petits enfants en Christ touchant ceux qui les égaraient (1 Jean 2: 26). Les anciens de l'assemblée d'Ephèse sont avertis qu'après le départ de Paul des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau entreraient parmi eux, et que d'entre eux-mêmes il s'élèverait des hommes annonçant des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux (Actes des Apôtres 20: 29, 30). L'Écriture déclare que plusieurs accepteraient ces mauvais enseignements et seraient renversés par eux. Hyménée et Philète étaient de ceux dont la parole ronge «comme une gangrène» «et qui renversent la foi de quelques-uns» (2 Timothée 2: 18). Pierre aussi dit: «Il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront furtivement des sectes pernicieuses, reniant aussi le maître qui les a achetés, faisant venir sur eux-mêmes une prompt destruction; et plusieurs suivront leurs voies de perdition, et à cause d'eux la voie de la vérité sera blasphémée» (2 Pierre 2: 1, 2).

L'étude de la parole de Dieu et l'obéissance à cette parole garderont les croyants d'être séduits par ces faux docteurs et leurs enseignements. C'est pourquoi l'apôtre Paul, après avoir averti les anciens d'Ephèse, leur dit: «Et maintenant, frères, je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les

sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32). Plusieurs autres passages dans l'Écriture nous montrent combien tôt de fausses doctrines et des erreurs pernicieuses furent enseignées aux saints et reçues par plusieurs d'entre eux.

Si, dans ces premiers temps, lorsque les apôtres vivaient encore, il était nécessaire de donner ces exhortations aux croyants, que sera-ce aujourd'hui où l'incrédulité s'est répandue dans toute la chrétienté, où l'annihilisme, l'universalisme, et plusieurs autres fausses doctrines, exercent leur influence sur des multitudes, où nombre de livres et d'écrits sont publiés par des hommes de grand talent, non seulement pour appuyer ces fausses doctrines par des arguments spécieux, mais pour détourner leurs lecteurs de croire qu'une révélation de Dieu a été donnée à l'homme! Assurément il est bon, dans ces temps fâcheux, de rappeler au chrétien qu'il possède dans la parole de Dieu, un guide qui, s'il obéit à ses préceptes, le conduira en paix et en sûreté au milieu de la confusion et de l'erreur qui l'entourent. Il a, dans les Écritures, une pierre de touche propre à éprouver tout ce qui lui est présenté. Les écrits des hommes sur les sujets qui se rapportent aux choses spirituelles n'ont de valeur (et plusieurs en ont) que dans la mesure où ils sont en strict accord avec la parole de Dieu. Mais c'est uniquement par l'étude et l'intelligence des Écritures et en leur obéissant, que le croyant sera rendu capable de discerner si les écrits qu'il lit sont en accord ou non à ce qui a été «entendu dès le commencement».

L'imitation du judaïsme qui, sous diverses formes, prévaut maintenant dans presque toute la chrétienté, doit être jugée et rejetée par le fidèle qui désire obéir à l'exhortation qui nous est adressée par l'apôtre bien-aimé.

La tentative de placer les gentils sous le joug de la loi date des tout premiers temps du christianisme. La première assemblée en dehors de la Judée, de la Galilée et de la Samarie, fut formée à Antioche, et se composait de gentils convertis. C'est là que «quelques-uns étant descendus de Judée, enseignaient les frères», et cherchaient à les placer sous la loi de Moïse (Actes des Apôtres 15: 1, 5, 24). Paul et Barnabas à Antioche, s'opposèrent à eux d'abord, puis la prétention de ces hommes fut condamnée à Jérusalem par les apôtres et les anciens et par le reste des frères. Pierre, dans cette occasion, dit que c'était tenter Dieu, que de mettre sur le cou des disciples un joug que ni les Juifs, ni leurs pères, n'avaient pu garder. Jacques, à son tour, montra que cela ne pouvait que troubler les gentils, et toute l'assemblée déclara que ceux qui avaient fait cette tentative, étaient allés sans avoir reçu aucun ordre, et que non seulement ils troublaient les croyants, mais qu'ils bouleversaient leurs âmes en s'efforçant de les faire judaïser.

Ainsi, au commencement, par la sagesse, l'énergie et la fidélité que l'Esprit Saint donna à Paul et Barnabas à Antioche, ainsi qu'aux apôtres, aux anciens et à l'assemblée à Jérusalem, l'effort fait à ce moment par les faux docteurs fut neutralisé et condamné; néanmoins, plus tard, l'erreur se glissa de nouveau parmi les chrétiens, et depuis elle a été acceptée si

largement que maintenant elle prévaut dans presque toute la partie religieuse de la chrétienté.

Quand la fausse doctrine est d'abord présentée, elle peut être fidèlement combattue par quelques-uns et ensuite être rejetée par le grand nombre. Mais si elle a été généralement acceptée, et que pendant longtemps on s'y est soumis, elle acquiert sur les esprits une autorité telle que peu de personnes sont capables de lui résister. Signaler combien le judaïsme a prévalu dans la chrétienté, et montrer ainsi à quel point on s'est écarté de ce qui était enseigné dans les premiers temps, est regardé, non seulement par des chrétiens de nom, mais par de vrais croyants, comme un acte de trahison envers des doctrines et des services sanctionnés par le temps. Néanmoins le croyant instruit d'une manière intelligente dans la parole de Dieu, sait que, quoique le judaïsme se soit tellement répandu dans la chrétienté, ce mélange de choses qui diffèrent totalement a été condamné dans les premiers temps par le Saint Esprit et par l'Eglise tout entière (Actes des Apôtres 15: 28), et que les saints soient partout avertis dans les Ecritures de ne pas se prêter à une semblable confusion.

L'enseignement qui cherche à imposer au croyant la loi comme «règle de vie» et qui est actuellement si généralement reçu dans la chrétienté, témoigne bien que les efforts des judaïsants, qui furent au commencement repoussés par les apôtres, les anciens et les fidèles, ont réussi dans les derniers temps.

L'Esprit Saint se sert spécialement de l'apôtre Paul pour enseigner aux saints qu'ils n'étaient pas sous la loi, mais sous la grâce (Romains 6: 14) (*). Il écrit aux Galates: «Vous vous êtes séparés de tout le bénéfice qu'il y a dans le Christ, vous tous qui vous justifiez par la loi; vous êtes déçus de la grâce» (Galates 5: 4). Cherchez à établir la loi ou un principe de loi comme «règle de vie» pour les chrétiens, c'est abaisser la mesure de leur marche, qui leur a été donnée dès le commencement et qui est Christ lui-même (Philippiens 2), et c'est vouloir les placer sous la chose à laquelle la Parole déclare qu'ils sont morts: «Vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ... Nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus» (Romains 7: 4, 6). L'Ecriture déclare aussi que «tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction» (Galates 3: 10).

(*) Dans ce verset, comme en d'autres passages, le mot «loi» dans l'original n'est pas précédé de l'article, ce qui indique d'une manière générale le principe de loi.

Les docteurs de la loi, ceux qui veulent placer les âmes sous elle, annulent (involontairement sans doute) la loi en ne lui donnant pas la puissance que la parole de Dieu lui donne, c'est-à-dire la malédiction prononcée, contre «quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire» (Galates 3: 10). Ces docteurs encouragent les gens à chercher à garder la loi, au lieu de leur dire, comme le fait l'Ecriture, que tous ceux qui sont sous la loi sont maudits, parce qu'ils ne l'ont pas gardée.

Ceux, au contraire, qui donnent à la loi son autorité comme étant «le ministère de la mort» et «le ministère de la condamnation» (2 Corinthiens 3: 7, 9), ceux-là établissent la loi. Ils sont arrivés à la connaissance qu'eux-mêmes ils sont des pécheurs coupables et perdus, et

ayant, par grâce, cru au Seigneur Jésus Christ et ayant été justifiés sur le principe de la foi, ils ont «la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 1). Par la loi est «le ministère de la mort» et «le ministère de la condamnation»; par Christ, il y a «le ministère de l'Esprit», et «le ministère de la justice» (2 Corinthiens 3: 8, 9). Nous devons être morts à la loi, pour être à un autre, savoir à Christ ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu (Romains 7: 4). Si nous sommes sous la loi, nous ne servons pas en nouveauté d'esprit, mais en vieillesse de lettre (Romains 7: 6). Nous l'avons lu: «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction», et nous trouvons encore: «Car quiconque gardera toute la loi et faillira en un seul point, est coupable sur tous» (Jacques 2: 10, voyez aussi Romains 10: 5).

Pour ceux qui, dans la chrétienté, se placent extérieurement sous la loi, elle est annulée. Ils la répètent des lèvres, mais dans leur esprit ils ont peu ou point d'intelligence de la malédiction qui pèse sur tout homme qui est sous la loi, s'il a manqué à en garder un seul commandement. Ceux-là seuls établissent la loi qui, ayant foi dans l'oeuvre accomplie et parfaite de Christ sur la croix, apprennent par la loi que «le péché est excessivement pécheur» (Romains 7: 13). C'est par la *foi* que l'autorité de la loi est maintenue, par la *foi* que la loi est établie. «Annulons-nous donc la loi par la *foi*? Qu'ainsi n'advienne! au contraire, nous établissons la loi» (Romains 3: 31).

De plus, l'enseignement courant dans la chrétienté et qui fait de la loi «la règle de vie», empêche ceux qui l'acceptent de saisir ce que doit être la marche du chrétien.

La Parole exhorte les croyants à marcher d'une manière «digne de Dieu», «digne du Seigneur», «digne de l'appel dont ils ont été appelés» (1 Thessaloniens 2: 12; Colossiens 1: 10; Ephésiens 4: 1). La loi nous dit de faire telles choses, et de ne pas faire telles autres, et si nous manquons en une seule de ces choses, elle nous maudit. La transgresser en un seul point, c'était la transgresser en tous, et la malédiction était prononcée sur le transgresseur placé sous la loi.

On pourra demander: A quoi donc servait la loi? Elle servait comme conducteur ou maître d'école. Elle fut ajoutée à cause des transgressions, dans le but de faire ressortir le mal, et ainsi par elle nous connaissons *le péché* (Galates 3: 24, 19; Romains 7: 7). Nous connaissons *les péchés* par la conscience naturelle, mais *le péché* et son excessive méchanceté nous est donné à connaître par la loi (Romains 7: 7, 13).

Remarquez la différence entre les paroles de la loi et celles de l'évangile. La loi dit: «Tu ne tueras pas». L'évangile dit: «Aimez vos ennemis». La loi dit: «Tu ne déroberas pas» et «tu ne convoiteras pas». L'évangile dit: «Soyez contents de ce que vous avez présentement», et «ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, soyons satisfaits». N'y a-t-il pas, dans la chrétienté, nombre de gens qui ne voudraient pas nourrir la pensée de tuer quelqu'un, et qui cependant, quoiqu'ayant conscience qu'ils ont contre d'autres des sentiments d'inimitié dans leur coeur, ne s'estiment nullement coupables d'avoir de tels sentiments? N'y en a-t-il pas beaucoup qui ne voudraient pas voler, et qui, bien qu'ayant la nourriture et le vêtement et

abondance d'autres choses, sont néanmoins loin d'être satisfaits de ce qu'ils possèdent? Ainsi le christianisme va bien au delà de ce que la loi dit, et parle beaucoup plus qu'elle au coeur et à la conscience du croyant. Le christianisme enjoint au croyant d'avoir en lui la même pensée que celle qui était dans le Christ Jésus (Philippiens 2: 5); à offrir son corps en sacrifice vivant à Dieu (Romains 12: 1); à mettre sa vie pour les frères (1 Jean 3: 16). Ceux qui regardent la loi comme «la règle de vie», sont par là fortement empêchés pour comprendre ce que doivent être la marche et la vie du chrétien. Ils ont, par conséquent, de ce que sont cette vie et cette marche, une idée *beaucoup moins élevée* que celle que donnent les Ecritures. La loi fut donnée à Israël seul, et jamais à aucune autre nation ancienne ou moderne (Romains 9: 4). Le christianisme est pour toutes les nations, et la mesure de la marche du croyant est Christ. «Portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2: 6). «Et quoi que vous fassiez, par parole ou par oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père» (Colossiens 3: 17). Telle est la marche chrétienne et son principe, d'après les Ecritures, selon ce que nous avons entendu dès le commencement.

L'établissement par l'autorité humaine d'un clergé à part du peuple, dans la chrétienté, est un autre exemple, montrant combien on s'est écarté de ce qui avait été, «entendu dès le commencement». On a établi ainsi des systèmes formés sous plusieurs rapports sur le modèle du judaïsme. Il y a cependant cette grande différence que, dans le judaïsme, les sacrificateurs (mis à part du peuple) étaient établis selon l'ordre et l'appel de Dieu, et, en conséquence, nul ne pouvait être sacrificateur, s'il n'était de la tribu de Lévi (Hébreux 5: 4; 7: 5, 14); tandis que, dans la chrétienté, les membres du clergé sont établis dans leur office par d'autres hommes. Cette imitation du judaïsme a commencé de très bonne heure, et est opposée aux Ecritures.

Dans le christianisme (et il ne faut pas oublier la différence entre le christianisme et la chrétienté), tous les saints sont sacrificateurs (1 Pierre 2: 5, 9; Apocalypse 1: 6). Quant aux dons, il y a des distinctions à faire; nous en dirons plus loin quelques mots.

Or, bien que la sacrificature judaïque ne puisse pas être imitée sous tous les rapports dans la chrétienté, le système juif a cependant été suivi dans une grande mesure par l'établissement d'une classe spéciale d'hommes qui constitue ce que généralement l'on nomme le clergé». Dans la chrétienté, si quelqu'un se conforme à certains règlements faits par l'homme après le commencement du christianisme, il peut obtenir une place dans le clergé. Cela est directement opposé à ce qui «a été entendu dès le commencement».

La parole de Dieu enseigne que nul n'a le pouvoir, ni par lui-même, ni par aucun homme ou réunion d'hommes, de devenir soit un chrétien, soit un sacrificateur. Pour devenir l'un et l'autre, il faut «être né de nouveau», «né d'eau (c'est-à-dire par la Parole) et de l'Esprit», faute de quoi l'on ne peut ni voir le royaume de Dieu, ni y entrer (Jean 3: 3, 5). Il doit être engendré de la propre volonté du Père, «par la parole de la vérité» (Jacques 1: 18); il faut qu'il soit

«régénéré par la parole de Dieu» (1 Pierre 1: 23). Dieu vivifie (c'est-à-dire rend vivants) ceux qui auparavant étaient «morts dans leurs fautes et dans leurs péchés» (Ephésiens 2: 5). Ces passages et d'autres encore font voir qu'il n'y a en l'homme aucun mouvement vers Dieu avant que la Parole ait été appliquée à son âme par l'Esprit de Dieu. Ainsi, un homme n'a en lui-même aucun pouvoir, ni par sa volonté, ni par celle d'autres hommes de devenir ni un enfant de Dieu, ni un sacrificateur.

Pour être compté parmi les enfants de Dieu, il faut avoir la «foi». «Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus» (Galates 3: 26). Ce n'est pas une simple croyance historique, car la foi elle-même est un don de Dieu (Ephésiens 2: 8); et «la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 10: 17). Il nous faut être appelés de Dieu, avant que nous soyons ou saints, ou sacrificateurs. C'est ainsi que Paul, s'adressant aux chrétiens de Rome, les nomme «des appelés de Jésus Christ»; des «saints appelés», c'est-à-dire saints par appel (Romains 1: 6, 7; 1 Corinthiens 1: 2). Ainsi, un homme doit être vivifié, être né de nouveau, avoir la foi, posséder la vie éternelle comme don de Dieu, avoir l'Esprit de Christ, être scellé de l'Esprit Saint, avant d'être un «chrétien», au sens des Ecritures, avant d'être un de ceux que la parole de Dieu nomme des sacrificateurs. Voyez pour ce qui est de la vie éternelle, Romains 6: 23; quant à l'Esprit de Christ, Romains 8: 9; quant au Saint Esprit, Jean 14: 17; Ephésiens 1: 13; 4: 30. Dans le judaïsme même, aucun homme ne pouvait, de sa propre volonté ou par la volonté d'autres hommes, acquérir la charge de souverain sacrificateur. «Et nul ne s'arroge cet honneur; mais seulement s'il est appelé de Dieu, ainsi que le fut aussi Aaron. De même le Christ aussi ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur; mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré» (Hébreux 5: 4, 5).

On voit aussi combien la chrétienté s'est écartée de l'enseignement qui avait été entendu dès le commencement, en plusieurs choses auxquelles nombre de croyants se soumettent, et même qu'ils approuvent. Ainsi, dans la chrétienté, on fait (en suivant le judaïsme) une distinction entre le clergé et le reste des professants, distinction mise en évidence par les places qu'ils occupent respectivement durant les services religieux, comme aussi, dans plusieurs grandes fonctions de la chrétienté, par leurs résidences, leurs vêtements et d'autres détails. Le christianisme enseigne que tous les vrais croyants sont sacrificateurs (Apocalypse 1: 6); qu'ils ont tous «pleine liberté pour entrer dans les *lieux saints* par le sang de Jésus» (Hébreux 10: 19).

Un d'entre les divers maux qui ont résulté de cet écart de la vérité, est que, dans la chrétienté, l'on admet dans le clergé des hommes qui, quelque distingués qu'ils soient par leurs talents et leurs connaissances, n'ont jamais été appelés de Dieu pour occuper une telle place. Au jour présent on voit souvent les chaires de ceux qui, dans les temps passés, ont souffert le martyre et ont péri sur les bûchers, parce qu'ils croyaient que la parole de Dieu est la parole de Dieu, être occupées par ceux qui nient que la parole de Dieu est la parole de Dieu. Mon objet, dans cet écrit, n'est cependant pas de signaler aux croyants les maux qu'a engendrés le fait que la chrétienté s'est écartée de ce qui avait été «entendu dès le

commencement», mais plutôt d'appeler leur attention sur la grandeur et l'étendue de cet écart.

De plus, l'ordre observé dans les assemblées au commencement, et qui est si clairement exposé en 1 Corinthiens 14: 23-40, est mis en oubli partout où le judaïsme est imité là où l'exercice de la sacrificature est limité à une classe spéciale de personnes. De ce chapitre nous apprenons entre autres choses qu'en ce temps-là, il y avait liberté pour tous de prophétiser l'un après l'autre dans l'assemblée, afin que tous pussent apprendre et être exhortés; que les prophètes devaient parler, deux, ou trois, et les autres juger; que ceux qui possédaient le don des langues ne devaient pas l'exercer, à moins qu'il n'y eût quelqu'un pour interpréter. Il y avait, sans doute, manquement de la part des saints à Corinthe, et par conséquent de la confusion dans l'assemblée. Cela arrivait si deux voulaient parler en même temps, et cela semble avoir été le cas, d'après les expressions «chacun à son tour» et «un à un», des versets 27 et 31. L'Esprit Saint, par le moyen de l'apôtre, corrige ces manquements et d'autres, en expliquant en détail aux Corinthiens la conduite à tenir dans l'assemblée. Il conclut en exhortant quiconque se croirait prophète ou spirituel, à reconnaître que ce qu'il leur écrivait dans ce chapitre était *«le commandement du Seigneur»* (verset 37).

Il n'y a qu'un petit nombre de croyants, comparativement parlant, qui aujourd'hui cherchent à obéir au commandement du Seigneur donné dans ce chapitre. Il a été mis en oubli par presque tout l'ensemble de la chrétienté.

Il est donc évident qu'au commencement, le ministère dans les assemblées n'était pas limité à une classe particulière de personnes. On a soulevé une objection contre les croyants qui observent dans leurs assemblées les mêmes coutumes que les apôtres et les premiers chrétiens. On a dit que cela donnerait occasion à plusieurs d'user de cette liberté pour parler ou se joindre autrement au service quand ils ne le devraient pas. Il est certain que cela peut arriver, et il semble qu'il en ait été ainsi à Corinthe (voyez versets 23 et 26). Il est cependant très fâcheux pour des croyants de désobéir au commandement du Seigneur, par la crainte que quelqu'un userait de cette liberté pour laisser agir la chair.

Le lecteur fera bien de remarquer que, lorsque les saints sont rassemblés selon la pensée de Dieu révélée dans sa Parole, selon ce qui a été «entendu dès le commencement», les manquements mentionnés dans les épîtres comme se produisant chez les croyants des premiers temps, peuvent, à cause de la faiblesse ou du péché de l'homme, se montrer aujourd'hui parmi ceux qui sont ainsi rassemblés. Mais là où un nombre quelconque de personnes (croyants, ou seulement professants) sont réunies sur quelque principe ou système formé après le commencement, plusieurs de ces manquements qui avaient lieu quand les saints étaient rassemblés selon la pensée de Dieu, ne peuvent se produire dans ces systèmes. Par exemple, quand l'exercice du ministère est restreint à une seule personne, il ne peut arriver ce qui avait lieu chez les Corinthiens où l'on disait: «Moi, je suis de Paul; et moi, d'Apollon; et moi, de Céphas; et moi, de Christ» (*).

(*) Le lecteur remarquera que les saints à Corinthe suivaient comme chefs quelques-uns d'entre eux, dont l'apôtre ne mentionne pas même les noms, et que Paul, au lieu de faire attention à eux, nomme

lui-même et Apollos, afin de rendre évidents aux Corinthiens le mal et la folie de leur conduite (voyez 1 Corinthiens 1: 12; 4: 6).

Ce fait prouve que nulle assemblée formée sur les principes d'un quelconque de ces systèmes, ne constitue «une assemblée des saints» selon l'Ecriture. C'est Dieu et non l'homme qui doit être l'auteur de la paix dans une telle assemblée. Si l'homme devient la puissance qui maintient la paix dans une assemblée, elle n'est pas, selon l'Ecriture, «une assemblée des saints». «Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints» (1 Corinthiens 14: 33). Les efforts et les préceptes des hommes (quelque pieux et bien intentionnés qu'aient pu être plusieurs d'entre eux) ont amené un certain ordre dans leurs réunions religieuses, et ainsi l'homme est devenu l'auteur de la paix (là où elle existe) dans ces assemblées; mais pour le croyant qui comprend la parole de Dieu et qui lui obéit, il est manifeste que cette substitution de l'autorité de l'homme à celle de Dieu est une grande déviation de ce qui avait été «entendu dès le commencement». L'enseignement contenu en 1 Corinthiens 14: 23-40, a été et est pratiquement ignoré de presque toute la chrétienté.

Un autre mal résultant de la désobéissance à la parole de Dieu, est que les croyants qui se rattachent à l'un des systèmes formés après le commencement, sont entravés ou même entièrement empêchés dans l'exercice des dons qui leur ont été conférés par l'Esprit Saint (1 Corinthiens 12: 7-11). C'est une perte pour eux et pour toute l'assemblée de Dieu.

Dans les assemblées des saints «au commencement», il y avait la liberté pour chacun d'exercer le don qu'il avait reçu; aujourd'hui, dans les systèmes de la chrétienté, cette liberté n'existe pas, et, en général, il n'est permis qu'à ceux qui font partie du clergé de prendre une part dans les services religieux.

Christ, étant monté en haut, a donné des dons aux hommes «en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ» (Ephésiens 4: 8, 12). L'épître aux Corinthiens nous enseigne que chaque don est conféré par l'Esprit. «Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; et à un autre la parole de connaissance, selon le même Esprit; et à un autre la foi, par le même Esprit... Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît» (1 Corinthiens 12: 8-11). Chaque croyant a le privilège d'exercer le don qui est en lui pour la gloire du Seigneur et pour le bien des hommes. Il est écrit que «à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue de l'utilité» (1 Corinthiens 12: 7). Tout croyant, dans quelque secte de la chrétienté qu'il se trouve, peut être employé de Dieu pour la bénédiction d'autres, mais il ne suit pas de ce que Dieu l'emploie ainsi, que lui-même use du don qui est en lui selon la pensée du Seigneur. Pour cela, il doit obéir à la parole de Dieu, et s'il est obéissant, il cherchera certainement à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

Or quand nous demeurons ainsi dans ce qui a été «entendu dès le commencement», plusieurs vérités contenues dans la parole de Dieu se déploient devant nous, vérités que l'on ne saurait apprendre de la même manière lorsqu'on reste dans un des systèmes formés depuis le commencement. En Jean 7: 17, nous lisons ces paroles du Seigneur Jésus: «Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle

de par moi-même». Il est aussi écrit: «Obéir est meilleur que sacrifice; prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers» (1 Samuel 15: 22). Entre autres vérités, le croyant soumis à la Parole, apprendra la vérité d'un «seul corps» (1 Corinthiens 12: 12-27; Ephésiens 4: 4-16; Colossiens 2: 19), et la connaissance de cette vérité lui apprendra aussi que le don qui est en lui doit être employé pour l'édification du corps tout entier.

La vérité d'un «seul corps» ne fut pas révélée avant que Christ (la Tête du corps) fût monté au ciel et que le Saint Esprit eût été envoyé (Romains 16: 25, 26; Ephésiens 3: 5, 9; Colossiens 1: 26, 27). Elle n'est enseignée que dans les épîtres de Paul, le mystère lui ayant été spécialement révélé (Ephésiens 3: 2-4). Dans chacun de ces trois versets, il se mentionne personnellement.

Celui qui écrit ces remarques ne traitera pas ici la vérité d'un «seul corps». Plusieurs écrits ont été publiés sur ce sujet, et le lecteur peut y trouver cette vérité clairement et complètement développée. Il comprendra alors qu'un chrétien doit connaître la vérité d'un «seul corps», avant de pouvoir exercer le don qui est en lui d'une manière intelligente selon la pensée de Christ, de Celui qui est «la Tête du corps» (Ephésiens 1: 22, 23; 4: 15, 16; Colossiens 2: 19).

La vérité dont nous parlons est spécialement développée dans l'épître aux Ephésiens, dans celle aux Colossiens et dans le chapitre 12 de la 2^e épître aux Corinthiens. On peut joindre à ces passages Romains 12: 4-8. «Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il lui a plu». Plus un membre a de valeur, plus il importe qu'il retienne le Chef, de manière qu'il soit dans une condition propre à être employé pour le profit de tout le corps (Colossiens 2: 19). Si le coeur ne fonctionne pas bien, le corps en souffrira plus que si l'un des yeux était malade; et si l'un des yeux est atteint, le corps souffrira plus que si le bout du petit doigt avait quelque mal; cependant le service de chaque membre est nécessaire au bien de tout le corps, et le bout du petit doigt peut être très utile en ôtant la poussière qui gênerait la vue de l'un des yeux. «Bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires» (1 Corinthiens 12: 22). *Chaque saint* est tenu d'employer le don qui est en lui pour l'édification de tout le troupeau du Seigneur (Actes des Apôtres 20: 28; Romains 12: 6-8; 1 Pierre 4: 10; 5: 2).

Lorsque Christ est monté en haut, «il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes» (Ephésiens 4: 8). Nous pouvons être sûrs que le Seigneur en a donné le nombre exact requis pour l'oeuvre. Pas un de trop, pas un de moins. Ceux qui étaient ainsi doués devaient faire disciples toutes les nations; ils devaient aller par tout le monde et prêcher l'Évangile à toute la création (Matthieu 28: 19; Marc 16: 15). Les dons d'en haut étaient dispensés dans ce but. Nous savons que, quelque fidèles que fussent, par grâce, les apôtres à beaucoup d'égards, ils manquèrent néanmoins à effectuer les commandements qui leur avaient été donnés. Quelquefois, dans nos prières, nous demandons que des évangélistes et d'autres dons soient suscités par le Seigneur. Ces prières montrent que nous pensons qu'il serait nécessaire, pour l'oeuvre du Seigneur, d'avoir un plus grand nombre de dons que ceux que nous avons déjà. Ce qu'il faudrait, c'est que ceux qui sont doués exerçassent, selon la

pensée du Seigneur, les dons qu'ils ont déjà reçus. Le Seigneur ne nous dit pas de prier ainsi, mais il nous dit de prier afin que le Maître de la moisson *pousse* des ouvriers dans la moisson. Je crois qu'il y a maintenant dans le monde le plein nombre de dons, mais qu'il y a un très grand nombre de croyants, doués par l'Esprit, pour faire l'oeuvre du Seigneur, mais qui sont empêchés d'exercer leurs dons, parce qu'ils sont (outre d'autres causes) retenus dans des liens qui ne leur permettent pas d'employer, selon la pensée du Seigneur, les dons qui leur ont été dispensés. La parabole du commencement de Matthieu 20, est généralement appliquée à l'Évangile, mais on peut bien l'appliquer aussi à ces *ouvriers* qui sont aujourd'hui, comme il semble, à ne rien faire sur la place du marché. Plusieurs croyants qui ont des dons sont grandement peïnés par les doctrines qui leur sont prêchées — mais les liens du système auquel ils sont devenus accoutumés sont si forts que, de même que Lot autrefois, leur âme juste est tourmentée de jour en jour par les choses qu'ils continuent à entendre. Tout ce que notre précieux Seigneur a fait, il l'a fait en puissance aussi bien qu'en amour, et nous pouvons être certains que le nombre complet de dons sont sur la terre à ce moment, quelque faible que soit, à cause du manquement de l'homme, le témoignage donné contre les mauvaises doctrines qui surgissent de tous côtés.

Quant aux serviteurs doués d'une manière spéciale, l'Esprit de Dieu, par l'apôtre Paul, les exhorte sérieusement à employer les dons qu'ils avaient reçus respectivement. On le voit par les paroles qu'il adresse à Timothée et par le message envoyé à Archippe (comparez 2 Timothée 1: 6, avec Philippiens 2: 20, et Colossiens 4: 17, avec Philémon 2). Ces exhortations montrent que les plus excellents serviteurs peuvent manquer faute de diligence à exercer les dons qui leur ont été accordés.

Si, dans les premiers temps, il y avait danger à ce que des hommes tels que Timothée et Archippe manquassent à exercer les dons qu'ils avaient reçus, le même danger existe certainement pour le croyant aujourd'hui où il n'y a plus d'apôtre pour l'exhorter à ranimer le don qui est en lui, ou à prendre garde au service qu'il a reçu dans le Seigneur, et quand, au lieu d'être dans une assemblée où prévaut «la loi parfaite de la liberté» (Jacques 1: 25), il est lié à un système où n'existe pas la liberté qui était au commencement.

Le croyant, pour exercer selon la pensée du Seigneur le don qui est en lui, doit poursuivre «la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur» (2 Timothée 2: 22). Là il aura la liberté donnée aux deux ou trois assemblés au nom du Seigneur, et au milieu desquels le Seigneur déclare être présent lui-même (Matthieu 18: 20). En d'autres termes, le croyant doit demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

Quelqu'un dira peut-être: Je désire sérieusement obéir à la parole de Dieu et faire sa volonté, et je vois clairement que je ne suis pas demeuré dans ce qui a été «entendu dès le commencement»; mais bien que les précédentes remarques aient servi à me montrer qu'en général les saints n'ont pas obéi à cette injonction, elles ne m'ont pas suffisamment rendu clair ce qui a été «entendu dès le commencement», et dont il faut que j'aie quelque connaissance pour pouvoir y demeurer. Ne serait-il donc pas bon d'établir ce qui a été «entendu dès le commencement»?

Vous devez, cher lecteur, l'apprendre par une étude diligente, ainsi que par une compréhension intelligente des Ecritures. «Jusqu'à ce que je vienne, attache-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement», disait le vieil apôtre à son enfant bien-aimé Timothée. La communion et la fréquentation de ceux qui cherchent à obéir à cette exhortation, vous aidera sans aucun doute grandement. Mais mon lecteur ne doit pas oublier que ce qui a été dit par le Seigneur et ses apôtres, comprend, non seulement tout ce qu'enseignent le Seigneur et les apôtres, mais aussi les cinq livres de Moïse et les autres parties de l'Ancien Testament, qui, parce qu'ils ont été cités comme autorité par le Seigneur et ses apôtres et prophètes, forment aussi une partie de ce qui a été «entendu dès le commencement».

Certaines portions de la Parole peuvent cependant être indiquées comme particulièrement utiles au croyant. Ainsi l'apôtre Paul, s'adressant aux anciens d'Ephèse et les avertissant contre les loups redoutables qui entreraient parmi eux, et contre les faux docteur qui s'élèveraient d'entre eux-mêmes après son départ, dit: «Et maintenant, je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32). Quand la parole de Dieu nous édifie dans la vérité, elle nous enseigne certainement ce qui a été «entendu dès le commencement». Le Seigneur disait à ses disciples: «La lampe du corps, c'est l'oeil; lorsque ton oeil est simple, ton corps tout entier aussi est plein de lumière», et encore: «Si donc ton corps tout entier est plein de lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout plein de lumière, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» (Luc 11: 34, 36). Si l'oeil du croyant est simple, non seulement il aura la lumière pour discerner le sentier dans lequel il doit marcher en harmonie avec la pensée du Seigneur, mais tous ceux qui marchent avec lui auront aussi la même lumière. Un corps qui est plein de lumière rend ceux qui sont près de lui capables de discerner les objets qui sont devant eux, et ainsi d'éviter les pièges que l'ennemi sème constamment dans le sentier des saints. L'injonction de l'apôtre à Timothée est en accord évident avec cet enseignement: «Sois attentif à toi-même et à la doctrine; persévère dans ces choses, car en faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4: 16). Ainsi Timothée, en prenant garde à lui-même et à la doctrine (*d'abord* à sa propre *conduite*, quelque excellent qu'il pût être comme enseignant), non seulement se sauverait lui-même du danger d'être «ballotté et emporté çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer», mais ceux qui l'écoutaient seraient aussi préservés de ce piège et d'autres. Un autre passage nous apprend que marcher dans l'obéissance envers Dieu est le moyen de connaître sa doctrine. Le Seigneur dit: «Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même» (Jean 7: 16, 17). Il est dit des premiers croyants à Jérusalem: «Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 42). L'apôtre des gentils, avancé en âge, près d'être immolé, après avoir exhorté son enfant bien-aimé Timothée, à tenir ferme comme témoin de Dieu pour la vérité, dit: «Considère ce que je dis; car le Seigneur te donnera de l'intelligence en toutes choses» (2 Timothée 2: 7). Des passages tels que ceux-ci peuvent aider le croyant, mais il doit prendre

garde à toute la parole de Dieu, s'il veut connaître ce qui a été «entendu dès le commencement».

Mais quoique mon lecteur puisse reconnaître que, dans les remarques que j'ai faites ci-dessus, l'état général de chute n'a pas été exagéré, la question suivante pourrait se poser dans son esprit: «N'y a-t-il pas eu depuis les jours de Paul et de Timothée quelques croyants qui sont demeurés dans ce qui a été «entendu dès le commencement?»»

On peut répondre qu'il y a eu de tout temps dans la chrétienté des disciples de Christ dévoués et fidèles par grâce, et qui sont demeurés ainsi pour autant qu'ils avaient de lumière; mais ils ne pouvaient aller plus loin que la lumière qu'ils avaient.

Une très faible connaissance de l'état de la chrétienté durant les dix-huit siècles passés, suffit pour convaincre le lecteur croyant que bien qu'il y ait eu, par grâce, des chrétiens individuellement fidèles durant ce temps, l'écart d'avec ce qui avait été «entendu dès le commencement», a prévalu, quant aux sujets traités dans les remarques précédentes, dans presque tout l'ensemble de la partie religieuse de la chrétienté, même depuis les jours des apôtres.

Le croyant ne sera pas surpris de cela, s'il se rappelle que la parole de Dieu fut retirée de très bonne heure à la masse du peuple par l'autorité ecclésiastique, et que c'est seulement en comprenant la Parole d'une manière intelligente et en lui obéissant, que l'on peut demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

Les Ecritures nous font voir que, même dans les temps apostoliques, quelques-uns s'en écartaient déjà (2 Corinthiens 12: 20, 21; Philippiens 2: 21; 3: 18, 19; Tite 1: 10; 2 Pierre 2: 1, 2; 1 Jean 2: 19, 26; 2 Jean 10; 3 Jean 10, 11; les épîtres de Jacques et de Jude). Nous apprenons par la parole de Dieu que cet écart deviendrait encore plus grand lorsque les apôtres ne seraient plus là (Actes des Apôtres 20: 29, 30; 1 Timothée 4: 1-3; 2 Timothée 3: 1-5; 4: 3, 4; 2 Pierre 2: 1; 3: 3). Cet abandon de la vérité s'accrut à un tel point, et l'ignorance qui se répandit dans la chrétienté fut si grande, que les siècles qui précédèrent la découverte de l'imprimerie et la Réformation, sont universellement désignés et connus comme «les siècles de ténèbres».

Le lecteur ne doit pas nier cet écart général d'avec la vérité, parce que de temps à autre, durant cette époque de ténèbres, de même qu'avant et après, il y eut de fidèles témoins de la vérité. Wiclef, Huss, Jérôme de Prague, Tyndall, Luther, Zwingli, Calvin, Ridley, Latimer, Knox, et beaucoup d'autres, rendirent par leur vie et leur mort un témoignage brillant et béni; toutefois ils ne pouvaient demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement», qu'aussi loin qu'allait leur lumière sur ce point.

Il faut nous rappeler que nous devons *avoir* les commandements du Seigneur avant de pouvoir les *garder*. Notre précieux Sauveur nous l'enseigne, lorsqu'il dit: «Celui qui a mes commandements, et qui les *garde*, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui» (Jean 14: 21). Si un maître envoie à son serviteur une lettre lui commandant certaines choses à faire, et que la lettre n'atteigne pas le serviteur, celui-ci, quelque fidèle et désireux qu'il soit d'accomplir toutes les volontés

de son maître, manquera nécessairement à faire les choses que son maître désire. Supposons que la lettre tombe entre les mains d'une troisième personne; elle devrait la donner, cela va sans dire, à son destinataire. Mais si, au contraire, elle emploie tous ses efforts pour empêcher qu'il la voie, sous prétexte qu'il suffit qu'elle lui en communique le contenu, et si, par ignorance de la pensée de l'écrivain ou de la signification des mots, ou par quelque autre cause, elle ne donne pas correctement au serviteur ce que dit la lettre, celui-ci, en suivant les directions de cette personne, manquera aussi à faire la volonté de son maître. C'est pourquoi, cher lecteur, il vous faut étudier la Parole pour vous-même, si vous désirez marcher selon ce qui a «commencé par être annoncé par le Seigneur, et nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu».

Si le croyant trouve que l'enseignement de personnes qu'il entend est en accord avec la Parole, il peut en profiter et en être reconnaissant; mais sa confiance doit être en Dieu et dans la parole de sa grâce, selon l'exhortation de l'apôtre aux anciens d'Ephèse, en Actes 20: 32.

Le lecteur pourrait encore se demander: «Comment se peut-il que ces hommes pieux et savants, dont les noms ont été mentionnés, et qui, eux-mêmes, possédaient et étudiaient les Ecritures, n'aient pas obéi à l'exhortation donnée par l'apôtre, relativement aux sujets traités dans la première partie de ces remarques?»

Ce fait ne doit surprendre personne. Ils voyaient les maux et les abus qui régnaient dans le système reconnu alors dans toute la chrétienté comme étant l'Eglise de Dieu. Ils cherchèrent, autant qu'il était en eux de le faire, à supprimer ces maux et ces abus. Ils cherchèrent aussi à donner la parole de Dieu au peuple dans une langue qu'il comprendrait. Le système qui dominait alors recommandait les oeuvres, les pénitences, les indulgences, les absolutions et d'autres choses, comme le moyen d'obtenir la faveur de Dieu et le pardon des péchés, et ces hommes sérieux et dévoués étaient occupés à s'opposer à ces fausses doctrines et à annoncer au peuple que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu (Hébreux 11: 6); qu'on est justifié par la foi sans oeuvres de loi (Romains 3: 28); que c'est seulement par Christ que l'on peut être sauvé; que les péchés ne peuvent être effacés que par le sang précieux qui, à la croix, sortit de son côté percé; que, par ce sang seul, on peut entrer dans les lieux saints (Actes des Apôtres 4: 12; 13: 38, 39; Hébreux 1: 3; 10: 14, 19; 1 Jean 1: 7). Prêcher au peuple un clair et simple Evangile, et le délivrer des faux enseignements, des abus et des erreurs qui étaient partout répandus et dominaient, voilà quelle était l'oeuvre de ces hommes de Dieu. Ils annonçaient les vérités spécialement nécessaires et appropriées au temps où ils vivaient, et ils pensaient plus à purifier ce qui était alors regardé comme étant l'Eglise de Dieu, qu'à apprendre, d'après les Ecritures, ce qu'est réellement «l'assemblée de Dieu».

Il sera utile au lecteur de se rappeler que le mot «église» vient du mot grec *ἐκκλησία* (ecclesia), dont la signification propre est «assemblée». Le mot «église» a reçu plusieurs significations conventionnelles tout à fait contraires au sens du mot grec. Ainsi on dit «l'église», pour désigner le bâtiment où se rassemblent les membres d'une dénomination chrétienne; «aller à l'église», signifiera aller assister à un service religieux. Un futur ecclésiastique dira: «Je me destine à l'église». Eglise désigne encore l'ensemble de ceux qui se

rattachent à telle ou telle forme religieuse. On aurait évité la confusion qui résulte de ces diverses expressions si, dans les versions ordinaires du Nouveau Testament, on avait rendu le mot grec par celui qui exprime son véritable sens «assemblée». Au chapitre 20 des Actes, où il s'agit d'un concours de peuple, le mot «ecclesia», dans ces versions, est bien traduit par «assemblée», et aurait dû l'être ainsi partout. On aurait mieux compris la portée de l'expression «l'assemblée de Dieu», employée dans l'Écriture.

Durant les siècles de ténèbres, la masse du peuple, et même la plupart des nobles, étaient plongés dans une telle ignorance que peu d'entre eux savaient lire ou écrire. Ceux qui possédaient ces connaissances élémentaires ne se trouvaient guère que dans le clergé. En ces temps aussi, l'autorité ecclésiastique tenait le peuple dans l'ignorance des Écritures et ne lui en permettait pas la lecture; de plus, les services religieux se faisaient dans une langue que la masse des gens ne comprenait pas. Il y eut des temps où, si les Écritures étaient lues dans une famille et que le fait parvint aux oreilles de l'autorité ecclésiastique, le possesseur d'un tel livre pouvait être accusé d'hérésie et condamné comme tel. Un grand nombre de croyants expièrent par les tortures et par la mort la confession que leur fidélité au Seigneur les porta à faire du nom de Christ. Dans ces temps-là, plusieurs, même parmi les ecclésiastiques, furent, par grâce, rendus attentifs aux abus qui régnaient dans le système religieux du jour, et protestèrent fidèlement contre eux. Mais ils ne discernaient pas que le système lui-même était opposé à ce qui avait été «entendu dès le commencement».

Les siècles d'obscurité durèrent jusqu'à l'introduction de l'imprimerie et le temps de Luther. Alors, en différentes contrées, des multitudes se séparèrent du système romain, et l'évangile de la grâce de Dieu et la justification par la foi en Jésus Christ sans oeuvres de loi, furent prêchés fidèlement au près et au loin.

Cet abandon du système romain ne fut cependant pas suivi d'un retour à ce qui avait été «entendu dès le commencement». Au contraire, on établit divers autres systèmes religieux, formés selon les pensées, les sentiments et les désirs de différentes personnes, chez lesquelles existaient, sans doute, de la piété et de la sincérité, et qui croyaient ces systèmes en accord avec la parole de Dieu. Pas un de ces systèmes cependant ne fut formé en obéissance aux commandements du Seigneur donnés par l'Esprit Saint par le moyen de l'apôtre, et que nous trouvons en 1 Corinthiens 14: 23-40, ni selon l'exhortation que Paul avait adressée aux anciens d'Ephèse. Ce fait sera évident pour le croyant à qui sont familiers les enseignements contenus dans ce chapitre. Tous les chrétiens sont heureux de reconnaître que l'Évangile était plus fidèlement prêché, et qu'en général les services religieux étaient plus simples et plus conformes à la Parole qu'ils ne l'avaient été durant les siècles d'obscurité. Néanmoins, le triste fait demeure que, relativement au service de Dieu, les pensées des hommes eurent plus de part dans la formation de ces systèmes, que les commandements du Seigneur si clairement joints aux croyants dans le chapitre déjà cité.

La Réformation (ainsi nommée) et la formation de ces divers systèmes furent suivis d'un temps de léthargie qui affecta tout l'ensemble du protestantisme. L'état de l'assemblée de Sardes (Apocalypse 3: 1-6) décrit cette période: «Tu as le nom de vivre, et tu es mort». Le protestantisme a été dans son caractère général un froid formalisme sans vie. Il y a eu cependant, dans ce que Sardes typifie, des disciples fidèles et dévoués du Seigneur Jésus Christ, ainsi que des réveils momentanés au sein de cette léthargie. Le Seigneur dit à l'ange de l'assemblée qui est à Sardes: «Tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements; et ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes». Mais bien que plusieurs aient été de temps à autre réveillés de la léthargie générale — le ministère de certains hommes de Dieu ayant servi, par grâce, à cette fin — cependant cet état de sommeil s'est de nouveau étendu sur le protestantisme, et n'a peut-être jamais pesé plus lourdement que dans la première partie du siècle présent.

C'est alors que les esprits de plusieurs personnes pieuses et les cœurs de plusieurs croyants sérieux ont été très exercés au sujet de la condition généralement basse du protestantisme. Cela fut suivi de deux mouvements remarquables qui commencèrent à peu près en même temps, principalement en Angleterre.

Un de ces mouvements fut celui qui a été appelé Tractarianisme, Puséisme et mouvement de la Haute-église. Des hommes de grand talent, instruits et bien doués, cherchèrent à réveiller les masses de leur sommeil et de leur insouciance, ainsi que du relâchement qui prévalait alors si généralement. Ils cherchèrent à y arriver en insistant avec force sur l'observation stricte et diligente des diverses formes et ordonnances religieuses. Cet enseignement eut pour résultat un changement marqué dans la conduite d'un grand nombre, et à la place du relâchement général qui avait existé précédemment, furent substitués un ordre et une bienséance extérieurs. Malgré l'incrédulité croissante de nos jours, ce mouvement continue à exercer son influence sur un grand nombre de personnes pieuses, mais, en même temps, sa tendance est de plus en plus de se rapprocher du système catholique romain et de s'unir à lui.

L'autre mouvement commença par le moyen de quelques croyants humbles d'esprit qui furent conduits à se réunir pour prier et pour étudier ensemble la parole de Dieu. Eux aussi, comme ceux dont nous avons parlé plus haut, étaient très affligés et exercés à cause de l'état de mort qui les entourait.

Le résultat de ces réunions pour la prière et l'étude des Ecritures, fut que leurs yeux furent ouverts pour voir que la chrétienté s'était universellement écartée de ce qui avait été «entendu dès le commencement». Ils furent ainsi amenés à la conclusion qu'aucun des systèmes religieux existants n'était en accord ni avec les commandements du Seigneur contenus en 1 Corinthiens 14: 23-40, ni avec l'exhortation donnée en 1 Jean 2: 24. En conséquence, obéissant à ce qui est contenu dans ce chapitre et à cette exhortation, ils se

séparèrent des systèmes religieux et cherchèrent à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

Ils se réunirent donc simplement au nom du Seigneur, appuyés sur ce passage: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20). Ils furent aussi conduits à se rassembler le premier jour de la semaine simplement comme frères dans le Seigneur, afin de rompre le pain selon les paroles du précieux Sauveur (Luc 22: 19; 1 Corinthiens 11: 23-26), et selon la coutume des apôtres et des disciples au commencement (Actes des Apôtres 20: 7). Ils cherchèrent, comme les premiers croyants, à persévérer «dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 42).

Des passages, tels que Matthieu 28: 19; Marc 16: 15; Matthieu 9: 37, 38; leur montraient qu'ils devaient prêcher aux inconvertis l'Évangile, la bonne nouvelle que Dieu a envoyée à l'homme; mais en même temps, d'autres passages, tels que Jean 4: 23, 24; 2 Corinthiens 6: 14-18; et Hébreux 13: 13; leur faisaient voir combien il est mal pour des croyants de s'associer avec des inconvertis pour s'approcher de Dieu dans la prière ou le culte; et, d'un autre côté, des passages comme 2 Timothée 2: 22; Actes 4: 23, et 20: 7; rendaient évident pour eux avec qui ils avaient à se trouver lorsqu'ils se rassemblaient au nom du Seigneur.

Leur obéissance à la Parole leur fut en grande bénédiction de la part du Seigneur; ils furent conduits à voir, outre celle de se rassembler selon les commandements du Seigneur, plusieurs vérités précieuses qui, pendant plusieurs siècles, avaient été cachées aux croyants dans le brouillard épais des temps ténébreux du moyen âge, et sous l'atmosphère pesante qui sitôt après la Réformation enveloppa les âmes; vérités clairement exposées dans la parole de Dieu.

Ainsi ils apprirent que la notion — si communément reçue encore maintenant par beaucoup de croyants — d'une résurrection générale, était directement contraire à l'enseignement de l'Écriture, qui nous dit clairement et de manière à être comprise par le plus jeune croyant, qu'il y aura *deux* résurrections: l'une des *justes*, et l'autre des *injustes*, et qu'un intervalle de mille années séparera la première de la seconde (Apocalypse 20: 4-6, 12-15; Jean 5: 29; Actes des Apôtres 24: 15; Luc 14: 14; 1 Corinthiens 15: 51, 52; 1 Thessaloniens 4: 15-17).

Ils apprirent aussi que la première résurrection aurait lieu quand le Seigneur accomplirait ses paroles: «Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3); et qu'alors le Seigneur lui-même descendrait du ciel avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, et que les morts est Christ ressusciteraient *premièrement*, et que les croyants alors vivants et qui demeuraient, seraient ravis ensemble, avec ceux qui seraient ressuscités, dans les nuées, à la rencontre du Seigneur, en l'air. Ainsi plusieurs croyants ne passeraient même pas par la mort; leurs corps étant toutefois changés

en corps de gloire, transformés en la ressemblance du corps glorifié du Seigneur; cette résurrection des morts et la transformation des vivants devant s'effectuer en un instant, en un clin d'oeil, selon l'opération de ce pouvoir que le Seigneur a de s'assujettir même toutes choses (1 Corinthiens 15: 51-57; 1 Thessaloniens 4: 13-18; Philippiens 3: 21; 1 Jean 3: 2).

Il est bon de remarquer que le mot grec *χρῆσις* de 1 Thessaloniens 4: 16, traduit par l'expression «cri de commandement», est comme un ordre donné par un général à son armée, ou par un amiral à sa flotte, ordre qui ne serait pas compris par un ennemi, mais seulement par ceux qui appartiennent à celui qui commande. Ainsi, à la première résurrection, les *croyants* seuls entendront ce cri, et obéiront à son appel. Nous lisons en Apocalypse 20: 5: «Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis». A la fin des mille années du règne de Christ et des saints, les morts qui n'auront pas été sauvés en croyant Dieu, paraîtront devant lui pour être jugés selon leurs oeuvres (Apocalypse 20: 12).

Ceux qui s'étaient séparés des systèmes religieux humains pour se rassembler simplement au nom du Seigneur, apprirent encore d'autres vérités, telles que celle du «seul corps» (Romains 12: 4, 5; 1 Corinthiens 10: 17; 12: 12-27; Ephésiens 1: 22, 23; 3: 6; 4: 15, 16; 5: 30; Colossiens 1: 18; 2: 19). La parole de Dieu leur enseigna aussi ce qu'est réellement l'Eglise, comme «l'Assemblée de Dieu» (voyez sur ce point Matthieu 16: 18; 1 Timothée 3: 15); et l'unité des saints selon la pensée de Dieu, en Jean 10: 16 (sur ce sujet, lisez encore Jean 13: 34, 35; 15: 12, 17; 17: 11, 21; Actes des Apôtres 1: 14; 2: 42, 44; 4: 32; 1 Corinthiens 1: 10 Philippiens 1: 27).

Il leur fut également donné de comprendre que, si une assemblée doit être de toutes manières réglée et maintenue selon les commandements de Dieu il faut aussi qu'elle poursuive la sainteté. Elle doit être gardée pure. Ils virent que cela nécessitait l'exercice de la discipline à l'égard de toute personne dans l'assemblée qui se serait rendue coupable d'un péché grave, tel que ceux qui sont mentionnés en 1 Corinthiens 5: 11, et que cette personne devait être exclue de l'assemblée (verset 13). Ne pas exercer la discipline selon la Parole, non seulement serait garder du levain dans l'assemblée, mais la souillerait tout entière. «Un peu de levain fait lever toute la pâte» (1 Corinthiens 5: 6). Si quelqu'un dans l'assemblée avait péché de cette manière, l'assemblée, en obéissance à la parole de Dieu, devait l'ôter du milieu d'elle, comme étant un méchant (1 Corinthiens 5: 13; voyez aussi 1 Corinthiens 3: 17; 1 Pierre 1: 15, 16; Psaumes 93: 5; Marc 11: 17).

Ces croyants furent aussi rendus capables, par grâce, d'aller annoncer l'Evangile dans sa simplicité, ne recevant rien des gentils, selon 3 Jean 7, et de prêcher, selon le don qui leur avait été départi, l'Evangile que Paul prêchait parmi les nations, et qu'il appelait «mon évangile» et «l'évangile de la gloire du Christ». Ainsi la connaissance des vérités qu'ils avaient reçues se répandit, non seulement dans la contrée où d'abord elles avaient été mises en lumière, mais aussi en diverses contrées des cinq continents et dans plusieurs îles. Un trait remarquable de nos jours, c'est que ces vérités sont plus promptement acceptées par plusieurs d'entre ceux qui sont sortis du paganisme que par ceux qui professent le christianisme. C'est ainsi que, dans les premiers temps, la Parole était reçue avec plus

d'empressement par un grand nombre de païens à Antioche, à Thessalonique et en d'autres villes, que par les Juifs qui, pour la plupart, rejetaient la vérité (Actes des Apôtres 11: 20, 21, 26; 17: 12; 1 Thessaloniens 1: 5, 7, 9; et Actes des Apôtres 13: 46; 18: 28).

Mais, dans ce mouvement, accompagné d'abord d'une grande bénédiction, on a pu voir, comme dans tous les cas où Dieu a accordé une bénédiction spéciale à l'homme, l'incapacité de celui-ci à répondre à la grâce qui lui a été conférée, ou à conserver la bénédiction qu'il a reçue. Cela est vrai de chacun de nous *individuellement*, et si nous ne l'avons pas appris pleinement dans notre cas particulier, l'histoire des plus éminents serviteurs de Dieu mentionnés dans l'Écriture, nous le montrera avec évidence.

Ainsi le péché et la chute d'Adam sont manifestes à tous. Quand un monde nouveau commence avec Noé, celui-ci plante la vigne, s'enivre, et ce monde nouveau entend à son aurore une malédiction prononcée contre un des membres de la famille du patriarche. Le père des croyants descend en Égypte, et là, il fait passer sa femme pour sa soeur. Isaac fait de même, et l'on sait tous les manquements de Jacob. Les libérateurs d'Israël, dans les Juges, nous disent la même histoire. Il en est ainsi des rois, même de David, l'homme selon le coeur de Dieu (Actes des Apôtres 13: 22), et de Salomon, à qui Dieu avait donné un coeur sage et intelligent (1 Rois 3: 12). Pierre renie le Seigneur, et, plus tard, lui, l'apôtre de la circoncision, à qui Jésus avait remis les clefs du royaume des cieux, a besoin d'être repris, parce qu'il ne marchait pas droitement selon la vérité de l'Évangile (Matthieu 16: 19; Galates 2: 14). Paul aussi (par amour pour sa nation) manque à obéir aux paroles du Seigneur, tandis qu'il était encore libre (Actes des Apôtres 22: 18, 21), et lui, l'apôtre des gentils, apprend, comme prisonnier, quelle était l'oeuvre glorieuse à laquelle le Seigneur l'avait appelé quand il était libre (Éphésiens 3: 1; 4: 1).

Il est certainement humiliant pour nous de voir que non seulement nous, nous avons manqué, mais qu'il en a été de même des plus grands serviteurs de Dieu. Mais dans la lumière qui nous a été donnée d'en haut touchant notre précieux Seigneur, nous contemplons en lui quelqu'un en qui s'est toujours vue la perfection. En regardant vers lui, le coeur se repose dans une paix parfaite. Le croyant sait que Christ a, par son sang, lavé et ôté tous les péchés de ceux qui, par grâce, ont foi en lui, leur divin Rédempteur. Son oeuvre à la croix a fait face pleinement à tous leurs besoins. Mais c'est en connaissant Christ lui-même que le croyant découvre quelle merveilleuse bénédiction il y a dans la portion de ceux dont la joie est de se nourrir de Celui qui, dans toutes ses pensées, ses paroles, ses actes et les mouvements de son être, fut parfait de la crèche jusqu'à la croix.

Quant à l'homme, non seulement il y a eu manquement *individuellement*, même chez les plus fidèles serviteurs de Dieu, mais le péché et l'abandon de la bénédiction venue d'en haut ont été aussi manifestés *collectivement* dans toutes les dispensations où une bénédiction a été conférée à l'homme, et où il a eu à jouer son rôle d'une manière quelconque.

Ces temps ou dispensations, renfermant celle qui est encore à venir, sont au nombre de sept; sept étant le symbole de ce qui est complet, soit en bien (comme de la part de Dieu), soit en mal (comme de la part de l'homme). Cinq sont passées, la sixième est le temps actuel, la septième est future. Ces divers temps sont:

1. Le jardin d'Eden.
2. Le temps avant le déluge.
3. Le temps qui suivit le déluge.
4. L'appel d'Abraham et Israël.
5. La venue de Jésus et sa crucifixion.
6. Le temps présent où l'Esprit Saint est sur la terre.
7. La venue de Christ comme Juge et Roi et l'époque ordinairement nommée «le Millénium».

Toute personne qui a quelque intelligence de la vérité reconnaîtra sans difficulté que, dans chacune des cinq périodes passées et dans celle où nous sommes, la bénédiction donnée de Dieu a été suivie par le péché, le rejet de la bénédiction, le manquement complet de la part de l'homme. Et quant à la septième période, encore à venir, le livre de l'Apocalypse nous apprend que, quelque grandes qu'aient été la bénédiction donnée et la puissance exercée durant ces mille années du règne de Christ, l'homme néanmoins tombera encore (Apocalypse 20: 3, 7, 8, et voyez aussi Psaume 18: 44, où il est dit: «Les fils de l'étranger se sont soumis à moi en dissimulant», ou «en rendant une obéissance feinte» (comparez Psaumes 66: 3).

Le millénium sera suivi de l'état éternel; là l'homme ne faillira plus, parce que Dieu sera tout en tous (Apocalypse 21: 3, 4, 5; 1 Corinthiens 15: 28).

Dans le jardin d'Eden, l'Eternel Dieu avait fait croître tout arbre agréable à la vue et bon à manger. L'homme y fut placé pour le cultiver et pour le garder. Il lui était permis de manger librement de tout arbre du jardin, sauf un seul. L'Eternel Dieu lui avait dit qu'au jour où il mangerait de l'arbre défendu, il mourrait certainement. Adam désobéit, et ainsi «par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort» (Romains 5: 12). L'homme fut chassé du jardin d'Eden pour labourer la terre de laquelle il avait été pris.

Puis suivit une période de plus de seize cents années, durant laquelle la méchanceté de l'homme devint si grande que Dieu fit venir sur la terre le déluge qui balaya la violence et la corruption qui la couvraient. L'arche, type du Sauveur, abrita Noé et sa maison, ainsi que toutes les créatures vivantes qui y étaient entrées, et les préserva de la destruction qui engloutit les hommes méchants.

Après le déluge, un frein fut mis à la violence et l'ordre fut établi. Les géants ne purent plus tuer impunément ceux qui étaient plus faibles qu'eux. Dieu dit à Noé: «Et certes je redemanderai le sang de vos vies; de la main de tout animal je le redemanderai, et de la main de l'homme; de la main de chacun, de son frère, je redemanderai la vie de l'homme. Qui aura

versé le sang de l'homme, par, l'homme son sang sera versé; car à l'image de Dieu, il a fait l'homme» (Genèse 9: 5, 6). Deux choses sont mentionnées comme caractérisant spécialement les hommes durant cette troisième période: ils ne glorifièrent point Dieu comme Dieu, et ils ne furent pas reconnaissants. Ils devinrent ainsi vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres (Romains 1: 21). Il en résulta une idolâtrie toujours plus avilissante, au point que les hommes en vinrent à adorer comme dieux même des reptiles. L'homme rendit hommage à des créatures si infiniment au-dessous de lui! «Se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance de l'image d'un homme corruptible et d'oiseaux et de quadrupèdes et de reptiles» (Romains 1: 23). «Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ont honoré et servi la créature plutôt que celui qui l'a créée, qui est béni éternellement» (verset 25). C'est pourquoi Dieu les a livrés à l'impureté, aux affections dérégées, et à un esprit réprouvé. Les tristes détails de cet état sont décrits dans ce même chapitre (verset 24 à la fin).

Les nations païennes du passé et du présent ont suivi le même chemin que leurs prédécesseurs de la troisième période. La tendance naturelle de l'esprit de l'homme pour l'idolâtrie peut se voir largement développée de nos jours même dans la chrétienté, non seulement chez les professants, mais aussi chez des croyants. Pour s'en assurer, on n'a qu'à faire attention à la valeur attachée, par un si grand nombre de personnes, aux images, aux peintures, aux reliques, aux croix, aux vêtements, aux vitraux et à d'autres objets matériels.

Il est remarquable que, dans la chrétienté, l'on place dans un grand nombre d'édifices consacrés aux services religieux les dix commandements, et que l'on semble ignorer complètement celui qui dit: «Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre». Si ce commandement était observé, on verrait un grand changement dans plus d'une publication religieuse, dont l'un des traits principaux de nos jours est d'offrir aux yeux du lecteur des représentations de notre précieux Seigneur. On va même jusqu'à figurer sur des cartes, d'une manière symbolique, le Père, le Fils et le Saint Esprit. Chercher à représenter par des peintures ou autrement la Parole devenue chair, dont la gloire était celle d'un Fils unique auprès du Père, pleine de grâce et de vérité, est une chose que rejettera absolument toute âme à qui a été donné en quelque mesure l'esprit de sagesse et de révélation dans la connaissance de Christ (Ephésiens 1: 17). La folie en même temps que l'impiété qu'il y a de représenter symboliquement le Père et le Saint Esprit doit être évidente à toute personne qui a quelque intelligence spirituelle.

Bien que l'homme ait manqué dans la troisième période, au point que Dieu l'ait livré aux convoitises et aux passions de son cœur, il ne l'a cependant pas entièrement abandonné. Il a appelé hors de cet état de choses un homme, Abraham, qui devint la souche de l'unique nation de la terre que Jéhovah reconnût dès lors comme *son* peuple: «Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre», dit l'Eternel, «c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2).

Cette nation est représentée sous la figure d'une vigne, mais d'une vigne qui ne porte pas de fruit. «Mon bien-aimé avait une vigne sur un coteau fertile. Et il la fossoya et en ôta les pierres, et la planta de ceps exquis; et il bâtit une tour au milieu d'elle, et y tailla aussi un pressoir; et il s'attendait à ce qu'elle produirait de bons raisins, et elle produisit des *raisins sauvages*» (Esaïe 5: 1, 2; voyez aussi Psaumes 80: 8, 14; Jérémie 2: 21; Ezéchiel 15; Osée 10: 1). Israël a manqué et la vigne a été coupée (Psaumes 80). Le péché commis par la nation était si grand que Juda dut être ôté de devant la face de l'Eternel (2 Rois 24: 3), et, de même que les dix tribus, il fut emmené en captivité. Telle fut la chute de plus en plus accentuée de l'homme dans ces quatre périodes, quels que fussent les bénédictions, la patience, les avertissements, et le long support de Dieu.

Toutefois, quel que fût l'homme, Dieu qui l'avait créé à son image, selon sa ressemblance, ne voulait pas cesser de travailler à le bénir, selon son propre dessein et sa propre grâce. C'est pourquoi, si rebelle et de col roide que se fût toujours montré l'homme, Dieu envoya son Fils unique et bien-aimé dans le monde, «non afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui» (Jean 3: 17).

Dans les quatre premières périodes, Dieu s'était manifesté comme un Dieu «miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité» (Exode 34: 6). Il avait eu des communications avec les hommes, soit par l'intermédiaire des anges, ou bien en leur parlant lui-même. Nous le voyons par l'exemple d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de Samuel, de David, des prophètes et d'autres. Néanmoins c'étaient des temps d'ignorance (Actes des Apôtres 17: 30), et Dieu alors habitait «dans l'obscurité profonde» (2 Chroniques 6: 1). Mais dans la cinquième période, Dieu est venu parler à l'homme, non par des visions, ni par des prophètes, mais par son Fils bien-aimé, suivant ce qui est écrit: «Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils (Hébreux 1: 1), c'est-à-dire dans la personne de son Fils. Il restait, pour parler à l'homme, un moyen bien au-dessus de tous ceux que Dieu avait employés jusqu'alors; c'était Dieu se manifestant lui-même dans la Personne adorable de son Fils. C'était le dessein de Dieu, même avant que le monde fût formé, de sauver les pécheurs, non seulement en les délivrant du jugement, mais en les amenant à lui (2 Timothée 1: 9, 10; Ephésiens 1: 4, 13; 1 Pierre 3: 18). Mais la grâce devait agir pour qu'en vertu de l'effusion du précieux sang de Christ, les péchés de ceux qui croiraient fussent ôtés parfaitement et ne fussent plus jamais remis en mémoire. Ainsi nous lisons: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, et ne leur imputant pas leurs péchés» (2 Corinthiens 5: 19).

Mais la grâce qui apportait ainsi à *tous* la justice, le salut et la bénédiction (Romains 3: 22; 2 Corinthiens 5: 14, 15; Tite 2: 11), servit seulement à démontrer une fois de plus, l'entière incapacité de l'homme, quant à ce qui le concerne, à recevoir la bénédiction qui lui est présentée.

Aux jours d'Esdras et de Néhémie, un résidu d'entre les Juifs était revenu à Jérusalem. C'est au milieu de leurs descendants que naquit Jésus, le Messie promis. Mais, sauf un petit

nombre qui crurent en lui, les Juifs, de concert avec les gentils, rejetèrent le Messie, le couvrirent d'opprobres et le crucifièrent. Ils lui préférèrent un meurtrier, et mirent à mort le Prince de la vie (Actes des Apôtres 3: 14, 15). Le Seigneur avait dit d'eux: «Maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père» (Jean 15: 24). Etienne résume en quelques mots l'histoire de cette nation choisie de Dieu. Ils ont persécuté et tué les prophètes «qui ont prédit la venue du Juste; ils l'ont livré et mis à mort; ils ont transgressé la loi qu'ils avaient reçue par la disposition des anges, et ils ont résisté à l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 7: 51-53). L'homme a rejeté et crucifié le Fils de Dieu, et *dès lors* le monde a été *jugé*, bien que, par la grâce, la miséricorde, la patience et le long support de Dieu, l'exécution de la sentence ait été différée.

L'homme n'a donc plus besoin d'être mis à l'épreuve pour savoir s'il y a en lui, ou s'il peut venir de lui, quoi que ce soit de digne de Dieu. Il a rejeté le seul nom sous le ciel, qui soit donné, par lequel l'homme puisse être sauvé (Actes des Apôtres 4: 12). Lorsque des Grecs, qui étaient des gentils, demandèrent à voir Jésus, le Seigneur parla aussitôt de sa mort et ajouta: «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31). Le monde fut jugé quand le Fils de l'homme fut crucifié. La dernière épreuve de l'homme était accomplie. Non seulement il a hérité d'Adam une nature corrompue et est lui-même devant Dieu un pécheur coupable, mais il a aussi rejeté et crucifié le Fils de Dieu, Celui par qui seul il pouvait être purifié de ses péchés et sauvé de la perdition.

Tandis que, du côté de l'homme, il y a eu ainsi manquement, péché et méchanceté, d'une manière incessante et croissante, et bien que le jugement doive finalement être exécuté sur les impies, il y a eu, de la part de Dieu, bonté, long support, patience, miséricorde, grâce et amour, agissant continuellement et tout à fait au-dessus du péché et de la méchanceté de l'homme. Néanmoins il faut que Dieu, qui est saint, agisse à l'égard du péché et du mal. Aucune chose souillée, aucune abomination, aucune fausseté ne peuvent entrer dans la cité que la gloire de Dieu éclaire et dont l'Agneau est la lampe (Apocalypse 21: 23, 27). Et les croyants sont exhortés à attendre de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite (2 Pierre 3: 13). C'est pourquoi un temps doit venir où la patience de Dieu étant arrivée à son terme, le jugement sera exécuté sur le péché et le mal.

En contraste avec tous les manquements, toute l'ingratitude, tout le péché et la méchanceté de l'homme, durant ces cinq périodes, combien Dieu n'a-t-il pas manifesté envers lui et pour lui sa miséricorde, sa grâce, sa bonté, son long support et sa patience!

Dans la première période, Dieu avait placé l'homme dans le jardin d'Eden, et avait fait croître du sol pour sa nourriture tout fruit agréable à la vue et bon à manger. Dieu lui avait donné, pour aide et pour compagne, Eve, os de ses os et chair de sa chair. Pendant qu'il était innocent, Dieu l'avait doué d'une intelligence qui dépassait de beaucoup celle d'aucun de ses descendants, de sorte qu'il avait la capacité de donner un nom à chaque bête des champs et à chaque oiseau de l'air qui lui étaient présentés (*). Ce fait montre à tout esprit sérieux la folie du darwinisme et de tous les systèmes semblables imaginés par l'esprit humain, et que tant d'hommes d'un talent naturel incontestable cherchent à soutenir. Adam doué ainsi de si hautes facultés et comblé de bénédictions, fut désobéissant et attira sur lui la malédiction et

la mort. Là encore se manifesta la miséricorde de Dieu, dans le fait qu'il chassa l'homme du jardin et l'empêcha ainsi de prendre du fruit de l'arbre de vie et d'en manger, ce qui l'eût fait vivre pour toujours dans l'état où le péché l'avait réduit. En même temps se sont montrées la sagesse et la grâce de Dieu dans la déclaration qu'il fit, que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, c'est-à-dire que Jésus, par la mort, détruirait celui qui a le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable.

(*) «Et tout nom que l'homme donnait à un être vivant fut son nom» (Genèse 2: 19).

Dans la seconde période, le long support et la patience de Dieu se manifestèrent dans le témoignage que Noé rendit pendant cent vingt années avant le déluge. Dieu donnait ainsi aux hommes le temps de se repentir avant de balayer de la surface de la terre la violence et la corruption qui y avaient prévalu. «Mon Esprit», dit l'Eternel, «ne contestera pas à toujours avec l'homme, puisque lui n'est que chair; mais ses jours seront cent vingt ans». Telle fut la longue patience de Dieu. On a parfois donné de ce verset une étrange interprétation, c'est-à-dire qu'à l'âge antédiluvien de l'homme devait succéder un temps où il ne vivrait plus que cent vingt ans. Le chapitre 11 de la Genèse montre que cette explication est contraire aux faits. Les cent vingt années furent la durée de la construction de l'arche, et ce laps de temps était donné aux hommes pour se repentir. Noé, en bâtissant l'arche, condamnait le monde (Hébreux 11: 7). En même temps, durant cette période, il était prédicateur de justice, rendant témoignage au monde et l'avertissant de la part de Dieu (2 Pierre 2: 5). Le long support de Dieu, avant qu'il mît fin à la terrible méchanceté de ce temps-là, «attendait dans les jours de Noé, tandis que l'arche se construisait, dans laquelle un petit nombre, savoir huit personnes, furent sauvées à travers l'eau» (1 Pierre 3: 20).

Dans la troisième période, l'homme s'éloigna de la connaissance du vrai Dieu jusqu'à descendre à adorer des bêtes immondes. Mais tout en s'abaissant ainsi quant à Dieu, l'homme s'exaltait lui-même avec un orgueil inouï. Les hommes, durant cette période, conçurent la pensée de bâtir une ville et de construire une tour dont le sommet atteindrait le ciel, et de se faire par là un nom, de peur d'être dispersés sur la face de la terre. Dieu, en mettant fin à ce dessein, empêcha que ces imaginations de l'esprit des hommes allassent à de plus grands extrêmes. Il confondit leur langage et les dispersa au loin sur la face de la terre, effectuant ainsi la chose même qu'ils avaient résolu d'éviter (Genèse 11: 4-8). Dieu supporta l'homme durant cette période, bien que, comme nous l'avons vu, il se dégradât de plus en plus et perdit toute vraie pensée de Dieu, en s'adonnant à une idolâtrie toujours plus avilissante. Dieu ne l'abandonna pas entièrement. Il appela un homme, Abraham, à sortir de son pays, de sa parenté et de la maison de son père, pour faire sortir de lui une grande nation, pour le bénir et rendre son nom grand, et pour être lui-même une bénédiction (Genèse 12: 1, 2).

Cette confiance de l'homme en lui-même pour accomplir de grandes choses en laissant Dieu à l'écart; cette perte de toute vraie connaissance de Dieu, si manifeste dans la première période, sont choses qu'il n'est pas difficile de voir largement développées dans la période actuelle. La confiance de l'homme en lui-même se montre dans le même principe qu'autrefois, celui de coopération et d'association qui s'étend de plus en plus, et monte des individus aux

différentes classes de la société et de celles-ci aux nations, pour être pleinement manifesté à la fin, lorsque les dix rois auront «une seule et même pensée, et donneront leur puissance et leur pouvoir à la bête» (Apocalypse 17: 12, 13). Quant à la perte de toute vraie connaissance de Dieu, on peut la voir dans les efforts qui deviennent si communs dans la chrétienté chez ceux qui se nomment ministres chrétiens, et qui tendent à se mettre sur un même niveau avec ceux dont le culte est aussi insensé et aussi faux que le furent jamais les cultes des anciens âges. Prenez, par exemple, le «Congrès des religions». Ainsi l'orgueil dans l'homme quant à ce qu'il peut faire et l'ignorance de Dieu, sont les caractéristiques de l'âge présent, comme ils l'étaient dans la troisième période de l'histoire de l'homme.

Les Psaumes, les livres historiques et ceux des prophètes rendent partout témoignage à la patience, à la bonté et à la miséricorde de Dieu envers Israël, son peuple. «L'Eternel, le Dieu de leurs pères, envoya vers eux par ses messagers, se levant de bonne heure et envoyant, car il avait compassion de son peuple et de sa demeure» (2 Chroniques 36: 15). «Qu'y avait-il encore à faire pour ma vigne que je n'aie pas fait pour elle?» (Esaïe 5: 4). «Depuis le jour que vos pères sortirent du pays d'Egypte, jusqu'à ce jour, je vous ai envoyé tous mes serviteurs les prophètes, chaque jour me levant de bonne heure, et les envoyant. Mais ils ne m'ont point écouté, et ils n'ont point incliné leur oreille; et ils ont roidi leur cou, ils ont fait pis que leurs pères» (Jérémie 7: 25, 26). Voyez aussi Jérémie 25: 4, et plusieurs autres passages du même livre et des écrits des autres prophètes. Le péché de la nation devint si grand qu'à la fin Dieu écrivit sur elle: «Lo-Ammi, pas mon peuple» (Osée 1: 9). Même lorsque les Juifs, à cause de leurs péchés, sont en captivité, Dieu se souvient d'eux, et «l'Eternel réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse», afin qu'il renvoyât un résidu des captifs d'Israël à Jérusalem pour bâtir la maison de l'Eternel (Esdras 1: 1, 5). Là, Dieu les protégea contre leurs ennemis, et les rendit capables de bâtir un autel, de construire le temple et de relever la muraille de la cité. Il leur promit la bénédiction, comme nous le lisons en Aggée et Zacharie, et malgré cela, comme Malachie nous l'apprend, l'état du résidu juif alla de mal en pis.

Si mauvais que puisse être l'homme, Dieu, néanmoins, a toujours quelques témoins sur la terre qui, par grâce, le craignent et l'honorent. Ainsi, au temps d'Elie, 7000 hommes n'avaient point fléchi le genou devant Baal (1 Rois 19: 18). Ainsi encore, en Malachie, nous lisons: «Alors ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Eternel, et pour ceux qui pensent à son nom. Et ils seront à moi, mon trésor particulier, dit l'Eternel des armées, au jour que je ferai; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert» (Malachie 3: 16, 17). Tels étaient dans la nation Joseph et Marie, Zacharie et Elisabeth, Siméon et Anne, au temps où le Seigneur naquit (Luc 1 et 2).

Quelle langue ou quelle plume d'un simple homme pourrait décrire la miséricorde, le long support et la grâce de Dieu envers l'homme durant la cinquième période? Pendant quatre mille ans, l'homme avait prouvé que de lui-même il ne pouvait rien faire pour Dieu, et qu'au contraire, dans chaque dispensation, il s'était montré opposé à Dieu. En Eden, avant ou après le déluge, ou comme la seule nation choisie du milieu des autres, l'homme a failli entièrement.

Comme le dit le Psaume 14: «L'Eternel a regardé des cieux sur les fils des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui recherche Dieu: ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble corrompus; il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul». Mais quand il n'y a plus rien à attendre de l'homme pour se secourir lui-même, Dieu intervient en sa faveur. Ainsi Esaïe dit: «Et il vit qu'il n'y avait personne, et il s'étonna de ce qu'il n'y eût pas d'intercesseur; et son bras le sauva, et sa justice le soutint» (Esaïe 59: 16). C'était dans la pensée de Dieu, même avant la fondation du monde, d'élire les saints en Christ. C'était le bon plaisir de sa volonté de les prédestiner à être adoptés pour lui comme ses enfants par Jésus Christ. Ce dessein et cette grâce de Dieu qui nous est donnée dans le Christ Jésus avant que le monde fût, ont été manifestés par l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ (Ephésiens 1: 4; 2 Timothée 1: 9). Tout est grâce et miséricorde pour le croyant. Dieu vit la méchanceté qui est dans ce monde, il vit qu'il «n'y avait pas un juste, non pas même un seul», et il envoya dans le monde son Fils unique et bien-aimé, non «afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui» (Jean 3: 17). «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, et ne leur imputant pas leurs «péchés» (2 Corinthiens 5: 19). Mais nous l'avons déjà dit, tout fut en vain quant à ce qui était de l'homme. à tous ses péchés passés, il ajouta celui de rejeter et de crucifier Jésus. La multitude, sous l'influence des principaux sacrificateurs et des anciens du peuple, renia le Saint et le Juste, et demanda qu'on lui accordât un meurtrier, et ainsi les Juifs mirent à mort le Prince de la vie (Matthieu 27: 20; Actes des Apôtres 3: 14, 15).

Et maintenant, après tout ce que Dieu a fait, même jusqu'à envoyer dans le monde son Fils bien-aimé, et après que tout a failli de la part de l'homme, Dieu enfin *n'exécutera-t-il pas* son jugement sur l'homme? Le jugement de ce monde, comme on l'a déjà dit, a eu lieu quand Christ a été rejeté (Jean 12: 31). Ce jugement n'est pas encore exécuté. La sentence de mort ayant été prononcée contre un criminel, un certain temps peut s'écouler entre le jugement et l'exécution. Dieu avait envoyé son Fils dans le monde afin de le sauver, et l'homme a craché contre ce Fils bien-aimé et l'a crucifié. Après tous ces actes accomplis par l'homme, l'adoration de bêtes immondes au lieu du culte rendu à Dieu, le rejet du Fils de Dieu et la préférence accordée à un meurtrier, dans chaque période l'homme désobéissant à Dieu et se détournant de lui, et enfin jetant le Fils de Dieu hors du monde créé par lui et pour lui (Colossiens 1: 16; Jean 1: 10), combien n'est-il pas étonnant que Dieu puisse encore agir en grâce, en miséricorde, en patience envers l'homme! Comme l'Ecriture le dit: «Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (2 Pierre 3: 9), et c'est ainsi qu'au lieu que le jugement soit exécuté sur le monde, Dieu qui «veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité» (1 Timothée 2: 4), agit encore en grâce et en miséricorde envers les hommes.

Bien que ce soit peu compris, le fait est que la période actuelle, la sixième, est celle durant laquelle la bénédiction de Dieu est la plus grande quant aux privilèges et à la puissance accordés à l'homme, mais en même temps celle où l'homme a failli le plus et où son péché est le plus grand.

Ce qui caractérise la période actuelle est que, pendant toute sa durée, le Saint Esprit lui-même est personnellement ici-bas.

Dans la cinquième période, Dieu s'était révélé par son Fils (Jean 1: 14, 18; 14: 9; 15: 24; 1 Timothée 3: 16). Jésus fut oint de l'Esprit Saint et de puissance. Il allait de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, et Dieu était avec lui (Actes des Apôtres 10: 38). Cependant il dit expressément à ses disciples qu'il leur était avantageux qu'il s'en allât, parce que sans cela le Consolateur ne viendrait pas à eux, mais que, s'il s'en allait, il le leur enverrait (Jean 16: 7). Voyez aussi 7: 39, où il nous est dit que «l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». Le Seigneur leur dit aussi que le Consolateur serait avec eux éternellement, que l'Esprit demeurerait avec eux et serait en eux (Jean 14: 16, 17). Les paroles du Seigneur montrent qu'il valait mieux pour les disciples que le Saint Esprit fût avec eux ici-bas, que si lui-même y était resté. Celui qui croirait en lui ferait alors de plus grandes oeuvres que celles que lui-même avait faites, comme il le leur dit: «En vérité, en vérité, je vous dis: Celui qui croit en moi, fera lui aussi les oeuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes que celles-ci; parce que moi, je m'en vais au Père» (Jean 14: 12). C'est ce qui eut lieu après la crucifixion et l'ascension du Seigneur, et la descente du Saint Esprit (Actes des Apôtres 2: 33).

Lorsque le Seigneur était ici-bas, il accomplit plusieurs miracles. Une femme fut guérie de son fléau en touchant seulement le bord de son vêtement; un peu de boue que le Seigneur fit en crachant en terre et dont il oignit les yeux d'un aveugle-né, donna la vue à celui-ci après qu'il se fut lavé au réservoir de Siloé; mais après que le Seigneur fut monté au ciel et se fut assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, et après qu'il eut envoyé l'Esprit Saint, voici ce qui est dit: «On apportait les infirmes dehors dans les rues, et on les mettait sur de petits lits et sur des couchettes, afin que, quand Pierre viendrait, au moins son ombre passât sur quelqu'un d'eux. Et la multitude aussi des villes d'alentour s'assemblait à Jérusalem, apportant les infirmes et ceux qui étaient tourmentés par des esprits immondes; et ils étaient tous guéris» (Actes des Apôtres 5: 15, 16). Nous lisons aussi: «Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul; de sorte que même on portait de dessus son corps des mouchoirs et des tabliers sur les infirmes; et les maladies les quittaient, et les esprits malins sortaient» (Actes des Apôtres 19: 11, 12).

Le Seigneur était quelquefois suivi par des multitudes, mais la plupart du temps un petit nombre de disciples seulement l'accompagnaient, et tous l'abandonnèrent quand il fut livré entre les mains des méchants. Mais après la descente du Saint Esprit, dans la ville même où il avait été rejeté et condamné, trois mille âmes en un seul jour furent ajoutées à ceux qui croyaient, et tous ceux-là «persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières» (Actes des Apôtres 2: 41, 42). Une autre fois, le nombre des hommes qui crurent se monta à environ cinq mille (Actes des Apôtres 4: 4). Tout cela arriva à Jérusalem, dans la cité même où les Juifs, conduits par les sacrificateurs et les anciens, avaient demandé quelques semaines auparavant que Jésus fût mis à mort, criant: «Crucifie-le, crucifie-le», insistant en même temps pour que Barabbas fût relâché.

Mais maintenant, le Seigneur étant en haut et le Saint Esprit ici-bas, tout était changé. Les apôtres étaient rendus capables de rendre avec une grande puissance le témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur tous les croyants (Actes des Apôtres 4: 33). «Dieu aussi rendait témoignage avec eux par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté» (Hébreux 2: 4). Le Seigneur lui-même coopérait avec eux (Matthieu 28: 20; Marc 16: 20). La ville de Jérusalem tout entière était sens dessus dessous. Les chefs du peuple, les anciens et les scribes, quelque acharnés qu'ils fussent à vouloir arrêter le témoignage des apôtres, et quelque désir qu'ils eussent d'user de violence envers eux, craignaient, d'une part, à cause du peuple de les punir, et étaient, d'autre part, incapables de fermer la bouche aux témoins de Jésus, à cause du courage et de la fidélité de ceux-ci. Ce n'est pas qu'en général le peuple fût converti, mais en suite de la descente de l'Esprit Saint, la puissance était si grande que tous glorifiaient Dieu de ce qui avait été fait (Actes des Apôtres 2: 33, 43; 4: 21). Plusieurs, après le jugement exécuté sur Ananias et Sapphira, n'osaient pas se joindre à l'assemblée, mais cependant des multitudes, hommes et femmes, y étaient ajoutées (Actes des Apôtres 5: 13, 14). Tout cela s'accordait avec ce que le Seigneur leur avait dit quand il était ici-bas. Les apôtres avaient dû attendre à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la puissance d'en haut. Cela devait avoir lieu quand le Saint Esprit descendrait sur eux (Luc 24: 49; Actes des Apôtres 1: 8); et après la descente de l'Esprit Saint, ils devaient être les témoins du Seigneur. Tout cela arriva. L'Esprit Saint descendit, comme il est rapporté en Actes 2; les croyants furent baptisés par l'Esprit en un seul corps, conformément à ce qui est dit en 1 Corinthiens 12: 13, ce corps dont Christ est la Tête, ainsi que l'enseigne Ephésiens 1: 22; 4: 15; 5: 23; Colossiens 2: 19. Les apôtres alors, au lieu d'être réunis dans une chambre haute, avec les portes fermées, par crainte des Juifs (Jean 20: 19), sont maintenant remplis de l'Esprit, et rendent hardiment témoignage devant le souverain sacrificateur et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale, devant les chefs du peuple, les anciens et les scribes, et disent que c'est par le nom de Jésus de Nazareth, qu'ils avaient crucifié, mais que Dieu avait ressuscité d'entre les morts, que cet homme boiteux dès le sein de sa mère, se tenait guéri, en pleine santé, devant eux. Et ils ajoutent que c'est ce Jésus qui est la pierre, méprisée par eux qui bâtissaient, et qui était devenue la pierre angulaire, et proclament qu'il n'y a aucun autre nom donné sous le ciel par lequel il nous faille être sauvés (Actes des Apôtres 4: 5, 6, 10-12).

Mais toutes les fois que Dieu a agi avec faveur et puissance envers l'homme et pour l'homme, celui-ci a bientôt montré, par ses manquements et son péché, combien il est incapable par lui-même de répondre à la bénédiction qui lui a été donnée, ou de la garder.

Ainsi, pas plus loin que le cinquième chapitre des Actes, nous voyons Ananias et Sapphira mentir à l'Esprit Saint, en retenant une partie du prix de la possession qu'ils avaient vendue; ils apportèrent le reste et le mirent aux pieds des apôtres, et sont ainsi des exemples de ces personnes qui, en apparence, font beaucoup, mais qui agissent de manière à ce que les autres pensent qu'ils font plus qu'en réalité. Cela arriva «au commencement»; le jugement tomba

immédiatement sur les deux coupables, et leurs corps morts furent emportés par les jeunes hommes et ensevelis. L'Assemblée de Dieu doit être maintenue pure; ce principe reste vrai partout où marchent, comme des enfants de lumière, ceux qui sont assemblés au nom du Seigneur — selon Matthieu 18: 20, et en obéissance aux commandements du Seigneur, contenus en 1 Corinthiens 14: 23-40; en d'autres mots, ceux qui demeurent dans «ce qui a été entendu dès le commencement». Lorsqu'ils marchent ainsi, la Parole déclare que le fruit qui en résulte consiste «en toute bonté, et justice, et vérité» (Ephésiens 5: 9). Nul mensonge ne peut être toléré dans ce qui, en quelque mesure, est la colonne et le soutien de la vérité, et où l'Esprit Saint n'est pas attristé.

Mais, dira quelqu'un, n'y a-t-il pas plusieurs personnes qui ont agi ainsi qu'Ananias et Sapphira, sans être frappées comme eux? Sans doute, mais il faut que nous sachions bien que les paroles et les actes de Dieu relativement à nous, quoique toujours dictés et accomplis selon sa sagesse infinie et son amour parfait, varient suivant les temps et les occasions différentes qui se présentent, et en accord avec ce qui convient à notre condition et à nos besoins.

C'est ainsi qu'une sévère discipline de la part de Dieu fut immédiatement exercée sur Ananias et Sapphira dont le mensonge affectait l'Assemblée de Dieu lorsque les saints étaient dans leur premier amour, que l'Eglise avait été fiancée à Christ comme une vierge chaste, et que tous les croyants étaient un cœur et une âme. Une semblable tache ne pouvait être tolérée au milieu des saints, dans un temps tel que celui-là, et c'est pourquoi elle fut immédiatement ôtée. C'était un péché qui allait à la mort (1 Jean 5: 16).

Il y a eu depuis bien des actes de mensonge, mais, au temps présent, où le nombre des croyants rassemblés au nom du Seigneur Jésus, est comparativement petit, et plus petit encore le nombre de ceux qui saisissent d'une manière intelligente ce qu'est une assemblée de Dieu; où, de plus, au lieu de cette unité qui distinguait les saints au commencement, les divisions et les sectes sont, non seulement nombreuses, mais approuvées par une grande quantité de croyants, dans ce temps où la généralité des saints s'est écartée de ce qui avait été «entendu dès le commencement», Dieu ne nous parle plus de la même manière qu'il le faisait au commencement,

Au lieu de purifier du péché les systèmes religieux de nos jours, le croyant est exhorté à *se purifier lui-même* des vases à déshonneur qui se trouvent dans la chrétienté qui, dans l'Écriture, est comparée à une grande maison dans laquelle se trouvent des vases, les uns à honneur, les autres à déshonneur (2 Timothée 2: 20, 21). Le croyant doit prendre garde à lui-même, et ne pas participer aux péchés des autres; il a à se garder pur *lui-même*, plutôt que de s'imaginer d'une manière ou d'une autre, que par de l'énergie ou du dévouement de sa part, la pureté et la vérité distingueront jamais, durant la période actuelle, ceux *collectivement*, qui ne sont pas obéissants au commandement du Seigneur (1 Corinthiens 14: 23, à la fin) et qui ne demeurent pas dans ce qui a été «entendu dès le commencement». La crainte des conséquences qui résulteraient du fait de se séparer lui-même des vases à déshonneur peut faire qu'un saint reste associé avec ceux-ci, tandis que lui est peut-être très doué et à plusieurs égards très dévoué, mais le croyant qui agit de manière à plaire à Celui qui l'a enrôlé pour la

guerre, ne doit pas redouter les conséquences de son obéissance à la Parole. «Obéir vaut mieux que sacrifice, et écouter que la graisse des béliers» (1 Samuel 15: 22).

La manière différente dont Dieu agit avec les siens selon les temps, peut se voir dans ses voies avec Israël. C'est à Jéricho qu'Israël remporta sa première victoire après son entrée dans la terre promise. Tout l'or et l'argent, et tous les vaisseaux d'airain et de fer, devaient être consacrés à Jéhovah. Un homme de la nation désobéit; Acan prit un manteau babylonien, de l'argent et de l'or, et les cacha dans la terre, au milieu de sa tente. Mais ce péché qui souillait le peuple choisi à son entrée en Canaan ne pouvait être toléré, et Acan dut être retranché du milieu des fils d'Israël, afin que Jéhovah pût être avec eux et qu'ils pussent tenir devant leurs ennemis. Acan fut lapidé avec tout ce qui lui appartenait, et l'Eternel revint de l'ardeur de sa colère (Josué 7: 12-26). Ainsi Israël fut purifié de son péché. Mais, à une autre époque, Achaz put prendre l'argent et l'or qui se trouvaient dans la maison de l'Eternel à Jérusalem, et l'envoyer au roi d'Assyrie, et lui et d'autres rois de Juda, ainsi que ceux des dix tribus, commirent toutes sortes d'abominations, sans que tombât sur Juda et Israël aucun jugement semblable à celui qui avait frappé la nation à sa première transgression après son entrée dans le bon pays.

On peut voir la même différence dans les deux épîtres à Timothée. Dans la première, où l'assemblée est vue comme étant en ordre, l'apôtre rappelle à Timothée comment il doit se conduire dans la maison de Dieu; mais, dans la seconde, où l'on voit l'assemblée en désordre, la maison de Dieu, comme on l'a dit, est comparée à une grande maison, où se trouvent non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; quelques-uns à honneur et quelques-uns à déshonneur: Timothée est exhorté à se purifier de ceux-ci, et à poursuivre la justice, la foi, l'amour et la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur.

Nous voyons donc qu'en Israël et dans l'Eglise, le mal qui, au commencement, ne pouvait être toléré et y demeurer, n'est pas traité de la même manière que lorsque le péché et la corruption ont envahi la masse.

Le manquement et le péché d'Ananias et de Sapphira furent bientôt suivis par le manquement et le péché de plusieurs. Le chapitre 6 des Actes nous apprend que les Hellénistes murmuraient contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier. Par la grâce et la sagesse données aux apôtres, ces murmures cessèrent, cependant il est humiliant d'entendre ceux que le Seigneur avait spécialement appelés à être ses témoins sur la terre (et dont un d'entre eux, par une seule prédication, avait été l'instrument pour la bénédiction d'environ trois mille âmes), de les entendre dire: «Il ne convient pas que, laissant la parole de Dieu, nous servions aux tables».

Le manquement et le péché étant ainsi entrés dans ce qui, au début, était si rempli de puissance et de gloire, Dieu commence à agir par des individus plutôt que par la masse. Ce n'est plus: «une grande grâce était sur eux tous» (Actes des Apôtres 4: 33). Etienne devient le premier martyr; Philippe (le seul que l'Ecriture désigne spécialement comme étant un évangéliste) est seul dans l'oeuvre de l'évangile, soit dans la ville, soit au désert; Pierre passe

par toute la contrée, à Lydde, à Joppe et à Césarée, mais on ne le voit plus, comme au chapitre 3, en compagnie de Jean, et Saul de Tarse est appelé d'une manière remarquable à être témoin pour le Seigneur (voyez Actes des Apôtres 7-10).

A ce dernier furent données des révélations qui, pendant un long temps de la présente période, furent presque entièrement cachées aux saints. Les unes concernant le pardon des péchés et la justification par la foi en Christ furent remises en lumière au temps de la Réformation; les autres, relatives à la présence du Saint Esprit ici-bas durant toute la période actuelle, scellant le croyant et demeurant en lui, à la vérité du «seul corps», à la venue du Seigneur pour les saints, aux deux résurrections, l'une des justes et l'autre des injustes avec un intervalle de mille années entre les deux, toutes ces vérités ont été proclamées de nouveau dans ce siècle-ci.

Il est vrai que quelques croyants ont, en d'autres temps, retenu dans une certaine mesure ces vérités ou quelques-unes d'entre elles, mais elles n'ont été mises en lumière, par la grâce de Dieu, d'une manière claire et complète, et présentées au grand nombre que dans le seizième et le dix-neuvième siècles respectivement.

Mais bien que ces vérités aient été clairement et largement enseignées durant le présent siècle, il n'y a qu'un petit nombre de croyants (en comparaison avec la quantité de ceux qui sont nés de nouveau) qui marchent en accord avec elles: la masse se trouve dans le système romain ou dans tel ou tel des systèmes qui ont été formés à l'époque de la Réformation ou après ce temps. Peu de croyants (comparativement parlant) ont été conduits, relativement aux matières traitées dans la première partie de ces remarques, à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

Quant à ceux qui, dans le siècle où nous sommes, ont cherché à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement», leur enseignement des vérités qu'ils avaient reçues fut béni du Seigneur pour plusieurs en différentes parties du monde. Un certain nombre d'entre eux, de même que les premiers pionniers de l'Évangile, étaient humbles et petits; et marchant ainsi dans l'obéissance à la parole de Dieu, ils fortifiaient les mains de ceux qui étaient spécialement appelés à être étrangers et voyageurs dans le présent siècle mauvais, durant les derniers jours de la période actuelle. L'humilité et la douceur ne caractérisèrent cependant pas tous ceux qui se rassemblaient simplement au nom du Seigneur.

De même que, dans les premiers jours de la période actuelle, il y eut Hyménée et Philète, Alexandre, l'ouvrier en cuivre, et plusieurs autres, ainsi dans les jours qui la terminent il s'est trouvé, de temps à autre, parmi ceux qui se réunissent au nom du Seigneur, des hommes qui se sont écartés des principes divins posés dans la Parole; quelques-uns enseignant des doctrines contraires à la vérité, d'autres refusant l'exercice de la discipline nécessaire pour que les assemblées ne fussent pas souillées par le levain (1 Corinthiens 5: 6-8); quelques-uns allant même jusqu'à émettre des pensées irrévérentes et déshonorantes touchant la Personne de notre précieux Seigneur.

Si ces faux docteurs avaient entièrement abandonné la vérité, aucun des saints n'aurait été entraîné; mais dans tous ces cas quelque vérité, et souvent beaucoup de vérité, se trouve mêlée à l'erreur, et celle-ci est ainsi couverte, de telle sorte que plusieurs personnes simples ne discernent pas le poison. Il en est comme d'une vraie et d'une fausse pièce d'or; dans la dernière, le métal vil peut être recouvert d'une couche d'or qui empêchera une personne inhabile, de discerner la différence entre les deux. Dans ces occasions l'ennemi ne se sert pas non plus de quelqu'un d'une intelligence ordinaire et peu doué. Peu de gens seraient égarés par lui. C'est par le moyen de quelque homme à qui les dons qu'il possède, ou ses qualités personnelles, ont donné de l'influence sur les esprits des autres, que les mauvaises doctrines ou les principes relâchés sont reçus par un grand nombre. Ainsi Hyménée et Philète étaient capables de renverser *la foi* de quelques-uns.

De même, parmi ceux qui cherchent à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement», il s'est trouvé des hommes d'un talent incontestable et possédant un vrai droit, qui d'abord se sont imbus de fausses doctrines ou de principes relâchés, et qui ensuite ont cherché avec activité à les faire partager à d'autres. Quelquefois ces hommes n'ont été suivis que par un petit nombre d'adhérents, d'autres fois, au contraire, par un nombre plus considérable. Par la grâce et la miséricorde du Seigneur, il y a eu, dans toutes les occasions semblables, des serviteurs de Dieu qui, discernant le mal renfermé dans ces enseignements et dans ces principes, s'y sont opposés; et ainsi, même dans le temps présent, il y a toujours eu quelques âmes qui, tout en ayant conscience de leurs manquements et de leur faiblesse, ont néanmoins cherché à rester fermement attachés à la Parole en demeurant dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

Quand l'oeil est simple, le corps tout entier est rempli de lumière, et la lumière manifeste ce qui est faux. «Toutes choses, étant reprises (*) par la lumière, sont manifestées; car ce qui manifeste tout, c'est la lumière» (Ephésiens 5: 13).

(*) «Ayant leur vrai caractère exposé, par la lumière».

Or, bien que plusieurs, dans ces différentes occasions, aient été rendus capables, par la grâce du Seigneur, d'éviter et de rejeter les faux enseignements et les principes relâchés, et aient cherché à demeurer dans les choses entendues dès le commencement, cependant, pour ce qui regarde leur témoignage collectif devant le monde, la division au lieu de l'unité semble les avoir caractérisés. Ainsi quant au témoignage vis-à-vis des autres, il y a eu manquement apparent, et quantité de chers enfants de Dieu, qui ont été convertis depuis que ces divisions ont eu lieu, se sont contentés d'avoir communion avec ceux qui ont suivi ces faux docteurs, ou ont embrassé ces principes relâchés. Le fait est qu'un petit nombre de saints sont conduits à s'enquérir sérieusement de la cause de ces divisions. Peu de saints (comparativement parlant) sortent de leur propre cercle. Un petit nombre prennent quelque intérêt à ce que Dieu a opéré dans ses enfants et pour eux durant les dix-huit siècles passés; un petit nombre même ont souci d'apprendre ce que l'Esprit Saint a fait durant le présent siècle.

Si un catholique romain vient à être converti, dans la plupart des cas, il restera catholique romain; il en sera de même d'un grec orthodoxe, d'un protestant, soit presbytérien, soit

membre d'une église nationale ou libre, ou faisant partie de l'une ou l'autre des nombreuses sectes de la chrétienté. La plupart des convertis restent dans l'ornière ecclésiastique où ils étaient avant leur conversion; la différence consiste en ce qu'autrefois ils étaient incroyants et que maintenant ils sont croyants. Ils demeurent dans les associations ecclésiastiques où ils se trouvaient. Si la parole adressée aux croyants: «Sortez du milieu d'eux et soyez séparés», a de la puissance sur eux quant à leur marche individuelle, elle n'en a généralement pas quant à ce qu'ils appellent souvent «la maison de Dieu». Ils ont été élevés, avant d'être convertis, dans quelque système, grand ou petit, et maintenant qu'ils ont reçu le salut de leur âme, et sont fils de Dieu par la foi dans le Seigneur Jésus, il arrive rarement qu'ils soient exercés quant au fait de savoir si le système auquel ils sont rattachés, est ou non en accord avec ce qui avait été «entendu dès le commencement». Ils sont satisfaits si ce système est, sous quelques rapports, d'accord avec la parole de Dieu. Un passage tel que celui de 1 Corinthiens 14: 23-40, était, selon eux, pour les Corinthiens, mais n'a aucune application pratique à eux-mêmes.

La plus grande partie des croyants se trouve parmi les pauvres et les classes ouvrières qui, jusqu'à des temps encore récents, n'ont reçu que peu d'éducation. En général, ceux-là n'ont guère de temps et d'occasions pour s'informer de ce qu'a été l'histoire de la chrétienté durant les dix-huit siècles passés, ou par quelles tempêtes et quelles épreuves ont été appelés à passer durant le présent siècle ceux qui ont cherché à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement». Cependant le grand nombre de ceux qui cherchent à suivre ainsi la volonté de Dieu se trouve appartenir à ces classes de personnes. Et cela s'accorde avec ce que dit la Parole: «Pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont». C'est ainsi qu'à la fin du message que le Seigneur envoie à Jean le baptiseur, il dit: «Et l'évangile est annoncé aux pauvres» (Matthieu 11: 5). En une autre occasion, il dit à ses disciples: «Combien difficilement ceux qui ont des biens entreront-ils dans le royaume de Dieu!» (Marc 10: 23).

Comme on l'a déjà dit, c'est le fait que le Saint Esprit est *présent ici-bas* en personne, qui caractérise spécialement la période actuelle, et c'est la grande vérité qui a été presque universellement négligée et même ignorée dans la chrétienté durant tout ce temps.

L'homme, sauf par un effet de la grâce d'en haut, a toujours été à l'encontre de la vérité de Dieu, soit à l'égard de Dieu le Père, de Dieu le Fils, ou de Dieu le Saint Esprit. Dieu a parlé à l'homme, d'abord comme Dieu, puis dans la personne de son Fils, et enfin maintenant, il nous parle dans la personne de l'Esprit Saint.

Lorsque Dieu, comme Dieu, a parlé à l'homme, celui-ci s'est universellement détourné de Dieu pour adorer des idoles; quand Dieu a envoyé son Fils aux hommes, ils ont craché contre lui et l'ont crucifié. Maintenant que le Père et le Fils ont envoyé le Saint Esprit, les croyants, pour la plupart, de même que ceux qui ne croient pas, méconnaissent sa présence personnelle ici-bas.

Lorsque Dieu parla aux hommes en leur envoyant son Fils, ceux chez qui il vint, tout en professant d'honorer Dieu, rejetèrent Celui qu'il leur avait envoyé afin qu'ils l'honorassent. Ainsi les Juifs, tout en prétendant être la semence d'Abraham et les disciples de Moïse, et avoir Dieu pour leur Dieu (Jean 8: 33, 54; 9: 28), rejetèrent et crucifièrent son Fils.

Maintenant que le Père a envoyé l'Esprit Saint aux disciples au nom de son Fils (Jean 14: 16, 26), et que le Fils l'a envoyé de la part du Père (Jean 15: 26; 16: 7; Actes des Apôtres 2: 33), la plupart des croyants, tout en reconnaissant le Père et le Fils, rejettent en grande mesure le témoignage de l'Esprit Saint envoyé par le Père et le Fils.

La preuve que la vérité de la présence du Saint Esprit ici-bas n'est pas reçue par la plupart des croyants, c'est (entre autres choses) le grand nombre de réunions qui de temps à autre sont tenues par des personnes pieuses, sérieuses et zélées, dans le but de demander à Dieu une effusion de l'Esprit Saint. Il est évident que ces personnes ne croient pas que le Saint Esprit ait été envoyé d'en haut, et qu'il demeure ici-bas.

Un croyant qui est aveugle, pauvre et affamé, peut prier Dieu de lui envoyer du pain, et il peut continuer à le faire, même après que quelque personne compatissante, connaissant les besoins du pauvre homme, lui aura, sans que celui-ci le sache, envoyé de la nourriture. Mais si un enfant ou telle autre personne informe l'homme aveugle qu'il a été pourvu à ses besoins, il ne priera plus Dieu de lui donner à manger, mais il rendra grâces à Dieu, son Père, pour la miséricorde dont il a usé envers lui, et le louera pour la grâce donnée à la personne qui a été employée à ce service (2 Corinthiens 9: 12).

Il en est de même du croyant dont les yeux, après avoir été longtemps fermés à l'égard de ce grand don dispensé d'en haut, sont ouverts pour qu'il comprenne l'enseignement de l'Écriture relatif au Saint Esprit. Il ne priera plus pour demander une effusion de l'Esprit Saint, mais, s'il est fidèle à ce qu'il a reçu, il s'appliquera à marcher de manière à ne point attrister le Saint Esprit de Dieu, il évitera de faire quoi que ce soit ou de se joindre à rien qui éteindrait l'Esprit, et il ne se trouvera plus priant avec ceux qui, quelque sincères et dévoués qu'ils soient, sont encore ignorants de cette grande vérité.

L'évangile de Jean nous enseigne plusieurs choses touchant l'Esprit Saint. Au chapitre 7, verset 39, il est dit, pendant que le Seigneur était encore ici-bas: «L'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». Il est néanmoins vrai que le Saint Esprit agissait avec puissance pendant que Jésus était dans le monde, comme le montrent des passages tels que Luc 2: 25-27; 3: 22; 4: 1, 14; Matthieu 12: 28, et d'autres. Mais c'est une chose que l'Esprit agisse en faveur des hommes, ou pour eux, ou en eux, ou même lutte avec eux, et c'en est une autre que l'Esprit Saint ait été envoyé d'en haut pour demeurer avec des hommes et en eux. C'est à ce dernier fait que se rapportent les paroles de Jean 7: 39. Personne ne peut voir le royaume de Dieu ni y entrer, s'il n'est né d'eau (c'est-à-dire de la Parole) et de l'Esprit (Jean 3: 5). Mais autre chose est que l'Esprit bénisse la Parole pour un *non-croyant*, et l'applique à son cœur et à sa conscience, et autre chose que l'Esprit demeure dans un *croyant*. L'Esprit ne peut pas demeurer dans celui qui n'est pas un croyant. Dans chaque cas, il y a une

action du même Esprit, mais ce sont des actions distinctes et différentes l'une de l'autre. Un inconverti n'est pas pur aux yeux de Dieu, et le Saint Esprit, bien qu'il puisse lutter avec lui et bénir pour lui la Parole, ne peut demeurer dans un vase impur. Lorsqu'une personne a, par grâce, la foi dans le Seigneur Jésus, alors l'Esprit Saint peut venir faire sa demeure en elle. Avant que l'on puisse être scellé de l'Esprit Saint, il faut avoir cru en Christ (Ephésiens 1: 13). Quant à la parole annoncée par Jésus et par laquelle plusieurs ont été rendus nets, lisez Jean 15: 3.

Lorsque notre précieux Seigneur était ici-bas, il révéla à ses disciples plusieurs choses touchant le Saint Esprit. En Jean 14: 16, 17, il leur dit qu'après qu'il serait retourné au Père, il prierait le Père qui leur donnerait un autre Consolateur, l'Esprit de vérité, pour être *avec eux éternellement*. Au verset 17, il leur dit aussi que «le monde ne peut pas recevoir l'Esprit, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas», et le Seigneur montre la différence entre le monde et ses disciples, en ajoutant: «Mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous».

La nature de la séparation entre le Saint Esprit et le monde est telle, que des expressions employées par les pharisiens à l'égard du monde qui suivait le Seigneur quand il était ici-bas, ne sauraient s'appliquer à l'Esprit Saint. Nous lisons en Jean 12: 19: «Les pharisiens donc dirent entre eux: Vous voyez que vous ne gagnez rien; voici le monde est allé après lui». Et encore, en Jean 11: 48: «Si nous le laissons ainsi faire, tous croiront en lui». Aujourd'hui les croyants et les non-croyants se trouvent souvent ensemble, répétant les mêmes formules de prières et professant d'offrir à Dieu le même culte au nom du Seigneur; mais, relativement au Saint Esprit, il y a entre eux une complète séparation. Si un croyant, après avoir fait partie d'un tel mélange, était conduit à avoir l'intelligence que l'Esprit Saint est en lui, et à sentir sa responsabilité de marcher selon la lumière qu'il a reçue, il rendrait bientôt témoignage de Christ à plusieurs de ceux avec lesquels il était associé, et rencontrerait de leur part (sauf ceux en qui la grâce opère) l'opposition à la vérité qui accompagne toujours le manque de foi. Le croyant peut bien être humilié de s'être ainsi joint, dans le culte rendu à Dieu, à ceux qui rejettent le témoignage de l'Esprit Saint, mais quand il aura été délivré de ces associations, il comprendra mieux la vérité de ce que dit l'Écriture: «Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement» (1 Corinthiens 2: 14).

Quant aux disciples eux-mêmes, le Seigneur leur dit que le Saint Esprit leur enseignerait toutes choses, et leur rappellerait toutes les choses qu'il leur avait dites (Jean 14: 26), et que l'Esprit les conduirait dans toute la vérité (Jean 16: 13).

Par rapport au monde, il leur enseigne qu'il ne peut pas recevoir l'Esprit de Dieu, mais que ce même Esprit convaincra le monde de péché, de justice et de jugement. *De péché*, parce qu'il n'a pas cru en Christ. Ainsi quelque estimable, honorable et moral qu'un homme soit, s'il n'est pas un croyant en Christ, il appartient au monde, et le témoignage du Saint Esprit quant à lui est que son «péché demeure» (Jean 9: 41). S'il reste dans son incrédulité et qu'il meure, il meurt dans ses péchés (Jean 8: 24). *De justice*, parce que Celui qui a été rejeté et crucifié

quand il était dans le monde, était auprès du Père, et n'était plus vu du monde qui ne l'avait pas connu, et l'avait banni loin de lui. *De jugement*, parce que Satan, le chef de ce monde, est jugé.

Relativement au Saint Esprit, le Seigneur dit à ses disciples: «Il ne parlera pas de par lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera» (Jean 16: 13, 14). Le Saint Esprit occupe la place de serviteur pendant qu'il est ici-bas. Il reçoit d'en haut et annonce aux saints ce qu'il reçoit.

C'est ainsi que le Seigneur prit aussi la place de serviteur quand il était ici-bas. Remarquez combien souvent, dans l'évangile de Jean, il parle de lui-même comme «celui qui a été envoyé». Ainsi: «Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé». «Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même (de mon propre fonds); mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire, et comment j'avais à parler; et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit». «Et quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave; de même que le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs». «Car lequel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Or moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert».

Lorsque l'Esprit Saint, après la mort et l'ascension de Christ, fut donné, les croyants furent édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit (Ephésiens 2: 22; 1 Corinthiens 3: 16). David avait désiré bâtir une maison pour l'Eternel, mais l'Eternel lui fit dire par Nathan: «Tu ne me bâtiras pas de maison pour y habiter; car je n'ai pas habité dans une maison, depuis le jour où j'ai fait monter Israël, jusqu'à ce jour; mais j'ai été de tente en tente, et de demeure en demeure» (1 Chroniques 17: 4, 5). Il fut cependant accordé à Salomon de bâtir pour Dieu une maison. Etienne, en Actes 7, en parle et ajoute: «Mais le Très-haut n'habite point dans des demeures faites de main». Après que Christ eut souffert sur la croix et fut monté au ciel, le temps était venu où Dieu voulut avoir une demeure où il habiterait par l'Esprit. Les pierres (1 Pierre 2: 5) dont cet édifice fut formé étaient au commencement les apôtres et ceux qui, avant la descente du Saint Esprit, seraient allés au ciel comme Juifs croyants (Actes des Apôtres 1), mais qui, après cet événement, étaient baptisés, par l'Esprit, en un seul corps dont Christ est la tête (Actes des Apôtres 2; 1 Corinthiens 12: 13). Ils étaient ainsi amenés là «où il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre; mais où Christ est tout, et en tous» (Colossiens 3: 11). Dans le premier chapitre des Actes, ils étaient Juifs; dans le second, par le baptême de l'Esprit Saint et étant en Christ, ils n'étaient plus Juifs.

De même aussi ceux qui, aujourd'hui, sont baptisés du Saint Esprit, ne sont, comme tels, ni d'une nation, ni d'une autre: ils sont une nouvelle création (2 Corinthiens 5: 17). Les pierres pour cet édifice de Dieu étaient prêtes dans le premier chapitre des Actes. Tout était préparé. Sous ce rapport, les pierres du temple de Salomon étaient un type de ces pierres vivantes (1 Pierre 2: 5). «Et la maison, quand on la bâtit, fut bâtie de pierre entièrement préparée avant

d'être transportée; et on n'entendit ni marteaux, ni hache, aucun instrument de fer, dans la maison, quand on la bâtit» (1 Rois 6: 7). Dans le second chapitre des Actes, on voit l'Esprit Saint descendre pour habiter dans l'édifice.

L'apôtre enseigne aux Ephésiens qu'ils sont «édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur; en qui,» dit-il, «vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 20-22).

Nous trouvons, dans les Actes, quatre occasions où les croyants sont scellés par l'Esprit. D'abord les Juifs (Actes des Apôtres 2); secondement les Samaritains (chapitre 8); ensuite les gentils (chapitre 10); et enfin, des disciples de Jean, à Ephèse (chapitre 19).

Le Saint Esprit ne fut pas donné aux Samaritains, jusqu'à ce que les apôtres à Jérusalem eussent envoyé Pierre et Jean à Samarie. Ces deux apôtres prièrent pour que les Samaritains reçussent le Saint Esprit, puis ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit Saint. Ainsi, «au commencement», l'unité fut gardée parmi tous ceux qui croyaient au Seigneur Jésus. Il y avait eu depuis longtemps une amère dissension entre les Juifs et les Samaritains (Jean 4: 9; 8: 48), et l'opposition et la rivalité des uns contre les autres (ce qui subséquemment est si souvent arrivé parmi les croyants) auraient pu se manifester après les riches bénédictions d'en haut que les uns et les autres avaient si abondamment reçues. La sagesse, la grâce et la miséricorde du Seigneur prévinrent ce mal «au commencement» les Samaritains ne reçurent pas le Saint Esprit jusqu'à ce que l'oeuvre à Samarie eût été identifiée avec celle à Jérusalem. Tous les saints furent ainsi, «au commencement;», gardés en communion les uns avec les autres. Les gentils furent baptisés de l'Esprit Saint avant d'être baptisés au nom du Seigneur (Actes des Apôtres 10); tandis que les croyants juifs durent être baptisés au nom de Jésus Christ avant de recevoir le don du Saint Esprit (Actes des Apôtres 2: 38). Les Juifs qui croyaient, devaient reconnaître le nom de Celui que leur nation avait crucifié, avant qu'ils pussent recevoir le grand don de l'Esprit, tandis que Dieu, en donnant le Saint Esprit aux gentils immédiatement après qu'ils avaient cru en Christ pour la rémission de leurs péchés, manifestait aux croyants juifs son dessein de bénir les gentils et de les admettre à la jouissance de tous les privilèges qui appartiennent à ceux qui croient: Pierre exerce donc son autorité en commandant que ces gentils fussent baptisés d'eau, et il prévient ainsi toute opposition de la part des croyants juifs qui étaient alors avec lui. Les premiers versets du chapitre 11 nous montrent combien vite cette opposition s'est manifestée. Le quatrième cas offrait une preuve spéciale et évidente de l'apostolat de Paul que plusieurs étaient disposés à récuser, parce qu'il n'était pas du nombre de ceux qui avaient été choisis par le Seigneur quand il était ici-bas (voyez 1 Corinthiens 9: 1, 2; Galates 1: 1).

L'épître aux Romains nous apprend que ceux en qui l'Esprit de Dieu demeure, c'est-à-dire ceux qui sont scellés par l'Esprit, ne sont plus dans la chair, et que, si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est pas de lui. Elle nous dit encore que tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu (Romains 8: 9, 14). L'Esprit peut agir dans un homme inconverti pour

que la Parole lui soit en bénédiction, mais il ne peut pas conduire un tel homme. Il ne peut conduire que ceux qui sont fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus. Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre écrit: «Personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Mais nous, nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu» (chapitre 2: 11, 12). Ainsi Dieu a donné aux croyants l'Esprit, afin qu'ils connaissent les choses qui lui plaisent et lui déplaisent, et quelles riches bénédictions ils ont reçues de lui, et en même temps, afin qu'ils aient la puissance pour être ses témoins. L'apôtre leur écrit aussi: «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple (naèv) de Dieu, et que l'Esprit de Dieu demeure en vous?» Et plus loin: «Le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes» (chapitre 3: 16, 17). Puis encore: «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple (naèv) du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (chapitre 6: 19, 20). L'apôtre demande aux Galates comment ils ont reçu l'Esprit, si c'est par des oeuvres de loi ou de l'ouïe de la foi (Galates 3: 2). à moins d'être ensorcelés, ils devaient savoir qu'ils avaient été scellés par l'Esprit après avoir cru en Christ, d'après ce qu'ils avaient entendu de l'apôtre. Il leur dit aussi que, parce qu'ils étaient fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus, Dieu avait envoyé dans leurs coeurs l'Esprit de son Fils, criant: Abba, Père (comparez chapitre 3: 26, avec 4: 6). Dans l'épître aux Ephésiens, Paul rappelle aux saints que après avoir cru, ils ont été scellés du Saint Esprit de la promesse (chapitre 1: 13), et il les exhorte à ne pas attrister le Saint Esprit de Dieu par lequel ils ont été scellés pour le jour de la rédemption (chapitre 4: 30). Il exhorte aussi les Thessaloniens à ne pas éteindre l'Esprit (1 Thessaloniens 5: 19).

C'est le fait que l'Esprit Saint est attristé et éteint qui, aujourd'hui, entrave grandement le témoignage rendu à Christ. L'Esprit Saint est ici-bas pour prendre de ce qui est à Christ et nous l'annoncer, et partout où le Saint Esprit agit en puissance par le moyen d'hommes, il y aura un témoignage agréable rendu à Dieu par des hommes. Quelque faible que puisse être de nos jours le témoignage à la vérité comme elle est en Jésus, en comparaison de ce qui était «au commencement», ce témoignage est agréable à Dieu. L'Esprit Saint reste le même. Il est toujours l'Esprit de vérité. Il reçoit d'en haut, et montre aux croyants ce qu'il a reçu. Là où l'Esprit est attristé, il doit nous parler de notre péché et de notre manquement. Ainsi Paul, par l'Esprit, rendait témoignage contre les Corinthiens. Il leur dit qu'il ne pouvait les nourrir de viande, mais seulement de lait; qu'ils ne pouvaient supporter la viande, parce qu'ils étaient charnels, puisqu'il y avait parmi eux de l'envie et des querelles. Il ne pouvait leur parler que comme à de petits enfants en Christ. Nous attristons le Saint Esprit, quand nous agissons d'une manière contraire à ce qui a été «entendu dès le commencement»; par là aussi nous éteignons l'Esprit comme, par exemple, lorsqu'en substituant le ministère d'un seul homme, nous désobéissons aux commandements donnés aux saints, en 1 Corinthiens 14, et auxquels il est fait allusion dans le verset 37.

Nous avons fait ces remarques relatives à l'Esprit Saint, parce que ne pas demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement» par les saints, attriste et éteint l'Esprit. Plusieurs

excellents traités ont été écrits sur l'oeuvre du Saint Esprit, et entrent pleinement dans le sujet que nous n'avons fait que toucher.

L'épître adressée par le Seigneur à l'ange de l'assemblée de Philadelphie (Apocalypse 3), renferme une très précieuse instruction pour le croyant au jour présent. Comme plusieurs d'entre ceux qui lisent ces remarques ignorent peut-être que les chapitres deux et trois de ce livre, non seulement constatent certains faits qui concernent les assemblées qui y sont nommées, mais présentent aussi d'une manière mystique l'histoire de l'Assemblée de Dieu durant l'ensemble de la période où nous sommes, celui qui écrit ces remarques désire placer brièvement devant le lecteur quelques-uns des enseignements contenus dans ces chapitres.

Le livre de l'Apocalypse se divise en trois sections, indiquées au verset 19 du premier chapitre. Le Seigneur dit à Jean: «Ecris les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci»

Les choses que Jean avait vues, se trouvent rapportées dans le premier chapitre (versets 10-18); les choses qui sont, dans les chapitres deux et trois: elles déroulent devant nous l'histoire de l'Eglise pendant la sixième période; quant aux choses qui doivent arriver après celles-ci, elles sont mentionnées dans le reste du livre: aucune d'elles n'a encore eu lieu.

Plusieurs écrivains ont pensé que quelques-unes des choses mentionnées après le chapitre trois sont déjà arrivées, et, en effet, il peut y avoir eu des événements qui, sous quelques rapports, répondent à ces choses, et ont été comme des ombres de leur accomplissement; mais on ne comprendra jamais justement l'enseignement de ce livre, si l'on ne retient pas la division indiquée au verset 19 du premier chapitre. Dans les chapitres deux et trois, Jean voit ce qui a lieu pendant que les saints sont *sur la terre*; dans le chapitre quatre et les suivants, il voit ce qui se passe quand les saints sont *dans le ciel*, après que la première résurrection a eu lieu, c'est-à-dire après que les croyants en Christ ont été ravis en haut, ainsi qu'il nous est enseigné en 1 Thessaloniens 4: 15-17 et 1 Corinthiens 15: 51, 52. Les saints sont représentés depuis le chapitre 4 sous le symbole des vingt-quatre anciens.

Le lecteur remarquera que, dans les chapitres 2 et 3, sept assemblées (un nombre parfait) sont nommées: Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. Les principaux traits à noter par rapport aux sept assemblées sont les suivants: à Ephèse, l'abandon du premier amour; à Smyrne, l'assemblée subit les persécutions; à Pergame, elle habite où Satan a son trône, et a des gens qui tiennent la doctrine de Balaam et celle des Nicolaïtes; à Thyatire, elle souffre qu'une personne qui se dit prophétesse enseigne et entraîne les esclaves du Seigneur à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles; à Sardes, on a le bruit de vivre, et l'on est mort, et les oeuvres ne sont pas parfaites devant Dieu; à Philadelphie, une porte ouverte par le Seigneur a été mis devant elle; l'assemblée a peu de force, mais elle garde la parole du Seigneur, ne renie point son nom, et garde aussi la parole de sa patience; à Laodicée, c'est la tiédeur, l'orgueil et la nudité, et, comme une chose nauséabonde pour le Seigneur, elle sera vomie de sa bouche.

Smyrne et Philadelphie sont les deux seules assemblées d'entre les sept, que le Seigneur ne reprend pas.

Toute l'histoire de l'Assemblée, depuis son commencement, est ainsi présentée symboliquement dans l'Apocalypse. L'abandon du premier amour se voit clairement dans des passages tels que Actes 21: 20; Philippiens 2: 21; 2 Timothée 4: 16 et d'autres. Quant à la seconde phase, l'histoire nous rapporte le grand nombre de persécutions qui suivirent l'abandon du premier amour.

Pergame est le troisième état; alors ceux que l'on nommait chrétiens n'étaient plus persécutés comme à Smyrne, mais, au contraire, habitaient là où était le trône de Satan, le prince de ce monde. Constantin le Grand, en patronant l'Eglise et par son influence, favorisa grandement cet amalgame des saints avec le monde. Cet empereur avait fait mourir son propre fils, et n'avait pas voulu être baptisé jusqu'à ce qu'il fût sur son lit de mort, parce qu'on pensait généralement, dans ce temps-là, que l'entrée au ciel était assurée à une personne qui n'avait point commis de péché après avoir été baptisée. Ce troisième état frayait la voie à Thyatire, qui indique clairement le romanisme, dont les deux traits principaux sont la défense faite aux prêtres de se marier et l'adoration des images recommandée au peuple. Sardes a été déjà mentionnée comme caractérisée par la froide léthargie dénuée de vie qui, depuis la réformation, a prévalu dans le protestantisme. Le sixième état est celui figuré par Philadelphie, devant laquelle il a plu au Seigneur de mettre une porte ouverte que personne ne peut fermer. Une grande force ne distingue pas ceux à qui le Seigneur s'adresse ainsi, mais il leur accorde une grande louange, lorsqu'il dit: «Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom». Et encore: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience». Le dernier état est celui de Laodicée, qui, après la première résurrection, quand les saints auront été pris hors de ce monde pour être avec le Seigneur, sera vomie de sa bouche.

Le lecteur doit remarquer que le Seigneur, dans chaque épître, se présente sous un caractère spécialement applicable à l'assemblée à laquelle il envoie un message. Cela est très clair dans le message donné à l'ange de l'assemblée à Smyrne. Elle était appelée à passer par la tribulation, et le Seigneur lui adresse ces paroles: «Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie»; et de lui-même, il dit: «Voici ce que dit le premier à le dernier, qui a été mort et qui a repris vie». Ainsi il se présente à ces saints sous un aspect qui devait particulièrement servir à les encourager et à les fortifier dans les grandes épreuves qu'ils auraient à subir.

A l'ange de l'assemblée de Philadelphie, le Seigneur s'adresse comme étant «Celui qui est le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira». La sainteté, c'est-à-dire la séparation du mal, la séparation pour Dieu, et cela en réalité, est le caractère des saints à Philadelphie. Le fait que le Seigneur a la clef de David, ouvre sans que personne puisse fermer, ferme sans que personne puisse ouvrir, puis place devant eux une porte ouverte que personne ne peut fermer, est un grand encouragement pour ceux qui n'ont que peu de force au milieu du flot d'apostasie qui monte de tous côtés.

C'est au croyant qui désire servir Christ, de chercher à discerner la porte ouverte que le Seigneur a mis devant cette assemblée, plutôt que de faire effort lui-même pour ouvrir une porte. Le poids d'un petit enfant suffit pour ouvrir largement une porte déjà ouverte, tandis que les efforts de l'homme le plus robuste peuvent être de nul effet contre celle qui est solidement fermée, et tout le mal qu'il se donnera servira seulement à lui montrer combien, avec toute sa force, il est réellement impuissant. Une porte peut être ouverte pour des individus (2 Corinthiens 2: 12; Colossiens 4: 3); mais le Seigneur parle ici d'une porte ouverte par lui devant cette assemblée.

Ephèse, Smyrne et Pergame figurent certains événements qui eurent lieu dans l'Eglise, c'est-à-dire l'abandon du premier amour; les persécutions et l'association avec le monde. Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée représentent quatre états de l'Assemblée qui ont succédé à son mélange avec le monde, et ces quatre états continuent à exister.

L'exhortation adressée à chaque assemblée, c'est-à-dire «que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées», vient pour Ephèse, Smyrne et Pergame, *avant* la promesse faite au vainqueur. Pour les quatre autres, elle vient *après*. Dans les trois premières, la promesse, bien qu'elle fût pour le vainqueur individuellement, s'adressait à toute l'assemblée; mais, après que les saints et le monde (à Pergame) se furent associés et furent devenus amis (Jacques 4: 4; 1 Jean 2: 15), la promesse est faite à celui qui est fidèle au milieu de l'apostasie générale. Lorsque les saints et le monde s'unissent ensemble, comme à Pergame, le témoignage devient moins collectif et plus individuel.

Les trois premières assemblées indiquent des événements ou des états qui ont lieu depuis longtemps, tandis que Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée, représentent quatre phases de l'Eglise qui toutes continueront jusqu'à la fin de la période actuelle, c'est-à-dire jusqu'au retour du Seigneur pour ses saints et la première résurrection.

Les quatre dernières assemblées représentent le romanisme, le protestantisme, quelques saints devant qui le Seigneur a mis une porte ouverte que personne ne peut fermer, et qui sont caractérisés comme ayant peu de force, gardant sa parole, ne reniant pas son nom, et gardant la parole de sa patience, et enfin un état de choses si mauvais que le Seigneur doit le vomir de sa bouche.

Le lecteur ne manquera pas de remarquer la grâce et la miséricorde d'en haut, permettant qu'un témoignage soit rendu par Philadelphie, tandis que le romanisme et le protestantisme poursuivent encore leur course, et avant que l'ensemble de la chrétienté soit rejeté, vomi de la bouche du Seigneur.

L'esprit laodicéen s'est répandu partout au jour présent. Il n'a pas seulement grandement affecté le romanisme et le protestantisme, mais aussi ceux qui, en quelque mesure, répondent à ce qui caractérise Philadelphie. Cela s'est manifesté par les divisions auxquelles nous avons déjà fait allusion, et qui sont arrivées parmi ceux qui cherchent, dans le temps actuel, à demeurer dans ce qui a été «entendu dès le commencement». Un croyant pourrait être découragé, en voyant combien tout manque de tous côtés, néanmoins il est bon pour lui de

rester dans la compagnie de ceux qui, bien que faibles, ont, en quelque mesure, les traits caractéristiques de Philadelphie.

L'approbation du Seigneur donnée à cette dernière assemblée, et les exhortations contenues en 2 Timothée 2: 21, 22, et 1 Jean 2: 24, tracent au croyant une ligne de conduite claire quant à ceux avec lesquels il devrait se trouver dans la période qui est venue *après* l'établissement sur la terre du romanisme et du protestantisme, et *avant* que l'ensemble de ce qui reste de la chrétienté après que les saints auront été ravis près du Seigneur, soit vomi de sa bouche, comme une chose qu'il ne peut supporter.

Les remarques précédentes ont été faites dans le but de montrer combien général a été, dans la chrétienté, l'abandon, par les croyants, de ce qui a été «entendu dès le commencement», et dans l'espoir que le lecteur croyant sera amené à réfléchir et à se demander s'il obéit à cette exhortation. Si les remarques touchant l'extension de l'esprit laodicéen sont exactes, et si le lecteur croyant les reçoit comme vraies, il ne devra, sans doute, pas s'attendre à trouver sur la terre un ensemble de personnes qui toutes, et sous tous les rapports, obéissent à cette exhortation. Toutefois, s'il est lui-même obéissant à la parole de Dieu, il se réjouira en un temps semblable à celui-ci, entre le romanisme et le protestantisme d'un côté, et le laodicéisme de l'autre, de se trouver avec ceux qui, de quelque manière, ont les caractères de Philadelphie, et qui, n'ayant que peu de force, cherchent, à une époque d'apostasie générale, à agir selon la pensée de Celui qui les aime et les a lavés de leurs péchés dans son sang, et désirent d'obéir à l'enseignement de l'Esprit Saint en demeurant dans ce qui a été «entendu dès le commencement».

1 Jean 5: 14

ME 1897 page 120

Nous savons que Dieu nous écoute toujours pour tout ce que nous demandons selon sa volonté. Précieux privilège! Le chrétien ne désirerait pas même que quelque chose, contraire à la volonté de Dieu, lui fût accordé. Or, pour ce qui est selon Sa volonté, l'oreille de Dieu est toujours ouverte pour nous, toujours attentive. Dieu écoute toujours; il n'est pas, comme l'homme, souvent occupé, de sorte qu'il ne peut pas écouter, ou bien distrait, de sorte qu'il ne veut pas écouter. Dieu nous écoute toujours; et, certes, la puissance ne lui manque pas; l'attention qu'il nous prête est une preuve de sa bienveillance. Nous avons donc les choses que nous lui demandons. Il nous exauce. Quelle douce relation et quel privilège! Nous avons le privilège aussi d'en user en amour pour les autres.

Qu'est-ce que la mort?

ME 1897 page 168

Pour l'homme inconverti, rien n'est plus terrible que la mort. C'est à bon droit que l'Écriture la nomme «le roi des terreurs». Elle est la fin judiciaire de l'être du premier Adam; et qu'y a-t-il au delà? Et cela n'est pas vrai seulement pour la nature physique de l'homme, mais plus on considère la mort en rapport avec sa nature morale, plus elle apparaît terrible. Tout ce dans quoi l'homme a employé son activité, ses pensées, son être tout entier, a pris fin, a péri pour toujours. «Quand son esprit sort, ses pensées périssent». Dans la mort, l'homme trouve la fin de tout projet, de toute espérance, de toutes ses pensées et de tous ses plans. Leur ressort est brisé. L'être dans lequel il se mouvait a passé; il ne peut compter sur rien de plus. La scène affairée au milieu de laquelle sa vie s'est écoulée, ne le connaît plus. Lui-même tombe et cesse d'exister. Personne n'a plus à faire avec lui comme appartenant à cette scène. Sa nature a cédé, impuissante qu'elle est à résister à ce maître auquel elle appartient, et qui maintenant fait valoir ses terribles droits.

Mais c'est loin d'être tout. L'homme, il est vrai, comme homme vivant dans ce monde, est réduit à néant. Mais pourquoi? C'est que le péché est entré, et avec le péché la conscience et la puissance de Satan; bien plus encore, avec le péché, le jugement de Dieu. La mort exprime et rend témoignage de tout cela. Elle est les gages du péché, la terreur pour la conscience, la puissance de Satan sur nous, car il a «le pouvoir de la mort». Dieu peut-il ici venir en aide? Hélas! la mort est le jugement que lui-même a porté contre le péché. La mort est la preuve que le péché ne saurait passer inaperçu, et elle est la terreur et le tourment de la conscience comme témoin du jugement de Dieu; elle est l'officier de justice pour le criminel, et la preuve de sa culpabilité en présence du jugement à venir. Comment ne serait-elle pas terrible? Elle est le sceau mis sur la chute et la ruine et la condamnation du premier Adam, et l'homme n'a rien que cette vieille nature. Il ne saurait comme homme vivant subsister devant Dieu. La sentence de mort est écrite sur lui, car il est un pécheur, et il ne peut pas se délivrer lui-même. Il est à la fois coupable et condamné, et le jugement est à la porte. Mais Christ est intervenu. Il est descendu dans la mort — ô merveilleuse vérité! — Lui, le Prince de la vie. Qu'est donc maintenant la mort pour le croyant!

Remarquez, lecteur, toute la force et la portée de cette merveilleuse et ineffable intervention de Dieu. Nous avons vu la mort comme étant la faiblesse de l'homme, la dissolution de son être, la puissance de Satan, le jugement de Dieu, les gages du péché. Mais c'est en relation avec le premier Adam, dont l'apanage, à cause du péché, est la mort et le jugement. Nous avons vu le double caractère de la mort; d'abord, l'extinction de la vie ou de la puissance de vie dans l'homme, et ensuite le témoin du jugement de Dieu et l'introducteur dans ce jugement. Christ a été fait péché pour nous; il a subi la mort; il a passé par la mort

comme étant le pouvoir de Satan et le jugement de Dieu. Christ a rencontré la mort avec ses causes et dans tous ses caractères.

Christ a subi entièrement le jugement de Dieu avant que le jour du jugement soit venu. Il a passé par la mort, gages du péché. Pour le croyant, la mort, cause de terreur pour l'âme, a, de toutes manières et complètement, perdu sa puissance. Le fait physique peut avoir lieu, mais Christ a si pleinement annulé sa puissance, que cela n'arrive pas nécessairement: Nous ne dormirons pas tous, bien que nous devions tous être changés. Nous désirons, dit l'apôtre, «non d'être dépouillés, mais d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie». Telle est la puissance de vie en Christ.

Il y a plus encore. La mort n'est pas seulement annulée, mais, de même que toutes choses, elle «est à nous», comme le dit l'apôtre. Par le fait que le Seigneur y est entré pour moi, la mort, et le jugement deviennent mon salut. Le péché, dont la mort était les gages, a été ôté par la mort même, et là le jugement a été porté pour moi. La mort n'est pas une terreur pour mon âme; elle n'est pas le signe de la colère, mais la preuve la plus complète et la plus précieuse de l'amour, parce que Christ y a passé. Je suis affranchi même du pouvoir de la loi sur moi, car elle n'a de puissance sur un homme qu'aussi longtemps qu'il est en vie; or, en Christ, je suis mort à la loi. Par la mort, Dieu a déjà été satisfait quant au péché et au jugement. En un mot, Christ, qui n'a pas connu le péché, étant venu en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, c'en est fait de ma condition tout entière dans le premier Adam; toutes les conséquences découlant de cette condition ont été subies selon la justice, et, par la mort, le vieil homme, la puissance de Satan, le péché, le jugement, la mort elle-même qui se rattache au vieil homme, à l'homme pécheur, tout est passé et a pris fin pour toujours. Je vis maintenant devant Dieu en Celui qui est ressuscité, après avoir enduré pour moi tout ce qui était à la charge du vieil homme. Dieu a eu affaire avec le vieil homme et tous ses fruits et conséquences pour moi, mais c'est dans le nouvel homme qui a pris même les conséquences naturelles attachées au vieil homme, et qui a passé à travers la mort comme puissance dans la main de Satan. La mort m'a affranchi pour toujours de tout ce qui était du vieil homme, et de tout ce qu'il avait à attendre comme vivant.

En premier lieu, comme question de l'acceptation de l'âme devant Dieu, la mort et le jugement sont entièrement passés. L'épreuve terrible a été subie, mais par un autre, de sorte que j'en suis délivré selon la justice de Dieu. Les flots qui détruisirent les Egyptiens formaient comme un mur à droite et à gauche d'Israël; c'était pour lui le sentier qui le conduisait sûrement hors d'Egypte. Le salut de Dieu était là. L'Egypte et son pouvoir oppressif étaient laissés derrière les Israélites. La mort est pour nous la délivrance et le salut.

Secondement, qu'est-elle devenue en pratique? Dans la puissance de la résurrection de Christ, je suis vivifié. Il est devenu ma vie. Je puis me passer de la vie du vieil homme, si j'ose dire ainsi: j'ai celle du nouveau. Mais Celui qui, maintenant ressuscité, est ma vie, a passé par la mort. Je me tiens moi-même pour mort. C'est pourquoi il n'est jamais dit que nous avons à mourir au péché. Le vieil homme ne le peut, ni ne le voudrait, et le nouvel homme n'a pas de péché auquel il ait à mourir. Il est dit que nous sommes morts, et il nous est commandé de

nous tenir pour morts. En Romains 6: 11, nous lisons: «De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus»; et en Colossiens 3: 3: «Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». Et alors nous sommes exhortés à mortifier nos membres qui sont sur la terre, dans la puissance de cette nouvelle vie et de l'Esprit Saint qui habite en nous. J'ai donc le droit de me tenir pour mort.

Quel immense gain est pour moi la mort sous ce rapport, si les désirs du nouvel homme sont réellement en moi! Quelle délivrance et quelle puissance! Pour la foi, ce qui est la mort c'est le vieil homme, pécheur et une entrave et une fatigue; le vieil homme en qui, si j'ai à répondre devant Dieu, je suis perdu, incapable de Le rencontrer. «Quand nous étions dans la chair», dit l'apôtre, «les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort» (Romains 7: 5). Mais plus loin, il dit: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9). La chair n'est pas notre position devant Dieu. En elle, nous sommes reconnus perdus et ruinés. Telle était la position du premier Adam, et c'était la nôtre. La loi appliquait à cette position la mort et le jugement. Mais je n'y suis plus; je suis dans le dernier Adam, le second Homme.

Par rapport aux ordonnances, l'apôtre dit: «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances?» Pour la foi, nous sommes morts et non pas vivants dans le monde. C'est pourquoi tout ce qui nous le fait réaliser pratiquement, comme les épreuves, les souffrances, les douleurs, est un gain pour nous. Ces choses rendent moralement vrai et réel dans nos âmes le fait que nous sommes morts, et ainsi elles nous délivrent du vieil homme. «En toutes ces choses est la vie de mon esprit». Il est dégagé et délivré de l'influence aveuglante et mortelle du vieil homme. Ces douleurs et ces peines de la vie sont moralement la mort en détail. Mais la mort de quelle chose? Du vieil homme, et ainsi tout est gain.

Troisièmement, si la mort vient en fait, de quoi est-ce la mort? De ce qui est mortel, du vieil homme. Est-ce que la nouvelle vie, la vie de résurrection peut mourir? En Christ, elle a passé à travers la mort, et cela a été, réalisé en nous. Elle ne peut mourir; elle est Christ. C'est pourquoi, dans la mort, elle ne fait que laisser la mort derrière elle: elle quitte ce qui est mortel. Nous sommes absents du corps et présents avec le Seigneur. La nouvelle vie était auparavant extérieurement liée à ce qui était mortel; il n'en est plus ainsi: nous délogeons pour être avec Christ. Il est vrai que la foi regarde à un triomphe plus grand; nous serons revêtus; cependant c'est la puissance de Dieu. Le vieil homme, grâce à Dieu, ne revivra jamais. Dieu, à cause de son Esprit qui habite en nous, vivifiera nos corps mortels. La vie de Christ se manifestera dans un corps glorieux; nous serons conformes à l'image du Fils de Dieu, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. C'est le fruit de la puissance divine. Mais, en attendant, la mort est toujours une délivrance, parce que, comme nous possédons une nouvelle vie, elle nous débarrasse du vieil homme qui est une entrave et une gêne dans notre chemin. Elle nous fait être avec Christ. Combien cette pensée est douce et rafraîchissante! Lorsqu'une fois nous avons saisi la différence entre le vieil homme et le nouvel homme, ainsi

que la réalité de la nouvelle vie que nous avons reçue en Christ, nous reconnâtrons et sentirons que la mort du vieil homme est un gain vrai et réel. Nul doute que le temps de Dieu ne soit le meilleur, parce que seul il connaît ce qui nous est nécessaire comme discipline et exercice, afin de former nos âmes pour lui-même, et il peut nous conserver pour que nous connaissions la puissance de cette vie en Christ, telle que ce qui est mortel soit absorbé, sans que nous passions par la mort.

Si la mort est la fin du vieil homme, c'est donc la fin du péché, des entraves et des troubles. Nous en avons fini avec le vieil homme, en qui nous étions coupables devant Dieu; nous en avons fini selon la justice, parce que Christ est mort pour nous; nous en avons fini pour toujours, parce que nous vivons dans la puissance du nouvel homme. Telle est la mort pour le croyant. «Déloger et être avec Christ est de beaucoup meilleur». En effet, quant au jugement, Christ l'a subi; quant à la puissance du péché, déloger est la fin de la nature même dans laquelle il vit; quant à l'assujettissement à la mort, c'est en être délivré pour être avec Christ dans le nouvel homme qui jouit de lui. Qui donc, relativement au gain propre que procure la mort, ne voudrait mourir?

Si nous vivons pour servir Christ, il vaut la peine de souffrir dans ce monde; mais ce n'en est pas moins une souffrance en soi, quelque bénédiction qui puisse en résulter pour nous consoler. Pour nous, vivre c'est Christ, et mourir un gain. Ce n'est que le vieil homme qui meurt, lui, d'abord notre misère et ensuite notre ennemi. Naturellement, ceci suppose que l'on a la vie divine, et qu'en pratique le coeur soit ailleurs que dans les choses où le vieil homme vivait.

«Comme de bien-aimés enfants»

Ephésiens 5: 1, 2

ME 1897 page 189

Quelle immense et précieuse grâce, quel heureux privilège que d'être *enfants de Dieu*. Dieu, qui est amour, a manifesté son amour envers nous, non seulement en nous sauvant, en envoyant son Fils unique pour être la propitiation pour nos péchés, non seulement «Il a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous», mais, une fois sauvés, il nous a voulu près de son cœur, «comme de bien-aimés enfants». Il nous donne auprès de lui la position de fils, selon ses desseins éternels: «Nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui-même par Jésus Christ» (Ephésiens 1: 5), «prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29). Mais il y a plus: il a voulu que nous fussions avec lui dans la relation d'enfants auprès de leur Père. Ce n'est pas seulement une adoption, mais ainsi que la Parole inspirée le déclare: «à tous ceux qui l'ont reçu (reçu Christ, la vie et la lumière), il leur a donné le droit d'être *enfants de Dieu*». Ils deviennent tels et prennent leur place d'enfants, comme étant *nés de Dieu*, participants ainsi de sa nature. Comment, sans une nature nouvelle, une vie nouvelle, la vie de Dieu, pourrions-nous être près de lui et jouir de cette relation si précieuse? Mais, par grâce, ayant cru au nom de son Fils bien-aimé, et nés de Dieu, nous sommes devenus pour lui «*de bien-aimés enfants*».

A une telle relation sont attachés de grands privilèges. Comme enfants, nous jouissons de l'amour, des soins tendres et constants du Père. «*Le Père* (qui est aussi notre Père, Jean 20: 17) *lui-même vous aime*», dit le Seigneur, «parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que moi je suis sorti d'auprès de Dieu» (Jean 16: 27). «Votre Père céleste», dit-il encore, «sait que vous avez besoin de toutes ces choses» (Matthieu 6: 32). Comme tels, nous sommes aimés comme Jésus a été aimé (Jean 17: 23). Il nous soumet, sans doute, à la discipline, mais c'est dans son amour, et c'est une preuve que nous sommes ses enfants, car quel est le fils que le père ne discipline pas? et c'est pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté (Hébreux 12: 7-10). N'est-ce donc pas un privilège que d'être repris par lui, notre Père, afin que nous ne nous égarions pas, ou que nous soyons ramenés à lui, si nous nous écartions du droit chemin? Ses yeux sont constamment sur nous, mais en amour, même s'il châtie. Ainsi, comme un bon Père, il fait notre éducation. Comme enfants, nous avons constamment accès auprès de lui, accès que Jésus nous a ouvert; il entend et reçoit nos prières. «Nul ne vient au Père que par moi», a dit Jésus, mais ayant cru en lui, «par lui nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit» (Jean 14: 6; Ephésiens 2: 18). Et «toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom», dit encore le Seigneur, «il vous les donnera». — «Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie» (Jean 16: 23, 24). Etant ses enfants, nous avons notre place dans sa maison. Jésus l'a préparée et reviendra bientôt pour nous y introduire

(Jean 14). Nous jouissons de l'Esprit d'adoption par lequel, nous adressant à Dieu, nous crions: Abba, Père; Abba, terme exprimant l'intimité de notre relation avec lui, et notre confiance en lui. Et l'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, c'est-à-dire affirme en nous la réalité de notre relation avec Dieu comme ses enfants (Romains 8: 14-16). Que de grâces précieuses! Enfin, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ dans la gloire (Romains 8: 17. Voyez Ephésiens 1: 10-13).

C'est en contemplant la gloire et le prix de cette relation, ainsi que la source d'où elle émane, que l'apôtre s'écrie: «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu!» (1 Jean 3: 1). Dieu a montré son amour, son grand amour envers un monde coupable — il a tant aimé ce monde qu'il a donné son Fils unique pour le sauver; mais un autre et glorieux côté de cet amour, c'est qu'il a voulu être le Père de ces pécheurs rachetés par le sang de son Fils, et qui ont cru en lui. C'est ce qui les rend si précieux pour son cœur. Telles sont les immenses richesses de sa grâce. Et c'est dès maintenant qu'ils jouissent de ce titre et de cette relation que rien ne peut briser. Il est vrai que le sentiment en peut être affaibli en nous, et c'est bien notre faute; mais, pour lui, nous sommes toujours de «bien-aimés enfants», appelés ainsi du même nom que Jésus, son Bien-aimé, «en qui nous lui sommes rendus agréables» (Ephésiens 1: 6). «Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26), dit Jésus, en rapport avec le nom de Père, qu'il nous a fait connaître comme le nom de notre Dieu. Et ce nom si doux et si précieux, il nous le fait connaître de jour en jour d'une manière plus intime par son Esprit qui demeure en nous et par lequel, dans la conscience de notre adoption, nous crions: «Abba, Père!» Oh! voyez, chers amis, de quel amour le Père nous a fait don que nous soyons appelés enfants de Dieu! Contempons, contempons toujours de plus près la grandeur, la profondeur, le prix infini de cet amour.

Mais cette relation si douce d'enfants auprès de Dieu, notre Père, comporte aussi une responsabilité. La connaissance de nos privilèges nous le fait souvent oublier, et cela nous prive de la jouissance réelle de ces privilèges, car alors la communion avec notre Père est interrompue. Or la première responsabilité de l'enfant envers son père est l'obéissance. «Comme des enfants d'obéissance», est-il dit à ceux qui invoquent Dieu comme leur Père. Non une obéissance servile qui implique une crainte servile aussi, comme craignant toujours un châtiment. Cette crainte est celle d'une âme non affranchie qui regarde Dieu comme un Juge plus que comme un Père; elle cause du tourment et montre que l'on ne connaît pas encore l'amour parfait qui chasse la crainte (1 Jean 4: 18). La crainte avec laquelle nous avons à nous conduire durant le temps de notre séjour ici-bas, est cette crainte filiale qui redoute de ne pas avoir l'approbation et de ne pas jouir de la faveur du Père, en faisant quoi que ce soit qui élève un nuage entre lui et nous. L'obéissance de l'enfant de Dieu est prompte, heureuse et paisible, car les commandements de notre Père dictés par son amour ne sont pas pénibles, vu qu'ils sont accomplis dans l'amour.

Voyez ensuite jusqu'où va cette responsabilité d'enfants. Elle consiste aussi à honorer et à rendre témoignage à leur Père par la pureté de leur vie. L'apôtre, en Philippiens 2, a montré

l'exemple de l'obéissance parfaite en Christ qui a été obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Puis, parlant aux croyants, il leur dit: «Faites toutes choses sans murmures ni raisonnements, afin que vous soyez sans reproche et purs, des *enfants de Dieu* irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie» (versets 14-16). Si, d'un côté, nous sommes en Christ, devant Dieu, «saints et irréprochables en amour» (Ephésiens 1: 4); dans ce monde, nous avons à manifester, dans notre conduite, d'une manière irréprochable, cette sainteté et cette pureté, comme témoignage pour Dieu, au milieu d'un monde pervers qui ne le connaît pas. Telle fut la vie de Christ ici-bas, telle doit être la nôtre, car ce n'est plus nous qui vivons, mais lui qui vit en nous. Ainsi qu'il n'y ait rien dans notre marche qui puisse être incriminé par le monde, sauf notre fidélité à Christ et notre séparation d'avec ce monde pervers, contre lequel notre vie doit rendre témoignage. Car nous n'avons pas à avoir de participation avec les fils de la désobéissance; rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, mais, au contraire, les reprendre (Ephésiens 5: 7, 11), en luisant comme des luminaires, projetant devant nous et autour de nous les rayons de la parole de vie. Et c'est là ce qui convient à des enfants de Dieu, qui doivent être ses imitateurs.

«Imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants!» A quelle hauteur cela nous conduit! Ce qui est proposé à notre imitation, c'est Dieu lui-même. Et il n'en peut être autrement, puisque nous sommes ses enfants, et que nous avons sa vie en nous. N'abaïssons pas la mesure de notre responsabilité. Un brave enfant, qui a un père honnête, probe, recommandable, estimé, n'a d'autre désir que de l'honorer, en montrant dans sa conduite les mêmes caractères que ceux de son père. Il l'admire et se dit: Ah! si je pouvais ressembler à mon père! Et il s'efforce de l'imiter. Il en est de même du chrétien, imitateur de Dieu. Dieu est *amour*; c'est dans son amour qu'il nous a sauvés, c'est dans son amour qu'il nous a fait ses enfants, et nous avons à marcher dans l'amour. L'amour divin nous entoure comme une atmosphère bienfaisante, nous le voyons, le contemplons, et nous le respirons avec bonheur; puis cet amour qui nous remplit se déverse sur les autres. Nous aimons Dieu; nous aimons nos frères, car nous sommes nés de Dieu (1 Jean 4). Mais Dieu est *lumière* aussi, et si nous avons, comme ses imitateurs, à marcher dans l'amour, nous avons à marcher aussi comme des enfants de lumière, car nous sommes lumière dans le Seigneur. Or cette lumière est en opposition avec les ténèbres dans lesquelles le monde s'agite et ne produit que des oeuvres infructueuses, qui n'aboutissent à rien qu'à la mort. La lumière dans laquelle marche le chrétien se manifeste par son fruit «qui consiste en toute bonté, et justice, et vérité». Il cherche en tout ce qui est agréable au Seigneur. Il est de toute évidence que marcher dans la lumière, suppose la marche dans l'amour, car ces deux caractères ne se séparent point en Dieu, et ne peuvent se séparer en nous.

Et c'est cette marche dans l'amour que l'apôtre recommande spécialement aux bien-aimés enfants de Dieu, dans les versets que nous avons cités en tête de ces lignes. Mais nous le répétons: on ne saurait marcher dans l'amour, si la lumière ne nous éclaire sur les vrais caractères de l'amour tel que nous le voyons en Dieu, et nous ne saurions marcher dans la

lumière sans que l'amour ne soit manifesté à nos âmes. «Imitateurs de Dieu», en bonté, justice, vérité et sainteté, comme il convient à Celui dont nous sommes les enfants, et marchant dans l'amour. Et de cette marche dans l'amour, nous avons la mesure et le modèle en Celui qui, Dieu lui-même, mais devenu un homme, est venu nous révéler Dieu. «Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur». L'amour de Christ s'est montré par le dévouement le plus grand, par le renoncement le plus entier. Il était parfaitement pur, saint, sans tache, et comme tel il s'est offert à Dieu comme offrande et sacrifice de bonne odeur. Il a été obéissant jusqu'à la mort, un holocauste parfait que Dieu a agréé. Il a été parfaitement agréable à Dieu dans sa mort, comme il l'avait été dans sa vie. «C'est à cause de ceci que le Père m'aime», dit-il, «c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Mais quel était le mobile qui, outre son obéissance et sa volonté de glorifier Dieu, a déterminé son sacrifice? Ah! c'est qu'il nous a aimés. Il a manifesté son amour envers nous en se livrant pour nous, et c'est en vertu de son dévouement et de son renoncement jusqu'à la mort, en vertu de ce sacrifice agréé de Dieu, que nous sommes rendus agréables à Dieu. En cela nous voyons son amour, et c'est en cela aussi que l'amour de Dieu a été manifesté, car c'est Dieu qui nous l'a donné. L'amour, c'est le dévouement, c'est le renoncement, c'est se donner tout entier sans recherche de soi-même. C'est se donner, non à ceux et pour ceux qui sont dignes par quelque qualité, mais à ceux et pour ceux qui n'ont rien en eux-mêmes qui attire cet amour, si ce n'est l'excès de leur indignité et de leur misère. Et tels nous étions, quand le Christ s'est livré pour nous, livré par amour. Et c'est ainsi que nous avons à marcher dans l'amour, en suivant ce Modèle parfait. Gardons-nous d'abaisser la mesure. La vie divine qui est en nous n'a point d'autre objet que Christ, et n'admet point d'autre modèle que lui. «Par ceci nous avons connu l'amour», dit Jean, «c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3: 16). C'est donc le dévouement et l'oubli de nous-mêmes, pour le bien de nos frères, qui sont les caractères de l'amour tel qu'il s'est montré en Christ et tel qu'il doit se montrer en nous. Nous ne serons peut-être pas appelés comme Aquilas et Priscille, à l'égard de Paul, à exposer notre vie pour nos frères. Mais il y a une autre manière de laisser sa vie pour les autres, c'est de ne pas vivre pour soi, en égoïste, c'est de renoncer à chercher avant tout son intérêt et ses aises; c'est, au contraire, en tout ce qui est à notre portée, de faire pour les autres, pour leur bien, tout ce que nous pouvons; c'est de nous réjouir avec eux du bien qui leur arrive, mais surtout de pleurer avec eux en tendre sympathie, s'ils sont affligés; c'est de les supporter avec patience dans leurs infirmités et leurs faiblesses; c'est de ne pas s'irriter de leurs défauts de caractère, ni s'offenser de leurs manquements envers nous; c'est de ne pas rechercher le mal en eux pour le relever, mais plutôt le bien; tel est l'amour qui renonce à soi et que nous pouvons contempler dans sa perfection en Christ. Oui, pour être imitateurs de Dieu et marcher comme Christ, il faut obéir comme de bien-aimés enfants à cette loi d'amour si largement exposée en Jean, et qui est ce «à quoi se reconnaissent les enfants de Dieu» et les vrais disciples du Seigneur: «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre», dit Jésus à ses disciples, avant de les quitter; «comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. à ceci

tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (Jean 13: 34, 35). Voilà donc quel devrait et doit être le témoignage des disciples devant le monde, ce qui les ferait reconnaître comme étant à lui qui était l'amour divin descendu du ciel: c'est leur amour les uns pour les autres. La même vie anime le Maître et ses disciples, le même fruit doit être porté. Mais nous lisons aussi: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est *né de Dieu* et *connaît* Dieu. Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour... Si Dieu nous aime ainsi (jusqu'à donner son Fils unique), nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre. Personne ne vit jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous» (1 Jean 4: 7, 8, 11, 12). Et c'est à cela que l'on reconnaît les enfants de Dieu (3: 10). Nous voyons donc quelle importance l'apôtre attache à cet amour des uns pour les autres. C'est la marque que nous possédons la vie de Dieu, que nous sommes nés de lui; par l'amour cette vie est rendue manifeste. Nous sommes ainsi les imitateurs de Celui qui est amour et l'a montré en donnant son Fils: «Si Dieu nous aime ainsi», quand nous étions haïssables et ses ennemis, «nous *devons* nous aimer l'un l'autre», quel que soit mon frère, aimable ou non, moi, je dois l'aimer; c'est ma dette envers lui. Enfin, c'est par là que nous savons et démontrons que Dieu demeure en nous: Dieu est pour ainsi dire vu dans celui qui aime ainsi, de même que, lorsqu'il était sur la terre, Jésus montrait en lui-même ce Dieu que personne ne vit jamais.

Combien cela est grand, et beau, et sérieux! Mais comment de telles choses peuvent-elles s'accomplir par nous, pauvres êtres que nous sommes? Etre *imitateurs* de Dieu! marcher dans l'amour *comme* Christ! Cela est-il bien possible? Oui, assurément, car ce que Dieu *demande*, il *donne* aussi de quoi le réaliser. Livrés à notre propre nature et à nos propres forces, c'est impossible. Mais rappelons-nous (et combien on l'oublie, se contentant d'être sauvés!) que quiconque croit en Jésus, le Christ, n'est pas seulement sauvé, mais qu'il est *né de Dieu*. Il a une nouvelle nature, une nature qui aime, conformément à la nature de Celui qui est amour et à laquelle il participe. Celui qui croit est passé de la mort à la vie. Il a la vie de Dieu, cette vie qui se trouve dans son Fils, la vie éternelle. Et le propre de cette vie est d'aimer, d'aimer Dieu et celui qui est engendré de lui (1 Jean 5: 1, 2, 11, 12; Jean 5: 24). La vie est quelque chose d'actif; elle a un objet ou des objets, vers lesquels elle se porte, envers lesquels son activité s'exerce; et les objets de la vie divine sont Dieu, Christ et les enfants de Dieu, les bien-aimés de Christ. Mais cela ne suffit pas: il faut une force, une puissance pour agir dans cette vie, ou pour la faire agir selon la nature nouvelle qui possède la vie. Et cette puissance nous a été donnée. C'est l'Esprit Saint. C'est lui qui a produit en nous la nouvelle nature, car nous sommes nés de nouveau, nés d'eau et de l'Esprit; c'est lui qui produit la vie nouvelle de laquelle le croyant vit, la vie de Christ; «il en est la source», mais il en est aussi «la force». Les chrétiens, de nos jours, sont enclins à oublier cette grande vérité, que le Saint Esprit demeure dans le croyant. Il n'en était pas ainsi au commencement. Paul en appelle en maints endroits à ce fait dont les fidèles avaient conscience: «Vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse», dit-il (Ephésiens 1: 13; 4: 30; voyez Galates 3: 2). Dans ce dernier passage, il affirme qu'ils avaient reçu l'Esprit. Or la promesse était faite à tous ceux que le Seigneur appellerait; elle est donc aussi pour nous (Actes des Apôtres 2: 39). Ayant cru, nous sommes

scellés du Saint Esprit; nous le sommes comme enfants de Dieu (Galates 4: 6). Nous ne serions pas de Christ, si l'Esprit, dans la puissance duquel Christ agissait, n'était pas en nous (Romains 8: 9). C'est donc cet Esprit dont l'énergie agit dans la vie nouvelle que nous possédons et qui nous communique la force pour être imitateurs de Dieu et marcher comme Christ a marché. «La force tout entière est dans l'Esprit; il est la force pour vivre». Nous voyons cela clairement dans les épîtres aux Romains et aux Galates. C'est sa présence en nous qui produit la vie, la paix, les saintes affections; par lui nous mortifions les actions du corps; en marchant *par* l'Esprit, on n'accomplit pas la convoitise de la chair (Galates 5; Romains 8). Par lui, l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs (Romains 5); par lui, nous sommes en communion avec le Père et le Fils (Jean 14). Une nouvelle nature, une vie nouvelle agissant dans cette nature, le Saint Esprit, force et énergie de la vie que nous avons reçue, rien ne nous manque pour marcher dans l'amour et la lumière, à la gloire de notre Père et du Seigneur Jésus.

Et c'est parce que l'Esprit Saint, source et force de la vie divine, est en nous pour nous guider et nous fortifier dans cette marche sainte, que nous devons prêter une sérieuse attention aux deux exhortations que l'apôtre présente aux Ephésiens. La première est: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption». Nous l'attristons quand, résistant à son action et à ses mouvements en nous, pour porter nos coeurs, nos pensées et nos désirs, en haut vers Christ et les choses célestes, nous laissons nos imaginations courir après les choses de la terre, après les vaines convoitises de la chair. Nous oublions alors le caractère de sainteté de Celui dont nous avons à être les imitateurs, et l'Esprit attristé cesse de nous faire jouir de la communion de Dieu. Et si l'on n'y veille, si on se laisse aller, on tombe dans l'indifférence et une sorte de sommeil quant aux choses de Dieu, quant à ce qui est agréable à Dieu, notre Père, et à Christ. Combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui sont dans ce cas! Ils ont leurs pensées aux choses de la terre, eux habitants du ciel! Tout leur être semble absorbé par les choses présentes; ils semblent n'avoir plus souci de glorifier Dieu, en étant ses imitateurs. Ils ont attristé et attristent l'Esprit.

C'est pourquoi il nous faut écouter et avoir à coeur de réaliser la seconde exhortation de l'apôtre: «Soyez remplis de l'Esprit» (Ephésiens 5: 18). Il a appelé à se réveiller ceux qui dorment. Non pas les inconvertis: ceux-là sont morts; mais ces chrétiens qui ont laissé le sommeil de l'indifférence quant à Dieu, à Christ, à sa gloire et à son service, s'emparer d'eux. Ils ont la vie, mais ils dorment, semblables aux morts, aux mondains qui les entourent. Sans activité spirituelle, sans souci d'être imitateurs de Dieu, mêlés au monde dont ils devraient être séparés, à quoi servent-ils comme enfants de Dieu? Ils sont appelés à se réveiller «pour vivre justement, et ne point pécher» (1 Corinthiens 15: 33, 34), en demeurant dans ce triste état. Que réveillés, ils s'appliquent à marcher soigneusement, et soient sages, de la sagesse de Dieu, en ces jours mauvais. Qu'au lieu de tant s'appliquer aux choses du monde, ils s'appliquent à connaître et bien comprendre quelle est la volonté du Seigneur qui est «notre sainteté» (1 Thessaloniens 4: 3), notre séparation pour lui. Qu'ils évitent tout ce qui peut exciter la chair et l'imagination, les plaisirs, les distractions, les conversations et les lectures frivoles et mondaines. Au lieu de tout cela, qu'ils laissent l'Esprit Saint remplir leurs pensées

et leurs affections, que pas un coin de leur être intime, pas un repli de leur âme, ne soit soustrait à son influence et à son action saintes, pour y garder quelque chose de la chair et du moi. Que le vase soit vide de tout, pour que l'Esprit le remplisse, l'éclairant tout entier de la lumière divine, le comblant de l'amour divin et étant le seul mobile de leur vie. Alors, bien-aimés, nous serons capables d'être imitateurs de Dieu en justice et sainteté, et de marcher comme Christ dans l'amour. Oh! que nous ayons à coeur, en ces derniers jours, d'être un réel témoignage à la grâce de notre Dieu et Père, et pour la gloire du Seigneur Jésus!

Fragments

ME 1897 page 279

Nous ne saurions avoir un sentiment trop vif de la profondeur des souffrances du Seigneur dans son oeuvre expiatoire. Aucune parole humaine n'est capable d'exprimer ce que ce fut, pour le Seigneur, de boire la coupe de la colère divine (car, en langage humain, nous n'exprimons que nos propres sentiments). Avec cette souffrance-là, impossible d'en comparer ni d'en mêler aucune autre. C'est un fait unique que la colère divine contre le péché, ressentie, dans toute sa vérité et sa réalité, au dedans de l'âme de Celui qui, par sa sainteté parfaite, par son amour pour Dieu, par la connaissance de la valeur infinie de l'amour de Dieu, pouvait savoir ce qu'était la colère divine, savoir ce que c'était que d'être fait péché devant Dieu, et qui, en vertu de sa personne, était seul capable de soutenir cette colère; ce fait, je le répète, est unique au monde. Quelque terrible que doit avoir été l'anticipation de ces choses, et elle fut certainement terrible, toutefois l'anticipation n'était pas l'accomplissement même du fait en question. La mort seule, tout horrible qu'elle fût pour le Prince de la vie, encore moins une souffrance humaine quelconque, ne peut être mise au niveau de la colère divine; et cependant quelle entière réalité dans les souffrances de Christ! Pas un regard de pitié pour lui, pas un coeur pour compatir avec lui!

ME 1897 page 400

Nous devons tendre à ce que toutes les choses qui occupent notre esprit soient remplies de Christ, ou, mieux encore, à ce que la plénitude de la vérité de Christ soit l'objet qui occupe notre esprit. De cette manière, toutes les autres choses sont jugées: ou nous les acceptons comme appartenant à Christ, ou nous en sommes débarrassés. Quand c'est lui qui remplit ainsi toutes choses, l'esprit est élargi et sanctifié; nous nous oublions nous-mêmes en lui, et le coeur est réellement élargi. Si nous avons la paix et un oeil simple, l'Écriture devient la nourriture de l'âme; elle ouvre devant elle une scène qui embrasse toutes choses selon le point de vue divin; elle donne sur toutes choses une vue étendue et divine, en contraste avec la vue étroite et charnelle qu'elle exclut, vue qui se concentre toujours plus ou moins, sur les intérêts personnels, les pensées mondaines, et leurs conceptions limitées. De plus, l'Écriture, étant la parole de Dieu, donne à l'esprit de la soumission et de la certitude; elle éclaire le jugement du chrétien pour le diriger dans sa marche.

ME 1897 page 419

Jean 17

La première unité est exprimée par ces mots «*Comme nous*» (verset 11).

La seconde: «*Un en nous*» (verset 21).

La troisième, par: «*Comme nous, nous sommes un,*» et par: «*Moi en eux et Toi en moi*» (verset 22).

Ainsi accomplis, amenés à la perfection en un. C'est ici le résultat en gloire.

Si j'élève mes yeux vers Dieu, je ne trouve rien comme relation présente avec lui, que la faveur divine reposant sur moi. Aucun nuage ne voile la lumière de sa face: Il m'aime de l'amour dont il aime Jésus, et je trouve là mon repos. L'espérance qui est devant moi, car telle est la valeur du sacrifice de Christ, est la gloire de Dieu. Je me glorifie dans cette espérance. Il m'introduira dans cette gloire, dont l'espérance éclaire déjà d'une lumière céleste le sentier dans lequel je marche.

Christ a bu la coupe qui lui avait été donnée à boire. Il a laissé la vie dans laquelle il a porté le péché, et tout est fini avec elle. La vie même, dans laquelle notre péché était porté, fut laissée sur la croix; le sang de Christ a été versé. Par le sacrifice de lui-même, Christ a ôté le péché de tous les croyants et les a rendus parfaits pour toujours.

... La mort de Christ a mis fin pour la foi à l'existence du vieil homme, de la chair, du premier Adam.

Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit (2 Corinthiens 3: 18).

Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité (Jean 17: 19).

Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur (1 Jean 3: 3).

Le rassemblement des enfants de Dieu

L'oeuvre du Seigneur et ses voies pour opérer ce rassemblement

ME 1897 page 368

Tout lecteur attentif de la parole de Dieu remarquera sans peine que le Seigneur Jésus, en venant dans ce monde, a d'abord «*voulu rassembler*» les enfants de Jérusalem, c'est-à-dire Israël, (Matthieu 23: 37). En Esaïe 49: 1-6, nous entendons le Messie exposer la mission dont l'Eternel, son Dieu, l'avait chargé. «Et maintenant, dit l'Eternel, qui m'a formé dès le ventre pour lui être serviteur afin de lui ramener Jacob...; quoique Israël ne soit pas rassemblé, je serai glorifié aux yeux de l'Eternel, et mon Dieu sera ma force» (verset 3). Christ devait premièrement être présenté au peuple, responsable de le recevoir. Il fallait que la «*pierre*», si souvent mentionnée dans l'Ecriture (*), fût amenée sous les yeux de ceux qui bâtissaient, c'est-à-dire des chefs du peuple, qui professaient attendre la réalisation des promesses faites aux pères, promesses qui devaient se réaliser par la présence du Messie dans ce monde (**).

(*) Genèse 49: 25; Psaumes 118: 22; Esaïe 8: 14; 28: 16; Matthieu 16: 18; 21: 42, 44; Actes des Apôtres 4: 11; Romains 9: 32, 33; 1 Pierre 2: 4-8.

(**) Genèse 22: 15-18; 28: 13, 14; 26: 3, 4; 49: 10; 1 Chroniques 17: 9-14; Psaumes 72; Esaïe 11: 1-10; 25; 42: 1-9; 44: 1-5; etc.; Jérémie 31 à 33. Voyez encore, entre beaucoup de passages des petits prophètes, Zacharie 2; 8; 12; 14: 13-21.

En vertu de ces prophéties, le Seigneur naquit au sein du peuple d'Israël sous la loi (Galates 4: 5), et fut circoncis le huitième jour (Luc 2: 21). Puis il commença son service au milieu du peuple de Dieu. Il entra «*par la porte*» (Jean 10: 2), et, «*afin qu'il fût manifesté à Israël*», Jean vint baptiser d'eau (Jean 1: 31).

Pour faire partie de la nation d'Israël, il n'était pas nécessaire d'être «*né de Dieu*». Tout enfant mâle était circoncis le huitième jour après sa naissance, et, par ce fait, avait droit à tous les privilèges appartenant à Israël. Il était participant de l'alliance que l'Eternel établit avec Abraham; il pouvait manger la pâque, offrir des sacrifices, célébrer les fêtes de l'Eternel, et professait attendre le Messie et les bénédictions du siècle à venir (*). Jésus Jéhovah vint donc visiter son peuple: «*Il vint chez soi*» (Jean 1: 11). Par la grâce de Dieu, il y avait alors au milieu de la nation des âmes fidèles préparées pour sa venue: Zacharie et Elisabeth, Joseph et Marie, les bergers de Bethléhem, Siméon et Anne, et d'autres à Jérusalem qui, avec ceux-là, «*attendaient la délivrance*» que le Messie devait apporter (**).

(*) Genèse 17: 10-14; Lévitique 12: 3; Exode 12: 43-49. Comparez Romains 9: 4-6, et Ephésiens 2: 11, 12.

(**) Luc 1: 5, 6, 26-38; 2: 8-20, 25-38.

Le Seigneur, en entrant dans son ministère, s'entoura d'abord du résidu d'Israël, de ceux qui avaient cru en lui, mais il travaillait pour amener la nation à la repentance. Dans ce but, il parcourait les villes et les villages d'Israël, et prêchait dans les synagogues l'évangile du

royaume (*). De plus, il envoya les douze apôtres avec cet ordre formel: «Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville de Samaritains; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël» (**). Quelle réponse y eut-il de la part du peuple à toute cette activité de sa grâce? Hélas! les anciens, les principaux sacrificateurs et les scribes, ceux qui bâtissaient, le rejetèrent, et bientôt le peuple même excité par eux, cria à Pilate: «Crucifie, crucifie-le!» demandant avec instance qu'on relâchât Barabbas, un brigand, et que l'on mît à mort et fit disparaître le saint et le juste, Celui dont la présence, pleine de grâce et de vérité, les jugeait, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises, et qu'ainsi leurs coeurs ne voulaient pas de lui (***)).

(*) Matthieu 4: 23; Marc 1: 14, 15; Luc 4: 14-21.

(**) Matthieu 10: 5-7; 15: 24.

(***) Matthieu 16: 21; 27: 20; Marc 15: 11; Matthieu 27: 1, 20-26; Luc 23: 17-25; Jean 19: 15.

Le Seigneur a senti dans son âme toute l'amertume de ce rejet, car il savait tout ce qui devait lui arriver, aussi l'entendons-nous se lamenter sur la sainte ville. «Jérusalem, Jérusalem», dit-il, «la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois *j'ai voulu rassembler* tes enfants comme la poule sa couvée sous ses ailes, et *vous ne l'avez pas voulu!* Voici, votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis: Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!» (Matthieu 23: 37-39). Et ailleurs, nous lisons: «Et quand il fut proche, voyant la ville, il pleura sur elle, disant: Si tu eusses connu, toi aussi, *au moins en cette tienne journée*, les choses qui appartiennent à ta paix! Mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux» ([Luc 19: 41, 42](#)). Je ne m'arrêterai pas à citer d'autres passages établissant le fait si clairement enseigné dans l'Écriture, du rejet du Christ par son peuple. Venons-en aux conséquences qui en sont résultées.

Israël ayant rejeté son Messie, était moralement (et bientôt il le fut de fait) rejeté de Dieu, et devait disparaître pendant un temps comme vase de témoignage et de bénédiction de la part de Dieu sur la terre. Mais son refus de recevoir le Seigneur a ouvert la porte à une bénédiction infiniment excellente, que ce peuple n'avait jamais connue, et qui ne devait être donnée que lorsque Israël serait rejeté de Dieu et nommé par lui «Lo-Ammi» (pas mon peuple) (Osée 1: 9, 10; comparez Romains 9: 23-26). Voici en quels termes l'évangile présente cette bénédiction: «Il vint chez soi; et les siens (les Juifs) ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu (Juifs ou non), *il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu*, savoir à ceux qui croient en son nom; *lesquels sont nés... de Dieu*» (Jean 1: 11-13). Jésus donc mourut rejeté par les siens, mais pourtant dans sa mort se trouvait le salut d'Israël, ainsi que Dieu le dit par la bouche de Caïphe qui «prophétisa que Jésus allait *mourir pour la nation*» (*). En effet, à la fin, au temps déterminé de Dieu, la nation se retrouvera telle qu'elle était aux jours du Seigneur. Ce sera la même génération (Matthieu 24: 34): une masse incroyante et un résidu croyant. à cause de la mort du Seigneur, la masse apostate sera jugée, mais le résidu sera sauvé en regardant à «Celui qu'ils ont percé» (2*). Christ étant aussi le Sauveur d'Israël, celui-ci obtiendra donc à la fin les bénédictions promises (3*).

(*) Jean 11: 52; Esaïe 53: 4-12; Zacharie 12: 8-14; 13: 8, 9.

(2*) Esaïe 10: 20-23; 1: 9; Romains 9: 27-29; 11: 26, 27; Zacharie 12: 10.

(3*) Actes des Apôtres 2: 36; 5: 31, 32.

En attendant, ceux qui, par la foi, avaient reçu Jésus, étaient *nés de Dieu*, étaient *enfants de Dieu*, et il en est ainsi de ceux qui maintenant le reçoivent. Mais que devenaient les «*enfants de Dieu*», alors que le Christ était rejeté? La parole de Dieu répond: «Jésus allait mourir... *pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés*» (Jean 11: 52). Jusqu'alors ceux d'entre les Juifs qui avaient cru et étaient enfants de Dieu, étaient *mélangés avec la nation*, ayant avec elle une espérance commune dans le Messie (bien que Dieu fit la distinction entre eux et les autres); et quoique les fidèles, animés d'une même piété, se rapprochassent les uns des autres, selon ce que nous lisons en Malachie 3: 16-18, ils étaient cependant dispersés. Mais la mort de Jésus, manifestant le monde sous son vrai caractère, celui d'ennemi de Dieu (Jean 15: 22-25), mettait *à part* ceux qui n'étaient pas du monde, et les *rassemblait en un* autour de Celui qui, après avoir passé par la mort, était ressuscité comme «le premier-né entre plusieurs frères» (*). Si donc, par grâce, nous pouvons dire: «Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures» (1 Corinthiens 15: 3), les mêmes Ecritures nous apprennent que Christ est mort «pour *rassembler en un* les enfants de Dieu dispersés».

(*) Romains 8: 29; Hébreux 2: 12; Psaumes 22: 22; Jean 20: 17, 18.

Cher lecteur, je suppose que vous êtes un enfant de Dieu; laissez-moi donc vous demander si vous *réalisez actuellement* que Christ est mort «pour rassembler *en un* les enfants de Dieu dispersés»? Ou bien, vous contentez-vous du mélange tel qu'il existe aujourd'hui dans la chrétienté? Peut-être encore, êtes-vous satisfait de faire partie d'une *dénomination quelconque*, disant, comme beaucoup d'autres depuis St-Augustin, que «l'Eglise est invisible», mais que les enfants de Dieu sont *un* quand même, ayant un même Esprit? Dans ce cas, je vous prie de considérer qu'il n'est pas dit: «Afin que les enfants de Dieu *soient un*», mais «afin de RASSEMBLER EN UN *les enfants de Dieu dispersés*». Or on ne peut pas parler d'un *rassemblement en un* comme étant invisible. Le Seigneur n'a-t-il pas dit à son Père: «Je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croient en moi par leur parole; afin que tous soient *un*... afin que le monde croie que toi tu m'as envoyé» (Jean 17: 20, 21). Qui sont ceux qui devaient être *un*? «Ceux qui croient en moi», dit le Seigneur. Et dans quel but? Afin que le monde (en *voyant cette unité* des enfants de Dieu) crût que le Père avait envoyé Jésus. Le Seigneur ne parlait donc pas d'une unité invisible, mais d'un *témoignage rendu devant le monde par l'unité de la famille de Dieu*.

Si Jean nous parle du rassemblement des croyants comme formant une famille — tous les enfants, nés de Dieu, possédant une même nature — Paul présente le même ensemble de ceux qui ont cru, c'est-à-dire l'Assemblée, comme *un corps*, dont les membres (les croyants) sont unis, par le Saint Esprit, au Chef (la Tête), Christ dans la gloire, et sont individuellement membres les uns des autres. Les passages qui établissent cette vérité sont nombreux. Ainsi nous lisons: «L'Assemblée qui est *son corps*». «Il (Christ) est le chef (la Tête) *du corps*, de l'Assemblée» (Ephésiens 1: 22, 23; Colossiens 1: 18). De plus, en Ephésiens 4: 4, nous trouvons:

«Il y a *un seul corps* et un *seul Esprit*». Il est évident que, pour faire partie de ce «seul corps», il faut avoir reçu le Saint Esprit, ainsi qu'il est dit en 1 Corinthiens 12: 13: «Car aussi nous avons tous été baptisés d'*un seul Esprit* pour être *un seul corps*, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres, et nous avons tous été abreuvés pour l'*unité d'un seul Esprit*». Les croyants ne sont pas appelés à garder l'unité du corps, puisqu'il est un, ainsi qu'il est écrit: «Nous qui sommes plusieurs, *sommes un seul corps* en Christ»; et: «De même que *le corps est un*, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, *sont un seul corps*» (Romains 12: 4, 5; 1 Corinthiens 12: 12), et que ce seul corps est formé tel par le seul Esprit, l'homme n'y étant pour rien; mais ils sont appelés à garder «l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix», c'est-à-dire qu'ils sont *responsables de réaliser l'unité* que l'Esprit a formé d'eux tous en les baptisant par sa présence (Ephésiens 4: 3). à chaque chrétien incombe sa part de responsabilité quant à cette grande et importante vérité; la mettre en pratique est une affaire d'obéissance individuelle. Souvenons-nous-en tous.

Je n'entrerai pas davantage dans ce sujet que d'autres ont traité plus complètement; je renverrai seulement le lecteur aux versets qui suivent dans le même chapitre de l'épître aux Ephésiens. Il y verra que, dans ce corps qui est un, Christ, le Chef glorifié, a donné des dons: les uns, comme les évangélistes, en vue d'amener les âmes à lui; et d'autres, comme les pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints... «afin que nous ne soyons plus de *petits enfants*, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le Chef, le Christ» (versets 14-16).

Mais la parole de Dieu qui nous révèle ces précieuses vérités relatives à l'Assemblée envisagée comme corps de Christ, nous la présente aussi sous un autre aspect. Elle est «la maison de Dieu» sur la terre (1 Timothée 3: 15); «une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Et ici intervient la responsabilité de l'homme, car cette maison devait être conservée pure, ainsi que Paul dit: «Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint» (1 Corinthiens 3: 17). Or, comme il est toujours arrivé, l'homme a manqué à garder ce qui lui était confié, et l'infidélité se trouvant dans la maison, Dieu la jugera, selon ce qui est écrit: «Le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu» (1 Pierre 4: 17).

L'Écriture nous montre amplement la vérité de ce que nous venons d'avancer. Nous voyons, dès le commencement, l'effort fait par l'ennemi pour introduire dans l'Église le judaïsme, la religion de la chair (*). Bientôt aussi, de leur côté, les chrétiens eux-mêmes en étaient venus à rechercher leurs propres intérêts et non pas ceux de Jésus Christ (Philippiens 2: 21). L'apôtre était en prison, et quelques-uns, au lieu de compatir à son épreuve, et d'annoncer l'Évangile avec un cœur pur et dévoué, prêchaient Christ par envie et par un esprit de contention, par un esprit de parti, croyant susciter de la tribulation à ses liens (Philippiens 1: 15-17). D'autre part, il voyait avec larmes plusieurs marcher comme ennemis de la croix de Christ, ayant leurs pensées aux choses terrestres (Philippiens 3: 18, 19). Ainsi le mal se glissait

dans la maison de Dieu. Dans sa dernière entrevue avec les anciens de l'assemblée d'Ephèse (anciens établis *par le Saint Esprit*), l'apôtre les avait avertis solennellement qu'après son départ, il entrerait parmi eux «des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau», et que, «*d'entre eux-mêmes*», se lèveraient des hommes qui annonceraient des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux (**) (Actes des Apôtres 20: 28-30). Avant de fermer les yeux, le cher et fidèle serviteur du Seigneur a vu l'accomplissement de ses paroles. Non seulement, il écrit avec douleur à Timothée, son «enfant bien-aimé»: «Tu sais ceci, que tous ceux qui sont en Asie, du nombre desquels sont Phygelle et Hermogène, se sont *détournés de moi*», mais encore: «Hyménée et Philète se sont écartés de la vérité, disant que la résurrection a déjà eu lieu, et *renversant la foi* de quelques-uns» (2 Timothée 1: 15; 2: 17, 18). La seconde épître de Pierre avertissait aussi les saints contre les faux docteurs qui introduiraient furtivement des sectes de perdition, ajoutant que plusieurs suivraient leurs excès et annonçant le jugement qui les atteindrait. Et Jude, dans son épître, les montre comme s'étant glissés parmi les fidèles, changeant la grâce en dissolution, et s'asseyant aux agapes des saints, tellement ils étaient mêlés avec eux! Jean, dans ses épîtres, parle d'un mal plus grand encore. Le dernier caractère que revêtira la chrétienté, c'est l'apostasie — la négation du Père et du Fils — et ce dernier trait du mal se montrait déjà du temps de l'apôtre bien-aimé du Seigneur (***) .

(*) Voyez Galates 1: 6-10; 2: 4, 5; 3: 1; 4: 9-11; 5: 1-12; 6: 11-16, et comparez avec Actes des Apôtres 15: 1-29, et encore Colossiens 2: 4, 16-22.

(**) Remarquez que l'assemblée d'Ephèse n'est que l'expression locale de toute l'*Assemblée de Dieu*, acquise par le sang de son propre Fils.

(***) 2 Thessaloniens 2: 3; 1 Jean 2: 18, 19, 22, 23; 4: 1-6; 2 Jean 6-11.

Dans les épîtres aux sept assemblées (Apocalypse 2 et 3), le déclin commencé à Ephèse par l'abandon du premier amour (2: 4), aboutit à Laodicée à l'état de tiédeur insupportable à Christ et qui fait dire au Seigneur: «Parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche» (3: 16), c'est-à-dire te rejeter entièrement, de sorte que l'église n'est plus du tout reconnue. N'oublions pas que, dans ce livre, le Seigneur est vu comme Juge (1: 12-16). Il juge d'abord la maison, l'Eglise, vase responsable du témoignage de Dieu sur la terre, tout en prenant avec lui hors de l'heure de l'épreuve (*) qui vient sur la terre habitée tout entière, les fidèles qui, avant cette heure, en l'attendant du ciel, *gardent sa parole* et ne renient pas son nom (3: 8-13). On voit, dans la suite du livre, les jugements qui tombent sur la chrétienté apostate et sur la terre habitée tout entière.

(*) Il est dit: «Je te garderai de l'heure de l'épreuve», et non pas «dans ou pendant l'heure».

Les passages de la Parole que nous avons cités nous ont fait voir la ruine qui s'était déjà introduite et s'accroissait toujours plus avant que le dernier apôtre eût quitté ce monde. Que fallait-il faire en face de cet état de choses? Et aujourd'hui, quand bien loin qu'il y ait une amélioration, le mal n'a fait que s'accroître, et que les erreurs pullulent de toutes parts et s'affichent librement dans la chrétienté; aujourd'hui, que la masse s'est «écartée de la vérité», que faut-il faire? Faut-il que les fidèles acceptent d'être mélangés et associés avec ceux qui sont incrédules ou avec ceux qui professent l'erreur, ou qui, d'une manière quelconque,

déshonorent le nom du Seigneur? Faut-il dire, comme un grand nombre de personnes le pensent, que chacun a à répondre pour lui-même, et que l'on n'est pas souillé par le péché d'autrui? Ah! cher lecteur, ce raisonnement ne répond que trop bien au but que Satan voulait atteindre en introduisant le mélange — c'était la ruine de l'Assemblée sur la terre. Rien n'est plus faux, selon l'Écriture, que de dire que l'on n'est pas souillé par le mal *moral ou doctrinal*, en restant lié à ceux qui s'en rendent coupables. Le péché existait dans l'assemblée des Corinthiens, et l'apôtre leur dit qu'ils seraient comme une pâte levée, s'ils toléraient le péché, car «un peu de levain fait lever la pâte tout entière» (1 Corinthiens 5: 6; comparez Galates 5: 9) (*). Aussi, puisqu'en Christ, l'Assemblée est sans levain (le péché étant ôté par sa mort), elle devait «ôter le vieux levain», afin d'être «une nouvelle pâte» (verset 7) et faire la fête «avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (verset 8). Pour cela, que devaient-ils faire? D'abord mener deuil à cause du péché d'un membre de l'assemblée, et ensuite obéir à l'injonction de l'Esprit Saint: «Otez le méchant du milieu de vous-mêmes» (verset 13), jugeant ainsi ceux «du dedans» (verset 12). Le «dedans» est l'Assemblée, la maison de Dieu; le «dehors», c'est le monde où se déploie la puissance de Satan.

(*) Il est à peine besoin de rappeler que le levain représente toujours le mal, soit *moral*, soit *doctrinal*.

Le même principe existait dans l'assemblée d'Israël, parce que l'Éternel était là. Voici ce que dit l'Écriture: «Mais *les fils d'Israël commirent un crime* au sujet de l'anathème: Acan... prit de l'anathème». Acan *seul* avait pris de l'anathème et l'avait caché dans sa tente. Mais que dit l'Éternel: «*Israël* a péché, et même *ils ont* transgressé mon alliance que je leur avais commandée, et même *ils ont* volé... Je ne serai plus avec vous, si vous ne détruisez pas l'anathème du milieu de vous» (Josué 7: 1, 10-12, 24-26).

Je sais que l'on s'appuie sur 1 Corinthiens 11: 27-29, pour *prétendre* que chacun est pur ou souillé pour soi-même, et que si même des inconvertis prennent la cène avec les chrétiens, ceux-ci n'en sont pas coupables, puisque, dit-on, c'est à la responsabilité de chacun de savoir s'il doit ou non participer à la cène: «Il mange et boit sa condamnation», s'il le fait indignement. Mais que le plus ignorant des lecteurs de la Bible examine sans préjugés et avec prière le passage tout entier de 1 Corinthiens 11: 20-32, et qu'y trouvera-t-il? Que les *chrétiens* de Corinthe déshonoraient le Seigneur, en manifestant un affreux manque d'amour fraternel au moment si solennel où ils avaient devant eux le mémorial du dévouement sans bornes du Seigneur s'offrant lui-même pour nous. Eux, au contraire, mangeaient et buvaient jusqu'à s'enivrer à côté de leurs frères qui n'avaient rien! Ce déshonneur jeté sur le Seigneur, ce mépris de l'Assemblée de Dieu, amenait la verge du Seigneur sur «*les siens*», «car celui qui mange et qui boit, mange et boit un jugement contre lui-même, ne distinguant pas le corps» (verset 29). Quel était ce jugement? Était-ce *l'enfer pour les inconvertis* qui osaient prendre la cène? Il n'y a pas un mot de cela dans notre passage. Les Corinthiens, au contraire, étaient des «*sanctifiés en Jésus Christ*» (chapitre 1: 2), et c'était comme tels qu'ils étaient châtiés par le Seigneur, lorsqu'ils mangeaient le pain ou buvaient la coupe du Seigneur indignement, ainsi qu'il est dit: «C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment. Mais si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés.

Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés *avec le monde*» (versets 30-32). C'est ainsi que l'apôtre, animé des pensées et de l'esprit du Maître (Lamentations de Jérémie 3: 33), invitait les Corinthiens à se juger eux-mêmes pour n'être point jugés, car Dieu ne peut passer légèrement sur le péché, où que ce soit qu'il le rencontre, soit chez les siens aujourd'hui, soit chez le monde plus tard (1*) à présent, c'est le temps de sa patience envers l'homme. Les enfants de Dieu, soit à Corinthe, soit ailleurs, *ne viendront «pas en jugement»* dans le jour à venir (2*); ils paraîtront devant le tribunal du Christ, mais ils y viendront dans des corps glorifiés, car c'est ainsi qu'ils ressuscitent, ou que seront transmués ceux qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur (3*). C'est pour cette raison-là que, ainsi que le dit notre passage, nous sommes jugés dans ce monde, si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes. Ainsi la doctrine que l'on tire de ce passage est fautive; elle est *contraire à l'Écriture*. Remarquons, d'ailleurs, que tous ceux qui participent à la cène du Seigneur déclarent, en partageant le *seul pain* (4*), qu'ils sont un seul corps, le corps de Christ «Car nous qui *sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain*» (1 Corinthiens 10: 17). Est-ce que les membres *du corps de Christ* peuvent, en y participant avec eux, déclarer dans cet acte solennel, qu'ils sont *un même corps* avec ceux qui n'ont pas même «la vie de Dieu»; ou bien qu'ils sont en communion, en étant à la même table du Seigneur, avec ceux qui retiennent des doctrines subversives de la vérité et souvent attentatoires à la Personne de Christ? Question bien sérieuse pour tout enfant de Dieu.

(1*) 1 Pierre 4: 17, 18; Hébreux 12: 4-14, 28, 29.

(2*) Jean 5: 24; 1 Jean 4: 17, 18.

(3*) 2 Corinthiens 5: 10; 1 Corinthiens 15: 42-49, 51-58; 1 Thessaloniens 4: 13-18; Philippiens 3: 20, 21.

(4*) S'ils célèbrent la cène selon l'Écriture, car sinon, il vaudrait mieux ne pas le faire, bien que ceux qui aiment le Seigneur, ne peuvent laisser de côté son mémorial.

Revenons à l'état décrit par Paul dans la 2^e épître à Timothée. Que fallait-il faire en présence de la ruine de l'Assemblée, alors que l'autorité apostolique allait disparaître? Quel était le chemin tracé par l'Esprit de Dieu? L'apôtre le dit: «Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et: Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur» (2 Timothée 2: 10). Ainsi *celui* qui a à coeur la gloire du Maître aura du repos, car quelle que soit la quantité d'erreurs répandues dans la chrétienté, et le nombre considérable de sectes qui la divisent, il a cette parole: «*Le Seigneur connaît ceux qui sont siens*». Mais d'un autre côté, la responsabilité est gardée par la seconde face du sceau: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Or n'est-ce pas une bien grande iniquité que celle qui se trouve dans les principes qui dispersent les enfants de Dieu, alors que, pour les rassembler en un, Christ a donné sa vie (*)?»

(*) Il est vrai qu'on trouve dans la chrétienté des Unions et des Alliances formées dans le but de rapprocher les chrétiens; mais n'affirment-elles pas, par leur existence même, le maintien d'un état de

choses contraire à la volonté de Dieu? En effet, elles reconnaissent ainsi les sectes, au lieu qu'il faudrait pour être fidèle s'en retirer, afin de se trouver sur le terrain de l'unité du corps.

Après le passage dont nous venons de parler, l'apôtre compare l'état actuel de l'Assemblée à une grande maison, dans laquelle tout n'est pas pur. «Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et les uns à honneur, les autres à déshonneur» (verset 20). Qu'est-ce qui fait d'un homme un vase à honneur dans l'Eglise? Sera-ce parce qu'il est très en vue, un grand évangéliste, ou un savant docteur peut-être? Ce n'est pas ce que dit l'Ecriture. Elle répond: «Si donc quelqu'un se PURIFIE *de ceux-ci* (des vases à déshonneur), *il sera un vase à honneur*, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne oeuvre» (verset 21). Voilà ce qui fait d'un chrétien un vase à honneur. «*Se purifier de ceux-ci*», c'est reconnaître que la chrétienté dans son état actuel est une *chose souillée* devant Dieu (*), que l'on est souillé soi-même, en étant en relation avec les éléments qui s'y trouvent; c'est juger cet état de choses, c'est se juger soi-même (quant à toutes ces choses humaines introduites par l'ennemi), et se trouver ainsi replacé sur le terrain établi par *Dieu lui-même*. Aussi Paul exhorte-t-il Timothée, et nous avec lui, par ces paroles: «Fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix» — non pas *avec tous*, remarquez-le bien — mais «avec *ceux qui invoquent le Seigneur* d'un coeur pur» (verset 22). Voilà, cher lecteur, le sentier que Dieu nous a tracé pour ces jours de ruine. Tout autre chemin est un chemin de sagesse humaine; y marcher, c'est désobéir au Seigneur, c'est se souiller, c'est perdre «le prix du combat», l'honneur d'avoir suivi le chemin du Seigneur dans les jours de ruine, et, par conséquent, c'est manquer la récompense qui s'y rattache (Apocalypse 3: 11). Vouloir *réformer*, comme pensent devoir le faire plusieurs chrétiens — d'ailleurs bien sincères — est contraire à l'Ecriture; d'abord, parce que la ruine est complète, ainsi que nous l'avons vu, et que Dieu ne répare pas ce que l'homme a gâté, mais introduit quelque chose de meilleur: c'est le principe selon lequel il a agi de tout temps. En second lieu, parce que mon *devoir* (le devoir de chaque chrétien) est, selon les paroles de l'apôtre, de me *retirer* de l'iniquité (voyez Jérémie 15: 19, 20), si je veux que Dieu m'emploie pour le bien des autres, afin que je sois «comme sa bouche».

(*) Comparez Aggée 2: 11-13.

En Matthieu 13, le Seigneur nous enseigne que l'ivraie a été semée parmi le froment (verset 25), et qu'il faut laisser croître les «deux ensemble jusqu'à la moisson» (verset 30). Le champ, c'est le *monde* (verset 38) — car c'est une parabole du royaume; — arracher l'ivraie (les fils du méchant verset 38), serait faire une oeuvre de jugement en destruction (versets 41, 42), ce qui ne nous appartient pas; mais nous voyons se réaliser cette parole: «Liez-la en bottes pour la brûler» (verset 30). En effet, sous l'action de la providence (les anges; comparez verset 30 et verset 39), on voit, dans ces derniers jours, les hommes se coaliser, se syndiquer, se grouper en toutes sortes de sociétés et d'unions religieuses et irréligieuses, toutes fondées sur un principe *humain*, puisqu'elles laissent de côté la seule union divine (Ephésiens 4: 3, 4). Or, tandis que cela s'accomplit sous nos yeux, le Seigneur nous donne, dans les versets 47 et 48, le vrai caractère de *son oeuvre* à la fin des jours. Le filet de l'évangile a été jeté dans la mer des peuples, selon les paroles du Seigneur en Matthieu 28: 19, 20 (comparez Luc 5: 10). Mais

Jésus nous dit que des poissons de *toute sorte* s'y trouvent rassemblés. Que font les vrais serviteurs du Seigneur? Quand le filet fut rempli, «ils le tirèrent sur le rivage, et s'asseyant, *ils mirent ensemble les bons dans des vaisseaux*, et jetèrent dehors les mauvais» (verset 48). Telle est l'oeuvre du Seigneur reconnue de lui: «*les bons ensemble*» et non, le mélange. Au verset 49, il est dit: «Il en sera *de même*... les anges sortiront, etc.», mais remarquez que «de même» se rapporte au triage qui a lieu à la consommation du siècle. Là les anges ne s'occupent que des *méchants* (ils sépareront les méchants du milieu des justes), tandis que les pêcheurs ne s'étaient occupés *que des «bons»* poissons pour les mettre dans des vaisseaux, jetant *dehors* les mauvais, opérant ainsi une oeuvre de *séparation*.

Mon cher lecteur, je vous prie, en terminant, de peser devant Dieu ce que vous venez de lire. Et si vous êtes comme les Béréens, qui «étaient plus nobles que ceux de Thessalonique», vous prendrez votre Bible, et vous examinerez si les choses qui vous ont été dites, sont conformes aux Ecritures (Actes des Apôtres 17: 11). Et s'il en est ainsi, que Dieu vous fasse la grâce de marcher dans le sentier qu'elles vous montrent, afin que, purifié à tous égards comme «un vase à honneur», vous soyez «accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 2: 21; 3: 16, 17). Si la ruine de la chrétienté est là, et si nous sommes au milieu de cette ruine, n'oublions pas que Dieu l'a permis afin d'éprouver notre fidélité et notre obéissance (voyez Juges 3: 1-4). Et si déjà vous avez le bonheur de vous trouver sur le terrain vrai du rassemblement selon Dieu, que le Seigneur vous donne d'y être fidèle et dévoué, y honorant le Seigneur, et recommandant la vérité à tous les autres par une vie qui lui soit consacrée, étant ainsi en bénédiction et en édification à tous les membres du corps de Christ, dans la mesure qui vous est départie (Romains 12: 3-8).

«Le Seigneur est proche», et il se forme un peuple pour son nom. Pussions-nous tous faire partie du résidu à qui il peut dire: «Tu as peu de force, et *tu as gardé ma parole*, et tu n'as pas renié mon nom» (Apocalypse 3: 8). La chrétienté a devant elle l'heure de l'épreuve, et elle y succombera. Déjà l'apostasie commence, le mystère d'iniquité opère déjà (2 Thessaloniens 2: 7). Que sera-ce, quand l'Antichrist sera là! Mais la promesse est faite aux fidèles: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne» (Apocalypse 3: 10, 11).

Que le Seigneur nous accorde à tous cette grâce de tenir ferme ce qu'il nous a donné, jusqu'à ce qu'il vienne! Amen.

Jean 6: 51 et 2 Corinthiens 3: 18

ME 1897 page 380

En se nourrissant de Christ dans son humiliation, les affections de l'âme entrent dans ce qu'ont de précieux son sentier ici-bas et sa mort. Nous sommes touchés, émus, attendris: Christ a une place dans le coeur. Nous demeurons en lui selon cet amour, dans le délice de cette humilité, et lui demeure en nous.

D'un autre côté, en étant transformés en la même image par la contemplation de la gloire de Dieu dans la face du Seigneur, nous sommes puissamment attirés vers ce qui est glorieux, vers la gloire de Dieu placée devant nous, mais dans Celui qui est un homme, qui nous a aimés et qui est mort pour nous, de sorte que nous sommes associés à cette gloire. L'Esprit qui la révèle, nous donne un intérêt dans la gloire de Dieu, et cela dans un homme, et nous élève au-dessus des choses qui sont au-dessous d'elle et au-dessus de tout ce qui se rattache à la vie dans la chair. Le résultat est que nous sommes formés à l'image de ce qu'était Christ lorsqu'il était sur la terre. Christ en a été pratiquement la manifestation sur la terre. Voyez Actes 7: 56-60, où nous trouvons tout cela merveilleusement réalisé.

Quelques mots sur Elie

1 Rois 17 – 20

ME 1897 page 389

Ces chapitres placent devant nous plusieurs principes importants; nous y voyons aussi tracés plusieurs caractères très différents, et enfin nous y apprenons les voies de Dieu.

Achab et Jézabel paraissent sur la scène, Elie prophétise; on voit Abdias et les sept mille hommes de Dieu mentionnés au chapitre 19, verset 18.

Le caractère d'Achab nous est présenté dans le chapitre 16, versets 29-33. Achab, Jézabel et les quatre cent cinquante prophètes étaient à la tête des apostats d'Israël qui, alors, adoraient Baal. Abdias et les sept mille étaient mêlés avec le peuple (chapitre 18); non qu'ils servissent l'idole, mais ils étaient amis d'Achab. Quant à Elie, il était l'ami de Dieu, et, séparé entièrement de l'apostasie, il était le seul témoin de la vérité au milieu de tout le mal.

Distinguons donc ces trois classes de personnes: d'un côté, Achab et Israël apostats; d'un autre, Elie, le fidèle serviteur de Dieu; puis, quelque peu différents, Abdias et les sept mille toujours en rapport avec le mal. Examinons les caractères de ces personnes.

Dans quelles circonstances était Elie? Cet homme faible et pauvre n'avait ni force, ni puissance, sauf celles qu'il trouvait dans l'Eternel, son unique appui (chapitre 17: 1-9). Il était un homme de foi et de prière, et, se tenant devant l'Eternel, il pouvait hardiment témoigner contre l'apostasie d'Israël et annoncer les jugements de Dieu.

L'Eternel lui dit: «Va-t'en d'ici, et tourne-toi vers l'orient, et cache-toi au torrent du Kerith, qui est vers le Jourdain», puis au verset 5, nous voyons qu'il obéit à ce commandement. Là nous est déjà montré qu'Elie n'avait aucune puissance, mais qu'il avait foi en Dieu et savait que toute bénédiction est dans l'obéissance. Dès le moment que la parole lui a été adressée, il s'y soumet et va vers le torrent du Kerith, où il apprend à dépendre de Dieu.

Achab et tout Israël étaient les ennemis d'Elie (chapitre 18: 10), mais Dieu était son ami; et à chaque pas qu'Elie faisait en étant fidèle à l'Eternel, il apprenait la fidélité de l'Eternel envers lui. Il était ainsi de plus en plus fortifié pour accomplir la mission dont il allait être chargé (chapitre 18: 1). Dieu l'envoie chez une pauvre veuve qui doit le nourrir pendant la famine, après qu'il l'a été par des corbeaux au torrent du Kerith. Durant tout le temps qu'il fut pourvu à ses besoins par les corbeaux du torrent et par la veuve à Sarepta, il apprend à connaître les richesses de l'amour et de la grâce de Dieu. C'est là, précisément, dans toutes les circonstances où nous sommes placés par le Seigneur, que nous apprenons aussi à nous connaître nous-mêmes.

Le chapitre 17 nous montre donc l'obéissance simple et entière d'Elie. Soit que l'Eternel l'envoie près d'un torrent pour être nourri par des corbeaux; soit qu'il doive aller chez une

veuve pendant la famine, ou que l'Eternel lui dise de se présenter devant Achab, son vrai ennemi (chapitre 18), il ne fait aucune objection, mais, comptant sur l'Eternel, il fait ce qui lui est commandé. Il était cependant un homme sujet aux mêmes passions et aux mêmes infirmités que nous (Jacques 5: 17, 18); mais il avait beaucoup de cette foi dont la puissance est sans limites. Par elle, il pouvait dire qu'il n'y eût point de pluie, et il n'en tomba point; par elle, il pouvait ressusciter le fils de la veuve, et l'emporter sur le roi Achab et les quatre cent cinquante prophètes de Baal. Ces circonstances nous montrent clairement qu'Elie occupait la place où l'on est béni, c'est-à-dire celle de l'obéissance. Les hommes étaient ses ennemis; Achab avait envoyé partout des gens chargés de le trouver; mais l'Eternel était son refuge, et il avait appris à se confier en lui.

Voyons maintenant ce qui concerne Abdias (chapitre 18: 3, et suivants). Il craignait beaucoup l'Eternel, mais malgré cela, il était au service de la maison d'Achab, et ne rendait pas témoignage contre le mal qui s'y trouvait. Il ne portait pas l'opprobre de Christ. Il n'était pas comme Elie poursuivi et chassé de contrée en contrée. Il ne savait pas ce que c'était que d'être nourri par des corbeaux ou par une veuve, c'est-à-dire qu'il vivait peu par la foi, et connaissait peu de chose des voies de Dieu. Il vivait à son aise dans le monde. Achab était son seigneur. Mais qui était celui d'Elie? C'était Jéhovah (comparez chapitre 18: 10 et 15). Oh! quelle différence! Abdias connaissait les bonnes choses de la terre; Elie, les bonnes choses du ciel.

Lisons maintenant les versets 7 à 11. Toutes les pensées d'Abdias se rapportaient à son seigneur, qu'il craignait; mais toutes celles d'Elie se concentraient sur l'Eternel, son unique Maître. On voit la supériorité de sa position sur celle d'Abdias, dans le fait que celui-ci tombe sur sa face devant le prophète quand il le rencontre (verset 7). Et lorsque Elie lui dit d'aller annoncer sa venue à Achab, Abdias est tout effrayé. Cependant Abdias était un enfant de Dieu; il avait même caché les prophètes de l'Eternel. Mais il n'avait absolument aucune force pour rendre témoignage à l'Eternel, parce qu'il était associé avec le mal. Pour Elie, il pouvait dire sans aucune crainte à Achab et au peuple: «Si l'Eternel est Dieu, suivez-le» (verset 1). D'où venaient donc cette hardiesse et cette puissance que nous voyons en Elie, un homme pauvre et faible, réduit à cette extrémité de dépendre pour sa nourriture de corbeaux et d'une veuve? Elles venaient du fait qu'il se tenait à l'écart de l'apostasie, qu'il vivait par la foi et avait un oeil simple fixé uniquement sur son Dieu. Oh! combien sa position était supérieure à celle d'Abdias!

Il y a dans ces choses des leçons pour nous. Apprenons par elles que puisque le Seigneur est Dieu, c'est lui que nous devons servir, et qu'afin de lui être fidèles, nous avons à nous séparer de tous les principes d'apostasie dont nous sommes entourés.

Nous savons comment Elie triompha de tous ses ennemis; il n'est donc pas nécessaire de répéter l'issue de la scène sur le Carmel. Remarquons seulement que, lorsque Elie priait l'Eternel de lui donner la victoire, c'était afin que l'on sût que l'Eternel était Dieu (verset 37). Tout le désir de son coeur consistait en ces deux choses: que l'Eternel fût glorifié, et que son peuple Le connût. Il n'y avait, en lui, pas le moindre désir de s'élever, de s'exalter lui-même; il

ne lui importait pas de n'être rien, pourvu que Dieu fût glorifié, et son peuple amené à Le connaître. Oh! que le même désir fût en nous, et que toute pensée de vaine gloire fût loin, bien loin de notre coeur!

Lisons maintenant le chapitre 19. Pauvre Elie! Il avait à apprendre une leçon que nous-mêmes, pauvres et faibles comme nous sommes, nous avons aussi besoin d'apprendre. Lorsqu'Elie se tenait devant l'Eternel, il pouvait, par la puissance de l'Eternel, arrêter la pluie ou la faire tomber sur la terre; il pouvait ressusciter le fils de la veuve, etc. Mais quand il se tient, non devant l'Eternel, mais devant Jézabel, il est sans force, et cette femme impie est capable de lui inspirer de la crainte. Abattu, Elie s'en va dans le désert, s'assied sous un genêt, et demande à l'Eternel de prendre sa vie (verset 4). Combien il est différent de ce que nous l'avons vu dans le chapitre précédent! Combien peu il se souvenait de ce que l'Eternel avait fait pour lui! Combien peu il entrait dans la pensée de Dieu et attendait ce chariot de feu qui allait bientôt l'enlever au ciel! (2 Rois 2: 11).

Il en est ainsi de nous. Nous sommes abattus, découragés et faibles en nous-mêmes, dès que nous cessons de vivre dans la foi et la prière, et alors nous ne pouvons pas dire comme Elie, au chapitre 18: «L'Eternel devant qui je me tiens».

Au chapitre 17, Elie, par la foi, peut faire que l'huile et la farine de la veuve ne manquent pas; mais ici il est faible, et a besoin qu'un ange vienne le fortifier et lui donner quelque nourriture (lisez chapitre 19: 5-8). Il mange, boit, et, comme un homme sans force, se recouche. Mais l'Eternel envoie de nouveau l'ange, car il est abondant en bonté et en miséricorde. Il veille sur toutes nos voies, et nourrit nos âmes selon tous nos besoins et toutes nos circonstances. L'Eternel supporte donc Elie et le secourt, et c'est ainsi qu'il agit envers nous. Comme dans toutes les détresses de son peuple, il a été en détresse (Esaïe 63: 9), de même il est avec nous dans nos afflictions.

Au chapitre 17, Dieu conduisait Elie et lui disait où il devait aller, et Elie obéissait, mais, au chapitre 19, Elie, craignant Jézabel, s'enfuit et n'attend pas l'ordre de l'Eternel, pour aller dans le désert. Voyez alors quel triste message lui est adressé (verset 10): «Que fais-tu ici, Elie?» Aux versets 11 et 12, nous lisons qu'un vent, puis un tremblement de terre, puis du feu, se produisent; mais Elie ne trouve pas l'Eternel dans ces choses, et elles ne pouvaient apporter à son âme ni consolation, ni force. Dieu apparaissait dans sa grandeur et sa puissance, mais ce dont Elie avait besoin, c'était de la voix douce, subtile; ce qu'il lui fallait, c'était la grâce et la communion avec son Dieu. Quand donc Elie eut entendu cette voix, il enveloppa sa face de son manteau et se tint prêt à obéir à l'Eternel. Par la puissance et la force qu'il avait trouvées dans cette voix, il fut de nouveau rendu capable d'obéir au commandement de l'Eternel.

Ce que nous avons dit sur ces chapitres, est très incomplet; mais nous croyons que la principale chose est d'en tirer et d'en faire ressortir les principes propres à donner l'intelligence de ce que ces chapitres renferment. Ayons donc soin d'éviter la position d'Abdias et des sept mille, qui prenaient leurs aises au milieu de l'apostasie, mais qui étaient sans force pour rendre témoignage contre le mal. Rappelons-nous aussi que, bien qu'Elie fût méprisé et

rejeté par les hommes, il était néanmoins dans le lieu de la bénédiction. Et si, comme lui, nous sommes amenés à réaliser notre faiblesse, souvenons-nous que la communion avec le Seigneur peut seule nous donner de nouveau le zèle, le dévouement et la joie.

Travail et repos

«*En travaillant paisiblement*» (2 Thessaloniens 3: 12)

ME 1897 page 405

Le sujet que je me propose de traiter a certainement une grande importance pour tout enfant de Dieu, puisque travailler est la part de tous les hommes. Mais comme les uns font du travail l'élément dominant de leur vie, et y absorbent leurs facultés et leur temps, comme si la vie n'avait point d'autre but; comme pour d'autres, au contraire, le travail est une charge pénible, un pesant fardeau, dont ils aimeraient à se débarrasser pour se livrer à l'oisiveté, il est nécessaire d'examiner de quelle manière la parole de Dieu nous fait envisager le travail.

L'homme n'a pas été créé pour être oisif. Il est doué de facultés, soit intellectuelles, soit physiques, qui demandent à se développer, par un exercice actif dans l'un ou l'autre domaine, et cela c'est le travail. Aussi voyons-nous que, même avant la chute, l'homme avait à s'occuper. Etabli roi de la création, il devait, non seulement multiplier sur la terre et la remplir, mais l'assujettir, et dominer sur tout être vivant qui s'y trouve (Genèse 1: 28). Or cela suppose nécessairement le travail, l'exercice de ses facultés et de ses forces. Plus loin (chapitre 2: 5), nous lisons: «Il n'y avait pas d'homme pour *travailler* le sol», et aussitôt après se trouve décrite la formation de l'homme qui devait travailler le sol puis, comme confirmation de ce fait, il est dit «Et l'Eternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le *cultiver* et pour le garder» (chapitre 2: 15).

L'homme, tel que Dieu l'avait créé, avait donc à travailler, mais le travail n'était point accompagné de peine. Il en fut autrement après que le péché fut entré dans le monde par la désobéissance. La sentence divine portée contre le coupable renfermait deux choses: la souffrance, puis la mort. Eve eut pour sa part les douleurs dans le travail de l'enfantement; Adam dut travailler péniblement un sol maudit à cause de lui, et manger son pain à la sueur de son visage, jusqu'à ce qu'il retournât au sol d'où il avait été pris (quant à son corps). Telle est la loi divine à laquelle nul ne peut se soustraire, et qui doit rappeler à l'homme qu'il est un pécheur. D'un autre côté, on peut voir dans la nécessité du travail imposée à l'homme, une preuve de la bonté et de la sagesse de Dieu, qui a mis ainsi une entrave au développement des mauvais penchants de l'homme, et une sauvegarde contre une multitude de pièges et de dangers semés sur ses pas.

La grâce venue par Jésus Christ ne délivre pas le croyant des conséquences extérieures du péché. Il est donc exposé à la souffrance dans son corps mortel et sujet à la corruption. Il a donc aussi à travailler, et à rencontrer dans le travail, le labeur souvent pénible et amenant toujours avec soi la fatigue, et par suite la souffrance. Mais la grâce introduit en lui une puissance divine. Il a Christ comme vie et comme modèle de cette vie, de sorte que, même ce qui est en partie une conséquence de la désobéissance de nos premiers parents, devient une

occasion pour que cette grâce produise en nous des fruits excellents à la gloire et à la satisfaction de Celui qui nous a achetés à prix. Considérons le travail sous ce point de vue.

Ouvrons la première épître aux Thessaloniens. Au temps où l'apôtre leur écrivait cette lettre, les croyants de Thessalonique étaient encore jeunes dans la foi, mais dans un bon état d'âme. Leur christianisme était réel, vivant et plein de fraîcheur, et à cause de cela portait des fruits magnifiques. C'est ce qui ressort clairement de plusieurs passages de l'épître. «Nous souvenant sans cesse», dit l'apôtre, «de votre oeuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ, devant notre Dieu et Père, sachant, frères aimés de Dieu, votre élection» (chapitre 1: 3, 4). La foi, l'amour et l'espérance, ces trois principales sources de tout vrai christianisme, existaient chez eux et jaillissaient avec une telle abondance et avec tant de fraîcheur, que l'apôtre n'avait pas le moindre doute quant à leur élection. Les Thessaloniens étaient ainsi devenus des modèles pour tous les fidèles de la Macédoine et de l'Achaïe, «car», leur dit Paul, «la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais, en tous lieux, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire» (versets 7, 8). Dans le second chapitre, nous trouvons ce beau témoignage: «Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions? N'est-ce pas bien vous devant notre Seigneur Jésus, à sa venue? Car vous, vous êtes notre couronne et notre joie» (versets 19, 20). Et, au chapitre 4, nous lisons: «Or, quant à l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive; car vous-mêmes, vous êtes enseignés de Dieu à vous aimer l'un l'autre; *car aussi c'est ce que vous faites à l'égard de tous les frères qui sont dans toute la Macédoine*» (versets 9, 10).

Le lecteur trouvera aisément d'autres passages qui font ressortir le christianisme vivant de cette jeune assemblée, se manifestant chez elle sous diverses formes. Malgré cela, l'apôtre exhorte encore les Thessaloniens, leur disant d'«abonder de plus en plus» dans cet amour fraternel qu'il a reconnu en eux (chapitre 4: 10). C'est qu'en effet, il ne saurait y avoir d'état stationnaire dans la vie chrétienne. Ne pas avancer, c'est rétrograder. Un chrétien peut avoir atteint un haut degré de vie spirituelle, il faut néanmoins qu'il y «abonde de plus en plus», sans quoi il recule et le niveau de sa vie intérieure s'abaisse.

On peut être frappé de voir l'apôtre poursuivre son exhortation par les paroles suivantes: «Et à vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires, et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, *afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors, et que vous n'ayez besoin de personne*». Ces paroles nous font voir, d'un côté, combien il est nécessaire de rappeler, même au chrétien spirituel, les plus simples exigences morales. Notre coeur est pervers et insensé, toujours prêt à égarer les autres et à se laisser égarer lui-même. N'est-il pas arrivé plus d'une fois qu'un chrétien ait montré beaucoup de zèle dans le service du Seigneur, en prêchant l'évangile, en faisant des visites, et, en même temps, négligeant ses justes obligations à l'égard de sa famille, ainsi que ses propres affaires? Cela n'est pas bon, et ne glorifie pas le Seigneur; bien au contraire, cela jette un opprobre sur son saint Nom de la part de ceux de dehors. Existait-il quelque chose de ce genre

chez les Thessaloniens? On pourrait le penser (comparez 2 Thessaloniens 3: 11, 12); en tout cas, il était nécessaire de leur rappeler qu'un chrétien doit «s'appliquer à vivre paisiblement, à faire ses propres affaires et à travailler de ses propres mains».

D'un autre côté, ce passage nous montre aussi le prix que le Seigneur attache au paisible et fidèle exercice d'une vocation terrestre, à quel haut degré est placé dans l'ordre et l'appréciation de Dieu une obscure occupation manuelle. Le monde a sans doute à cet égard d'autres pensées. Un travail manuel n'est pas placé bien haut dans son estime. Être forgeron ou charpentier, cordonnier ou tailleur, agriculteur ou vigneron, femme de ménage ou blanchisseuse, n'a pas grande apparence dans le monde. Parfois même une sorte de dédain s'attache à ces humbles occupations, accomplies dans des vêtements simples et souvent malpropres. Et cependant la bénédiction de Dieu est du côté de ces humbles travaux. Son Fils bien-aimé, devenu un homme sur la terre, ne fut-il pas élevé sous les soins du pauvre charpentier Joseph? La question importante pour Dieu n'est pas *ce que* quelqu'un fait (pourvu que ce soit bon) (Ephésiens 4: 18), mais bien *comment* il le fait. Il importe peu qu'un chrétien soit un artisan, un domestique, un fabricant ou un commerçant, pourvu que, dans la vocation où il se trouve, il s'applique à être fidèle, et à faire consciencieusement «ses propres affaires». Dans ce cas, la bénédiction de Dieu ne lui fera pas défaut, dût-il être associé aux personnes et aux choses les plus humbles, à celles qui ont le moins d'apparence aux yeux du monde (voyez Romains 12: 16).

On prétend souvent que les travaux manuels appesantissent et tuent l'esprit. Je mets en doute que ce soit le cas pour l'enfant du monde, mais pour le chrétien, certainement pas. Je dirais plutôt le contraire, car ces travaux simples laissent l'esprit presque entièrement libre, de sorte que, tout en travaillant, on peut s'occuper d'autres choses plus élevées. Un simple enfant de Dieu, dont le cœur est rempli de Christ, saura employer ces heures dans la communion avec son Seigneur; et qu'y a-t-il de plus vivifiant pour l'esprit que cette communion?

Encore un point. L'apôtre nous présente un but particulier à atteindre par l'accomplissement fidèle et consciencieux d'une vocation terrestre. «Afin», dit-il, «que vous marchiez *honorablement* envers ceux *de dehors*, et que vous *n'ayez besoin de personne*». Quand on voit, de nos jours, tant de personnes qui, d'une manière ou polie ou grossière, avec ou sans honte, exploitent leur prochain ou lui sont à charge, combien il est bon pour le cœur et édifiant pour l'âme de rencontrer un ouvrier fidèle et laborieux, qui mange son propre pain, qui pourvoit aux besoins de sa femme et de ses enfants par le travail de ses mains, et qui voit, sans lui porter envie, son prochain prospérer à côté de lui. De tels sentiments et une telle conduite sont dignes d'être reconnus et hautement appréciés, particulièrement en nos jours où la jalousie et le mécontentement des uns à l'égard des autres se manifestent d'une manière toujours plus effrayante.

Il est encore plus beau de voir cette indépendance qui résulte d'un travail manuel accompli sous le regard de Dieu, lorsqu'elle se trouve chez un serviteur du Seigneur employé dans son oeuvre. L'apôtre Paul a donné à cet égard un brillant exemple. Bien qu'il ne laissât

pas amoindrir son «droit dans l'Évangile» et qu'il en usât librement, il pouvait faire appel aux anciens d'Ephèse et dire: «Je n'ai convoité ni l'argent, ni l'or, ni la robe de personne. Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été employées pour mes besoins, et pour les personnes qui étaient avec moi. Je vous ai montré en toutes choses, qu'en travaillant ainsi, il nous faut secourir les faibles, et nous souvenir des paroles du Seigneur Jésus, qui lui-même a dit: Il est plus heureux de donner que de recevoir» (Actes des Apôtres 20: 33-35; comparez 1 Thessaloniens 2: 9).

Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède, qu'un frère qui aurait reçu du Seigneur un ministère reconnu dans les assemblées, ne puisse jouir du droit que lui confère la parole du Seigneur: «De même aussi, le *Seigneur a ordonné* à ceux qui annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile». C'est une affaire de foi et d'obéissance entre le Seigneur et celui qu'il appelle.

L'exemple de Paul nous enseigne aussi que le travail ne doit pas seulement avoir pour but de pourvoir aux besoins de nous-mêmes et de ceux qui nous appartiennent, mais que nous devons encore penser aux faibles et aux nécessiteux. Le Seigneur avait dit: «Vous aurez toujours des pauvres avec vous» (Matthieu 26: 11; Jean 12: 8). Il est frappant de voir que, dans l'épître aux Ephésiens, où la position céleste des croyants en Christ est présentée en rapport avec les conseils de Dieu, le chrétien est exhorté à travailler: «Que celui qui dérobaît, ne dérobe plus», y est-il dit, «mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses propres mains ce qui est bon, *afin qu'il ait de quoi donner à celui qui est dans le besoin*». La grandeur et la hauteur des privilèges n'exclut pas l'humble mais sainte nécessité du travail, en vue de l'amour. Quelle chose bénie n'est donc pas le travail pour le chrétien!

Mais le travail doit avoir sa mesure et ses limites. Nous pouvons voir que déjà, au commencement de la création, Dieu lui a posé des bornes par l'institution du sabbat. Il est vrai que, comme chrétiens, nous ne sommes pas sous la loi et n'avons point à observer le sabbat. Toutefois, dans l'établissement de ce jour de repos, nous pouvons apercevoir l'intention de la bonté de Dieu envers les enfants des hommes, de limiter le travail, en empêchant sa continuité, en l'interrompant à des intervalles fixes, mesurés par sa sagesse. Naturellement je n'ai point à parler ici de la signification plus élevée du dimanche ou «jour dominical» pour les croyants; je désire seulement attirer l'attention sur la grâce divine qui nous a donné un jour sur sept, durant lequel nous pouvons nous reposer de l'agitation et de la fatigue causées par les occupations de la semaine. Et nous pouvons certainement aussi considérer comme une grâce que les lois aient posé à la cupidité des hommes des bornes quant à la durée du travail.

Mais malgré toutes ces miséricordieuses dispositions de la grâce divine, le danger est là de se livrer tellement au travail, que le corps et l'âme en souffrent un dommage. Bien des hommes, même des chrétiens, par suite d'un travail sans mesure, acquièrent une humeur irritable et ne peuvent rien supporter sans une impatience pénible. Il y a des familles où le travail est tellement devenu l'élément dominant, qu'il n'est plus question de rapports affectueux entre ses membres, ni de *vie de famille* dans le vrai sens de la Parole, ni d'une vraie éducation régulière des enfants. Je n'ai presque pas besoin de dire que toute négligence à cet

égard fait perdre, sinon tout, au moins une grande partie du bien que le travail apporte. Et, de plus, il y a là une perte irréparable pour les parents et les enfants. Puissent ces lignes aider mes lecteurs à reconnaître la juste mesure et les vraies limites du travail, afin qu'il reste du temps pour d'autres choses aussi et même plus importantes, et qu'ainsi le travail ne soit pas privé de la bénédiction qui y est attachée.

Lorsque j'étais encore jeune, on me disait: «L'homme a été créé pour le travail». J'acceptai, sans y réfléchir, ces paroles comme une vérité, mais, plus tard, je dus reconnaître que, prises comme règle de la vie, elles feraient de nous des bêtes de somme plutôt que des hommes heureux. Plus tard encore j'appris, par la grâce de Dieu, que *l'homme est créé pour Christ*. En effet, quand un chrétien a jugé ceci «que si un (Christ) est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 14, 15), alors sa vie entière est changée, non seulement extérieurement, mais intérieurement. Il a de nouveaux mobiles, des affections et un but différents. Tout se rapporte dès lors à Christ et à sa gloire. Etre créé pour Christ est une précieuse vérité fondamentale qui, saisie dans le coeur, transforme entièrement la vie du croyant. Elle lui apprendra certainement aussi, relativement au travail, comment il doit s'y appliquer pour l'accomplir fidèlement, et la juste mesure de temps qu'il doit y consacrer.

Nous lisons en Colossiens 3: 23, 24, ces paroles: «Quoi que vous fassiez, faites-le de coeur, comme *pour le Seigneur*, et non pour les hommes, sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage: vous servez le Seigneur Christ». Celui qui aime le Seigneur Jésus et qui accomplit son travail *pour lui*, ne sera pas «paresseux quant à l'activité», comme il est dit en Romains 12: 11. Son grand désir quant à son travail sera de le faire de manière à plaire au Seigneur; il évitera toute négligence et tout ce qui nuirait à la bonne exécution de ce qu'il a à faire, parce que le Seigneur n'en serait pas satisfait; il accomplira toute son oeuvre avec ponctualité et d'une manière consciencieuse, qu'il se sache ou non vu des hommes; il agira en tout par amour pour son Maître céleste, duquel il sait que les yeux sont toujours sur lui; il emploiera toute l'attention et le zèle possibles, afin que, quoi que ce soit qu'il fasse, il l'exécute le mieux qu'il le pourra et à la gloire de son Seigneur.

La conscience de cette sainte relation avec Christ dans laquelle nous sommes, nous gardera à la fois de toute précipitation excessive dans l'accomplissement de notre travail, en même temps que de toute agitation d'esprit, car, si ces choses existent, le coeur cesse de battre pour Christ. L'inquiétude, le trouble et l'abattement prennent alors la place du repos paisible en Dieu et de la fraîcheur d'une vie spirituelle qui reste en communion avec sa source. Les difficultés et les désagréments que l'on rencontre dans tout travail, produisent l'irritation et le dégoût, au lieu de conduire à prier et à regarder à Jésus. Si l'on en est arrivé là, c'est le moment de s'arrêter dans le travail, de rester tranquille et de se retirer dans son cabinet pour y retrouver la communion avec Jésus (*).

(*) Il est évident que nos occupations ne dépendent souvent pas de nous seuls; par exemple, un ouvrier est tenu de donner tout le temps convenu à celui qui l'emploie; mais au milieu du travail, le coeur peut

toujours se retremper près de Christ. Il n'est pas nécessaire de quitter son occupation pour élever son âme vers Lui et trouver là le secours et le repos.

L'histoire de Marthe et de Marie, que l'on cite si souvent et qui parle toujours avec sérieux à nos coeurs, nous fournit aussi de précieux enseignements quant au sujet qui nous occupe. Au chapitre 10 de l'évangile de Luc, nous voyons en Marthe une personne occupée exclusivement de son travail. Elle aimait sincèrement le Seigneur, mais elle nous apparaît ici sous un jour qui mérite le blâme. Combien peu convenable est la plainte qu'elle porte contre sa soeur et même contre le Seigneur Jésus! «Seigneur, ne te soucies-tu pas que ma soeur me laisse toute seule à servir?» Et que dirons-nous de cette sommation irrespectueuse qu'elle adresse à Celui qui daignait être son hôte: «Dis-lui donc qu'elle m'aide» (verset 40).

Le Seigneur ne s'irrita point contre elle; au contraire, il la reprit avec amour et lui donna un enseignement aussi précieux que profond. «Marthe, Marthe», lui dit-il, «tu es en souci et tu te tourmentes de *beaucoup de choses*, mais il n'est besoin que d'*une seule*; et Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas ôtée». Jésus aida ainsi la pauvre Marthe à sortir de toutes ces choses, nombreuses et diverses, qui la remplissaient de soucis et de tourments, et il lui apprit à diriger toutes ses pensées sur *la seule chose nécessaire*, la bonne part que Marie avait choisie. Et en quoi consistait-elle? «Marie était assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole». Le Seigneur était sa part.

Cet enseignement de Jésus ne fut pas perdu pour Marthe. Ce qui nous est rapporté d'elle, en Jean 11, fut certes le fruit de cette leçon, de cette heure bénie, à laquelle Marie n'assistait pas seulement comme écolière, mais aussi comme modèle. Il lui revient ainsi une part du fruit produit chez Marthe: elle avait plus fait par son saint repos que Marthe par tout son service.

Ces heures d'un recueillement semblable à celui de Marie pourront donner à notre activité dans le travail ses justes limites. Elles ne seront pas caractérisées uniquement par un repos extérieur, mais principalement par le fait que notre coeur sera occupé du Seigneur, de telle sorte que pour lui nous laisserons volontiers le travail à la dernière place. Notre recueillement sera non une affaire de forme, mais du coeur, ainsi que nous le chantons quelquefois:

«Etre à tes pieds comme Marie,
Laisant les heures s'écouler
Dans un silence qui s'oublie,
Jésus, pour te laisser parler».

Sans doute que le dimanche est le jour particulièrement réservé à ces moments de recueillement; mais celui qui, le dimanche, aura goûté vraiment le prix et la richesse des bénédictions qu'ils apportent, s'efforcera aussi chaque jour d'avoir quelques instants pour se recueillir. Et inversement, comment celui qui, la semaine, aura été si entièrement absorbé par le travail qu'il n'aura pas eu un moment pour se recueillir auprès de Jésus et goûter le prix de ce repos, sera-t-il en état de le faire le dimanche? Combien il serait à désirer pour le bien de nos âmes, que nos lectures de famille de chaque jour revêtissent ce caractère!

Peut-être la lecture de ces pages tirera-t-elle un soupir du fond du coeur de plus d'un d'entre mes chers frères et soeurs en Christ, parce que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent leur laissent si peu de temps pour se recueillir ainsi. A ceux qui sont dans ce cas, je voudrais conseiller de la manière la plus pressante de saisir tous les instants libres qu'ils peuvent avoir, pour cultiver une intime communion avec le Seigneur. Ces heures silencieuses des nuits d'insomnie, que connaissent si bien les personnes très occupées et tourmentées par des soucis divers, ne seraient-elles pas bien propres à être employées à élever l'âme vers Celui près de qui se trouve le repos? Le psalmiste semble l'avoir goûté, quand il dit: «Quand je me souviens de toi sur mon lit, je médite de toi durant les veilles de la nuit» (Psaumes 63: 6), et encore: «De nuit, son cantique sera avec moi» (Psaumes 42: 8). On peut aussi utiliser, de cette manière, pour le profit de l'âme, ces minutes durant lesquelles, dans le commerce de la vie, on a à attendre pour une cause ou une autre. Les gens du monde ou les chrétiens superficiels considèrent ces moments comme perdus; mais si on sait les employer à lire quelques passages du livre saint dont on ne devrait jamais se séparer, ou bien à élever son coeur en haut par la prière et les actions de grâces en pensant au Seigneur, loin d'être perdus, ces moments seront un gain plus précieux que l'or. Rien ne doit être perdu dans la vie d'un chrétien. On sera ainsi gardé en même temps de l'ennui, de l'impatience et de bien des tentations qui, dans l'inoccupation, montent si aisément dans le coeur. Et je crois pouvoir affirmer que, si une fois un chrétien a commencé à bien employer, de cette manière le peu de temps qu'il a, le Seigneur lui donnera davantage, et il trouvera bientôt le juste équilibre de travail et de repos dans sa vie. Il jouira de ce calme d'esprit si précieux dans les circonstances diverses de notre passage ici-bas, calme qui se trouve dans la réalisation de la présence de Dieu et dans la communion, et il sera étonné et humilié d'avoir laissé passer autrefois tant de moments inoccupés sans en tirer le moindre profit pour son âme.

Que le Seigneur nous donne à tous que la vie de travail, si importante et qui est la part de chacun, trouve sa vraie base dans la vie de prière bien plus importante encore, et que celle-ci règle celle-là, «afin qu'en toutes choses nous ornions l'enseignement de notre Dieu Sauveur». «Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout *au nom du Seigneur Jésus*, rendant grâces par lui à Dieu le Père» (Colossiens 3: 17).

L'assemblée locale et la solidarité universelle des assemblées

ME 1897 page 425

L'évangile de Matthieu, nous le savons, présente Christ comme fils d'Abraham, fils de David, le Messie promis à Israël. C'est ce qui rend d'autant plus frappant le fait qu'il est le seul qui fasse mention de «l'Assemblée», de l'Eglise, et que c'est la première fois qu'elle est nommée dans l'Écriture. Le Seigneur, au chapitre 16, en parle comme d'une chose qu'il allait bâtir. «Sur ce roc», dit-il — ce roc, le Christ, le Fils du Dieu vivant — «JE bâtirai mon assemblée» (versets 16-18). Ici, il parle de l'Assemblée entière, pendant toute la période qui s'écoule entre la descente du Saint Esprit à la Pentecôte, et le retour du Seigneur. Ce qui amène le Seigneur à parler de son Assemblée, c'est qu'il avait conscience de son rejet par Israël, et c'est ce qui explique qu'au verset 20 du même chapitre, il enjoint aux disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ. Cela ne servait de rien: il était rejeté. La pensée du Seigneur se portait donc sur ce qui allait suivre son rejet par Israël, c'est-à-dire *son Assemblée*.

Mais il n'est pas moins frappant de voir qu'outre la mention de son Assemblée universelle, le Seigneur, dans ce même évangile, donne sa pensée sur ce qu'est, à ses yeux et de sa part, «une assemblée *locale*», ne fût-elle composée que de deux ou trois personnes (chapitre 18: 15-20). Tout en souffrant de son rejet, comme il l'exprime au chapitre 11, le Seigneur voyait poindre ce temps où il révélerait le Père à ses frères, et où ces mêmes rachetés seraient rassemblés en son nom sur la terre. Il fallait bien que le cœur du Seigneur fût préoccupé avec bonheur, si nous osons dire, de ce temps-là, pour qu'il saisît l'occasion du touchant enseignement de la grâce relativement aux petits enfants (chapitre 18: 1-14) et de l'exercice de cette même grâce entre frères (versets 15, 16), pour arriver à parler de l'Assemblée dans les versets suivants. Non plus de l'Assemblée entière, mais de l'assemblée locale, fût-elle réduite au moindre nombre possible.

Ainsi nous avons, de la bouche même du Seigneur, les paroles qui nous révèlent le caractère d'une assemblée de Dieu, à laquelle le Seigneur confère son autorité pour agir de sa part et en son nom, de sorte que les actes de cette assemblée sont ratifiés dans le ciel. On voit par là que ce passage est de toute importance. Il n'y en a point de tel dans les épîtres de Paul; elles en contiennent seulement le développement et l'application.

Il est évident que la pensée du Seigneur, en Matthieu 18, se portait sur une assemblée chrétienne, et non sur une synagogue juive. Lorsqu'il s'agit de celle-ci, l'expression synagogue est employée (voyez Jacques 2: 2). Le Seigneur ne pensait pas non plus à l'Eglise universelle, car lorsqu'il dit au verset 17: «Et s'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée», il n'entendait certainement pas l'ensemble de tous les croyants. Le Seigneur avait en vue une assemblée locale qui, selon lui, devait (et aujourd'hui devrait) réunir tous les saints d'un endroit. Les deux frères, dont l'un a péché contre l'autre, sont tous deux de l'assemblée, et c'est ce qui donnait une si sérieuse importance à la démarche de celui qui cherchait à gagner son frère. Les «une

ou deux personnes» qu'il prenait avec lui en second ressort, et qui devenaient des témoins devant l'assemblée, en faisaient certes aussi partie. Il en est de même des «deux d'entre vous», du verset 19. La valeur que le Seigneur attache à une telle assemblée nous est montrée par le fait que, si celui qui avait péché contre l'autre se refusait à écouter l'assemblée, c'était fini. Il n'y avait pas un quatrième essai à faire, du moment qu'il méprisait ce qu'il y avait de plus relevé aux yeux du Seigneur sur la terre, ce à quoi il a conféré son autorité. Et remarquons que, si celui qui voulait gagner son frère avait continué, par compassion, à s'occuper de lui, après que celui-ci avait refusé d'écouter l'assemblée, il aurait agi contrairement à la pensée du Seigneur, et aurait méconnu à son tour ce que l'assemblée est devant le Seigneur. Malgré tout ce que son cœur pouvait en souffrir, ce frère était tenu d'obéir à l'injonction du Seigneur: «Qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain».

Le verset 18 nous explique pourquoi le Seigneur tient l'Assemblée pour une chose aussi élevée: *Il lui a conféré son autorité!* L'Assemblée n'est pas elle-même une autorité: elle est soumise au Seigneur; mais elle s'administre, et elle administre par l'autorité du Seigneur, laquelle il lui a conférée, que ce qu'elle lie et délie sur la terre, est lié et délié dans le ciel. L'Assemblée ne lie rien et ne délie rien *dans le ciel*, mais ses actes sur la terre sont ratifiés dans le ciel.

Nous voyons, au verset 19 du chapitre 16, une autre autorité. C'est celle que le Seigneur confère à Pierre, lorsqu'il lui donne les clefs du royaume des cieux. En vertu de cette autorité individuelle, ce que Pierre liait et déliait sur la terre, était lié et délié dans les cieux. Nous en avons un exemple lorsqu'à Césarée (Actes des Apôtres 10), Pierre a ouvert la porte aux gentils, les ayant fait baptiser au nom du Seigneur Jésus, après qu'ils eurent reçu l'Esprit Saint. Ils étaient bien déliés de leur état précédent, et certes, la chose était ratifiée dans le ciel. Il y avait donc alors, dans l'Eglise, une autorité individuelle conférée par le Seigneur aux apôtres. Ainsi Paul, à la fin de sa 2^e épître aux Corinthiens, parle aussi de l'autorité que le Seigneur lui a donnée (chapitre 13: 10). Mais ce qui est important à remarquer, c'est que la même autorité donnée par le Seigneur à Pierre comme apôtre (Matthieu 16), est conférée aux deux ou trois assemblés au nom de Jésus (chapitre 18).

Il y avait donc, au temps apostolique, deux autorités, celle de l'Assemblée et celle des apôtres. Mais depuis le départ de ceux-ci, il n'existe plus d'autorité individuelle dans l'Eglise. L'autorité conférée aux deux ou trois réunis au nom de Jésus subsiste seule, et subsistera jusqu'à la venue du Seigneur.

La première épître aux Corinthiens nous fait voir que l'autorité des apôtres et celle de l'Assemblée ne se remplaçaient pas l'une l'autre, mais agissaient chacune à sa place respective. L'apôtre dirigeait et stimulait l'assemblée comme telle, mais c'était l'assemblée qui prononçait en dernier ressort. Paul, dans l'exercice de son autorité apostolique, n'agit pas en lieu et place de l'assemblée dans le cas de l'incestueux (1 Corinthiens 5). Il montre bien que, comme apôtre, il avait le pouvoir de livrer quelqu'un à Satan (versets 3-5). Il l'a fait en d'autres occasions (1 Timothée 1: 20). Ici, il déclare qu'il a jugé qu'un tel homme devait être livré à Satan pour la destruction de la chair; mais ce jugement de l'apôtre ne dispensait pas

l'assemblée d'agir comme telle avec l'autorité qu'elle possédait de la part du Seigneur. Au lieu d'agir pour elle, Paul stimule la conscience des Corinthiens, afin de leur faire sentir leur responsabilité comme assemblée. Lui, apôtre, a jugé pour lui-même de livrer un tel homme à Satan; l'assemblée, elle, avait toute autre chose à faire: c'était d'ôter le méchant du milieu d'elle. Voilà donc comment un apôtre agit à l'égard d'une assemblée: il l'exhorte, il cherche à réveiller sa conscience et lui montre sa responsabilité. Il reconnaît sa compétence et l'autorité qu'elle a pour ôter le méchant, tellement que plus tard, lorsqu'il engage les Corinthiens à ratifier leur amour envers ce même homme (2 Corinthiens 2: 5-11), il ne lui donne pas le nom de *frère*, tant que l'assemblée ne l'a pas réintégré. Pour Paul, il est encore «un tel homme».

Remarquons un autre point. Concurrément avec ce qui précède, une assemblée de Dieu est démontrée être telle par la table du Seigneur dressée au milieu d'elle. Un rassemblement de chrétiens qui n'aurait pas la table du Seigneur, ne constituerait pas *une assemblée*. Mais là où *la table du Seigneur* est dressée, là se trouve l'autorité du Seigneur pour administrer au milieu de ceux qui s'y trouvent rassemblés. De plus, la table du Seigneur dressée dans les diverses assemblées de Dieu est ce qui établit et démontre leur solidarité, car elles professent être sous l'autorité du même Seigneur. Enfin, sans la table du Seigneur, il n'y aurait point de discipline.

Le verset 17 du chapitre 10 de la première épître aux Corinthiens, nous fait connaître qu'à la table du Seigneur se trouve exprimée l'unité du corps de Christ sur la terre. «Car nous qui sommes *plusieurs*, sommes un seul pain, *un seul corps*, car nous participons tous à un seul et même pain». *Nous*, les membres du corps de Christ, qui sommes *plusieurs*, c'est-à-dire tous les membres du corps, nous sommes un seul pain, un seul corps. Voilà le grand principe proclamé à la table du Seigneur, et le terrain sur lequel elle est dressée. Il n'y a qu'*un* pain de la cène, et il n'y a qu'*un* corps de Christ sur la terre.

La table est «la table du *Seigneur*», et non celle des saints. Le Seigneur seul a l'autorité sur *sa* propre table. Les saints s'y trouvent réunis en leur qualité de membres du corps, afin qu'en annonçant sa mort, en se souvenant de lui, ils expriment, en même temps, par cette fraction du pain entre eux, l'unité de son corps sur la terre. Mais, à cause de cela, chaque assemblée de Dieu a la responsabilité de veiller à ce que les droits du Seigneur sur sa propre table soient maintenus.

Il ne saurait y avoir plusieurs catégories d'assemblées de Dieu, pas plus qu'il ne peut exister deux Eglises ou deux corps de Christ sur la terre. Pour la même raison, il est impossible qu'il y ait plusieurs tables du Seigneur. Comme nous l'avons vu, il n'y a que «la table du Seigneur» (1 Corinthiens 10: 21), exprimant l'unité du corps (verset 17). En rompant le pain ensemble, les membres du corps expriment l'unité de ce corps, et il n'y a pas d'autre manière scripturaire de rompre le pain. Toute table dressée pour la cène en dehors de ce principe, n'est pas «la table du *Seigneur*». C'est une table de l'homme, exprimant (sciemment ou non) l'indépendance à l'égard de ce principe scripturaire; chose digne de l'attention sérieuse de

tout membre du corps de Christ. On ne se rend pas assez compte de la gravité de ce fait, qu'une table indépendante est la négation de l'unité du corps, ainsi que des droits du Seigneur sur sa propre table et sur sa propre cène. Les enfants de Dieu sont membres du corps de Christ, et ne peuvent disposer à leur gré de la cène du Seigneur. Il faut qu'en prenant entre eux la cène, cet acte collectif soit aussi l'expression de l'unité du corps; sans cela, on ne peut pas prétendre se trouver à *la table du Seigneur*.

Mais ce terrain du témoignage de l'unité du corps, est aussi celui de la solidarité universelle des assemblées de Dieu entre elles. Si, comme nous l'avons vu, les actes d'une assemblée de Dieu sont ratifiés dans le ciel, ils le sont aussi, universellement, dans toutes les assemblées de Dieu, lesquelles forment ensemble, non une confédération d'assemblées, mais «le corps de Christ» (*).

(*) Cela ne veut pas dire que les assemblées soient des *membres* du corps de Christ. Ce sont les individus qui le sont. Mais l'ensemble des assemblées, composées de ces membres, forme le corps, en supposant les choses dans l'état normal.

Supposons, pour un moment, qu'il y ait cinq mille assemblées de Dieu sur la terre, et que, selon la pensée de Dieu, tous les enfants de Dieu du monde entier se trouvent dans leur sein. Le Seigneur ayant conféré son autorité à l'assemblée locale, chacune de ces assemblées a la compétence pour s'administrer et la responsabilité de le faire. Le Seigneur est seigneur sur elles toutes: «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême» (Ephésiens 4: 5). L'Esprit agit et dirige dans chacune, et c'est un seul Esprit. La compétence et la responsabilité sont locales dans chacune, mais la solidarité est universelle, de sorte que les actes de chacune des cinq mille assemblées sont acceptés universellement. Jusque-là, tout est simple. Mais voici que, par, l'action de l'ennemi (comme, hélas! cela est arrivé), une des cinq mille refuse d'accepter l'acte solennel d'une autre d'entre elles, et persiste dans son refus. Ce fait, n'est-ce pas, la constitue immédiatement schismatique et sectaire: elle cesse d'être une assemblée de Dieu; elle se sort elle-même de la communion des cinq mille, rompant ses liens avec elles et s'excluant elle-même. Si, après cela, une personne de cette assemblée se présentait dans une de celles qui sont restées en communion, cette personne pourrait-elle être reçue, bien qu'elle soit membre du corps de Christ et qu'il n'y ait rien dans sa marche qui moralement encoure la discipline? Non; car elle est solidaire, sciemment ou non, de l'acte de l'assemblée à laquelle elle appartient, et qui est en révolte contre l'autorité du Seigneur. Recevoir cette personne telle quelle, serait accepter la révolte de la dite assemblée, et l'assemblée qui la recevrait se trouverait à son tour solidaire de cette révolte. Mais si la personne dont nous parlons vient à comprendre qu'elle a à se purifier de sa solidarité avec son assemblée, et qu'elle se dégage personnellement de la culpabilité de celle-ci — qui n'est plus une assemblée — alors elle aura sa place partout en sa qualité de membre du corps de Christ. Nous avons supposé que tous les enfants de Dieu sur la terre se trouvaient dans les cinq mille assemblées. Ce n'est pas le cas actuellement, vu la ruine, mais le principe n'en reste pas moins vrai et applicable pour toutes les assemblées de ceux qui sont réunis au nom du Seigneur Jésus, sur le terrain de l'unité du corps de Christ.

Nous ne saurions mieux clore ces pages qu'en transcrivant en entier le traité de notre vénéré J.N.D. intitulé: «*Sur l'indépendance ecclésiastique*», qui paraîtra, Dieu voulant, dans nos prochains numéros.

Le chemin et le caractère du chrétien

1 Pierre 1: 1-7

ME 1897 page 434

Dans les épîtres de Pierre, l'Esprit de Dieu ne considère pas le chrétien comme étant uni avec Christ dans le ciel, mais comme étant en marche vers le but céleste, à travers les épreuves de ce monde. Ces deux caractères du chrétien sont également vrais, et il nous est indispensable de les connaître l'un et l'autre. Nous traversons le désert, en route pour le ciel, et en même temps nous pouvons dire par l'Esprit que nous sommes un avec Christ dans la gloire. C'est le premier de ces deux points de vue qui nous occupe ici. Un héritage est mis en réserve pour le chrétien, et nous voyons ensuite la vérité et la grâce de Dieu appliquées à la condition dans laquelle il se trouve. Il est excessivement précieux de savoir que, quelles que soient les épreuves et les difficultés que nous rencontrons ici-bas et qui, après tout, nous sont utiles, nous n'avons qu'à les *traverser*, et au delà nous attend «un héritage incorruptible, sans souillure», conservé dans les cieux pour nous; et, ajoute l'apôtre, nous sommes gardés pour cet héritage, par la puissance de Dieu, par la foi. Telle est la position du chrétien. Nous sommes «régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts». Ici, ce n'est pas que nous sommes ressuscités avec lui; mais Pierre considère Christ comme étant ressuscité et monté dans le ciel, et comme nous ayant régénérés pour une espérance vivante, «pour un héritage incorruptible, immarcescible», qui est là-haut, conservé dans le ciel pour nous. C'est aussi ce que dit Paul: «Je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à ce jour-là». Tout ce qui faisait sa joie était en sûreté dans le ciel, et le Seigneur pouvait le garder pour lui. Ensuite nous trouvons cette vérité bénie que nous sommes «gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour un salut qui est prêt à être révélé».

Le caractère et le chemin du chrétien comprennent ces deux choses: la fidélité bénie du Seigneur qui a mis l'héritage en réserve pour nous et nous garde pour lui; et en même temps la marche du chrétien à travers les épreuves du chemin vers ce but céleste. C'est ce dernier point qui est traité d'abord ici. Vous le trouverez dans le contraste frappant qui existe entre notre position actuelle et celle que la loi faisait à Israël. Du reste, nous pouvons suivre cette même pensée dans le Nouveau Testament tout entier.

L'apôtre dit: «Elus selon la pré-connaissance de Dieu le Père». Il les établit sur cette précieuse vérité, — sur le fait qu'ils sont «élus selon la pré-connaissance de Dieu le Père». Ce n'est pas seulement qu'ils sont un peuple, choisi comme nation, mais c'est la pré-connaissance de Dieu le Père qui leur a donné cette place. Puis l'Esprit de Dieu vient, les sanctifie et les met à part. Nous voyons ensuite ce pour quoi ils sont mis à part, pratiquement, comme une chose présente; c'est «pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ». Ce sont là justement les deux points essentiels de la vie et de la marche de Jésus; ils découlent l'un de l'autre; et, si

j'ose le dire, ils se complètent l'un l'autre. Pour nous, la grande pensée est l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion du sang de Jésus Christ. «Jésus Christ» s'applique à l'obéissance aussi bien qu'à l'aspersion du sang. Les deux choses sont en contraste avec la loi, soit quant à ce que la loi exigeait, soit quant aux sacrifices prescrits par elle.

Il est essentiel pour nous, si nous voulons réaliser le vrai caractère de notre chemin comme chrétiens, de comprendre ce qu'était cette obéissance du Seigneur Jésus Christ. L'obéissance légale en nous est une chose tout autre. Nous avons une volonté propre, ce qui n'a jamais été le fait de Christ. Dans un certain sens, comme homme, il avait une volonté; mais il disait: «Non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux». Mais nous avons une volonté propre; elle peut être entravée ou brisée; mais si la loi s'applique à nous, c'est toujours pour mettre un frein à notre volonté, qui par conséquent existe. Telle est constamment notre idée d'obéissance. Prenez un enfant: il a une volonté à lui; mais lorsque celle des parents intervient, l'enfant cède immédiatement sans raisonner. Il fait ce qu'on lui a dit de faire, ou il cesse de faire ce qu'on lui a défendu. Alors vous dites: Quel enfant obéissant; c'est charmant de voir pareille soumission! — Mais Christ n'obéissait jamais de cette manière. Il ne désirait jamais faire de sa propre volonté des choses dans lesquelles Dieu eût à l'arrêter. Tel n'était pas le caractère de son obéissance. Dieu doit souvent nous retenir; nous le savons tous, si nous nous connaissons un tant soit peu nous-mêmes; mais l'obéissance de Christ était toute différente. Il ne pouvait désirer rencontrer la colère de Dieu en jugement contre le péché, et il pria que cette coupe passât loin de lui. Mais l'obéissance de Christ ne ressemblait en rien à l'obéissance légale. La volonté de son Père était le mobile de toutes ses actions: «Voici, je viens,... pour faire, ô Dieu, ta volonté».

Tel est le vrai caractère de l'obéissance de Jésus Christ et de la nôtre comme chrétiens. Il peut être nécessaire pour nous que notre volonté soit entravée; mais le vrai caractère de notre obéissance, ce qui caractérise la vie tout entière du chrétien, est ceci: la volonté de Dieu, de celui que nous pouvons appeler notre Père, est pour nous, comme elle l'était pour Christ, le motif et la raison qui nous font agir. Lorsque Satan le tenta, disant: «Dis que ces pierres deviennent des pains», Jésus lui répond: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Sa vie elle-même, dont sa conduite était l'expression, découlait de la parole de Dieu; elle était son unique mobile; en dehors de cette Parole, il n'en avait aucun. Cela change le caractère et la portée de la vie d'un homme. Notre volonté a besoin d'être tenue en bride, c'est vrai, à cause de la vieille nature qui habite en nous; mais le caractère de notre vie n'en est pas moins complètement changé. Quand je n'ai d'autre motif d'action que la volonté de mon Père, combien tout est simplifié! Si vous ne pensiez jamais à faire une chose qui ne fût la volonté positive de Dieu pour vous, les trois quarts de votre vie disparaîtraient. C'est là ce qui, pratiquement, devrait être vrai pour nous; mais nous voyons clairement que telle était l'obéissance de Christ.

Tel est aussi le principe de la vraie piété, et nous réalisons ainsi notre dépendance de Dieu et la nécessité d'avoir constamment à faire avec lui. C'est une immense consolation pour mon âme de savoir qu'il n'est pas une seule circonstance de toute ma vie au sujet de laquelle mon

Père céleste n'ait eu sa volonté positive pour me diriger. Depuis ma naissance — bien que, comme inconverti, je n'y compris rien — je n'ai pu faire un seul pas sans que la volonté de Dieu eût tracé pour moi le chemin que je devais suivre. Je puis l'oublier et broncher; mais nous avons dans la Parole et dans la volonté de Dieu ce qui garde l'âme, non dans une lutte continuelle contre une chose ou l'autre, mais dans l'assurance paisible que la grâce de Dieu a pourvu à tout, et que je ne puis faire un pas pour lequel son amour n'ait des ressources. Cette certitude maintient l'âme dans le sentiment de la faveur divine et de la dépendance de Dieu. Nous pouvons répéter comme David: «Ta droite me soutient». Moïse ne dit pas: «Montre-moi un chemin à travers le désert», mais: «Fais-moi connaître ton chemin». Les voies de l'homme prouvent ce qu'il est; dans les voies de Dieu, nous voyons ce que Dieu est.

Dans ce chemin, le coeur est de plus en plus séparé intelligemment pour Dieu, et comprend toujours mieux ce que Dieu est. Si je sais que Dieu approuve telle ou telle chose dans ma marche, c'est que je Le connais, et puis le chemin que nous suivons est non seulement le droit chemin dans lequel nous croissons dans une vie de sainteté intelligente, mais aussi nous y apprenons la vraie piété. Celle-ci se trouve dans un coeur plein d'affection pour Dieu qui, sans cesse, a affaire avec lui; et c'est ce que nous avons à rechercher. Nous trouvons cela parfaitement dans notre Seigneur: «Je savais, dit-il, que tu m'entends toujours». On trouve ici la confiance faisant appel à la puissance et s'en rapportant à Dieu avec l'affection de l'intimité. Si je sais que ce sont ses voies de bonté et sa volonté qui sont la source de tout ce qui me concerne, cette assurance nourrit la piété avec Dieu, et la communion sera ininterrompue, parce que l'Esprit n'est pas contristé. Telle est l'obéissance de Jésus Christ pour laquelle nous sommes mis à part.

Nous trouvons ensuite une autre vérité bénie. Nous sommes mis à part par l'Esprit pour la valeur et l'aspersion du sang de Jésus Christ. Nous savons que lorsque les sacrificateurs étaient consacrés, on devait mettre du sang sur le lobe de leur oreille droite, sur leur main et sur leur pied, comme preuve que leur esprit, leur travail et leur marche, seraient dignes de la valeur du sang répandu, du sang de Christ qui a été versé. Aux yeux de Dieu, il n'y a pas une seule tache sur nous, mais nous avons à marcher selon la valeur que ce sang a devant Dieu. Pour le lépreux, l'aspersion du sang devait être répétée sept fois. Il était, en type, mis à part pour Dieu, sous l'efficace parfaite et entière de ce que sont devant Dieu l'oeuvre et le sang de Jésus.

Tel fut le double caractère de Jésus, tant dans sa vie que dans sa mort. Même dans sa mort, son obéissance était sa vie. Et c'est ce qui caractérise le chrétien. Cela nous introduit tout de suite dans la réalisation parfaite d'un héritage incorruptible, sans souillure, conservé dans les cieux pour nous. Dieu nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts. Je vois le chemin qu'il a suivi ici-bas, Il est monté au ciel. La mort n'a aucun pouvoir sur lui. Et maintenant, par lui, il n'existe rien entre moi et l'héritage incorruptible. La mort elle-même est entièrement vaincue; au point que, si le Seigneur Jésus revient nous chercher assez tôt, nous ne mourrons pas du tout. Quoiqu'il en soit, nous serons changés et glorifiés; mais je voudrais seulement indiquer comment la

puissance de la mort est annulée, et que ce n'est plus nous qui appartenons à la mort, mais que c'est la mort qui nous appartient. L'apôtre peut dire: «Toutes choses sont à vous,... soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit choses à venir». Christ est entré dans les profondeurs de la mort pour nous. Il a traversé toutes ces choses et n'en a laissé aucune trace dans la résurrection. Ce n'est pas seulement que le sang ait été répandu, mais il a tout effacé. Ainsi, même si nous devons passer par la mort, elle nous est un gain, car elle nous fait entrer en possession de l'héritage incorruptible.

Nous arrivons au troisième point du chapitre; ce qui nous garde le long du chemin. Nous rencontrerons des difficultés, des épreuves, des tentations; il nous est bon de les regarder en face. Tout le monde ne coule pas une existence paisible et sans orage, quoique les uns puissent paraître mieux partagés que les autres. Les difficultés et les épreuves ne manquent pas et nous avons à faire des sentiers droits à nos pieds. Pourtant nous sommes «gardés par la puissance de Dieu», mais notez bien que c'est «par la foi». Nous avons à nous en souvenir, car c'est pour cette raison que les épreuves sont envoyées. Nous pouvons compter sur toute la puissance de Dieu, mais elle est mise en exercice pour soutenir notre foi en Dieu; comme le Seigneur disait à Pierre: «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas». Il ne nous retire pas de l'épreuve; au contraire, il est écrit: «Etant affligés pour un peu de temps par diverses tentations». L'épreuve peut produire l'affliction; non que nous doutions de la bonté de Dieu, mais notre âme peut être attristée, soit par le poids du chagrin, soit par ce qui tend à faire glisser nos pieds. Mais après tout, ce n'est que «pour un peu de temps», et «si cela est nécessaire». Ne soyez pas inquiets; Celui qui dirige «ce qui est nécessaire» c'est Dieu lui-même. Il n'afflige pas volontiers. Si cela est nécessaire nous traverserons l'épreuve, mais seulement pour un peu de temps. C'est le travail de Dieu en nous; pourriez-vous penser que cela ne vous est pas utile? Le grand secret est d'avoir une confiance entière en l'amour de Dieu, sachant que c'est lui qui fait tout. Ne regardons pas les circonstances ou les causes secondaires, mais cherchons à voir la main du Seigneur, sachant que c'est l'épreuve de notre foi pendant la courte traversée du désert. Lorsque le jour viendra où Dieu montrera pleinement sa volonté (il fait son oeuvre maintenant, cela va sans dire), alors ces mêmes épreuves seront trouvées tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ. Il travaille en vue de ce but maintenant; peut-être nous placera-t-il dans la fournaise pour faire ressortir la valeur de notre foi? Il n'est plus question de purification; mais Dieu nous fait traverser ce qu'il voit nous être nécessaire comme discipline. Il se sert des choses qui sont dans le monde: le mal, le péché, l'hostilité chez les autres. Enfin, il se sert de tout ce qui nous entoure comme d'instrument pour briser et exercer nos coeurs, afin que notre obéissance soit simple et que notre foi soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ. Nous voyons ainsi combien l'attente de Christ est propre à nous fortifier. Elle ne nous est pas présentée ici sous son aspect le plus élevé, mais le principe général est le même. J'attends. Je ne me tourmenterai pas beaucoup au sujet d'une mauvaise auberge, si je sais que je n'y suis qu'en passage pour deux ou trois jours. Je pourrai désirer être mieux logé, mais n'importe, elle n'est pas ma demeure permanente. Je ne vis pas dans le monde; j'y meurs; s'il reste en moi quelque chose de la vieille nature, je dois le faire

mourir. Ma vie est cachée avec le Christ en Dieu. J'attends l'apparition du Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu qui va venir du ciel pour nous chercher et nous faire entrer en possession d'un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible. Tout ce que nous traversons ici-bas est l'exercice de coeur que Dieu sait nous être nécessaire, pour nous amener là où le Seigneur veut nous avoir — auprès de lui pour l'éternité. Il n'est rien qui ait plus d'importance pratique pour notre travail et notre service journalier, que cette attente du Fils de Dieu venant du ciel. Si vous voulez savoir ce qu'est ce monde, et si vous désirez reconforter votre âme, vous attendrez le Fils de Dieu qui va venir du ciel. Je ne puis avoir de consolation, si j'appartiens à ce monde. L'apôtre dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes les plus misérables des hommes». Et si nous commençons à nous sentir à notre aise ici-bas, nous connaissons la discipline de Dieu. Mais du moment que j'attends la venue du Fils de Dieu, ma vie n'est plus que la manifestation des voies de Dieu à mon égard; elles tendent vers un seul but, et c'est que je sois trouvé tourner à louange, et à honneur, et à gloire, en la révélation de Jésus Christ. Permettez-moi de vous demander à tous: Quel serait l'effet produit sur vos âmes par la venue de Christ? Dites-vous: Je suis maintenant affligé par beaucoup de tentations, mais il va venir et me retirer de cette scène, afin que je sois pour toujours auprès de lui. Ou bien, serez-vous surpris par sa venue? Vous trouvera-t-il occupé de mille choses que vous devrez laisser en arrière? Où en est votre coeur quant à la venue du Seigneur Jésus Christ? Jeunes ou vieux (les jeunes gens ont peut-être davantage à apprendre), la venue du Seigneur Jésus vous trouvera-t-elle embarrassés de beaucoup de choses que vous devrez jeter par dessus bord? Ou bien, serez-vous pleins de la pensée: Voici la fin de tous mes exercices de coeur; Celui que j'ai attendu vient pour me prendre auprès de lui? C'est là la différence entre les chrétiens. Si toute ma vie est fondée sur le fait que j'ai la volonté de Dieu pour mobile et pour motif d'action, je rencontrerai les exercices et les épreuves qui me sont nécessaires; mais la venue du Seigneur réveillera en mon âme cette pensée: Il vient me chercher, afin que je sois pour toujours avec lui.

Le Seigneur nous donne d'avoir des coeurs vrais et de nous souvenir que, si nous sommes des chrétiens, Christ est notre vie, et qu'il n'avait aucune part ici-bas. Dans ce chemin-là, nous trouverons la joie, la paix, le repos d'esprit, le vrai bonheur; mais nous devons avoir la foi. Abraham trouva sur la montagne un lieu où il pouvait intercéder auprès de l'Eternel. Mais Lot disait: «Je ne puis me sauver vers la montagne, de peur que le mal ne m'atteigne, et que je ne meure». Pour l'incrédulité, le lieu de la foi est toujours environné des ténèbres les plus épaisses. Le Seigneur nous accorde de savoir ce que c'est que de vivre «par la foi au Fils de Dieu!»

Sur l'indépendance ecclésiastique

Cet écrit fait suite à celui qui est intitulé: «[L'assemblée locale etc.](#)».

Darby J.N. - ME 1897 page 446

Rien n'est plus funeste que la confusion entre le jugement individuel et la conscience. Nous en voyons le plein résultat dans l'état actuel du protestantisme, où l'on se sert du jugement privé pour autoriser le rejet de tout ce qu'individuellement on n'approuve pas.

La différence entre les deux est pourtant bien simple. Prenons un cas particulier. Nous admettons tous l'autorité paternelle. Cependant, s'il s'élève une question de conscience, si, par exemple, l'autorité de Christ et la confession de son nom sont en question, il va sans dire que l'autorité paternelle doit céder. Je suis tenu d'aimer Christ plus que père et que mère. Mais supposez que je rejette l'autorité de mon père dans tout ce en quoi mon jugement particulier diffère du sien quant à ce qui est juste, j'abolis ainsi toute autorité. Il peut se présenter, des cas où je sois appelé à rechercher anxieusement quel est mon devoir, et où le discernement spirituel seul peut arriver à un jugement juste. Cela a lieu dans tout le cours de la vie chrétienne. Il faut que nos sens deviennent exercés à discerner le bien et le mal; nous devons marcher, non comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; ayant de l'intelligence pour comprendre quelle est la volonté du Seigneur (comparez Hébreux 5: 14, et Ephésiens 5: 15-17). Ces exercices sont utiles.

Mais confondre avec la conscience un jugement que je forme simplement quant à ce qui est juste, c'est en fait confondre la volonté avec l'obéissance. La vraie conscience est toujours obéissante à Dieu; mais si l'on estime suffisant ce que l'on voit soi-même, il s'introduit bientôt dans l'esprit une confusion d'un caractère mortel. Quelqu'un refusera-t-il de se soumettre à l'autorité du père, même dans une chose importante, à moins que celui-ci ne puisse apporter un texte de l'Écriture à l'appui de tout ce qu'il demande? Ne serait-ce pas établir l'autorité du moi et de la volonté propre que d'admettre un tel principe?

Je vais plus loin, et voici le point que je désire mettre en lumière. Supposez qu'une personne ait été exclue d'une assemblée pour cause de péché. Chacun admet que, si elle est vraiment humiliée, elle doit être réintégrée. L'assemblée croit la personne en question vraiment humiliée; moi, au contraire, je pense qu'elle ne l'est pas. L'assemblée la reçoit. Que dois-je faire? Rompre avec l'assemblée ou refuser de me soumettre à son acte, parce que je crois qu'elle s'est trompée? Ou bien supposez (et c'est un cas beaucoup plus éprouvant pour le cœur) que je croie humiliée maintenant la personne retranchée, tandis que l'assemblée est persuadée du contraire. Que faire encore? Eh bien, dans l'un ou l'autre cas, je puis me soumettre à un jugement que je crois erroné et regarder au Seigneur pour qu'il le redresse. Il existe une humilité qui tient le moi à sa place, qui n'oppose pas sa propre opinion à celle des autres, alors même qu'on serait convaincu d'avoir raison.

Une autre question se rattache à celle-là — l'acte d'une assemblée liant une autre assemblée. Je n'admets pas des assemblées indépendantes, parce que l'Écriture ne le fait pas. Il y a «*le corps de Christ*»; tous les chrétiens en sont membres, et l'Église de Dieu dans un endroit représente l'Église tout entière, et agit en son nom. Ainsi, dans la première épître aux Corinthiens, où ce sujet est traité, l'apôtre s'adresse à tous les chrétiens en même temps qu'à l'assemblée de Corinthe comme telle; toutefois cette assemblée est traitée comme le corps; elle est constituée localement responsable du maintien de la pureté de l'assemblée; le Seigneur Jésus est considéré comme y étant présent, et ce qui s'y faisait était fait «*au nom du Seigneur Jésus Christ*». On ignore complètement cela, lorsqu'on parle d'assemblées composées de tant ou tant de chrétiens capables et intelligents et d'un grand nombre de chrétiens ignorants. On met de côté la présence du Seigneur au milieu de l'assemblée. La chair, dit-on, agit souvent dans une assemblée. Pourquoi affirmer cela et oublier qu'elle peut agir dans une personne individuellement?

Puis, pourquoi dire que l'on obéira premièrement au Seigneur, et ensuite à l'Église? Si le Seigneur est dans l'Église, parler ainsi c'est tout simplement vouloir opposer un jugement particulier à celui d'une assemblée réunie au nom de Christ, avec sa promesse d'être au milieu d'elle (et si elle n'est pas réunie ainsi, je n'ai rien à faire avec elle); c'est dire: Je suis plus sage que ceux qui sont rassemblés ainsi.

Je rejette entièrement, comme antiscrituraire, le principe qui dit: «Christ premièrement, et ensuite l'Église». Si Christ n'est pas dans l'Église, je ne la reconnais pas du tout. Ce principe suppose que l'Église n'a pas Christ, faisant de Christ et de l'Église deux parties distinctes. Je puis raisonner avec une assemblée, si elle en est une, parce que je suis un membre de Christ, et ainsi, comme étant de cette assemblée, je puis la servir.

Mais si je la reconnais comme une assemblée de Dieu, je ne puis admettre que Christ n'y soit pas, car ce serait nier qu'elle est une assemblée de Dieu. La pensée de ce qu'est une assemblée de Dieu fait défaut chez plusieurs. Cela n'est pas surprenant, mais cela fausse le jugement sur le point en question. On confond: «Si la parole dit» avec: «Si moi je ne vois pas que la Parole dise». C'est simplement se confier en son propre jugement, en opposition à celui des autres et de l'Assemblée de Dieu.

Je ne pourrais, pour un seul instant, placer une question de blasphèmes contre Christ sur un pareil terrain. C'est une véritable perversité. Chercher à couvrir des blasphèmes contre Christ par des questions d'église, ou en mettant en avant la conscience individuelle, est une chose que j'ai en parfaite horreur (*).

(*) Allusion aux controverses avec Béthesda.

Pour parler de sujets moins importants, prenons la question sous une autre forme. Supposons, comme nous l'avons déjà fait plus haut, que je fasse partie d'une assemblée, et que je la croie dans l'erreur quant à son jugement sur une chose quelconque. Dois-je *lui imposer* ma manière de voir individuelle? Sinon, qu'ai-je à faire? Quitter l'assemblée de Dieu, si elle en est une (et si elle n'a pas droit à ce nom, je n'y vais pas)? Que faire, je le répète? Si je

ne reste pas dans une assemblée par la raison qu'elle n'est pas d'accord avec moi en toute chose, je ne puis être d'aucune assemblée de Dieu dans ce monde. Tout cela est simplement nier la présence et les secours de l'Esprit de Dieu et la fidélité de Christ envers les siens. Je ne puis pas voir de sainte humilité en cela.

Si une assemblée a jugé, comme telle, dans un cas de discipline, en admettant toutes les communications et remontrances fraternelles, une autre assemblée est tenue d'accepter cet acte. Si le méchant est exclu à Corinthe, Ephèse doit-elle le recevoir? Où serait alors l'unité? Où serait le Seigneur au milieu de l'Eglise? Ce qui m'a fait sortir de l'église nationale, c'est la vérité de l'unité du corps. Là où cette vérité n'est pas reconnue et pratiquée, je ne dois pas aller. Et quant aux églises indépendantes, je les estime aussi mauvaises ou pires que les églises nationales. Mais si chaque assemblée agit pour elle-même indépendamment des autres, et reçoit de cette manière, l'unité du corps est rejetée, et il n'y a plus que des églises indépendantes: l'unité pratique du corps n'existe pas.

Mais on ne me fera jamais prendre à l'iniquité qui veut faire de l'acceptation de blasphémateurs une question ecclésiastique. Si quelqu'un veut marcher avec des blasphémateurs, ou bien contribuer à les faire recevoir ou supporter à la table du Seigneur, je ne m'associerai pas avec eux (*). D'autre part, les principes que plusieurs voudraient faire prévaloir, décèlent un manque évident d'humilité personnelle, et détruisent l'idée même de l'Eglise de Dieu. Mais je ne veux pas mêler les deux questions. Je n'accepte pas que l'on mette de côté ma liberté spirituelle: nous sommes un troupeau, non pas des gens parqués. Seulement, dans des questions de discipline, où aucun principe n'est nié, ni aucune vérité de Dieu mise de côté, je n'oppose pas mon jugement à celui de l'Assemblée de Dieu dans les choses que Dieu a confiées à ses soins. Ce serait me poser comme étant plus sage qu'elle, et négliger la parole de Dieu qui a assigné certains devoirs à une assemblée, qu'il honorera dans la position qu'il lui a faite.

(*) Voir la note plus haut.

J'ajoute qu'il existe une obéissance dans ce que nous connaissons, précédant toutes les questions qui peuvent surgir quant à la difficulté d'obéir dans les choses où nous aimerions être libres d'agir à notre guise. «*A celui qui a, il sera ajouté*». Obéir dans ce que l'on sait, est un grand moyen de savoir davantage.

On dit aussi que «le lien d'unité entre les églises, c'est la seigneurie de Christ». Mais l'Écriture ne dit pas un mot «d'églises», quand il s'agit d'unité, ni de lien d'églises, et l'unité ne consiste pas dans une union d'églises. La seigneurie est essentiellement individuelle, et parler du Seigneur du corps (*) n'est pas scripturaire. Christ est Seigneur relativement aux personnes individuellement; il est *Chef* (ou *Tête*) sur toutes choses à l'assemblée qui est son corps. L'unité n'existe pas par la seigneurie. Il va sans dire que l'obéissance individuelle, de même que toute piété, contribuera à maintenir l'unité, mais l'unité est celle de l'Esprit, et dans *le corps*, non pas dans des corps. Les épîtres aux Ephésiens et aux Corinthiens nous enseignent clairement que l'unité est dans l'Esprit et par l'Esprit, et que, sous ce rapport, Christ occupe la place de Chef (ou *Tête*), non pas celle de Seigneur qui a trait aux chrétiens individuellement. L'erreur

dont je viens de parler, si elle était mise en pratique, fausserait entièrement la position des réunions, en ferait de simples réunions dissidentes, et ne répondrait en aucune manière à la pensée de Christ.

(*) Du corps de Christ, «de l'Assemblée qui est son corps».

Confondre l'*autorité* avec l'*infaillibilité* est un misérable sophisme facile à démêler. Dans cent cas différents, l'obéissance peut être obligatoire, sans qu'il y ait infaillibilité. S'il en était autrement, il n'y aurait pas d'ordre possible dans le monde. Il n'existe point d'infaillibilité dans le monde, mais beaucoup de volonté propre; et s'il ne doit point y avoir d'obéissance là où il n'y a point d'infaillibilité, point d'acquiescement à ce qui a été décidé, il n'y a pas de limites à la volonté propre et il n'y a plus d'ordre. Dans cette question d'autorité, il s'agit de compétence, non d'infaillibilité. La compétence est une chose, l'infaillibilité en est une autre. Un père n'est pas infaillible, mais il possède une autorité que Dieu lui a donnée, et se soumettre à cette autorité dans la sphère qui lui appartient, est un devoir. Un officier de police n'est pas infaillible, mais il possède une autorité compétente dans les cas soumis à sa juridiction.

Il peut y avoir des recours contre l'abus de l'autorité, ou, dans certains cas, un refus de se soumettre, lorsqu'une autorité supérieure nous y oblige, comme, par exemple, la conscience dirigée par la parole de Dieu, car nous devons obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme; mais l'Écriture ne donne jamais de liberté à la volonté humaine comme telle. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Christ (1 Pierre 1: 14). Ce principe — faire la volonté de Dieu dans l'obéissance, sans vouloir résoudre toutes les questions abstraites qui pourront s'élever — offre un chemin de paix négligé par bien des esprits qui se tiennent eux-mêmes pour plus sages; car c'est le chemin de la sagesse de Dieu.

Confondre l'autorité avec l'infaillibilité, affaiblir ainsi la première sous prétexte qu'elle n'est pas infaillible, n'est donc qu'un sophisme qui trahit le désir d'être libre de faire sa propre volonté, et la confiance que le jugement de telle ou telle personne est supérieur à tout ce qui a déjà été jugé. Il y a une autorité judiciaire dans l'Église de Dieu. S'il n'en était pas ainsi, elle serait la plus affreuse iniquité sur la terre, parce qu'elle mettrait sur toute iniquité la sanction du nom de Christ. Et c'est là ce qu'ont voulu et en faveur de quoi ont plaidé ceux chez qui les questions, auxquelles je répons ici, ont pris leur origine; ceux qui ont osé affirmer que, quelle que soit l'iniquité ou le levain toléré dans une assemblée, l'assemblée n'en peut pas être souillée. Des affirmations comme celles-là ont fait du bien sous certains rapports, elles sont détestées et rejetées par tout cœur honnête, et par tous ceux qui ne cherchent pas à justifier le mal. Car c'est de cela qu'en réalité il s'agit, et de rien d'autre.

L'autorité judiciaire de l'Église est dans l'*obéissance* à la parole de Dieu. «*Ne jugez-vous pas ceux de dedans? Mais ceux de dehors, Dieu les juge. Otez le méchant du milieu de vous-mêmes*». Et je le répète, si l'on ne fait pas ce que l'Écriture demande ici, l'Église de Dieu devient le soutien et l'appui de tout péché et de toute turpitude. J'affirme en même temps, de la

manière la plus positive, que si dans une assemblée l'on obéit à cette écriture en mettant le méchant dehors, les autres chrétiens sont tenus de respecter cet acte. Pour réprimer l'action de la chair dans l'accomplissement de ce devoir, il y a des moyens dans la présence de l'Esprit de Dieu au milieu des saints, et dans l'autorité suprême du Seigneur Jésus Christ; mais le remède ne se trouve pas dans la prétention misérable et totalement antiscrituraire de ceux qui veulent établir la compétence de toute personne qui s'arroge le droit de juger pour elle-même indépendamment *de ce que Dieu a institué*. Envisagé sous son jour le plus favorable, ce système n'est pas proprement une prétention individuelle. Il est bien connu, depuis le temps de Cromwell, sous le nom de *système indépendant*: c'est la reconnaissance d'un corps de chrétiens indépendant de tout autre, comme association volontaire. Or c'est tout simplement la dénégation de l'unité du corps et de la présence et de l'action du Saint Esprit dans le corps.

Supposez que nous soyons un corps de francs-maçons, et qu'une personne ait été exclue de l'une des loges, d'après les règles de l'ordre. Qu'arriverait-il si, au lieu d'en appeler à la dite loge pour la révision de la cause, si l'on pense qu'elle a mal jugé, chacune des autres loges recevait ou repoussait la personne exclue d'après son autorité propre et indépendante? Il est clair que l'unité du système franc-maçonnique serait détruite. Chacune des loges serait un corps indépendant, agissant pour lui-même. En vain alléguerait-on qu'un tort a peut-être été fait et que la loge n'est pas infaillible; il n'en serait pas moins vrai que l'autorité compétente des loges et l'unité de l'ensemble seraient ainsi anéanties et le système maçonnique dissous. Il peut y avoir des remèdes pour des difficultés de ce genre. C'est très bien, s'ils sont nécessaires; mais le remède proposé ne sera qu'une prétention de supériorité de la part de la loge qui refuse de se conformer à la décision de l'autre, et une dissolution de la franc-maçonnerie.

Or je rejette de la manière la plus absolue la prétendue compétence d'une église ou assemblée d'en juger une autre. La tentative de ceux qui cherchent à établir ce principe n'est pas autre chose qu'une dénégation antiscrituraire de la structure tout entière de l'Eglise de Dieu. Ce que l'on veut, c'est l'indépendance, système que je connais depuis cinquante ans et auquel je ne voudrais jamais me joindre. Si quelqu'un aime ce système, qu'il s'y associe, car, quoi qu'on dise, ce que préconisent plusieurs n'est pas autre chose que cela. L'indépendance est simplement un système selon lequel chaque église juge pour elle-même indépendamment d'une autre, et c'est là ce qu'on demande. Je ne cherche pas querelle à ceux qui, aimant à juger par eux-mêmes, préfèrent ce système; seulement, je suis parfaitement convaincu que leur système est, à tous égards, entièrement antiscrituraire. L'Eglise n'est pas un système volontaire. Elle n'est pas formée (ou plutôt déformée) d'un nombre de corps indépendants, agissant chacun pour soi-même. Quel que fût le remède aux difficultés dont nous parlons, on n'a jamais songé qu'Antioche pût recevoir des gentils et Jérusalem les refuser, et qu'ensuite toutes choses continuassent à marcher selon l'ordre de l'Eglise de Dieu. Il n'y a pas trace, dans l'Écriture, d'une indépendance et d'un désordre pareils. La parole de Dieu renferme toutes les preuves possibles, historiques et doctrinales, du fait qu'il y a sur la terre un corps qui a pour fondement de bénédiction l'unité dont le maintien est le devoir de tout chrétien. La volonté

propre peut désirer qu'il en soit autrement; mais certainement, ni la grâce, ni l'obéissance à la parole de Dieu, ne pensent ainsi.

Il peut surgir des difficultés; je l'ai déjà dit. Nous n'avons pas de centre apostolique, comme il y en avait un à Jérusalem; c'est parfaitement vrai. Mais notre ressource, c'est l'action de l'Esprit dans l'unité du corps, l'action de la grâce qui guérit et celle des dons qui sont donnés «pour l'utilité», et la fidélité d'un Dieu miséricordieux qui a promis de ne jamais nous laisser ou nous abandonner. Ce qui s'est passé à Jérusalem, et qui nous est rapporté au 15^e chapitre des Actes, est une preuve que l'Eglise scripturaire n'a jamais imaginé, ni accepté l'action indépendante sur laquelle on insiste. L'action du Saint Esprit s'exerçait dans l'unité du corps, et il en est toujours ainsi. L'acte exécuté à Corinthe sous la direction de l'apôtre (1 Corinthiens 5) (et qui nous lie comme étant la parole de Dieu), avait une portée qui s'étendait au corps tout entier, l'Eglise de Dieu; aussi tous ceux qui la composent sont-ils compris dans le commencement de l'épître, comme nous l'avons déjà fait remarquer (1 Corinthiens 1: 2). Quelqu'un prétendrait-il que si l'incestueux de Corinthe devait être judiciairement exclu de cette église, chaque église avait à juger pour elle-même et à décider si elle devait le recevoir, et que l'acte judiciaire devait passer comme non avvenu ou comme valable seulement à Corinthe, tandis qu'Ephèse ou Cenchrée auraient pu agir ensuite comme bon leur aurait semblé? à quoi bon, alors, l'acte solennel et les directions de l'apôtre? Eh bien, cette autorité et ces directions sont la parole de Dieu pour nous maintenant.

Je sais qu'on dira: «Oui, mais vous ne pouvez vous y conformer comme il faut, attendu que la chair peut agir». Il y a, en effet, *possibilité* que la chair agisse. Mais je suis parfaitement sûr que ce qui nie l'unité de l'Eglise, ce qui s'érige pour son propre compte et dissout l'unité en corps indépendants, est la dissolution de l'Eglise de Dieu, est antiscrituraire, que c'est *la chair et pas autre chose*. Cette tendance, je commence par la juger avant d'aller plus loin. Sans doute, la chair *peut* agir, mais il existe un remède pour faire face à cette difficulté, un précieux remède; c'est, pour les esprits humbles, le secours de l'Esprit de Dieu agissant dans l'unité du corps, ce sont l'amour et les soins fidèles du Seigneur, comme je l'ai déjà dit; mais ce n'est pas la volonté prétentive qui s'affirme elle-même et renie l'Eglise de Dieu. Ma réponse est donc que ce qu'on allègue est un sophisme qui confond l'infailibilité avec une autorité divinement établie, reconnue par des coeurs humbles où demeure la grâce; et que le système que l'on prône est l'esprit prétentieux de l'indépendance, le rejet de toute l'autorité de l'Ecriture dans son enseignement relatif à l'Eglise, et l'autorité de l'homme mise à la place de celle de Dieu.

Il est clair que si deux ou trois sont réunis, ils forment une assemblée, et que, s'ils sont réunis selon l'Ecriture, ils forment une assemblée de Dieu dans l'endroit où ils se trouvent. Sinon, que sont-ils? — Si cette assemblée est la seule qui se trouve dans la localité, elle y est l'assemblée de Dieu. Toutefois j'objecte pratiquement à ce qu'elle en prenne le titre, parce que l'assemblée de Dieu dans une localité quelconque embrasse proprement tous les saints qui sont là; et il y a un danger pratique pour les âmes à ce qu'une assemblée prenne le nom d'assemblée de Dieu, en ce qu'on perd ainsi de vue l'état de ruine de l'Eglise, et qu'on affiche la prétention d'être quelque chose, bien que, dans le cas considéré, ce ne fût pas une fausse

prétention. S'il existe une assemblée ainsi réunie en présence d'une autre qui doive son existence à la volonté de l'homme, dans l'indépendance à l'égard de la première, celle-ci est seule moralement, devant Dieu, l'assemblée de Dieu, et l'autre ne l'est pas du tout, parce qu'elle est formée sur le principe de l'indépendance relativement à l'unité du corps.

Je rejette de la manière la plus complète et la plus positive tout le système «indépendant», comme antiscrituraire et comme un mal positif et radical. Maintenant que l'unité du corps a été mise en évidence et que la vérité scripturaire de cette unité est connue, ce «système indépendant» est simplement une oeuvre de Satan. L'*ignorance* de la vérité est une chose, elle est notre commune part de bien des manières; l'*opposition* à la vérité est une autre chose.

On allègue, je le sais, que l'Eglise est maintenant dans un état de ruine tel, que l'ordre scripturaire selon l'unité du corps ne peut être maintenu. Que ceux qui font ces objections avouent donc, en gens honnêtes, qu'ils cherchent un ordre non-scripturaire, ou plutôt le désordre. S'ils étaient dans le vrai, il serait impossible de se rencontrer pour rompre le pain, si ce n'est au mépris de la parole de Dieu, car elle dit que «*nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain*» (1 Corinthiens 10: 17). Nous professons être un seul corps, toutes les fois que nous rompons le pain. L'Ecriture ne connaît pas autre chose, et l'Ecriture est un lien trop fort et trop parfait pour être rompu par le raisonnement de l'homme.

Quelques pensées sur les voies de Dieu envers les siens

Cet article a été publié par notre frère L. Schlotthauer, d'abord en arabe, ensuite en allemand. Il a été en bénédiction à nos frères d'Orient qui ont traversé des temps pénibles. Puisse-t-il l'être aussi aux frères en Occident, bien que leurs épreuves soient d'une nature différente. (*Le traducteur*)

ME 1897 page 464

Les voies de Dieu envers ses bien-aimés enfants et serviteurs, qui lui sont cependant si chers et qui sont si près de son cœur, nous paraissent souvent énigmatiques. Plus d'une fois, nous sommes tentés de demander: «Pourquoi, ô Dieu?» mais nous n'obtenons point de réponse. Car, ainsi qu'Elihu le disait à Job, «Dieu est plus grand que l'homme... d'aucune de ses actions il ne rend compte» (Job 33: 12, 13).

Dieu juge nécessaire de faire passer les siens par diverses épreuves et par des difficultés de différentes sortes; oui, «il nous faut entrer dans le royaume de Dieu par *beaucoup* de tribulations». Il nous aime d'un grand amour, et «le Seigneur discipline celui qu'il aime, et il fouette tout fils qu'il agrée»; mais il le fait «pour notre *profit*, afin que nous participions à sa sainteté» (Hébreux 12: 6-10). «Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes» (Lamentations de Jérémie 3: 33); il ne prend pas plaisir à nous faire du mal; non, ce sont des intentions de fidélité et de bonté paternelles qui le dirigent dans ses voies envers nous. L'amour et la sagesse s'y trouvent toujours réunies. Dieu a fait ordinairement passer par une discipline particulière les serviteurs qu'il voulait employer d'une manière spéciale dans son oeuvre. Il a lui-même formé et préparé les vases dont il lui plairait de se servir, et cela bien souvent par de pénibles épreuves; mais c'était afin de les rendre propres pour le service qu'ils auraient à accomplir.

Les pieds de Joseph furent serrés «dans les ceps, son âme entra dans les fers, jusqu'au jour où arriva ce qu'il avait dit: la parole de l'Eternel l'éprouva» (Psaumes 105: 18, 19). Moïse dut, pendant quarante ans, garder les troupeaux dans la solitude du désert de Madian, avant que Dieu l'employât comme son instrument. Dieu le prépara ainsi pour l'important service qu'il devait remplir et pour les souffrances qui y étaient attachées. C'était une tâche difficile de porter et de conduire durant quarante années un peuple rebelle, toujours disposé à murmurer. Il fallait pour cela un homme qui fût «très doux, plus que tous les hommes sur la face de la terre». Tel était Moïse. Mais où avait-il appris cette douceur? à l'école de Dieu. Par cette même voie, il arriva à ces rapports intimes et à cette précieuse communion dont il est si souvent fait mention dans les livres qui portent son nom, et dont nul autre n'a joui, non pas même le souverain sacrificateur Aaron. Moïse était fidèle dans toute la maison de Dieu, et Dieu ne lui parlait pas en visions, ni en songes, mais bouche à bouche, comme un ami avec son ami (Nombres 12; Exode 33: 11). Vraiment cela seul pouvait le maintenir debout, au milieu d'un peuple de col roide, de sorte qu'il pouvait dire: «Seigneur, tu as été notre demeure de génération en génération» (Psaumes 90), tout en faisant la découverte que l'orgueil ou le meilleur des jours de cette vie passagère sur la terre n'est que peine et vanité. Nous aussi,

nous pouvons dire que le Seigneur est notre demeure; la communion avec lui est aussi notre meilleure part. «Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison; ils te loueront incessamment» (Psaumes 84: 4).

L'apôtre Paul était un instrument choisi. Mais «une écharde lui fut donnée pour la chair; un ange de Satan pour le souffleter», afin de le maintenir dans l'humilité (2 Corinthiens 12: 7). Le Seigneur permit aussi que son fidèle serviteur endurât beaucoup de souffrances et de tribulations pour l'amour de son nom; mais, en même temps, afin que Paul, par cela même, fût en état de consoler ceux qui étaient affligés. — Les Lévites avaient été choisis par l'Eternel pour être serviteurs, afin d'être près de lui et de porter les ustensiles du tabernacle d'assignation. Il les aimait et prenait soin d'eux, mais nous lisons, en Malachie 3: 3, que le Seigneur «s'assiéra comme celui qui affine et purifie l'argent; et il purifiera les fils de Lévi et les affinera comme l'or et comme l'argent, et ils apporteront à l'Eternel une *offrande en justice* (*)».

(*)L'auteur applique cela aux serviteurs du Seigneur.

David était un homme selon le coeur de Dieu; mais il dut passer par des années de souffrances et de tribulations, même après avoir été oint pour être roi. Il fut pourchassé comme une perdrix dans les montagnes. Mais n'oublions pas que, sans ces souffrances, la plupart de ses Psaumes nous manqueraient. Toutes ses épreuves intérieures et extérieures, ses exercices d'âme et ses ennemis, devenaient des occasions pour la composition des Psaumes. Et comme pour David, de même pour Paul. Sans ses captivités à Rome, nous serions privés de plusieurs de ses précieuses épîtres. Ainsi Dieu fait sortir de grandes bénédictions des grandes souffrances et des profondes afflictions des siens.

Jean était «le disciple que Jésus aimait» (Jean 13: 23), et ce disciple bien-aimé dut aller en exil à Patmos. Mais là le Seigneur, pour notre grand profit, lui dicta l'Apocalypse. La grande tribulation dont il est parlé au chapitre 7 de ce livre, tournera en une immense bénédiction pour une multitude que personne ne peut dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues. Elle produira une oeuvre missionnaire meilleure et plus profonde que celle de tous les missionnaires de notre temps.

Le feu est nécessaire et utile. Sans lui, les métaux précieux ne pourraient être affinés. Il en est ainsi des diverses tribulations et épreuves par lesquelles Dieu permet que passent les siens. Elles servent à éprouver et épurer leur foi (1 Pierre 1: 6, 7). Quelle grâce pour nous de savoir que le fondeur est *assis* devant le creuset quand il affine les métaux précieux! (Malachie 3). Il observe de près les degrés de chaleur, et ne laisse pas le feu devenir plus ardent qu'il n'est absolument nécessaire. «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste»; «il délivre le malheureux dans son malheur, et lui ouvre l'oreille dans l'oppression» (Job 36).

Dieu, parlant de Job, disait à Satan: «As-tu considéré mon serviteur Job, qu'il n'y a sur la terre aucun homme comme lui, parfait et droit, craignant Dieu, et se retirant du mal?» (Job 1: 8). Et cependant, Dieu laisse tomber sur lui un grand poids de souffrances et des tribulations extraordinaires. Mais tout cela arriva pour son bien (chapitre 42) et pour notre consolation:

«Vous avez oui parler de la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, *savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux*» (Jacques 5: 11). Satan explique d'une autre manière les tribulations. Il dit que Dieu est impitoyable et injuste, qu'il est insensible à nos souffrances et qu'il n'écoute pas nos cris. Gardons-nous de lui prêter l'oreille et de le croire, car il est un menteur.

Les diamants sont des pierres précieuses, différentes entre elles de grandeur, de forme et de couleur. Ils sont rares et de grand prix. Mais tous ont besoin d'être travaillés par le lapidaire qui les taille et les polit. Ce travail exige le plus grand soin et demande beaucoup de temps et de peine. Un bon lapidaire est un véritable artiste. La valeur d'un diamant est grandement augmentée lorsqu'il est bien taillé et selon les règles de l'art. On lui donne le plus de facettes possible afin d'accroître son éclat, car chaque facette renvoie la lumière avec des reflets d'un brillant merveilleux. Dieu agit ainsi à l'égard des siens, à l'égard du peuple qu'il s'est acquis. Il travaille les pierres d'une main sage et avec art, et il nomme ses serviteurs qui lui sont si chers «des pierres de couronne étincelantes» (Zacharie 9: 16). Ils seront «une couronne de beauté et une tiare royale dans la maison de leur Dieu» (Esaïe 62: 3). Ils sont son trésor, une perle très précieuse (Matthieu 13).

Ce n'est que la vigne qui porte du fruit, qui a de la valeur pour le vigneron; c'est pourquoi il s'en occupe avec tant de soin et la nettoie de tout ce qui pourrait être un obstacle à ce qu'elle produise du fruit (Jean 15). Un vigneron disait une fois que la vigne pleure lorsqu'on la taille, mais que, bien loin de lui faire du mal, cela lui est salutaire. Ainsi une affliction, une tristesse selon Dieu, est aussi bonne pour nous, parce qu'elle produit une repentance à salut que l'on ne regrette jamais (2 Corinthiens 7: 9, 10). Les larmes des croyants, versées dans une semblable disposition de coeur, sont agréables à Dieu. Il les compte, les inscrit dans son livre et les mets dans ses vaisseaux (Psaumes 56: 8). N'oublions pas non plus que «ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chant de triomphe» (Psaumes 126: 5). «Le soir, les pleurs viennent loger avec nous, et le matin il y a un chant de joie» (Psaumes 30: 5). Bientôt, oui bientôt, Dieu essuiera toute larme de nos yeux.

Si l'on ne pressait pas l'olive, ou n'aurait point d'huile; les grappes doivent être foulées pour que l'on ait le vin qui réjouit Dieu et les hommes (Juges 9). L'encens devait être pilé très fin et mis sur des charbons ardents, afin que son parfum pût monter en agréable odeur à l'Eternel (Exode 30: 36; Lévitique 2: 2). Ainsi les prières des croyants, produites par les épreuves et les tribulations diverses par lesquelles ils passent, sont une odeur agréable à Dieu. David disait: «Que ma prière vienne devant toi comme l'encens, et l'élévation de mes mains comme l'offrande du soir!» (Psaumes 141: 2, comparez Apocalypse 5: 8). Nous aimons le bien-être et le repos extérieur, mais ils ne sont pas bons pour des étrangers et des pèlerins; nous oublions alors trop facilement notre place et notre vocation. De là vient le sérieux avertissement: «Prends garde à toi!» (Deutéronome 8: 11). Quand, par le repos et la jouissance des bénédictions, Israël «s'est engraisé et *a regimbé*, il est devenu gras, gros et replet, alors il a abandonné le Dieu qui l'a fait, et il a méprisé le Rocher de son salut» (Deutéronome 32 : 15).

Comme on peut le voir dans les pays chauds, le dattier croit, on peut le dire, par la charge et sous le poids qu'il porte. Ce poids, qui devient toujours plus lourd à mesure que les dattes mûrissent, rompt enfin l'aubier qui, comme un fort tissu de fibres entrelacées, retient ensemble les feuilles du coeur et les empêche de s'épanouir. Il en est ainsi de nous. Que de fois nous laissons envelopper nos coeurs comme par un tissu que rien ne peut rompre, et qui empêche notre croissance spirituelle! Mais notre Dieu, le Dieu sage et fidèle qui désire que nous croissions quant à l'homme intérieur, se sert des difficultés et des tribulations, des peines et des souffrances, comme de moyens propres à délivrer nos coeurs des chaînes de ce monde et de la chair, et à favoriser ainsi le développement de la vie nouvelle. C'est ainsi que l'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens relativement à son chemin de souffrance: «Si même notre homme extérieur dépérit, toutefois l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour» (2 Corinthiens 4: 16). C'est pour cela qu'il ne se lassait point, mais qu'au milieu de la souffrance, il avait toujours bon courage.

Bien des gens mangent toute leur vie leur pain quotidien, sans penser par quel chemin merveilleux doit passer le grain de blé pour devenir un pain nourrissant. Le Seigneur Jésus prenait occasion de tout et se servait souvent des événements et des choses les plus simples de la vie pour en tirer des enseignements sérieux et encourageants. Ne pouvons-nous pas aussi, sur ce point, apprendre de lui et suivre son exemple? On sème d'abord le blé, puis il meurt, ensuite il croit, mûrit, est recueilli, battu, criblé et moulu. Après cela, on en fait une pâte dont on forme les pains, et enfin ceux-ci sont mis dans un four bien chaud, avant qu'ils puissent devenir ce qui «soutient le coeur de l'homme» (Psaumes 104: 15). Le Seigneur doit aussi faire tout cela à notre égard. Si les hommes veulent y mettre la main, ils commettent de grosses fautes. Sauver, purifier, cribler, préparer, former, rendre accompli, tout est l'oeuvre de Dieu. Il est le potier et a puissance sur l'argile, et son oeuvre est toujours parfaite.

Le Seigneur sait aussi comment agir avec ceux qui, comme Moab, sont restés tranquilles sur leur lie, et qui, à cause de cela, n'ont perdu ni leur goût, ni leur parfum (Jérémie 48: 11). Il sait transvaser le vin, le verser de vase en vase, tellement que le croyant devient comme du vin vieux, doux et généreux, propre à être employé pour fortifier les faibles. L'apôtre, exhortant son enfant Timothée, lui dit: «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». Par nature, c'est le contraire chez nous. Nous pensons être forts en nous-mêmes; notre volonté n'est pas brisée, et nous nous confions en notre sagesse et notre pouvoir. Que c'est une bonne chose, lorsque ce vieux parfum ne nous reste pas! Mais combien de fois n'avons-nous pas besoin d'être vidés de vase en vase, jusqu'à ce qu'il se perde, et que la grâce, qui est dans le Christ Jésus, soit notre seule force!

Jérémie, dans ses Lamentations, dit: «Il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse». Combien ces paroles sont sérieuses et vraies! Le joug porté de bonne heure nous délivre de la confiance en nous-mêmes, nous garde de l'orgueil, nous apprend la patience et la persévérance, et est par conséquent de toute utilité pour les jours à venir. Celui qui aura porté ce joug avec profit, jouira du Seigneur comme de la part qui demeure, quoi qu'il puisse arriver. Il a appris à attendre en repos la délivrance de l'Eternel; il a fait l'expérience que ses

compassions sont nouvelles chaque matin et que sa fidélité est grande. Son âme dit: «L'Eternel est ma portion, c'est pourquoi j'espérerai en lui» (Lamentations de Jérémie 3: 22-27). Un semblable état de cœur est précieux et béni, et il est à la gloire de Dieu.

Baruc, fils de Nérija, se trouva en son temps bien déçu, en voyant que son fidèle service pour la vérité lui attirait sans cesse des difficultés et des souffrances nouvelles, de sorte qu'il en vint à s'écrier: «Malheur à moi! car l'Eternel a ajouté le chagrin à ma douleur; je me suis fatigué dans mon gémissement, et je n'ai pas trouvé de repos» (Jérémie 45: 3). Nous sommes parfois tentés d'acquiescer à ses paroles, surtout lorsque nous n'avons pas été préparés à rencontrer les tribulations. Au contraire, les apôtres se glorifiaient dans les tribulations; ils y étaient préparés et savaient à quel but béni elles concourent: «Sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance» (Romains 5: 3-5). «Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien» (Jacques 1: 2-4).

Nous avons besoin d'être fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire — non pour faire quelque grande oeuvre — mais «pour toute patience et constance avec joie» (Colossiens 1: 11). Dans un ancien cantique, il est dit: «Oh! combien est heureux celui que Dieu place dans l'épreuve et l'affliction!» et dans un des plus vieux livres de la Bible, nous lisons: «Voici, bienheureux l'homme que Dieu reprend! Ne méprise donc pas le châtement du Tout-puissant» (Job 5: 17). Ainsi, mes chers compagnons de pèlerinage, prenons courage à la haute école de notre Dieu, soumettons-nous de coeur à ses voies envers nous. Quoi qu'il puisse arriver. Dieu est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter. Avec la tentation, il fera aussi l'issue. Mais surtout, dans les tribulations, gardons-nous de prêter l'oreille à l'ennemi.

Une des épreuves les plus pénibles pour le serviteur du Seigneur est lorsque Dieu permet que le mal suive librement son cours. C'est ce qui avait lieu au temps d'Elie, de Jérémie, et de Jean le baptiseur. Dans des jours semblables, il est bon de faire attention aux paroles du Seigneur: «Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi». Hélas! notre coeur naturel est si pervers et obstiné, que nous sommes bien facilement mécontents de la manière d'agir de Dieu à notre égard, soit parce qu'il nous conduit par d'autres chemins que ceux que nous pensions, en nous faisant abandonner des choses que nous aurions aimé garder, soit parce qu'il laisse aller le mal et nous fait faire d'amères expériences dans le sentier du témoignage et du service pour lui. Jonas se réjouissait d'une grande joie à cause du kikajon; mais le même Dieu qui le lui avait donné, le fit sécher et de plus envoya un vent d'orient chaud et fit tomber un soleil brûlant sur son serviteur. Epreuve sur épreuve! D'autres serviteurs de Dieu ont passé par des choses semblables. «Toutes ces choses sont contre moi», disait Jacob; et Job se plaignait ainsi: «J'attendais le bien, et le mal est arrivé» (Job 30). «On attend la paix, et il n'y a rien de bon», disait Jérémie en ses jours; «le temps de la guérison, et voici l'épouvante» (Jérémie 8). Et même Jean le baptiseur envoya demander au Seigneur: «Es-tu

celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre?» Ces épreuves mettent à nu les pensées de nos coeurs. Elles nous font voir combien nous sommes faibles et de petite foi, et combien peu nous avons appris à l'école de notre Dieu. Cela est très humiliant, surtout pour de vieux écoliers, qui, depuis si longtemps, ont eu le meilleur des maîtres, et ont entendu tant de fois de sa bouche ces paroles: «Prenez mon joug sur vous, et *apprenez de moi*».

«*En ce temps-là*», lisons-nous en Matthieu 11: 25, «Jésus répondit et dit: Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre». Quel temps était-ce? Hélas! Jean ne savait plus ce qu'il devait penser au sujet du Seigneur; le peuple disait de Jésus qu'il était un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs; Christ avait dû prononcer son terrible: «Malheur à toi!» sur les villes où il avait fait le plus grand nombre de miracles. *Tout* était contre lui; tout son travail, toutes ses peines, semblaient avoir été en vain. «*En ce temps-là*, Jésus dit: Je te loue, ô Père!» «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus». Le disciple n'est pas au-dessus de son maître, et le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur. C'est pourquoi «usez de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur;... affermissez vos coeurs, car la venue du Seigneur est proche... Prenez pour exemple de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voici, nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience» (Jacques 5: 7-11). La «nuée de témoins» se repose maintenant de toutes leurs peines et leurs adversités. Plusieurs d'entre eux «furent lapidés, sciés, tentés; ils moururent égorgés par l'épée; ils errèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis, de peaux de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités,... errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre». Le monde n'était pas digne d'eux; ils étaient plus propres pour le ciel. Dieu les aimait et les prit à lui. Nous sommes en chemin vers ce même glorieux but. Encore un peu de patience et d'endurance, encore un peu de temps dans la lutte, le service et la souffrance, et le repos éternel sera là. Combien nous louerons Dieu là-haut dans la lumière pour *toutes* ses voies envers nous! Tout ce qui était obscur et énigmatique pour nous ici-bas, nous le verrons et le comprendrons clairement dans le ciel.

Ephésiens 5: 25

ME 1897 page 478

«Le Christ a aimé l'assemblée». Voilà la source de toutes les bénédictions de celle-ci. Tout ce qui suit est l'effet de cet amour et ne peut le démentir. Ensuite la preuve parfaite de cet amour est donnée: «Il s'est livré lui-même pour elle». Il ne pouvait faire davantage. Il l'a fait à la gloire du Père, sans doute, mais pour l'Eglise. S'il avait réservé quelque chose, l'amour n'eût pas été parfait et absolu dans le don qui aurait été fait, l'amour n'eût pas été un dévouement qui ne laissât rien à désirer au coeur réveillé. Le don n'eût pas été Christ: lui ne pouvait être que parfait. Nous connaissons l'amour et la perfection en le connaissant; mais il a pris le coeur de l'Eglise en se livrant lui-même pour elle. Il l'a gagnée; ainsi elle est à lui selon cet amour. Oui, c'est là que nous avons appris ce que c'est que l'amour: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous». Tout était pour la gloire de son Père, sans cela ce n'aurait pas été la perfection, et la révélation des choses célestes n'aurait pas eu lieu, car elle dépendait de la parfaite glorification du Père. Si nous avons appris à connaître l'amour, nous avons appris à connaître Jésus tel qu'il est pour nous; et il est tout entier pour nous.